

LA PUISSANCE DES CHIMERES

TEDDY GERARD

La Puissance des chimères

Teddy Gérard

La Puissance des chimères

Roman

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite (art; L122-4).

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, notamment par téléchargement ou sortie imprimante, constituera donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

Salut à toi lecteur, ou lectrice.

À l'heure où j'écris ces quelques mots, je ne sais pas si il y aura une édition papier de ce livre. Papier, écran, peu importe. Tu as ce roman sous les yeux, c'est l'essentiel.

L'écriture est pour moi un hobby. C'est mon premier livre. L'ouvrage d'un prolétaire insulaire, quadragénaire, qui n'a pas fait d'études littéraires. Tu trouveras peut-être ici et là quelques fautes d'orthographe ou de grammaire. Humblement, je les assume.

La narration est en français, pour potentiellement toucher plus de lecteurs. Mais comme l'action se déroule à l'Île de La Réunion, les dialogues entre les personnages créolophones sont en créole. Logique. Non ?

Tu ne connais pas cette langue, ou peut-être que tu as des difficultés à lire le créole réunionnais. Don't panik. La traduction de chaque réplique est juste en dessous, entre parenthèses.

Na pluzier grafi pou ékri kréol réyoné. Mé pou l'instan, na pwin vréman d'grafi ofisièl. Mi ékri le bann mo konm désertin i pronons. Tou simpleman.

(Il y a plusieurs graphies pour écrire le créole réunionnais. Mais pour l'instant, il n'y a pas vraiment de graphie officielle. J'écris les mots comme certains les prononcent. Tout simplement.)

Pas de notes en bas de page, pas de glossaire, pas de citations... Pas de public cible. Ce livre est une fiction. Je la vois comme une bouteille à la mer. Une bouteille qui contient un cocktail vapoureux de réalités et d'illusions...

Bonne lecture.

teddygerard@yahoo.fr

Chapitre 1 / Un crépuscule flamboyant

Une légère brise d'alizé soufflait, faisant danser les arbustes plantés dans l'asphalte. La température ambiante était agréable. Le soleil rougissait les quelques nuages qui traînaient çà et là. Le ciel était radieux en cette fin d'après-midi de septembre.

En sortant de l'Heurodistri, Julie marchait relativement vite. Elle poussait un chariot à moitié rempli. Il contenait des provisions pour quelques jours, pour elle et sa fille. Julie était grande, mince, habillée d'un jean et d'une tunique rouge en jersey. Sur l'encolure et les manches courtes de sa tunique, on pouvait voir des motifs épurés, à la limite entre l'abstrait et le figuratif.

Léa, sa fille, marchait à côté d'elle. Elle était âgée de sept ans. Sa peau cuivrée, ses cheveux frisés, ainsi que ses yeux verts, faisaient qu'elle ressemblait beaucoup à sa mère. Elle était habillée d'un pantalon rouge et d'un tee-shirt rose fushia. Sur le coton rose on pouvait voir le vol d'un papillon doré, figé dans le temps. Des lettres fines et scintillantes formaient une phrase légère : « Vole, virevolte petit papillon ». La fillette serrait contre sa poitrine une petite poupée noire en vinyle, habillée en princesse.

Léa l'avait tenue ainsi dans les rayons du supermarché, pendant que sa mère était occupée à remplir le chariot. De temps à autre, elle l'avait rapprochée de son visage pour lui dire des choses en secret. Des choses qui ne concernaient pas les autres. Surtout pas les adultes. Des choses qui se rapportaient à son monde. Son monde de rêve qui l'attendait dans sa chambre, avec ses poupées et leurs tenues, ses prin-

cesses et leurs diadèmes. Dans son monde, à l'instar de Lora l'exploratrice, elle était *Léa au Pays des Contes de Fées*.

Dans l'après midi, sa marraine, Mélanie, était venue la chercher à l'école. Léa avait attendu dans la cour en compagnie de ses deux cousins, Lucas et Théo. Comme d'habitude, la mère des deux garçons était arrivée devant le portail un peu avant la sonnerie libératrice.

Mélanie avait un visage au sourire facile. Elle approchait la quarantaine. C'était une belle femme au teint mat, aux formes généreuses. Des pommettes rondes, des yeux marrons, des cheveux mi-longs frisés n'ayant besoin d'aucun artifice pour avoir du volume. Elle s'habillait rarement de façon féminine. Au quotidien, même pour sortir de chez elle, sa tenue vestimentaire était le cadet de ses soucis. Et elle ne tenait absolument pas compte des remarques sporadiques de ses sœurs cadettes à ce sujet. Le maquillage et les bijoux n'aidaient à accentuer sa beauté naturelle qu'en de rares occasions.

Ce jour là, Mélanie portait des savates, un jean délavé, et un tee-shirt vert « la diagonale des fous » datant de plusieurs années.

Dans la voiture, la petite écolière avait chanté une nouvelle chanson apprise le jour même. Lucas, huit ans, avait quant à lui chahuté son petit frère. Le pantalon du petit Théo, cinq ans, était mouillé avec de l'eau. Son grand frère prétendait, avec malice, que ce n'était pas de l'eau mais de l'urine. Et il répétait en rigolant : « Bébé Cadum, bébé Cadum... ». Théo, agacé, blessé dans son amour propre, avait commencé à pleurer. Mélanie avait dû mettre un terme à ce petit jeu, amusant pour l'un, cruel pour l'autre.

Léa avait passé le reste de l'après-midi chez « marraine Mélanie ». La fillette avait fait des dessins, mangé un goûter et regardé des dessins animés dans le salon avec ses cousins.

Quand Marine était rentrée du collège, son sac à dos noir sur l'épaule gauche, elle avait fait la bise à Léa. Comme d'habitude, en souriant mais sans dire un mot.

La jeune adolescente de douze ans était le plus souvent effacée. Introvertie, elle parlait généralement peu, même dans le cadre familial. Elle passait pour fille timide, alors qu'elle ne l'était pas.

Julie était arrivée vers dix-sept heures. Elle avait accepté le café proposé par sa sœur aînée. Tout en le buvant, elle avait parlé à Mélanie de sa journée de travail. Cela faisait une semaine déjà que sa collègue était en arrêt maladie. Répondre au téléphone, accueillir les clients, les conseiller, demander des simulations, éditer des attestations d'assurance. Une journée qui avait été particulièrement harassante, même pour un vendredi.

Sur ce parking de supermarché, Julie éprouvait une joie anticipée à l'idée de rentrer enfin chez elle. Une sentiment teinté de fatigue. Elle n'aspirait qu'à une chose : rentrer et s'affaler sur le canapé, la tête dans le moelleux d'un oreiller. Il ne lui restait qu'une chose à faire. Passer prendre la pizza qu'elle avait commandée. Une soirée télé, la douceur du canapé. La chaleur d'un foyer, Léa à ses côtés.

Alors que Julie et Léa arrivaient à proximité de la voiture, une 206 blanche, un homme s'approcha. Il était crasseux. Des savates, un bas de jogging bleu, un tee-shirt avec quelques accrocs, une vieille veste en jean. Pas de cheveux blancs dans sa tignasse ébouriffée. Il devait avoir moins de quarante ans. La crasse témoignait du fait qu'il devait porter ces vêtements depuis plusieurs jours, et plusieurs nuits. Il s'était avancé les yeux baissés. Il tendit la main droite en direction de Julie, en regardant de manière furtive celle qui pouvait lui donner une pièce, passer son chemin ou alerter un vigile pour le faire chasser hors du parking. Un arrêté anti-mendicité avait été pris pour la ville de Saint-Denis, quelques mois auparavant. Il ne concernait, pour l'instant, que les abords des grandes surfaces. Julie avait ouvert son sac à main.

Elle lui tendit une pièce d'un eurodollar. Un merci presque silencieux s'échappa des lèvres du mendiant. Puis il s'éloigna en boitillant.

Sa mère ayant ouvert la voiture, Léa entra et s'installa dans son rehausseur. Elle avait mis elle-même sa ceinture en disant : « La ceinture de sécurité, il faut toujours la boucler. ».

En entendant ces mots Julie avait souri. Lora et Babouchka donnaient de bons conseils. Mais Julie savait que la prudence parfois ne suffit pas face au hasard... ou à la destinée. Frédéric, le père de Léa, avait été tué dans un accident de la route. L'autre chauffeur avait trop bu, roulait trop vite, et s'était déporté sur la gauche. Choc frontal. Frédéric avait été au mauvais endroit au mauvais moment... À l'époque Léa avait tout juste deux ans.

Julie avait beaucoup pleuré. Surtout la première année. Le soutien de ses sœurs et celui de la famille de Frédéric l'avaient aidée à surmonter cette épreuve. Bien sûr, la vie continuait. Elle était jeune et belle. Elle avait fait la connaissance d'autres hommes. Aucun n'avait su réveiller en elle l'envie d'aimer à nouveau.

Et puis, elle avait rencontré Olivier. Cela faisait un peu plus de deux ans qu'ils se connaissaient. Il disait l'aimer. Et d'une certaine façon, Julie l'aimait aussi. Mais elle n'arrivait pas à vraiment tourner la page. Malgré les nombreuses sollicitations d'Olivier, elle refusait toujours la vie commune. Les ombres du passé l'empêchaient d'aller de l'avant. Il lui arrivait de revoir Frédéric en rêve.

Certains sentiments résistent plus que d'autres. Certains souvenirs restent douloureux quoi que l'on fasse. Julie fit un effort pour endiguer sa tristesse, tout en mettant les quatre sacs de marchandises dans le coffre de la 206. Elle savait que se remémorer ce drame pouvait faire venir des larmes. Au moment où Julie s'installa au volant, sa fille lui demanda : « Moman, nou pe alé la kaz tati Sophie? ». (« Maman, on peut aller chez tatie Sophie? ».)

Sophie, la dernière des trois sœurs de la fratrie, habitait le Village de l'Éperon, à une trentaine de kilomètres. Certains week-ends, ou pendant les vacances scolaires, Léa faisait des petits séjours chez elle. Optimiste, Léa se réjouissait déjà de pouvoir passer la nuit chez sa tante et la journée de samedi à jouer avec sa cousine. Anaïs avait neuf ans. Et les deux fillettes s'entendaient à merveille. Léa imaginait déjà leur sortie à la plage. Il était rare que tatie Sophie refuse de les y emmener.

– Non Léa, lé tar la é mwin lé fatigé. Petèt nou va alé la kaz tati Sophie demin. Mi téléphone aèl taler. Dakor ?

(– Non Léa, il est tard et je suis fatiguée. Peut-être qu'on ira chez tatie Sophie demain. Je lui téléphone tout à l'heure. D'accord ?)

Léa la réponn – Dakor...

(– D'accord..., répondit Léa.)

Elle avait traîné sur la dernière syllabe, puis maugréé. Le ton de sa voix exprimant une certaine déception.

Julie enleva ses escarpins avant de démarrer la voiture. Elle préférait conduire pieds nus. Le trajet vers Bellevue, dans les hauts de la Bretagne, allait prendre une bonne vingtaine de minutes.

Sans se séparer de sa petite poupée noire, Léa avait déjà pris sur le siège arrière de quoi s'amuser. Un petit dragon de couleur rouge que lui avait offert son cousin Dylan deux semaines auparavant. Le temps avait fait que Dylan, l'aîné des enfants de Mélanie, était trop grand pour jouer avec ce genre de figurine. Léa l'avait rapidement intégré à son monde de chimère.

Julie mit la radio sur la fréquence de Radio Kréol. Cette radio à forte audience donnait la parole aux auditeurs de façon quasiment continue. Les annonces des auditeurs pour essayer de retrouver leur voiture en cas de vol. Les objets perdus, les objets trouvés. Les discussions sur des sujets divers et variés. Et aussi, quand il se passait quelque chose de grave, l'information en direct. Ce qui intéressait Julie en cette fin de journée c'était les radioguidages. Elle voulait éviter un éventuel contretemps. Elle n'avait qu'une envie, rentrer au plus vite.

Après avoir quitté le parking de l'Heurodistri, la 206 traversa le pont de la Ravine du Chaudron. Elle devait ensuite longer la ravine, pour arriver à un rond-point et prendre la direction de La Bretagne. Environ quatre cents mètres, quasiment en ligne droite. Julie aurait dû mettre moins d'une minute pour parcourir cette distance. Mais ce soir là, les choses prirent un tournant inattendu.

En sens inverse, une voiture, une moto de grosse cylindrée, suivie d'une autre voiture. Julie accélérât en seconde pour passer la troisième quand elle entendit Léa l'interpeller sur un ton un peu bizarre.

– Moman... in dragon.

(– Maman... un dragon.)

– Léa, mi giny pa tourn dèrièr pou rogard out dragon. Ou koné byin kan Moman i kondui...

(– Léa, je ne peux pas me retourner pour regarder ton dragon. Tu sais bien que quand Maman conduit...)

Elle n'eût pas le temps de finir sa phrase. Léa lui coupa la parole, en hurlant de toutes ses forces.

– Moman in dragon !

(– Maman un dragon !)

Un bref coup d'œil dans le rétroviseur intérieur, une camionnette arrivait, mais à bonne distance. Julie mit ses feux de détresse, freina et s'arrêta. Elle se retourna. Elle s'apprêtait à demander à Léa pourquoi elle avait hurlé ainsi. Mais ce qui s'offrait à ses yeux dépassait toutes les réponses qu'aurait pu formuler la fillette. Elle vit sa fille comme elle ne l'avait jamais vue. Léa était transie de peur. Les yeux écarquillés, la bouche entrouverte, elle semblait tétanisée. Elle essayait de parler mais n'y arrivait pas. Elle tremblait comme une feuille. Des larmes roulaient dans ses yeux. Elle tendait les mains en direction de sa mère, dans une supplique pour qu'elle la prenne dans ses bras.

La camionnette freina et s'immobilisa à quelques centimètres de la 206. Un autre bruit de crissement de pneus se fit entendre. Julie porta son regard vers l'avant. La première voiture, une Scénic bleue, venait de piler, tout en faisant une embardée. Elle s'immobilisa en travers de la route, à cheval sur les deux voies. Le pilote de la moto n'eut pas le temps de réagir. Il percuta de plein fouet le flanc de la Scénic. Le bruit sec de l'impact figea le cœur de Julie. Comme si le temps ralentissait, elle vit le pilote être projeté à une bonne hauteur, passer au dessus de la voiture bleue. Il vint ensuite s'écraser contre le bitume, dans un bruit sourd. L'homme gisait au milieu de la voie de gauche, à proximité de la 206. La moto tomba lourdement au sol. Dans le même temps, la seconde voiture, une Golf blanche, avait freiné brusquement. Par terre, le motard resta immobile.

Un grognement effroyable se fit alors entendre, sans aucune mesure avec le bruit de l'accident. On aurait dit qu'une dizaine de lions s'étaient mis à rugir de concert. À l'arrière, Léa mit ses petites mains sur ses oreilles et baissa la tête. Julie eut mal aux oreilles. Le bruit assourdissant ne dura que quelques secondes, puis s'arrêta.

Léa se détacha. La sécurité était représentée à ce moment là par des bras protecteurs, et non par une ceinture. Bondissant au dessus

du frein à main et du levier de vitesse, elle se précipita pour venir se blottir dans les bras de sa mère. Elle pleurait.

– Moman, Moman...

(– Maman, Maman...)

– Pler pa, Moman lé la ma chéri.

(– Ne pleure pas, Maman est là ma chérie.)

Tournant rapidement la tête de droite à gauche, Julie essayait de voir ce qui avait poussé ce cri horrible. Elle était aussi terrorisée que Léa. Mais c'était elle l'adulte. Celle qui devait prendre la décision. Et si possible la bonne. Sa voiture était coincée entre la camionnette et la voiture accidentée. Et Julie ne pouvait pas faire demi-tour sans passer sur le corps du motard. Peut-être mort. Peut-être seulement blessé. La fuite à bord de la 206 était à exclure. Elle regarda furtivement vers le motard. Il saignait abondamment. Silencieusement.

Plusieurs voitures s'étaient arrêtées derrière la camionnette. Dans l'autre sens de circulation, à une bonne dizaine de mètres de la Golf, une première voiture s'arrêta, puis une deuxième.

Le chauffeur de la Scénic, un homme aux cheveux blancs, regardait vers le ciel à travers son pare-brise. Il fixait quelque chose qui se trouvait à l'aplomb de la voiture de Julie. Contrairement à elle, lui pouvait voir ce qui avait poussé cet effroyable cri. Les occupants de la Golf, un jeune couple, probablement tétanisés par la peur, n'avaient pas bougé. Le vieil homme ouvrit la portière, et se hâta de sortir. Il fit deux ou trois pas, puis s'arrêta en portant sa main droite au niveau de sa poitrine. Il vacilla et dut s'appuyer contre le capot de sa voiture. Il regardait toujours vers le ciel.

Julie avait pris son sac à main et entrouvert la portière. Indécise. Depuis l'accident, les petits arbustes qui bordaient la route

s'étaient mis à se balancer de façon frénétique. Elle décida de ne pas sortir, ou du moins pas tout de suite. Elle serra plus fort Léa, qui pleurerait toujours, blottie dans ses bras. Elle l'embrassa furtivement sur le front, en fermant les yeux. Elle releva la tête. La bête était là, dans son champs de vision. Léa avait fermé les yeux, et c'était tant mieux.

En une seconde Julie imprima cette image dans son esprit. Les ailes déployées étaient larges et immenses. Plus d'une vingtaine de mètres d'envergure. Le corps de l'animal ressemblait à celui d'un long crocodile couvert d'écailles noires et luisantes, aux reflets bleutés. La queue, qui pouvait faire penser à un serpent, mesurait plusieurs mètres. Deux pattes munies de griffes acérées. Un long cou puissant. Sur la tête, de longues épines pointues. Des « bras » longs et fins étaient prolongés par des doigts minces et démesurés. Des ailes géantes de chauve-souris. Julie avait les yeux écarquillés, l'esprit figé par la peur. Elle avait devant les yeux... un dragon.

Il battait des ailes vigoureusement. Les quelques secondes qu'il mit à se poser au bord de la route avaient duré une éternité. Le souffle avait refermé la portière de la 206. Julie était terrifiée. Son cœur battait à tout rompre. Elle se disait que ça ne pouvait pas être réel...

À l'extérieur, le vieil homme terrifié avait fait péniblement quelques pas. D'autres voitures freinaient, s'arrêtaient, s'agglutinant sur les deux voies de circulation. Le conducteur de la Golf se décida enfin à passer la marche arrière. L'énorme dragon ouvrit grand la gueule. Julie vit des dents blanches acérées de plusieurs centimètres et des canines comme des poignards. C'était réel, et il fallait bouger. Maintenant. Elles sortirent en un éclair. Julie, pieds nus, prit Léa dans ses bras pour aller plus vite. La fillette avait toujours les yeux fermés.

Au même instant le monstre poussa le même cri effroyable qu'il avait poussé quelques secondes auparavant. Mais cette fois-ci, le bruit infernal fut accompagné d'un jet de flammes d'un dizaine de

mètres. Le feu embrasa instantanément la Golf, le couple, la Scénic, le vieil homme, le motard blessé et l'avant de la 206. Des cris se firent entendre. Des cris horribles. Les hurlements de douleur des occupants de la Golf se mêlaient à ceux du vieil homme transformé en torche humaine. Il continua désespérément à avancer en titubant, en hurlant. Il finit par s'effondrer, face contre terre, à quelques mètres du motard. Son corps fut encore agité de quelques soubresauts. Puis il s'immobilisa. Sur le bitume partiellement enflammé, les deux corps étaient la proie des flammes.

La chaleur était infernale. Le chauffeur de la camionnette avait détalé à toutes jambes. Affolés, les gens pris dans l'embouteillage sortaient des voitures pour se sauver. Pieds nus, Julie courait aussi vite qu'elle pouvait, craignant que le dragon ne crache à nouveau l'enfer. Léa ouvrit les yeux, vit le dragon et les referma aussitôt. Elle s'agrippait à sa mère de toutes ses forces. Julie ne se retourna pas pour voir le reste de la scène. Elle en avait assez vu. En serrant toujours très fort sa fille, elle se précipita loin des flammes, loin de la bête, loin du cauchemar.

Elle entendit bientôt une explosion. Elle ne se retourna pas. Une autre explosion. Elle continua à courir. Elle arriva à hauteur d'un homme qui avait sorti son caméscope pour filmer la scène. Il n'était absolument pas préoccupé par le sort de cette inconnue aux pieds nus, portant dans ses bras une fillette apeurée. L'individu ne les avait sans doute même pas vues, obnubilé par ce qu'il filmait.

Julie avait ralenti sa course, fatiguée, les pieds endoloris. Elle fit quelques pas en marchant, puis déposa Léa, qui sanglotait toujours. La jeune femme se retourna. L'endroit où elles se trouvaient quelques instants auparavant était devenu un impressionnant brasier. Sa voiture brûlait. Plusieurs véhicules étaient dévorés par le feu. Pourtant les dizaines de personnes sorties de leurs voitures avaient la tête levée, les

yeux tournés vers le ciel. Julie regarda furtivement dans la direction où l'homme pointait sa caméra. Elle vit trois dragons s'éloigner. Ils s'éloignaient. Ils s'éloignaient, c'était tout ce qu'elle voulait savoir.

L'homme au caméscope avait commencé à filmer quand le dragon avait craché les flammes. On voyait ensuite le monstre battre des ailes pour décoller. Prenant de l'altitude, il rejoignait ses deux congénères, qui l'attendaient dans le ciel en tournoyant. Le petit film montrait aussi les trois dragons qui allaient en direction du sud, dans un vol gracieux. Ils survolaient les remparts de la Rivière des Pluies, pour disparaître ensuite dans les nuages qui voilaient le Piton des Neiges.

Des témoins de la scène d'horreur qui venait de se dérouler avaient attendu les forces de l'ordre et les journalistes pour témoigner. Julie ne se sentait pas le courage de revivre ces moments éprouvants. Elle n'aspirait qu'à une chose, fuir ces visions d'horreur.

– Moman... Moman, ousa i lé nout loto ?

(– Maman... Maman, où elle est notre voiture ?)

La voix de Léa sanglotait de peur.

– Nou na pu d'loto... mé pa bezwin ou pler. Mwin va demann marraine Mélanie nir shèrsh anou.

(– On n'a plus de voiture... mais c'est pas la peine de pleurer. Je vais demander à marraine Mélanie de venir nous chercher.)

– Moman... mwin la per... mwin la per le dragon.

(– Maman... j'ai peur... j'ai peur du dragon.)

– Mi koné Léa. Mé lé fini. Lé fini. Li la fine alé. Li lé lwin la.

(– Je sais Léa. Mais c'est fini. C'est fini. Il est parti. Il est loin maintenant.)

Julie voulait se persuader qu'elles étaient maintenant en sécurité, mais les images imprégnées dans son esprit étaient trop récentes. Elle s'accroupit, serra Léa dans ses bras, réfrénant ses propres larmes. Elle voulait rassurer sa fille, mais elle n'arrivait pas à se rassurer elle-même. Elle prit son portable dans son sac à main. Elle appela Mélanie. Après deux sonneries la voix de Mélanie se fit entendre.

– Allo, Julie ?

Julie s'adressa à sa sœur avec une voix qui trahissait son désarroi.

– Wi Mélanie, sé Julie sa. Vyin shèrsh anou. Nou la été ataké par... par in dragon.

(– Oui Mélanie, c'est Julie. Viens nous chercher. Nous avons été attaqués par... par un dragon.)

Des larmes lui montèrent aux yeux. Mais elle se reprit. Il fallait être forte. Pour Léa.

– I parl de sa su Radio Kréol ! Mon Die, lé inkrwayab.

(– On parle de ça sur Radio Kréol ! Mon Dieu, c'est incroyable.)

– Vyin vit. Dépèsh aou siouplé. Nou atann aou... akoté le Park dé Èkspozision.

(– Viens vite. Dépêche-toi s'il te plaît. On t'attend... près du Parc des Expositions.)

– Zot lé pa blésé ? Hin ?

(– Vous n'êtes pas blessés ? Hein ?)

– Non. Mé mon loto la brulé. Mélanie, fé vit siouplé.

(– Non. Mais ma voiture a brûlé. Mélanie, fais vite s'il te plaît.)

– Mi ariv. Mi ariv tout suit.

(– J'arrive. J'arrive tout de suite.)

L'attente dura une vingtaine de minutes. Mélanie, qui habitait aussi à Bellevue, avait fait aussi vite qu'elle avait pu. Pour Julie ce fut un soulagement de la voir arriver.

Elle était accompagnée de Dylan. Il sortit le premier. Il avait les traits d'un adolescent mais la carrure d'un homme. Des cheveux frisés coupés courts, une peau dorée. Son débardeur laissait apparaître un tatouage tribal sur son épaule gauche. Il regardait de temps en temps vers le ciel, comme il l'avait fait tout le long du trajet, avec la crainte de voir surgir un monstre cracheur de feu. Il avait entendu dire sur Radio Kréol qu'on avait aperçu les trois dragons au dessus du Cirque de Salazie. Mais il restait sur ses gardes. Il était méfiant, par nature.

Julie croisa le regard de sa sœur, qui lui fit un sourire. Mélanie lui avait naturellement tendu les bras. L'étreinte de soutien qui suivit déclenchèrent des larmes chez Julie. Léa n'avait pas lâché la main de sa mère.

– Ça va ?, lui demanda Mélanie.

Julie soupira longuement et hocha la tête. Des questions brûlaient les lèvres de Dylan.

– Marinn, ou la vu le bann dragon ? Té gro koman ?

(– MARRAINE, tu as vu les dragons ? Ils étaient gros comment ?)

Julie s'apprêtait à répondre, mais elle vit des larmes qui coulaient à présent sur les joues de Mélanie. Elle avait compris à l'expression de son visage qu'il se passait autre chose. Elle lui lança un regard interrogateur.

– Julie... sé Anaïs. Sophie la trouv aèl san konésans dan sa chanm. El i vyin jus d'apèl amwin. La Anaïs lé o z'urjans lopital Saint-Paul.

(– Julie... c'est Anaïs. Sophie l'a trouvée inconsciente dans sa chambre. Elle vient juste de m'appeler. En ce moment Anaïs est aux urgences, à l'hôpital de Saint-Paul.)

– Kosa la ariv aèl don ? Kosa Sophie la di aou ?

(– Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Qu'est-ce que Sophie t'a dit ?)

– El i pléré. El la di èl mèm èl i koné pa koué la ariv Anaïs. El i dwa rapèl amwin taler, kan èl sra fine fèr l'admision.

(– Elle pleurait. Elle a dit qu'elle ne sait pas ce qui est arrivé à Anaïs. Elle doit me rappeler tout à l'heure, quand elle aura fait l'admission.)

Dylan n'avait toujours pas de réponse à sa question. Il se tourna vers sa petite cousine.

– Di amwin Léa, ou la vu le bann dragon ou ?

(– Dis-moi Léa, tu les a vus les dragons toi ?)

La fillette baissa les yeux, sans répondre. Julie posa sa main sur l'épaule de son filleul, et lui parla d'une voix rapide et ferme.

– Oté Dylan, la vréman ou dékone ou la ! Fo pa parl aèl de sa. El i vyinn jus arèt pléré. Oté ou lé gran, ou devré konprann. Non ?

(– Dylan, là vraiment tu déconnes ! Il ne faut pas lui parler de ça. Elle vient juste d'arrêter de pleurer. T'es assez grand pour comprendre ça. Non ?)

Mais la curiosité de Dylan avait amené Julie à se poser une question. Une chose à laquelle elle n'avait pas pensé jusqu'à présent. Trop absorbée qu'elle était par l'intensité des événements. Le rehausseur de Léa était à l'arrière, à la place centrale. La moins exposée en cas d'accident. Quand sa fille avait hurlé, la bête devait être à plusieurs mètres au dessus de la voiture. Mais alors... comment Léa avait-elle pu voir le dragon ?

Chapitre 2 / L'événement du Chaudron

La Ford Explorer arborant le logo de « Antenne de Bourbon » roulait à vive allure sur la RN2. Jessica, qui conduisait, écoutait François d'une oreille distraite. Le caméraman, un homme grand et costaud de type asiatique, lui racontait ce qu'il projetait de faire ce week-end.

François était né et avait grandi à Mulhouse. Ses parents étaient réunionnais. Depuis qu'il avait intégré l'équipe, un an plus tôt, Jessica et lui travaillaient souvent ensemble. Jessica était une jolie malbaraise d'une trentaine d'années. Elle était grande, et ses longs cheveux soyeux étaient aussi noirs que ses yeux. Son visage, le plus souvent souriant, exprimait de l'assurance et une certaine joie de vivre.

Au début François avait eu envers la jeune femme des attitudes et des propos qui flirtaient avec la séduction. Avec moins de subtilité que son soupirant, Jessica avait mis le holà. Elle lui avait clairement fait comprendre qu'elle n'était pas intéressée. Les bras musclés du jeune homme, son humour et son sourire enjôleur la laissaient de marbre. Elle lui avait demandé « gentiment » d'arrêter ce petit jeu qui commençait « un peu » à l'agacer.

Par la suite, François avait appris à ses dépens les limites qu'il ne fallait pas franchir avec sa collègue. Elle aimait plaisanter, certes, mais il fallait éviter d'aborder certains sujets. Il savait par expérience que tout ce qui concernait la vie privée de la jeune femme était à considérer comme sujet tabou. Il ne posait pas de questions. Elle n'en parlait jamais. Professionnellement parlant, ils formaient une bonne équipe. Le respect était mutuel. Ils s'entendaient relativement bien.

Cet après-midi là, ils avaient bouclé leur reportage plus tôt que prévu. Des surfeurs avaient vu un aileron de requin dans les eaux du spot de Trois-Bassins. Après l'attaque mortelle survenue deux semaines auparavant, il y avait de quoi faire un reportage intéressant.

François avait filmé tout ce dont ils avaient besoin. Les commentaires de surfeurs prudents qui scrutent l'horizon. Les témoignages de surfeurs et de pêcheurs sur ce qu'ils avaient vu. Les conseils prudents d'un moniteur de Surf. Un maître-nageur sauveteur qui hisse le drapeau rouge. Quelques images des amoureux de la glisse qui se mettent quand même à l'eau et qui s'adonnent à leur passion. Des commentaires sur les circonstances propices aux attaques et sur leur probabilité. Tout était dans la boîte.

La circulation avait été relativement fluide aussi bien sur la route des Tamarins que sur celle du Littoral. Ils avaient mis un peu moins de trois quarts d'heure pour revenir sur le chef-lieu. Ils avaient ensuite longé le front de mer de Saint-Denis. Ils quittaient à présent la RN2 pour s'engager sur le boulevard du Chaudron.

François s'était tu. Il regardait le ciel. Les quelques nuages colorés par le soleil couchant lui rappelaient que son métier lui laissait trop peu de temps pour sa passion. La photographie argentique. Là où certains esprits blasés auraient vu quelques nuages rouges, lui voyait la magnificence d'un instant unique et éphémère. Un présent visuel offert par ce ciel d'hiver austral réunionnais. Un présent qu'il aurait voulu garder.

– Là, regarde !, s'écria-t-il soudain.

De l'index il désignait deux formes qui tournoyaient, vers la gauche, à l'aplomb de la zone industrielle du Chaudron. Il voyait dans le ciel ce qui ne pouvait pas être des oiseaux. Trop gros. Bien trop

gros. Aussitôt que Jessica les vit, elle accéléra. Elle jetait des coups d'œil furtifs, en restant concentrée sur sa conduite. François prit aussi vite que possible sa caméra sur le siège arrière.

– C'est quoi à ton avis ?, demanda Jessica.

– J'en sais rien. Mais tu le vois comme moi. C'est gros, ça vole, et c'est pas un avion.

Il jubilait en disant ces mots. Il avait commencé à filmer. Il fil-mait à travers le pare-brise, en cadrant du mieux qu'il pouvait vu les circonstances.

Jessica avait changé de station de radio. Elle était quasiment sûre qu'ils auraient des infos sur ce qui se passait en écoutant Radio Kréol. Jessica et François entendirent les propos surréalistes d'un auditeur.

– ... dan le sièl, é na in not lé prèsk atèr. Mwin lé akoté Stad de l'Est é mi wa trwa dragon. Mi di aou mi wa trwa dragon. Mwin la pa bwar é sé pa inn blag Robby.

(– ... dans le ciel, et il y en a un autre près du sol. Je suis près du Stade de l'Est et je vois trois dragons. Je vous dis que je vois trois dragons. Je n'ai pas bu et c'est pas une blague Robby.)

– On me signale au standard qu'on a un autre appel concernant l'accident près de Stade de l'Est. Restez en ligne Michel, on vous reprend juste après. Allo, Marie ?

– Robby, c'est incroyable ! Mais je confirme ce que vient de dire l'auditeur précédent pour les dragons. C'est incroyable ! Mon Dieu c'est incroyable ! Il y en a un juste au dessus du lieu de l'accident. Il est énorme...

– Vous plaisantez là ! Vous êtes où madame ?

– Je suis sur le pont, à côté du Parc des Expositions. Robby...

Jessica venait de tourner à gauche, pour entrer dans la zone industrielle, quand un booster venant de la droite leur barra partiellement la route. Le pilote du deux-roues avait la priorité, mais par réflexe il avait freiné. Jessica donna un coup de volant. Elle contourna l'avant de la moto, en frôlant un véhicule venant en face. Deux coups de klaxon exprimèrent la colère de l'automobiliste. Personne ne vit le doigt d'honneur du jeune homme en booster. Personne n'entendit ce qu'il pensait à ce moment là des occupants du 4x4.

– Bann la moukat !

(– Espèces d'enfoirés !)

– Fais gaffe bordel! C'est pas le moment d'avoir un accident, dit François sans décoller l'œil de la caméra.

– Tu filmes. Je conduis. OK ?

– Jessica, tu te rends compte ce sont des dragons ! Je suis en train de filmer deux dragons !

François n'arrivait pas à y croire.

– Il faut qu'on filme le troisième. Il le faut, dit Jessica dans une grande excitation.

Un cri puissant se fit entendre. Un cri horrible dont l'écho se répercuta dans le poste de radio. Les constructions de la zone industrielle cachaient le troisième dragon aux journalistes. Le parking d'un magasin de bricolage fit soudain une ouverture entre les bâtiments. Jessica le vit l'espace d'une seconde. Elle frémit de terreur. Le dragon devait être à une cinquantaine de mètres.

– Il est là !, s'écria-t-elle en freinant.

Le rond-point devant eux était bloqué par quelques voitures. Malgré sa rapidité de réaction, Jessica avait dépassé de quelques

mètres l'entrée du parking. Elle fit rapidement une marche arrière, et s'y engagea.

Un vent de panique soufflait devant et dans le magasin. Un jeune couple se précipita dans leur voiture. L'homme démarra pour décamper à toute vitesse, heurtant au passage un chien errant apeuré. Une femme d'un certain âge, qui sortait avec son chariot, vit le monstre. Comme plusieurs clients, elle retourna aussitôt à l'intérieur. Des exclamations et des hurlements de terreur venaient du magasin. Les propos de certains employés, qui n'avaient pas vu le dragon, exprimaient leur incompréhension et leur volonté de retour au calme.

Au fond, près du grillage qui délimitait le parking, deux hommes tenaient à bout de bras leurs portables. Un vigile et un client filmaient la scène. Courageux, téméraires, inconscients.

Jessica avait prit l'appareil photo. François, caméra à l'épaule, se rapprocha en courant du grillage. La scène de l'accident était maintenant à une dizaine de mètres. Les palmiers longeant la clôture et les bougainvilliers qui bordaient la route cachaient partiellement les voitures accidentées. Leur attention était focalisée sur le dragon. La bête rugit à nouveau. Des flammes jaillirent de sa gueule, dans un grondement assourdissant.

Pendant que François filmait le reste de la scène, l'effet de l'adrénaline s'estompa. Ses jambes devinrent flageolantes. Le journaliste pensa à sa sécurité. Il pensa à sa femme et à sa fille. Mais il fallait continuer à filmer. Avec l'appareil photo Jessica mitraillait la bête.

Les appels à la gendarmerie et aux pompiers pour signaler le phénomène avaient été très nombreux. On ne comptait plus les personnes qui avaient contacté en direct différentes radios locales. Suite à ces interventions, des habitants qui n'auraient pas spontanément levé les yeux au ciel l'avaient fait. Et eux aussi ils avaient vu.

Les deux dragons qui avaient tournoyé, pendant que le troisième avait provoqué des ravages au sol. Ils avaient été visibles pendant longtemps. D'après les différents témoignages et les images, ils devaient être à une centaine de mètres d'altitude. Des centaines de personnes les avaient vus. Des automobilistes, des personnes qui faisaient leur jogging, ainsi que des habitants des maisons et des immeubles environnants.

Les appels s'étaient multipliés sur Radio Kréol. Une ligne spéciale avait été ouverte, comme toujours lorsque cela est nécessaire. L'incrédulité de l'animateur et des auditeurs s'était rapidement transformée en perplexité. Au fil des témoignages convergents, la perplexité avait fait place à la certitude de l'existence des monstres cracheurs de feu. Certains refusaient toujours d'y croire, parlant d'hallucination collective. Mais on avait beaucoup d'images. Certaines étaient de qualité médiocre ou moyenne. Mais on avait aussi des images de bonne qualité. Celles des deux journalistes chanceux et le film de l'homme au caméscope. Plusieurs vidéos furent visibles le soir même sur le net. Les visites se multiplièrent, ainsi que les « j'aime ». Des commentaires parlaient de canular, surtout pour les images filmées de trop loin.

Les caméras des journalistes dépêchés sur lieux avaient filmé les pompiers en train d'éteindre le brasier. Des éditions spéciales faisaient tourner en boucle ces images. Les pompiers, les carcasses fumantes des voitures, et les images incroyables des dragons. On y avait savamment ajouté les témoignages « hallucinés » des personnes présentes au moment des faits. Il y avait aussi des commentaires de stupefaction et de consternation de différents intervenants.

Les gendarmes avaient recueilli de nombreux témoignages. Des fonctionnaires de la préfecture travaillèrent jusque tard dans la nuit. Les échos de l'événement arrivaient jusqu'aux oreilles des plus hautes instances de l'État français.

Évidemment, le lendemain, les deux quotidiens de l'Île en avaient fait leurs unes. « Les dragons existent ! » pour le premier. « Attaque de dragons : quatre morts » pour le second.

Chapitre 3 / Le coma d'Anaïs

Dans cette petite salle sans âme des urgences pédiatriques, une jeune femme attendait. Le banc en acier chromé était composé de trois sièges. Elle était assise sur celui du milieu, son sac à main posé sur le siège situé à sa droite. Elle était mince, de taille moyenne, brune de peau. Un visage aux traits fins, les sourcils parfaitement épilés, les yeux noirs. Elle était habillée d'un pantacourt noir et d'un tee-shirt blanc à manches longues. Ses longs cheveux noirs étaient attachés par un simple élastique. Sophie ne regardait pas l'émission diffusée par l'écran plat fixé au mur d'en face. Et elle ne portait aucune attention à la conversation de ce jeune couple assis sur l'autre banc.

Les yeux baissés, le regard triste, elle se repassait le film des dernières heures de la journée.

Un peu après quinze heures, elle avait quitté l'Ehpad de Saint-Gilles dans sa vieille Mégane grise. Fatiguée. Huit heures à prendre soin de personnes âgées. Une heure de réunion d'équipe. Cette journée de vendredi, comme d'habitude, avait été interminable. Ce week-end de repos était bien mérité. Sophie avait contacté Sandrine, la voisine qui s'occupait d'Anaïs quand elle travaillait. Elle lui avait dit qu'il était inutile d'aller la chercher à l'école. Elle passerait la prendre.

Trou d'eau, La Saline, l'Ermitage, Saint-Gilles les Bains, puis la route du Théâtre direction Saint-Gilles les Hauts. Après avoir parcouru plus d'une dizaine de kilomètres, Sophie était arrivée à l'entrée du Village de l'Éperon. À hauteur de l'école, elle se gara à droite, sur le bas côté.

Comme d'habitude, sa fille attendait à proximité du portail. À l'ombre des filaos plantés le long de l'enceinte scolaire, elle était assise, adossée contre le grillage vert. Elle avait les écouteurs de son lecteur mp4 dans les oreilles.

Anaïs était très grande et d'une carrure assez imposante pour son âge. Elle avait la peau cuivrée, des pommettes saillantes, des cheveux mi-longs frisés qui mariaient harmonieusement et naturellement du noir et du doré. Elle avait dans le cou, sous l'oreille droite, une tache de naissance noire semi-circulaire. Des yeux marron clair, avec une force dans le regard qui pouvait faire plier celui de certains adultes.

Anaïs avait traversé sur le passage piéton. Elle portait un jean et des baskets. Sur son tee-shirt bleu clair on pouvait voir en plus foncé les chiffres 9, 7 et 4, ainsi qu'un petit margouillat. Elle avait posé son cartable à l'arrière, pour venir ensuite s'installer à l'avant. Elle avait mis sa ceinture, retiré ses écouteurs, souri à sa mère. Puis elle avait baissé le son de l'autoradio, qui diffusait un zouk-love.

En reprenant la route, Sophie lui avait demandé si ça s'était bien passé à l'école. Anaïs avait juste hoché la tête. Puis sa fille lui avait dit qu'elle était invitée le week-end prochain à la fête d'anniversaire d'Élodie, une camarade de classe. La radio enchaîna un autre hit plein de sensualité romantique et mercantile. Un moment de silence entre Sophie et sa fille. Et Anaïs avait remis ses écouteurs.

Après « Lorizon kasé », « Jeness vagabond », elle écoutait à présent « Fo nou tiembo ». Des titres qui dataient de pas mal d'années, que lui avait transmis Dylan.

De part et d'autre des rues traversées, le village de l'Éperon présentait le même paysage urbain. Des immeubles de standing de trois, quatre étages. Quelques maisons individuelles. Le regard dans le vague, Anaïs était restée dans sa bulle jusqu'au retour à la maison.

Un F3 assez spacieux. Des murs en parpaing, et un toit de tôles ondulées. Une allée en béton en face du portail. C'est là que Sophie gara sa voiture. De part et d'autre de l'allée, longeant la véranda, deux petits parterres de fleurs. Le reste de la cour était gazonnée. Quelques touffes de palmiste le long du mur de clôture. Un pied de mangue José. Et dans un coin au fond du jardin, à l'ombre d'un badamier, la niche de Mélusine. Sous la véranda il y avait un placard en plastique gris et une petite table de jardin en bois, ronde, entourée de ses quatre chaises.

En rentrant, Anaïs était allée directement dans la cuisine prendre un goûter, en gardant son casque sur les oreilles. Elle avait englouti deux pains aux raisins, et avait bu un verre de soda. Puis Anaïs rentra dans sa chambre, et ouvrit la fenêtre. « Kaskavèl », « Gran mèr », « Rèv fénwar ». L'esprit plongé dans l'harmonie de la lumière poétique, elle était restée un bon moment à la fenêtre, en regardant en direction du golf de Bassin Bleu.

Sophie, quant à elle, s'était contentée d'un thé. Quelques instants après elle avait succombé aux appels du canapé. Par habitude, Sophie avait allumé la télé. Conséquence d'une semaine de travail harassante, elle n'avait pas tardé à s'assoupir.

Un peu plus tard, la sonnerie du téléphone avait mis un terme prématuré à sa sieste. C'était Élodie. Sophie avait appelé sa fille. Une fois. Deux fois. Aucune réponse. Elle avait insisté. Rien. Elle s'était dirigée vers sa chambre en l'appelant toujours.

Sophie avait eu un choc en trouvant Anaïs étendue sur le carrelage. Elle avait essayé de la réveiller. Sans succès. Elle avait alors agi comme elle avait appris à le faire.

Des années d'expérience en tant qu'aide-soignante l'avaient à plusieurs reprises amenée à gérer de telles situations. Anaïs ne saignait pas. Elle respirait. Soulagement. Sophie l'avait rapidement mise en position latérale de sécurité. Elle était revenue au salon à toute vitesse

prendre son portable. Des larmes avaient commencé à perler dans ses yeux quand elle avait appelé le 15.

Les secours avaient pris un bon quart d'heure pour arriver.

Une fois à l'hôpital, Anaïs avait été rapidement prise en charge. Et un médecin avait posé à Sophie une série de questions. Les mêmes que celles de l'ambulancier du SAMU. Et d'autres encore. De nouveau, les yeux humides, elle avait dû raconter ce qui s'était passé. L'heure à laquelle elle l'avait trouvée, l'âge de sa fille, ses antécédents médicaux...

Elle avait répondu à toutes les questions. En essayant de rester forte. En chassant de son esprit des images qui revenaient régulièrement à l'assaut. Des images du pire pour sa fille. Des images de mort. Et on lui avait demandé d'attendre.

Attendre. Maintenant cela faisait plus de deux heures qu'elle attendait. Elle ne pouvait rien faire d'autre que rester là et attendre. Attendre et prier. Prier pour que ça se passe bien. Prier pour qu'Anaïs se réveille enfin.

Sophie avait eu du temps pour essayer de comprendre ce qui avait bien pu se passer. Anaïs n'avait jamais fait aucune allergie. Ça n'excluait pas pour autant le choc anaphylactique. Ce qui était sûr c'est qu'elle s'était déjà fait piquer plusieurs fois par des guêpes, et aussi par des abeilles. Ça avait été des incidents sans gravité. Un peu douloureux, certes, mais sans conséquences. Alors quoi ? Un accident vasculaire cérébral ? À moins que ça ne soit une tentative de suicide.

L'angoisse lui nouait les entrailles. Le spectre de la culpabilité taraudait son esprit. Sophie se demandait si elle n'était pas passée à côté de quelque chose. Anaïs avait-elle des problèmes qu'elle avait gardés pour elle ? Son comportement était pourtant le même que d'habitude. Elle semblait avoir un peu plus d'appétit depuis quelques se-

maines. Elle disait parfois être fatiguée. Mais rien d'alarmant. D'ailleurs à la fin de ses dernières séances d'aïkido, son sensei disait qu'elle semblait plus dynamique, plus présente. Et à l'école... ça allait. Plutôt bien même. Anaïs avait d'excellents résultats depuis la rentrée. Elle qui d'habitude était une élève moyenne.

Bien sûr Anaïs avait été affectée par le départ de son père. Un an auparavant, Daniel avait annoncé à Sophie qu'il voulait rompre. Leur couple battait de l'aile depuis un certain temps. Il disait qu'il n'était pas heureux. Que cela ne pouvait pas continuer ainsi. Qu'ils restaient en couple par habitude. Que l'amour qu'il y avait eu entre eux n'était plus qu'un souvenir. Qu'il avait bien réfléchi avant de prendre sa décision.

Et Daniel était parti pour aller s'installer dans le Sud de la France. Quelques jours après, Sophie avait appris qu'il l'avait quittée pour une autre. Cela n'avait pas été une surprise. Elle en avait souffert, mais elle avait fait ce qu'il fallait pour reprendre rapidement le dessus. Elle l'avait fait pour elle, bien sûr, mais aussi pour sa fille.

Les premières semaines Anaïs avait été très triste. Sophie l'avait consolée comme elle avait pu. Elles en avaient discuté à plusieurs reprises. Sophie lui avait expliqué que c'était normal qu'elle ait de la peine. Que c'était normal qu'elle pleure. Que la situation était ce qu'elle était. Que c'était comme ça. Qu'il fallait l'accepter. Et surtout qu'elle ne devait pas se sentir responsable. Qu'elle n'y était pour rien.

Les premiers mois Anaïs échangeait régulièrement avec son papa, sur le net, par téléphone. Puis la fréquence des échanges diminuait progressivement. Il devint de plus en plus difficile pour la fillette de contacter son père. Cela faisait maintenant plus de trois mois que Daniel n'avait pas parlé à Anaïs. De temps en temps un texto.

Sophie avait tenté de joindre Daniel sur son portable. En vain. Elle lui avait laissé un message lui expliquant la situation.

Une infirmière vint enfin voir Sophie. En se fiant à la description que lui avait faite sa collègue, elle se disait que cette femme mince au teint basané, aux cheveux longs, ne pouvait être que Madame Damour.

– Bonjour... Madame Damour ? C'est bien ça ?

– Comment va-t-elle ? Elle s'est réveillée ?, s'empressa de demander Sophie.

– Non Madame. Je suis désolée mais votre fille est toujours dans le coma. Elle respire normalement. Elle n'a pas de fièvre... c'est déjà ça. Bien sûr d'autres examens seront faits. Mais pour l'instant on n'en sait pas plus.

– Je peux la voir ?... s'il vous plaît.

– Oui. Bien sûr. Venez. Je vais vous accompagner jusqu'à sa chambre. Le Docteur Camayoux vous verra un peu plus tard.

Anaïs était dans une chambre où se trouvaient deux lits, séparés par un rideau. Seul le bruit des machines laissait supposer la présence d'un autre patient. Habillée d'une blouse bleue, Anaïs était allongée, les yeux fermés, le visage inexpressif. Perfusion au bras gauche, monitoring cardio respiratoire.

Sophie garda à l'esprit cette image. Un corps inerte. Les membres étendus, lourdement posés. Un corps que la vie semblait vouloir abandonner.

Pendant plusieurs heures, Sophie resta au chevet de sa fille. Elle lui tenait la main. Elle caressait ses petits doigts. Elle lui parlait, en croyant fermement qu'Anaïs pouvait l'entendre. Des mots d'espoir. Des mots de tendresse. Parfois des larmes silencieuses. Et elle espé-

rait. Elle espérait que ses mots d'amour, ses gestes tendres, ses larmes et ses prières pouvaient aider sa fille à sortir de son état léthargique.

Le bref entretien qu'elle eut avec le Docteur Camayoux apporta à Sophie un peu de soulagement. Le bilan biologique n'avait rien révélé d'inquiétant. D'après l'électroencéphalogramme le cerveau fonctionnait normalement. L'état d'Anaïs était stable. Ça c'était très positif. Par contre, il était impossible de dire ce qui avait provoqué le coma.

Il était un peu plus de vingt-trois heures quand Sophie quitta l'hôpital. Elle téléphona à Mélanie. Elle était chez Julie. Ses sœurs attendaient son appel. Dans les mots de Sophie transparaissaient sa peine et sa peur. La peur de perdre sa petite fille chérie. Elle reçut des mots de réconfort de la part de Mélanie, puis de Julie. Des mots de soutien. Sincères et vrais. Naturellement elles viendraient. Elles seraient là demain, pour être à ses côtés.

Sophie demanda à Mélanie de prévenir leur frère aîné, Laurent, fonctionnaire de police à Nancy.

Bien sûr, ses sœurs évoquèrent l'attaque du dragon. Mais sans trop entrer dans les détails. Ce n'était pas le moment.

De retour chez elle, Sophie gara sa voiture dans la cour. Elle alla fermer le portail. Mélusine était sortie de sa niche. La petite chienne, un royal Bourbon au pelage noir, vint près de sa maîtresse. Elle secouait la queue, visiblement contente de la voir rentrer. Sophie prit le sac de croquettes dans le placard sous la véranda. Elle se dirigea vers la niche, suivie de Mélusine. Machinalement, elle remplit sa gamelle.

Elle essaya de nouveau de joindre Daniel. Sans succès. L'image de sa fille allongée, inerte, n'arrêtait pas de s'imposer comme toile de fond à ses pensées. Sophie avait les larmes aux yeux. Son esprit n'était que douleur et amertume. Elle avait mal à la tête. Dans la

cuisine, elle alluma la lumière. Elle ouvrit un des placards du haut. Elle prit le tube d'aspirine. Elle regarda l'eau remplir le verre. Le cachet blanc plongea au fond de l'eau. Il commença à se dissoudre. Les petits bruits de l'effervescence, les bulles qui montent, les projections. Ce qu'il en restait remonta à la surface. Et finit par disparaître. Elle réfréna ses larmes. Elle but la mixture d'une traite.

Sophie alla ensuite prendre une douche. Elle resta plus longtemps que d'habitude sous l'eau tiède. Elle revint vers le salon. Elle n'avait pas faim. Elle alluma la télé comme ersatz de présence humaine. Elle éteignit la lumière et alla s'allonger dans le canapé.

Et une idée folle lui traversa l'esprit. Elle ne put s'empêcher de penser qu'elle allait s'endormir, et un peu plus tard se réveiller, pour constater que tout cela n'avait été qu'un mauvais rêve. Et retrouver Anaïs debout, réveillée, souriante. Et pouvoir la serrer dans ses bras. Pouvoir lui dire qu'elle l'aime. Lui faire à manger. Et Sophie éclata en sanglots.

Dans le canapé, elle ramena ses jambes vers son ventre, en position fœtale. Elle continua à pleurer, en silence. Elle avait la gorge serrée, et toujours mal à la tête. Elle resta ainsi un long moment, se sentant terriblement seule. Terriblement impuissante.

Le corps et l'esprit fatigués, la jeune femme finit par sombrer dans le sommeil. L'écran plasma était maintenant investi par des fourmis d'Argentine. Une voix disait : « La communication se fait par des signaux chimiques. Elles suivent des traces invisibles... »

Sophie se retrouva soudain devant la case où elle avait grandi. Elle entra dans la cuisine, puis se déplaça dans les pièces exigües de la petite maison. Elle ne trouva personne. Elle éprouvait un sentiment de solitude qui s'intensifiait, à tel point qu'il en devenait douloureux. À plusieurs reprises elle voulut crier, appeler ses sœurs, appeler ses parents, mais elle ne pouvait pas. Aucun son ne sortait de sa bouche. Elle n'avait plus de voix. Dans la cour, elle vit une femme d'un certain âge,

de dos, coiffée d'une capeline de paille. Elle était occupée à arroser un parterre de fleurs. Sophie la vit tourner la tête et lui sourire. C'était sa mère. Mais Sophie savait, même dans ses songes, que sa mère n'était plus de ce monde. Emportée par l'épidémie de SRAS. L'idée de la mort lui rappela l'état dans lequel se trouvait Anaïs.

Sophie ouvrit les yeux. Elle tendit le bras pour prendre son portable posé sur la table de salon. Elle regarda l'heure. Il était deux heures du matin. La télé s'était transformée en aquarium. Une raie manta battait des ailes dans les profondeurs.

Le sentiment prégnant de solitude, qu'elle avait ressenti dans son rêve, continuait à l'accabler dans le monde réel. Elle soupira en pensant à cette chambre d'hôpital. Ce lit en métal où sa petite fille dormait. Allongée, immobile, bercée par le bruit des machines. Une douleur diffuse commença à se répandre dans le corps de la jeune femme. Cette douleur était plus vive au niveau de la tête. Et une chose pour le moins étrange se produisit alors. Elle entendit : « *Moman... mwin lé la.* ». (« *Maman... je suis là.* »)

Sophie sursauta. En un éclair elle se redressa. Assise sur le canapé, elle était déconcertée. C'était la voix d'Anaïs... un chuchotement... mais c'était bien sa voix. Sophie passa ses mains sur son visage. Elle était bien réveillée. Ce n'était pas un rêve.

– Anaïs ?, dit-elle comme si sa fille se trouvait réellement dans la maison.

Elle éteignit la télé et alluma la lumière. Sophie se demandait si elle ne devenait pas folle. Elle traversa le salon pour se diriger vers petit couloir donnant sur la salle de bain, les toilettes et la chambre d'Anaïs.

– *Moman... mwin lé la.*

(– *Maman... je suis là.*)

Une pensée lui traversa l'esprit faisant tressaillir tout son corps. Une douleur fulgurante déchira son âme. Anaïs était peut-être morte. Et cette voix...

– *Non Moman, mwin lé vivan.*

(– *Non Maman, je suis vivante.*)

Sophie alluma la lumière dans le couloir, puis dans la chambre d'Anaïs. Elle s'appuya ensuite contre l'encadrement de la porte. Elle se sentait prête à défaillir. Elle balaya des yeux la pièce et se rendit à l'évidence. La voix de sa fille était seulement dans sa tête. Elle s'adressa à Anaïs, pendant que des larmes perlaient de ses yeux, coulaient sur ses joues.

– O, mon Die. Anaïs, ou giny antann amwin ? Mi ièm aou ma chéri. Mwin lé avèk ou... Moman lé la.

(– Oh, mon Dieu. Anaïs, tu peux m'entendre ? Je t'aime ma chérie. Je suis avec toi... Maman est là.)

Comme si ses jambes avaient été incapables de soutenir plus longtemps le poids de son corps, Sophie s'effondra. Un bruit sourd sur le carrelage. Puis le silence.

Sophie n'était pas tout à fait inconsciente. Elle ressentait toujours cette douleur à la tête. Elle sentait aussi le froid du carrelage. Mais son esprit se concentrait sur ce qui était important. Anaïs. Elle entendit à nouveau sa fille lui parler. Toujours un chuchotement.

– *Moman... i fo ou èd amwin.*

(– *Maman... il faut que tu m'aides.*)

Sophie essaya de bouger, mais son corps ne répondait pas. Rapidement le froid et la dureté du carrelage disparurent. Les sensations du moelleux d'un matelas, d'un oreiller. La tiédeur des draps. Et elle entendait des bruits. Elle n'eut aucun mal à les reconnaître. Les bruits dans lesquels baignait la chambre double de l'hôpital. Le bruit des ma-

chines. Puis des bruits de pas. Une porte qui se referme. Et de nouveau la voix d'Anaïs.

– *Ou lé la ? Ou lé avèk mwin ?*

(– *Tu es là ? Tu es avec moi ?*)

Les lèvres de Sophie ne pouvaient pas bouger. Elle ne pouvait que penser très fort ce qu'elle voulait dire à sa fille. Pendant un bref instant elle lui fit savoir qu'elle l'aimait. Puis Sophie sombra dans l'inconscience.

La lumière artificielle continuait d'éclairer la pièce. Du sang coulait de ses narines. Sophie était étendue là, sur le carrelage blanc et froid, dans un état semi-comateux.

Chapitre 4 / Combat aérien

Les rayons du soleil n'éclairaient pour l'instant que les crêtes rocheuses et le sommet des montagnes. La douce et chaude lumière allait envahir progressivement la forêt primaire. Les quelques nuages éparses ne faisaient pas le poids. Au fil de la journée la clarté irait se répandre partout, même dans les gorges les plus profondes de l'Île de La Réunion.

Un hélicoptère remontait le canyon de la Rivière des Galets.

L'érosion avait patiemment creusé dans le basalte ce ravin, qui faisait à cet endroit près de deux kilomètres de large. Les parois abruptes mesuraient des centaines de mètres de haut. Celle qui défilait à tribord était, à certains endroits, presque verticale. Les racines bien ancrées dans la roche volcanique, attendant les ondées, les averses bénéfiques, la maigre végétation s'accrochait à la vie. À mi-hauteur, se dessinait un sentier à flanc de paroi. Le passage des hommes avait tiré un trait horizontal, qui soulignait pour eux leur capacité d'adaptation au milieu. Une trace éphémère et insignifiante pour la roche vieille de plusieurs centaines de milliers d'années.

En dessous de l'hélicoptère, serpentant au milieu de son lit majeur, la rivière ressemblait à cette altitude à un mince filet d'eau.

Le EC 145 de la Section Aérienne de la Gendarmerie avait décollé quelques minutes auparavant de la Base 181 à Sainte-Marie. Six hommes étaient à bord. À l'avant, le pilote et le mécanicien opérateur

de bord. À l'arrière de la cabine se trouvaient quatre sacs à dos et quatre passagers habillés en treillis, portant des casques.

Deux hommes armés de fusils d'assaut HK417 étaient positionnés de chaque côté, en face des portières ouvertes. Des jumelles en main, ils scrutaient le ciel et les remparts environnants à la recherche du moindre mouvement suspect. Ils avaient tous les deux des harnais de sécurité leur dessinant une croix au niveau du buste. Il fallait être prêts au cas où l'appareil aurait à faire des manœuvres à risques. Les ordres donnés aux militaires étaient clairs. Ils devaient tirer à vue sur les dragons, depuis l'hélicoptère ou une fois que celui-ci les aurait déposés à destination.

Un autre militaire était assis au milieu de la cabine, sur la surface métallique du plancher. Une antenne noire dépassait de l'attirail qu'il avait sur le dos. Elle trahissait le fait qu'il s'agissait de son matériel de transmission. Le première classe Nativel était l'opérateur radio de cette section. Il parlait depuis quelques secondes dans le combiné. Il fit un mouvement vers la droite, pour se rapprocher du sergent. Son supérieur était assis sur le seul siège disponible à l'arrière de la cabine.

– Le PC, Sergent, dit le soldat Nativel en lui passant le combiné.

Le sergent Cazambo décolla ses jumelles de ses yeux, pour les laisser pendre à son coup. Il prit le combiné et entendit : « Sierra Alpha ici Papa Charlie. À vous. ».

C'était le Capitaine Delmas, qui commandait leur compagnie de combat.

– Papa Charlie je vous copie fort et clair. À vous.

– Est-ce qu'il y a du nouveau ? À vous.

– RAS, aucune cible en vue. Je répète. RAS, aucune cible en vue. À vous.

– Bien reçu, Sierra Alpha. Terminé.

Depuis que l'hélicoptère avait décollé, c'était le premier appel du poste de commandement pour le Sergent Cazambo. Mais il était conscient que le capitaine savait avant même d'appeler qu'ils n'avaient encore rien repéré. Le PC avait communiqué à plusieurs reprises avec le pilote et le copilote. De plus le système de caméras dont était équipé l'hélicoptère avait tout filmé depuis le décollage. C'était plus un essai du matériel de communication qu'autre chose.

Par contre, sans qu'aucun mot n'ait été dit à ce sujet, le sergent savait que le PC n'avait aucune information à leur transmettre au sujet des cibles recherchées. Ni les forces déployées au sol, ni l'autre hélicoptère de la SAG n'avaient pour l'instant repéré de dragon. Pas plus que la vingtaine d'hélicoptères civils réquisitionnés par les militaires.

Le sergent Cazambo tendit le combiné à l'opérateur radio.

– Vous croyez qu'ils sont toujours sur l'Île, Sergent ?, demanda le soldat Nativel.

– Je n'en sais rien. Mais si on les croise, on va leur montrer que nous aussi on peut cracher du feu.

Le sergent, malgré les images qu'il avait visionnées dans la nuit, restait pragmatique. Tout en désignant un des deux HK417 équipés de lunette de visée, il ajouta : « Avec ça on peut dégommer un éléphant à plusieurs centaines de mètres. »

– Bien sûr, se contenta de dire le soldat Nativel.

Il avait une certaine confiance dans le matériel. De plus, les soldats de première classe Sery et Itema étaient d'excellents tireurs.

Au loin, entre les ravines et les nombreuses crêtes rocheuses, on apercevait çà et là des petites tâches blanches noyées dans la végétation. Les habitations des petits villages nichés au cœur du Cirque de Mafate. Dans ce relief tourmenté, des ravines et des heures de marches séparaient les petits îlets. Aucune route. Les petits villages n'étaient accessibles que par des sentiers escarpés ou par hélicoptère.

De part et d'autre de l'appareil les remparts s'éloignaient. Le canyon s'ouvrait sur le Cirque de Mafate.

Le sergent Cazambo quitta son siège et vint se mettre à bâbord, près du soldat Sery. Un genou sur le plancher métallique, il reprit ses jumelles en main. L'opérateur radio avait lui aussi repris l'observation. Ils n'étaient pas trop de quatre pour surveiller les alentours. Pour plus d'efficacité, le sergent avait réparti les zones de surveillance. Ces monstres ailés étaient gros et donc repérables de loin, mais ils pouvaient surgir de n'importe quelle direction.

– À dix heures, cria soudain le soldat Sery, en désignant de l'index la forme qu'il voyait au loin.

– Je le vois, dit calmement le sergent Cazambo.

Le soldat Nativel avait touché l'épaule du copilote, en lui désignant de l'autre main la direction indiquée par Sery. Le copilote avait dans la main la commande des caméras, semblable à une manette de jeux vidéo. Les images étaient transmises à l'écran qu'il avait devant les yeux, et en direct au PC. Il choisit de prendre celle qui avait le meilleur grossissement. Il régla rapidement l'orientation de la caméra. En même temps, il communiquait avec le Capitaine Delmas.

Le pilote fit en sorte que l'hélicoptère soit en vol stationnaire. Le sergent avait attaché son harnais. Il s'était assis en tailleur, comme le soldat Sery. Fusils d'assaut en main, les deux militaires avaient

maintenant l'œil rivé sur la lunette de visée. Le dragon devait être à plus d'un kilomètre.

– On le laisse approcher encore un peu, dit le sergent.

Sery ne répondit pas, concentré sur sa cible. Il attendait patiemment. Son cœur battait vite, mais il respirait calmement. Le monstre approchait rapidement. Il devait bien faire du quarante voire cinquante kilomètres-heure. Trajectoire rectiligne. Il fonçait droit sur eux.

Il était maintenant à environ cinq cents mètres de l'hélicoptère.

– Feu !, dit enfin le sergent.

Les deux hommes tirèrent chacun une dizaine cartouches, au coup par coup. À cette distance, ils avaient tous les deux fait mouche, et à plusieurs reprises. Le monstre ne semblait pas être affecté par les impacts de balles. Il volait toujours dans leur direction. Ils continuèrent à tirer. Le soldat Sery fut le premier à vider son chargeur. Il en prit un autre rapidement.

– Mwin lé sur mwin la toush ali. Mi konpran pa.

(– Je suis sûr de l'avoir touché. Je ne comprends pas.)

Le sens de ses paroles se perdit dans le vacarme des détonations. Le sergent tira les quelques cartouches qui lui restaient, juste avant que la cible ne disparaisse de sa lunette. Grâce à la caméra, le copilote avait saisi la manœuvre du dragon. Le monstre avait bifurqué vers sa gauche, disparaissant de l'écran.

– Il est où ? Quelqu'un le voit ?, demanda le sergent Cazambo.

Sa voix trahissait une certaine anxiété.

– Il est là !, cria le soldat Nativel.

Il tendait l'index vers le ciel. Le dragon, en quelques battements d'ailes, était monté à deux ou trois cents mètres au dessus de

l'hélicoptère. Il commença un piqué vers l'engin, qui était toujours en vol stationnaire.

– Itema, en renfort !, cria le sergent en changeant de chargeur. Visez les ailes ! Visez les ailes !

Le Sergent tira toujours au coup par coup, visant toujours la tête, espérant atteindre les yeux. Les deux autres soldats tirèrent en rafale en direction des ailes de l'animal. Les membranes de peau furent trouées. Les supports osseux furent brisés net à plusieurs endroits. L'intuition du sergent était bonne. Les écailles des ces monstres les rendaient difficiles à tuer. Les ailes étaient leur point faible. Le monstre tomba comme une pierre. Les soldats poussèrent des cris de victoire.

Sur l'ordre du sergent, le soldat Nativel appela le PC.

– De Sierra Alpha à Papa Charlie. À vous.

– Sierra Alpha, ici Papa Charlie. Parlez.

– Une cible touchée. Je répète. Une cible touchée. Leurs écailles résistent aux balles. Nous avons viser les ailes...

Pendant ce temps le dragon blessé était descendu en chute libre. Mais à une centaine de mètres du sol, contre toute attente, Sery et Itema le virent déployer ses larges ailes. Le soldat Itema avait du mal à croire ce qu'il voyait dans ses jumelles. Les membranes de peau n'avaient gardé aucune trace des trous faits par les balles. Les os paraissaient intacts. Les membranes avaient de nouveau la portance nécessaire pour vaincre la pesanteur. Le dragon plana à quelques mètres des rochers du lit de la rivière. Il reprit rapidement de l'altitude en battant vigoureusement des ailes.

– Sergent, il ne s'est pas écrasé !, cria Sery. Regardez ! Il remonte vers...

Le soldat Sery n'eut pas le temps de finir sa phrase. Le feu embrasa la cabine.

Un autre dragon, que personne n'avait repéré, venait de faire un piqué quasiment à la verticale de l'appareil. En passant juste au dessus des pales de l'hélicoptère, il venait de cracher ses flammes destructrices. Les hommes en proie aux flammes hurlèrent. L'appareil en feu alla percuter la paroi rocheuse, juste au dessus du sentier. L'explosion généra une énorme boule de feu et de fumée. L'écho remonta jusqu'aux oreilles des habitants du Cirque de Mafate. L'amas de métal brûlant tomba en contrebas, mettant le feu à la végétation.

Le dragon miraculé cessa de battre des ailes. Il se laissa porter par un courant d'air ascendant pour aller rejoindre son congénère.

Les images transmises au PC amenaient une seule conclusion. Ces monstres sortis d'on ne sait où étaient rapides, belliqueux, et très coriaces.

Chapitre 5 / Le Volcan

La Range Rover blanche n'avancait pas très vite sur ce chemin de la Plaine des Sables. La route forestière du Volcan, à cet endroit, n'avait de forestière que le nom. Aucun arbre. Une végétation quasiment inexistante. Une étendue de sable noir. Un sol désertique. Des roches basaltiques. Un paysage révéralant la puissance du minéral, baignant dans un silence austère, saisissant, magistral. Un paysage lunaire en guise de route forestière.

Le 4x4 avança de quelques centaines de mètres. La route était de nouveau bordée de quelques buissons. Leur ombres s'étiraient sur les lits de scories. Il faisait encore un peu froid. Le soleil venait de se lever. Les forces de vie réveillées s'activaient doucement. Des oiseaux commençaient la journée en chantant. Une magnifique journée s'annonçait, vu le temps.

André avait la peau noire, les cheveux crépus, les yeux marron. Tout en conduisant, il fredonnait les paroles d'une chanson bien plus vieille que lui. Sur le siège passager, Claire, sa femme, avait un sourire radieux. Elle avait les yeux bleu-vert, les cheveux châtain clair et la peau d'un blanc laiteux. Elle avait un petit grain de beauté sur la partie droite du visage, juste au dessus de la commissure des lèvres. Elle pianotait sur sa tablette tactile, en écoutant d'une oreille distraite la musique des années quatre-vingt que diffusait l'autoradio. Elle regardait les photos de son neveu. Sa sœur, Estelle, qui habitait à Villeurbanne, les lui avait envoyées quelques semaines auparavant. Kader avait déjà deux ans. Claire prévoyait un voyage en fin d'année. Elle avait hâte de voir ce petit bout de chou en chair et en os, de revoir sa sœur, ses pa-

rents. Meyzieu. La maison de son enfance. Encore quelques mois à attendre. Elle souriait.

André ne doutait pas que cette journée de samedi serait aussi belle que celle de la veille. Une journée que Claire et lui avaient passée à faire du camping à la Plaine des Palmistes, à une vingtaine de kilomètres de là.

Être relativement coupés du monde. Monter une tente, cuisiner au feu de bois. N'avoir à penser qu'aux problèmes concrets d'une journée. André appréciait la simplicité et l'authenticité de tels moments. Claire, quant à elle, aimait modérément le camping. Elle apportait toujours de la lecture. Elle avait entamé « La nuit des temps » de Barjavel, avec une certaine délectation.

Les trois voitures garées sur le parking du Pas de Bellecombe étaient vides. Les randonneurs matinaux avaient sûrement profité des premières clartés du jour pour avancer sur le sentier, se dirigeant vers le Volcan.

Cette absence de présence humaine n'avait pas échappé à André quand il avait garé son 4x4. Pendant que « Cargo de nuit » sombrait dans le silence pour laisser émerger « Les démons de minuit », André sortit rapidement et alla d'un pas pressé derrière un buisson pour uriner.

Claire était sortie elle aussi. Elle prit les deux sacs qui se trouvaient dans le coffre du 4x4. Son petit sac à dos et le sac de randonnée de son mari, nettement plus lourd. Quand André revint vers elle, elle lui fit un petit sourire.

Claire et André avaient tous les deux dépassé la quarantaine. Cela faisait plus de vingt ans qu'ils se connaissaient. Ils s'aimaient. Ils s'aimaient vraiment. Ils s'étaient connus à la fac.

Ils étaient en couple depuis plusieurs années quand ils décidèrent de concevoir un enfant. Elle avait la trentaine et était en bonne santé. Elle se voyait déjà enceinte. Elle resplendissait de bonheur à l'idée d'être maman.

Mais même après plusieurs mois, leurs corps qui fusionnaient souvent ne leur livraient que du plaisir. Son ventre restait désespérément plat. La courbure de la vie ne se dessinait pas. Aucune vie en Claire ne voulait venir.

Les tentatives répétées de fécondation in vitro furent longues et infructueuses. À l'époque elle éprouvait l'envie, le besoin viscéral de porter un enfant. De porter « son » enfant. Elle maudissait la Nature qui en avait décidé autrement.

La succession d'échecs avait progressivement entraîné Claire dans une spirale de douleur et de larmes. Elle ne voulait pas entendre parler d'adoption. Pendant cette dure épreuve, André avait fait preuve de beaucoup de patience. Tout en se sentant désarmé face à la douleur destructive de sa bien-aimée. Il avait été à ses côtés, la soutenant, la réconfortant, l'aimant d'un amour puissant.

Le combat avait duré cinq ans. Aucun enfant n'était venu illuminer leur vie. Mais leur amour s'était renforcé. Renforcé pour la vie.

André était ravi que Claire ait accepté de venir faire cette petite randonnée avec lui. Il était plutôt rare qu'elle l'accompagne sur les sentiers. Il savait pertinemment qu'elle avait accepté uniquement pour lui faire plaisir, et non par plaisir de marcher une quinzaine de kilomètres. Elle n'aimait pas ça. D'ailleurs Claire avait de l'aversion pour tout ce qui pouvait ressembler de près ou de loin à du sport.

Ses kilos « en trop » l'éloignaient des canons suicidaires de la mode. Mais ils faisaient naître des éclairs d'envie dans les yeux et l'esprit de son homme. Ils appréciaient tous les deux ces orages élec-

triques et humides de passion érotique, qui arrosaient régulièrement le pays de leur amour.

Ils étaient plutôt casaniers. Ils sortaient le plus souvent pour se faire un petit restaurant, pour aller chez des amis ou chez la famille d'André. Ils allaient rarement à des concerts, mais régulièrement au cinéma. Ils aimaient le septième art. L'aventure, le risque, le fantastique, oui, mais par acteurs, par avatars interposés.

André ramassa son sac, appuya sur la clé pour verrouiller les portières. Il mit les clés dans une petite poche du sac de randonnée.

Le sentier, sur une centaine de mètres, était sécurisé par une barrière qui longeait le bord de la caldeira. Au bout de quelques minutes, ils s'arrêtèrent pour admirer le paysage. André regardait au loin, pensif. Pour un esprit averti comme le sien, le minéral noir, le basalte, n'était pas synonyme de mort, mais le support même de la vie. Même sur des laves relativement récentes, la mère minérale faisait naître en son sein et nourrissait des îles végétales clairsemées.

André et Claire reprirent leur avancée. Même s'il connaissait ce paysage depuis l'enfance, André s'émerveillait toujours face à tant de beauté baignant dans tant de silence. Claire le suivait, marchant non-chalamment. Ils avaient parcouru près de quatre cents mètres. Ils n'allaient pas tarder à arriver à la partie du sentier qui descend au fond de la caldeira, cette dépression circulaire de plusieurs kilomètres de diamètre. Ils s'arrêtèrent à nouveau. André regardait toujours au loin.

– C'est quoi ça ?, dit-il en regardant en direction du Piton de la Fournaise.

Ils étaient nombreux. De loin, on aurait dit des oiseaux s'élevant en spirale. Mais aucun oiseau ne pouvait être visible à l'œil nu à cette distance. Après quelques secondes de stupéfaction, Claire commençait à avoir peur. André posa son sac par terre et pris rapidement les jumelles qui s'y trouvaient. Il les porta à ses yeux.

– Il faut partir chéri, lui dit sa femme d'une voix tremblante. Il faut retourner à la voiture.

Ce que vit André avec les jumelles lui noua la gorge. Des dragons. Des dizaines de dragons qui s'élevaient en tournoyant et qui se dispersaient dans toutes les directions. Certains semblaient venir vers eux. Il prit les clés de voiture et son portable, mais laissa le sac par terre.

– Ce sont des... des dragons. Et y'en a qui viennent par ici.

Il était inutile d'ajouter qu'il fallait détalier au plus vite. D'ailleurs Claire ne posa pas de question, ne fit pas de commentaire. Elle commença à courir. Courir. Atteindre le 4X4 au plus vite. Elle ne pensait qu'à ça.

André aurait pu aller plus vite que sa femme, mais il s'y refusait.

– Plus vite chérie. Plus vite !, cria-t-il pour l'encourager.

Ils étaient à un peu plus de deux cents mètres du parking quand André entendit des voix au loin. Il se retourna. Il vit deux hommes qui couraient dans leur direction. Levant les yeux au ciel, il vit un dragon qui se rapprochait dangereusement. Il leur restait une trop grande distance à parcourir. Ni lui ni Claire ne pourraient atteindre la voiture. Ils n'en auraient pas le temps.

– Il faut se cacher, dit-il. Tout de suite.

Elle était essoufflée par tant d'efforts. Elle se retourna, levant les yeux, vit le dragon. Elle tressaillit de peur. Elle suivit son mari sans dire un mot. Ils se précipitèrent dans les buissons les plus proches, assez grands et assez touffus pour les dissimuler aux yeux du monstre.

Ils s'accroupirent, se firent tout petits. André serra sa femme contre lui. Claire respirait la bouche ouverte. Trop bruyant.

– Ne bouge pas, dit André à voix basse.

Elle allait lui répondre mais André posa les doigts de sa main droite sur la bouche de sa femme. Elle respira par le nez, plus silencieusement.

André n'avait vu qu'un dragon au dessus d'eux. Il espérait qu'il était venu seul. Il lui semblait évident que ce dragon était venu vers eux comme un prédateur vient vers une proie. Il y avait des chances pour que le monstre prenne en chasse les deux hommes restés sur le sentier. Plus visibles. Cette pensée lui traversa l'esprit. Le dragon pouvait s'attaquer à ces deux hommes et les laisser, Claire et lui, en vie. Que la vision du dragon soit ou non basée sur le mouvement, il n'aurait aucun mal à repérer ces deux hommes avec leurs vêtements flashy. Surtout s'ils continuaient à courir. Il en vint à espérer que ce soit le cas. La survie est une outre remplie de réalisme, où certains versent parfois quelques gouttes de cynisme. André espérait. Il espérait de toutes ses forces. Il espérait que Claire et lui restent en vie.

Au bout de quelques secondes, les deux hommes arrivèrent à leur hauteur. Ils étaient équipés de camelbaks. Ils couraient vite. Très vite. Mais pas assez vite. Ils firent encore quelques foulées quand un jet de flammes les embrasa dans leur course. Des hurlements se firent entendre. Le dragon passa en planant juste au dessus des deux hommes en proie aux flammes.

À travers la végétation, André vit l'un des deux sportifs faire des mouvements désordonnés en hurlant de douleur. L'autre se roulait par terre, essayant ainsi d'éteindre le feu qui l'assailait. Sans succès. Des mouvements, des hurlements. Des secondes qui n'en finissaient pas. Puis l'un après l'autre, ils cessèrent de bouger. Les flammes continuèrent à consumer la peau et les vêtements des deux hommes pen-

dant quelques instants. Les deux corps dégageaient une odeur forte. Une odeur de tissus, de plastique et de chairs brûlés.

André et Claire restèrent immobiles, transis de peur.

Le dragon revint vers ses victimes. Les battements d'ailes firent trembler la maigre végétation alentour, dans une nuage de poussière, de feuilles de branle et d'autres débris végétaux. Les flammes commençaient à s'éteindre. Le monstre se posa à une dizaine de mètres des deux corps. Il poussa un grognement qui mêlait la férocité du rugissement et le saccadé du coassement. Un cri puissant, terrifiant, qui dura plusieurs secondes.

Claire, qui avait fermé les yeux au moment où elle avait vu les flammes, les avait rouverts. Elle regardait en direction du monstre ailé. Elle était terrifiée.

Le dragon avança de quelques mètres, en s'aidant de ses ailes repliées comme de pattes avant. Les écailles bleutées qui recouvraient son corps reflétaient la lumière du soleil levant. Les deux spectateurs étaient figés dans un silence et une immobilité absolus. Leur vie en dépendait. Ils en étaient pleinement conscients.

Le dragon renifla les deux carcasses fumantes. Il ouvrit la gueule pour se saisir de l'un des corps au niveau du buste. Avec son cou puissant, l'animal le souleva avec une facilité déconcertante. Plusieurs mouvements successifs, comme ceux des crocodiles, pour que le corps soit bien positionné dans sa gueule. Dans le sens de la longueur. Et la seconde d'après, les os craquèrent sous la pression des puissantes mâchoires. Au fur et à mesure que le corps était broyé, le sang coulait sur la mâchoire inférieure de l'animal. Le sol basaltique se colorait déjà de tâches rouges.

Des larmes coulaient sur le visage de Claire, en silence. Elle ferma les yeux de nouveau. Mais elle entendait. Elle entendait les os craquer. À quelques mètres. Des petits spasmes de douleur lui parcouraient le corps. Elle serra les dents et fit un effort pour ne pas vomir.

L'air siffla au dessus d'eux. Une ombre glissa sur le sol. Ni lui ni elle ne levèrent la tête. Claire sentit un liquide chaud couler entres ses jambes. Elle n'éprouva aucune honte. La peur ne laissait pas de place pour d'autres émotions ou sentiments. Elle sentait son cœur battre dans sa poitrine. Elle frissonnait. André, qui regardait toujours, vit un des pieds tombé de la gueule du dragon. La basket encore fumante.

Le second dragon, un peu plus petit que l'autre, se posa. Il se saisit du second cadavre, qui subit le même sort que le premier.

Quelques instants plus tard, le plus gros des deux dragons déploya ses ailes. Les puissants battements firent trembler de nouveau les îlots de végétation. Quelques mouvements lui suffirent pour prendre de la hauteur. Puis il entama une spirale ascendante, les ailes déployées. Son congénère ne tarda pas à le suivre. Ils s'éloignèrent du Pas de Bellecombe, en volant en direction de l'ouest.

– Ils sont partis, dit André en parlant à voix basse.

Claire ouvrit enfin les yeux. Elle regarda vers le ciel et soupira : « Je veux rentrer. »

André la serra fort dans ses bras. Elle lui dit à nouveau, en sanglotant : « Je veux rentrer. Je veux rentrer à la maison. »

– Attend-moi là. Je vais chercher mon sac et je reviens tout de suite. Reste cachée.

Il l'embrassa, tendrement.

Avec ces monstres dans le ciel, André se disait qu'ils étaient dans une situation de survie. Le sac contenait de l'eau et de la nourri-

ture. Rien ne garantissait qu'ils allaient pouvoir rentrer chez eux avant d'avoir soif ou faim.

André se dirigea vers la barrière qui longeait le sentier. Il scruta le ciel en direction du Volcan. Il ne vit aucune menace planer. Il alla rapidement récupérer son sac. Il revint vers sa femme, en regardant souvent vers le ciel, dans toutes les directions. Ils se dépêchèrent de rejoindre leur Range Rover.

Chapitre 6 / Ravages

Quand Sophie se réveilla, il était presque sept heures. Elle était allongée dans le lit d'Anaïs. Elle se rappelait l'échange qu'elle avait eu avec sa fille. Était-ce vraiment arrivé ? Ce phénomène pouvait très bien être le fruit de son imagination. À part le fait qu'elle s'était évanouie, elle ne savait plus très bien. Tout s'embrouillait dans sa tête.

Elle alla dans la salle de bain. Elle avait un peu de sang séché sous le nez, et aussi sur le menton. « Ça ne prouve rien. », se dit-elle. Elle se débarbouilla rapidement, avant de descendre prendre son portable. Ses sœurs avaient essayé de la joindre depuis le début de la matinée. Il y avait six appels manqués, trois messages sur le répondeur et deux textos. Mélanie et Julie parlaient des dragons et demandaient à Sophie de rappeler le plus vite possible.

Elle alluma la radio. Ce qu'elle entendait sur les ondes confirmait ce que disaient ses sœurs. Les dragons étaient nombreux. Plusieurs attaques avaient déjà eu lieu. Sophie appela Mélanie. Après deux sonneries elle entendit la voix de sa sœur.

– Allo.

– Allo, Mélanie ?

– Wi Sophie, sé Mélanie. Sa va ? Nou té trakasé pou ou. Ou réponn pa téléphone don ?

(– Oui Sophie, c'est Mélanie. On s'inquiétait pour toi. Tu ne réponds pas au téléphone ?)

– Mélanie, la ariv amwin in nafèr bizar...

(– Mélanie, il m'est arrivé quelque chose de bizarre...)

Sophie expliqua à sa sœur qu'elle s'était évanouie, qu'elle avait dormi une partie de la nuit sur le carrelage de la chambre d'Anaïs, et qu'elle venait tout juste de se réveiller. Elle mentionna le fait qu'elle avait saigné du nez, mais pas cette histoire de communication télépathique avec Anaïs. Elle se disait qu'elle le ferait plus tard, une fois que les choses seraient plus claires dans son esprit. Ça pouvait attendre. Elle lui dit surtout qu'il n'était plus question qu'elles viennent sur Saint-Paul. C'était trop risqué. Elle leur donnerait des nouvelles, aussitôt qu'elle en aurait.

En écoutant la radio, Sophie se prépara une infusion à base de romarin. En buvant sa tisane, elle repensa à ce qui s'était passé dans la nuit. Elle se disait qu'elle avait sûrement rêvé. Il y a des rêves qui semblent si réels.

Elle réfléchissait surtout à comment elle allait s'organiser pour être auprès d'Anaïs. Puisque circuler était dangereux, le mieux c'était qu'elle aille à l'hôpital et qu'elle y reste...

Assise dans le canapé, Sophie sentit soudain une immense fatigue l'envahir. Et un mal de tête fulgurant. Sophie se sentait défaillir...

Elle s'effondra dans le canapé. Inconsciente. La tasse tomba par terre, renversant sur le tapis du salon le peu de tisane qu'elle contenait.

Sophie se retrouva assise sur une natte de plage, à l'ombre des filaos. À côté d'elle Anaïs était allongée sur le dos, les yeux fermés. Elle reconnaissait l'endroit. La plage de l'Ermitage. La mer était très calme. Il n'y avait presque pas de brise. Quelques nuages blancs. Il faisait beau. À part elle et sa fille, il n'y avait personne ni sur la plage, ni sous les filaos. Des moineaux, des tourterelles striées, quelques pigeons. Elle regarda Anaïs. Sa fille garda les yeux fermés et commença pourtant à lui parler.

– Moman... tout sak la arivé depi yèr, sé mwin loter...

(– Maman... tout ce qui est arrivé depuis hier, c'est de ma faute...)

Sur la route qui les ramenait chez eux, au Tampon, Claire et André écoutaient la radio.

Très tôt l'attaque de l'hélicoptère de la gendarmerie avait été relatée sur les ondes. Elle avait été confirmée de façon officielle. Plusieurs témoignages sur les radios locales parlaient de dizaines de dragons vus dans la région du Volcan. Une voiture attaquée sur la route des Plaines, une femme tuée et emportée. Une vache brûlée à la Plaine de Cafres, à proximité de la boîte de nuit « La Soucoupe Volante ». Dans les hauts de Saint-Joseph, c'est la maison d'un éleveur de porc qui avait subi les assauts d'un de ces monstres. Son fils avait eu le temps de prendre son fusil de chasse. Les plombs n'avaient eu aucun effet sur le dragon. Le quinquagénaire avait été tué sous les yeux impuissants du jeune homme. Le monstre avait disparu dans la brume, emportant le cadavre de son père dans sa gueule.

André et Claire avaient quitté la RN3 pour s'engager dans la rue Hubert Delisle. Quelques instants plus tard la Range Rover tourna à gauche, dans la rue des Palmiers. La maison était en vue. Un beau pavillon cossu. La maison des Volney était relativement isolée. Les voisins les plus proches habitaient à une bonne cinquantaine de mètres.

Prendre une douche. C'est la première chose que fit Claire en rentrant. Quand elle revint vers le salon André était devant la télé. Après ce qu'ils avaient vu ce matin là, ils ne furent que relativement impressionnés par les images de l'attaque de la veille. Des images qui tournaient en boucle sur plusieurs chaînes, locales et nationales. Avec son portable André avait fait à plusieurs reprises les numéros de son père, de sa mère, ainsi que celui de sa sœur. Ils habitaient tous les trois

le Nord de l'Île. Il n'avait pas réussi à les joindre ; ça tombait directement sur la messagerie. Il avait laissé le même message, leur demandant de le rappeler au plus vite. Le téléphone fixe ne fonctionnait pas non plus. Il n'y avait même pas de tonalité. André essaya d'aller sur le net, mais ce fut un échec à chaque tentative. André et Claire se disaient que c'était peut-être dû aux incendies.

Vers huit heures les dragons avaient fait six victimes supplémentaires. Mais d'après ce qui se disait sur les ondes, il y avait de bonnes raisons de penser qu'il y en avait d'autres. On recensait déjà plus d'une douzaine d'incendies. Les appels sur Radio Kréol se succédaient et transmettaient les informations en direct.

À Sainte-Marie un camion des soldats du feu avait été attaqué. Trois pompiers avaient péri. L'un des corps avait été emporté. Une station service avait explosé dans le Sud de l'Île, à la Ravine Blanche. On avait vu un dragon s'envoler avec dans ses griffes le corps d'un automobiliste. L'explosion avait sûrement fait des victimes. Une dizaine, peut-être plus. Personne ne savait vraiment.

À Saint-Pierre, dans le quartier de Basse Terre, une attaque avait eu lieu sur un parking, à proximité d'un groupe d'immeubles. Plusieurs voitures avaient brûlé. Le feu s'était rapidement propagé aux habitations, avant que les pompiers ne puissent intervenir. Les habitants avaient fui comme ils avaient pu. Certains d'entre eux avaient été accueillis provisoirement par les habitants des immeubles voisins. On avait eu un exemple de solidarité similaire dans le quartier du Chaudron, à Saint-Denis.

Les incendies se multipliaient un peu partout dans l'Île.

En milieu de matinée, des centaines d'hectares de canne à sucre avaient déjà été réduits en cendres. Les incendies les plus dévastateurs ravageaient des champs dans le Sud, à Saint-Louis et au Tampon no-

tamment, mais aussi dans l'Est, à Saint-Benoît, Saint-André et Sainte-Marie. Les fumées, portées par les alizés, rendaient l'air difficilement respirable pour ceux qui habitaient non loin des zones dévorées par les flammes. Une pluie de cendres noires, résidus des feuilles de canne brûlées, tombait un peu partout. Les rayons du soleil étaient filtrés par la fumée. L'ambiance était rouge. Rouge feu. Rouge sang.

Les pompiers faisaient ce qu'ils pouvaient vu les circonstances. Mais ils étaient incapables de faire face à autant de sinistres simultanés. Il fallait fixer des priorités. Il était évident que les incendies qui touchaient les zones forestières, ou les champs de canne à sucre, n'en faisaient pas partie.

Cette annonce avait fait réagir le président de la Chambre d'Agriculture. En pleine période de coupe, les ravages provoqués par les dragons avait été qualifiés de « catastrophiques ».

On savait dès à présent qu'on atteindrait pas les deux millions de tonnes de cannes nécessaires pour équilibrer les comptes. Mais bon, depuis de nombreuses années maintenant la filière avait été consolidée durablement. La plupart des employés agricoles travaillaient dans le cadre d'un contrat aidé. Les champs de canne, un peu plus de vingt milles hectares, avaient été rachetés progressivement par une douzaine de grands propriétaires. C'est eux qui tiraient un bénéfice substantiel de la production de sucre, de rhum et de bagasse utilisée dans les centrales électriques thermiques. Des gens influents. Des hommes d'affaires qui avaient investi dans d'autres domaines d'activité. Financièrement, ils avaient les reins solides. Même si tous les champs devaient brûler, ils trouveraient le moyen de faire renaître la filière de ses cendres.

Les pompiers ne se déplaçaient que pour essayer de sauver des vies humaines ou éteindre des incendies sur des sites sensibles. Pour

des raisons de sécurité, ils étaient toujours accompagnés par des militaires.

Vers huit heures trente le préfet, Jean-Pierre Blason, avait déclaré l'état d'urgence sur les ondes de Radio Réunion. Un couvre feu interdisait toute circulation. En ce samedi matin, les rues étaient déjà vidées par la peur. La plupart des gens se terraient chez eux.

Au Port, un incendie se déclara à proximité de la zone de stockage des produits pétroliers. Des pompiers de la commune arrivèrent rapidement sur les lieux du sinistre. Plusieurs camions d'une commune limitrophe, celle de La Possession, vinrent en renfort. La lutte dura une bonne partie de la matinée. On avait pu éviter que les deux cent mille mètres cubes d'hydrocarbures stockés ne prennent feu.

Un dragon avait attaqué les pompiers pendant cette intervention. Il avait été touché par les tirs des militaires. Il était au sol, et il ne bougeait plus. Ils avaient vraiment cru que le monstre était mort. Les hommes en treillis s'étaient rapprochés, victorieux. Mais le dragon s'était rapidement remis sur pied. Il avait tué quatre militaires, et emporté une de ses victimes.

Les flashes spéciaux se succédaient. Vers dix heures, deux attaques furent signalées à l'Île Maurice. Trois morts. Le temps d'évacuer les rues et de s'attaquer aux incendies qui se multipliaient, le bilan s'était alourdi considérablement dans l'île sœur. En moins d'une heure, on dénombrait une dizaine de victimes supplémentaires.

Une question était sur toutes les lèvres, et revenait de façon récurrente lors des interventions radiophoniques. D'où venaient ces monstres ?

En fin de matinée, Monseigneur Lebel, l'évêque de la Réunion nouvellement nommé, avait pris la parole sur les ondes de Radio Kréol. Il parlait du Volcan comme d'une bouche de l'enfer. Ses paroles,

qui en temps normal auraient prêté à sourire, étaient prises au sérieux par un nombre important d'auditeurs. Et pas seulement par les personnes de confession catholique. Il affirmait que les dragons étaient des démons. Et que c'était bien le comportement des hommes qui avait ouvert les portes de l'enfer. En clair, il fallait prier, changer son cœur et s'en remettre à la clémence du Père Créateur. Il continua à s'exprimer pendant plusieurs minutes, mais l'annonce d'une intervention imminente du préfet mit un terme provisoire à ces considérations théologiques.

Un peu avant midi le préfet exprima sur un ton solennel le décompte macabre. En prenant en compte les informations disponibles, la préfecture avait dénombré trente-cinq personnes tuées directement par les dragons. Une vingtaine de personnes étaient portées disparues. De plus, les incendies générés par ces monstres avaient fait dix-huit morts et plus d'une trentaine de blessés graves.

Sciemment, le représentant de l'État avait omis de donner l'estimation du nombre de personnes qui avaient été dévorées. Celles qu'on avait vues être emportées. Et d'autres, parmi les personnes que l'on considérait comme disparues. Le préfet rappela les règles de sécurité en vigueur pendant cet état d'urgence. Une organisation de crise se mettait progressivement en place. Il s'agissait avant tout de protéger la population et de secourir les victimes. Il était demandé aux citoyens de « faire preuve de sang froid et de solidarité dans cette dure épreuve ».

Les journaux télévisés de la mi-journée montraient les images des ravages causés par les dragons. Maisons, immeubles, voitures et champs brûlés. La télé était une fenêtre sur des horreurs pas si lointaines. Alors même que les fenêtres de certains donnaient sur l'horreur en temps réel. Aucune chaîne ne montra les images de corps calcinés. Elles n'étaient visibles que sur le net.

L'après-midi les attaques furent moins nombreuses sur le sol réunionnais. Cinq morts et une douzaine de blessés. Certains de ces monstres étaient-ils rassasiés ? Combien étaient-ils réellement ? Combien étaient restés sur l'Île ? Beaucoup de questions qui restaient sans réponse.

Dans l'après-midi les autorités mauriciennes recensèrent d'autres attaques. Les chiffres annoncés parlaient de sept morts et deux disparus. Soit une vingtaine de morts en comptant les personnes tuées dans la matinée. En fin d'après-midi les dragons firent leurs deux premières victimes malgaches à Tamatave.

Bien sûr, tous les pays appartenant à l'Union Économique et Monétaire Transatlantique déconseillaient à leurs ressortissants de se rendre dans la zone.

La présidente des États-Unis d'Europe, Alexandra Schumann, avait déjà fait une allocution concernant ces événements. Un discours censé rassurer. En premier lieu les habitants des pays de l'Union Africaine. Selon cette déclaration, « tous les moyens disponibles seraient mis en œuvre pour protéger la population. » Après les attaques survenues sur la Grande Île, on craignait que ces monstres atteignent rapidement les autres pays africains, et le reste du monde.

On attendait une intervention du président de l'Union Nord-Américaine, Kerry Smith, nouvellement élu.

À La Réunion, les fumées des incendies qui s'élevaient dans le ciel flamboyant annonçaient une nuit qui serait longue. La question cruciale était de savoir si les attaques allaient continuer pendant la nuit. La première s'était déroulée vendredi soir. Aucune n'avait été signalée durant la nuit de vendredi à samedi. Logiquement, un espoir sérieux était permis. Mais la crainte viscérale que ces monstres profitent des ténèbres pour continuer leur carnage était plus forte que la

logique. La plupart des foyers réunionnais étaient plongés dans la peur.

Ironie du sort, pour des raisons de sécurité on avait décidé d'incinérer les corps des victimes de cette journée d'horreur. Les enterrements avaient été considérés comme trop dangereux. Des larmes mouillaient les yeux. Des prières montaient aux cieux.

Chapitre 7 / Dérangée

Le téléphone fixe sonna vers vingt-deux heures. C'est Claire qui décrocha.

– Allo.

– Allo. Bonsoir. Pourrais-je parler à madame Volney s'il vous plaît.

– Je suis madame Volney...

– Ce que je vais vous dire va vous paraître bizarre. Très bizarre. Complètement fou. Mais s'il vous plaît... s'il vous plaît ne raccrochez pas. Je m'appelle Sophie. J'ai besoin d'aide et ça ne peut pas attendre. Je veux juste vous parler... mais sans...

Malgré ses hésitations, Sophie parlait vite, très vite, comme si le temps était compté. Claire aurait pu mettre fin à cette conversation. Elle aurait pu. Elle l'aurait fait en temps normal. Le téléphone fonctionnait de nouveau. André voulait téléphoner à ses parents, et aussi à sa sœur, pour savoir si tout allait bien pour eux. Quelques explications polies, un peu de fermeté, et elle aurait raccroché en moins d'une minute.

Mais Claire hésita. Elle était habituée à analyser ses propres ressentis en temps réel. La psychologue ne comprenait pas pourquoi elle éprouvait, à cet instant précis, autant d'empathie pour cette étrangère au bout du fil. Peut-être une conséquence de ce qu'elle avait vécu ce matin là. La voix de son interlocutrice trahissait un certain désarroi. L'écho de celui-ci dans le cœur de Claire fit pencher la balance. Elle

ne savait pas très bien pourquoi, mais elle décida de lui venir en aide. Claire répondit d'une voix rassurante.

– Prenez votre temps. Ne vous inquiétez pas, je ne vais pas racrocher. Si vous voulez que je vous aide...

– Je dois vous dire ce qui m'arrive. Bien sûr. J'ai une fille. Elle a neuf ans et... ce qui se passe en ce moment avec les dragons... comment dire ?... Elle l'a rêvé.

– Vous voulez dire qu'elle a fait des cauchemars avec des dragons ?

– Non. Non, c'est pas ça. Elle l'a rêvé au moment même où ça se passait. Elle était en train de rêver de l'attaque de vendredi quand elle a eu lieu. Vous comprenez ?

– Ça c'est ce qu'elle vous a dit, mais vous...

– Elle ne ment pas, si c'est ce que vous croyez. Non. Non, elle ne ment pas. Je suis sa mère et...(Après un bref instant de silence et un soupir, Sophie continua avec une voix qui trahissait des larmes.) et elle est...(soupir) elle est dans le coma.

– Madame, vous me dites que votre fille est dans le coma, et qu'elle vous raconte ses rêves ? C'est ce que vous me dites ?

Sophie fit un effort pour se ressaisir. Elle inspira bruyamment.

– C'est pour ça que je vous appelle, lui dit Sophie en parlant toujours très rapidement. Elle ne me les a pas vraiment racontés. Elle n'a prononcé aucun mot. Mais sa voix a résonné dans ma tête. Elle m'a même montré des images. Comme des flashes. J'ai vu, j'ai entendu... comme si j'étais sur place au moment où ça se passait. Elle dit que tout ce qui arrive c'est de sa faute. Que les dragons c'est elle qui... Madame, elle m'a montré le premier dragon. Il était gros comme un pigeon. Vous pensez sûrement que je suis folle. Je sais bien que tout ça paraît insensé mais...

Sophie ne savait plus quoi dire pour paraître un tant soit peu convaincante.

– Sa voix résonne dans votre tête, dit Claire sur un ton qui faisait ressembler l'affirmation à une question.

– Aujourd'hui j'ai dormi à plusieurs reprises. Et à chaque fois elle est venue me parler en rêve.

– Donc votre fille a rêvé de l'attaque de vendredi, et ensuite elle vous l'a fait vivre aujourd'hui pendant que vous dormiez ?

– Oui. C'est ça. Et elle m'a montré aussi l'attaque de l'hélicoptère. Je l'ai vécue comme si j'y étais. Les tirs. Le feu... le feu qui me brûle la peau. C'était si réel. Je me suis vu mourir. Et aussi l'attaque au Volcan. C'était horrible. Vraiment horrible... les dragons les ont mangés.

Sophie pleurait de nouveau. Visiblement encore affectée par ces visions de cauchemar.

– L'attaque au Volcan ? Comment êtes-vous...

Claire s'arrêta en plein milieu de sa question.

– Il étaient deux, continua Sophie. Deux hommes. Au Pas de Belcombe, près du kiosque. Je les ai vu courir. Un dragon qui plane, qui crache du feu. Ils hurlent. Ils...

– Attendez. Je vous demande juste un instant. Ne raccrochez pas. Je reviens tout de suite.

Claire n'avait parlé à personne de ce qu'ils avaient vu ce matin là. C'était aussi le cas pour André. À moins qu'il ait pu joindre quelqu'un et qu'il ne lui ait rien dit...

Il était quasiment impossible que quelqu'un d'autre ait assisté à cette scène. Comment diable cette femme, qui semblait présenter par

ailleurs des symptômes d'une psychose hallucinatoire chronique, pouvait-elle être au courant ?

Claire se précipita dans le couloir attendant au salon, pour aller dans la chambre où se trouvait André. Il était assis devant l'ordinateur.

– André, dis-moi, tu as parlé de ce qu'on a vu à quelqu'un.

– Non. Bien sûr que non. Et ce n'est pas faute d'avoir essayé. Tu sais bien que depuis ce matin on est coupé du monde chérie. Mais au fait, le fixe fonctionne. Je t'ai entendu...

– Merci Chéri.

– Claire...

– Je t'expliquerai plus tard, lui lança sa femme en se précipitant dans le salon. Elle reprit le combiné en main : « Allo. Allo ? »

Mais Claire n'entendit rien. Pas même la tonalité. Elle s'apprêtait à aller voir André, pour lui parler de ce coup de téléphone pour le moins étrange, quand le téléphone sonna de nouveau.

– Allo.

– Allo, madame Volney ?

– Oui. Je vous écoute. Je vous écoute, dit Claire à nouveau, plus calmement. Pourquoi moi ? Pourquoi vous m'avez appelée moi ? Et comment vous avez eu mon numéro ?

– C'est ma fille. C'est Anaïs. C'est elle qui voulait que je vous parle. Mais pourquoi vous ? Je ne sais pas.

– Parlez-moi encore de cette attaque au Volcan. Vous êtes où quand vous voyez ces deux hommes qui courent.

– Je suis accroupie, cachée. Je suis avec une femme. Je la serre dans mes bras. Elle...

– Elle pleure, continua Claire.

Claire avait un esprit cartésien. Un esprit qui a tendance à rejeter d'emblée ce qui semble irrationnel. Mais les visions d'horreur de la matinée étaient bien réelles. Les dragons avaient créé une brèche dans le château fort de ses convictions. Avec ce que lui racontait cette inconnue, ses murailles de certitudes volaient en éclat.

– Oui, c'est ça, elle pleure. Elle...

– Cette femme qui pleure... cette femme qui pleure c'est moi. Je... je ne comprends pas ce qui se passe avec votre fille. Ce qui vous arrive est complètement... dingue. Mais une chose est sûre, vous n'êtes pas folle. Ou alors... je le suis aussi. Mais comment tout ça a commencé ? Vous m'avez dit que votre fille, Anaïs c'est bien ça, vous a montré les premiers dragons. D'où viennent-ils ? Comment...

– Merci Madame Volney. Merci beaucoup. Je croyais vraiment que j'étais en train de perdre...

Claire n'entendit plus rien. Ni voix, ni tonalité. Le silence. Elle raccrocha le téléphone. André rentra dans le salon.

– Alors, c'était qui ?, demanda-t-il.

Elle ne répondit pas. Elle tourna la tête. Elle regardait dans sa direction. Elle avait l'air absente. Elle resta quelques secondes silencieuse, son regard dans le sien, l'esprit ailleurs. André fronça les sourcils et dit : « Heu! Là il va falloir que tu m'expliques... ».

Chapitre 8 / Spirales

Pour Claire, les événements de cette journée de samedi avait eu les effets d'un terrible tremblement de terre. Les fondations de son système de croyances avaient été ébranlées. Elle avait vu deux dragons dévoré deux hommes. Des dragons. Elle avait plusieurs fois au cours de cette journée répéter ce mot. Dragon. Comme s'il s'agissait d'un rêve. D'un cauchemar. Mais les images, les souvenirs étaient là. Et la peur avait marqué son esprit au fer rouge. C'était bien la réalité. Une réalité bizarre. Une réalité ouverte et angoissante.

Et comme si cela ne suffisait pas, il y avait eu ce coup de téléphone étrange. Cette inconnue qui disait qu'elle communiquait par télépathie avec sa fille dans le coma. Et qui pouvait raconter en détail une attaque que seuls elle et son mari avaient vue. Face à tant de faits étranges le mot certitude n'avait plus de sens. Plus aucun sens.

Elle en avait longuement discuté avec André. Deux esprits critiques valent mieux qu'un. L'esprit de Claire était face à des évidences. Des faits. Mais elle était réticente à les intégrer à ce qu'elle considérait comme des vérités. Ses vérités. Son monde était hier encore rassurant, stable, étayé par le bon sens, la raison, la science. Mais elle savait aussi que rejeter les faits, en se cachant derrière ce qui est rassurant, ne pouvait pas être un signe de bonne santé mentale.

Claire avait peur qu'un de ces monstres ne les attaquent en pleine nuit. Allongée dans le noir, ce qu'elle avait vécu dans la matinée continuait à la hanter. Et les implications de l'étrange communication téléphonique revenaient de façon récurrente travailler son esprit. Les

idées se bousculant dans sa tête, elle avait eu beaucoup de mal à trouver le sommeil.

Claire se retrouva assise sur un gros galet, sous un arbre. Un énorme pied de letchi, au bord d'une petite ravine. L'arbre centenaire était majestueux. Un tronc imposant. De grandes branches s'étendaient dans toutes les directions. Sur le bord de la ravine poussaient de nombreux jamrosats, des pieds de goyavier, des pieds de cannelle. Quelques tiges épineuses de raisin marron serpentaient en prenant appui sur les branches, pour les surpasser et profiter pleinement de la lumière. Devant les yeux de Claire s'étendait un champ de canne à sucre fraîchement coupé. Au sol, il ne restait que des feuilles de canne sèches. L'air ambiant était parfumé. Sucré. La douce lumière du soleil couchant rougissait quelques nuages. Il faisait bon.

À une vingtaine de mètres, une fillette avançait vers elle sur un petit chemin de terre. Deux ornières séparées par l'herbe verte épargnée par les machines. Sous la caresse de la brise légère, les hautes herbes qui bordaient par endroits le chemin agricole ne cessaient de danser. Soudain les piailllements d'une nuée de becs-rose se firent entendre. Leur vol mélodieux ne dura qu'une poignée de secondes. Ils se posèrent à quelques mètres, renouant avec le silence.

La petite fille était habillée d'une blouse bleue. La psychologue s'aperçut avec étonnement que les pieds nus de la fillette ne touchaient pas le sol. Elle avançait d'un mouvement gracieux, en apesanteur, les yeux fermés. Claire frissonna.

– Bonjour, Claire, dit la petite fille en lui faisant un sourire. Tu n'as pas à avoir peur. Je n'suis pas un fantôme.

Sa voix était faible. Avec grâce et légèreté, elle vint s'asseoir sur un autre galet près de la psychologue.

– Bonjour, répondit Claire. Tu as les yeux fermés et pourtant...

– Je suis Anaïs, dit-elle avant que la psychologue ne puisse finir sa phrase.

Claire eut dans son rêve un éclair de lucidité. Elle savait qu'elle rêvait, mais elle avait l'étrange impression que ce n'était pas un rêve comme les autres.

– Ce n'est pas la réalité.

– Tu dors Claire. Mais c'est bien réel. Je te parle de ma chambre d'hôpital. Être en contact c'est fatiguant. Claire... Claire, il faut que tu m'aides.

Claire ressentait la peur de la fillette. Elle ne savait pas comment, mais elle la ressentait. Elle devait aider Anaïs. C'était comme une évidence. Et si possible faire vite.

– Je t'écoute, dit-elle simplement.

– Les dragons, c'est moi. Il y a plusieurs semaines, j'ai trouvé cette chose...

Anaïs venait de disparaître aux yeux de Claire. L'image d'une boule noire s'imposa à son esprit, à ses yeux. Une boule noire d'une vingtaine de centimètres de diamètre. Complètement noire. Complètement lisse. Cette boule, Claire la tient dans ses mains. Mais ces petites mains ne sont pas les siennes. Ce sont celles d'une petite fille.

Claire voyait à travers les yeux d'Anaïs, comme si elle vivait les souvenirs de la fillette.

Elle se voit maintenant entourée d'arbres, de broussailles. Les rayons du soleil percent çà et là. Un petit chien noir marche à ses côtés. Des hautes herbes et des tiges épineuses de raisin marron. Au travers des arbres, les restes calcinés d'une maison. Elle sent une odeur de brûlé. Le chien remue la queue, aboie. La fillette s'approche.

– Kosa ou la trouvé ou la Mélusine ?

(– Qu'est-ce que tu as trouvé Mélusine ?)

Anaïs voit la boule noire. Elle s'accroupit. Elle prend l'objet avec les deux mains. La fillette fait un effort pour la soulever.

Claire se retrouve à nouveau assise près d'Anaïs.

« J'ai ramené la boule à la maison. Je n'ai rien dit à personne. Je l'ai cachée au fond de ma caisse de jouets. Avec la boule je peux faire des choses... »

Elle est dans une chambre. Une chambre d'enfant. Un lit en pin, une armoire à trois portes. Celle du milieu est munie d'un miroir. Un bureau en aggloméré sur lequel se trouve un écran d'ordinateur. Devant le bureau il y a une chaise pivotante, rouge. Dans un coin de la pièce, un petit meuble télé noir. Une télé, un lecteur DVD, une console de jeux. Un bac de rangement bleu, en plastique, débordant de jouets. Les deux vantaux d'une fenêtre coulissante. Des rideaux blancs ornés de pailles-en-queue. La chambre d'Anaïs.

Elle est assise à même le sol. La boule noire est posée devant elle sur petite serviette rouge pliée en deux. Anaïs pose ses deux mains sur la boule noire. Les petits objets qui se trouvent dans la pièce commencent à vibrer, puis à se soulever lentement. Et bientôt ses vêtements, ses cahiers, son cartable, ses DVD se retrouvent à environ deux mètres du sol, comme si la pesanteur n'avait plus de prise sur eux. Les meubles commencent à vibrer...

« et avec elle je peux lire plus vite... »

La boule noire est maintenant sur le petit bureau en aggloméré. À côté de la boule il y a un livre. « De l'autre côté du miroir ». Anaïs pose sa main gauche sur la boule noire. La paume, les doigts sont en

contact. Sa main droite est posée à plat sur le livre fermé. Elle ferme les yeux. Elle est calme, souriante.

– Tu as dit que les dragons c'était toi ?, demanda Claire.

– Avec la boule je peux faire apparaître des choses. Des objets,

...

Anaïs est assise devant la boule noire. Elle rit en déchirant l'emballage une barre chocolatée. Une dizaine de barres chocolatées identiques sont sur le bureau.

« des êtres vivants, ... »

Anaïs est assise par terre en tailleur, les mains sur les genoux. Une petite spirale de fumée noire s'échappe de la boule. Elle s'en détache et se stabilise à hauteur des yeux de la fillette. La volute de fumée prend la forme d'un chat noir aux contours imprécis. Une ébauche de chat, léger comme une plume. La forme féline descend vers le carrelage pendant que des poils, des yeux, des griffes apparaissent. Un chat bien réel se trouve là. Il fait face à Anaïs.

Le petit félidé prend peur, sursaute, fait quelques pas pour s'éloigner. Il tourne la tête et voit la fenêtre coulissante restée entr'ouverte. En un éclair il se retrouve sur la chaise pivotante, puis bondit sur le rebord de la fenêtre. Il saute dans le vide, atterrit dans l'herbe, et s'enfuit à toute vitesse pendant que Mélusine commence à aboyer.

« mais aussi des choses qui n'existent pas... »

Une autre spirale. Et un petit dragon noir apparaît. Il bat des ailes, faisant du surplace. Puis il s'élève vers le plafond. Anaïs pousse un cri, effrayée. Elle met ses mains sur la boule noire et dit : « Je veux qu'il disparaisse. Je veux qu'il disparaisse. Je veux qu'il disparaisse. » Le petit dragon vole en décrivant des cercles dans l'espace confiné de la chambre. Il plonge vers la fenêtre, fermée. Il percute le verre. Le

dragon miniature tombe au sol sur le carrelage blanc. Il se met péniblement à quatre pattes, en s'appuyant sur ses petites ailes repliées. Il secoue la tête, en émettant un petit coassement de douleur. Anaïs répète plus vite comme une supplique : « Je veux qu'il disparaisse. Je veux qu'il disparaisse. Je veux qu'il disparaisse. ». Et le petit dragon se liquéfie. La flaque noire sur les carreaux blancs s'évapore en quelques secondes.

La chambre disparaît dans l'esprit de Claire et elle se voit de nouveau assise avec Anaïs sous l'énorme letchi.

– Tu te concentres, et tu demandes à la boule noire de faire des choses. C'est bien ça ?

– Oui. Les premières fois c'était assez difficile. J'avais toujours mal à la tête après. Mais maintenant ça va. Déplacer des objets ou faire apparaître des choses, je le fais assez facilement. Même lire des livres ne me donne plus mal à la tête. Faire apparaître des êtres vivants c'est plus difficile. Il faut vraiment se concentrer. Sinon ça ne marche pas.

– Et pour les autres dragons ?, demanda Claire.

Claire ressentit une vague culpabilité. Elle se demanda pourquoi elle éprouvait ce sentiment, avant de se rendre compte que c'était celui d'Anaïs.

– Je n'sais pas ce qui s'est passé. Je me souviens pas. Je sais que Maman m'a retrouvée par terre dans ma chambre. C'est ce qu'elle m'a dit. Mais je n'me souviens plus de ce qui s'est passé.

– Mais comment je peux t'aider Anaïs ? Et pourquoi moi ?

– Je n'sais pas comment tu peux m'aider, ni pourquoi mon esprit s'est tourné vers toi. Je sais que j'ai senti la peur des personnes que les dragons ont attaquées. Pour certains j'ai même senti leurs douleurs. C'était horrible. Je ne veux plus revivre ça... Je veux me réveiller... S'il te plaît Claire, aide-moi.

– Comment ?

– Je ne sais pas... je suis fatiguée... fatiguée... trop fatiguée pour continuer.

Chapitre 9 / Origines

Claire se réveilla vers deux heures du matin. André dormait. Elle allait le réveiller, mais elle se ravisa. Elle ne voyait pas en quoi André pouvait l'aider. Dans le silence, elle se remémora son « rêve ». Elle s'en souvenait parfaitement. Mais il n'y avait pas de doute dans son esprit. Elle avait bien communiqué avec Anaïs. C'était réel. La communication, ce que lui avait fait vivre cette petite fille, c'était réel. Étrange, fantastique, incroyable, mais réel.

Et elle était persuadée qu'elle lui parlerait à nouveau. En attendant, il fallait qu'elle réfléchisse, pour pouvoir le moment venu poser les bonnes questions. Réfléchir de façon cartésienne avec des faits qui défiaient la raison.

Anaïs disait ne pas savoir pourquoi elle l'avait choisie. À priori, elle n'avait aucune raison de mentir. Après tout, c'était elle qui avait besoin d'aide. À moins qu'elle l'ait su et qu'elle l'ait oublié. Il était possible que cette information fasse partie d'un ensemble de choses dont elle ne voulait pas se souvenir. Inconsciemment. Peut être un souvenir refoulé, pensa Claire. Anaïs disait aussi qu'elle ne savait pas pourquoi elle s'était évanouie. Claire se souvenait avoir demandé à Sophie comment elle avait eu son numéro. Elle n'avait pas répondu. Elle avait juste dit que c'était Anaïs qui voulait qu'elle la contacte. La question était donc de savoir comment Anaïs avait eu son numéro. Une question qui allait de paire avec la question de départ : pourquoi elle ?

Claire avait réfléchi pendant de longues minutes. Elle avait trop peu d'éléments. Mais elle continua à faire tourner les mots et les

pensées, en essayant de trouver un sens caché. Quelque chose qui lui aurait échappé. Un lien qu'elle n'aurait pas fait.

Dans le noir et le silence, elle se triturerait l'esprit. Soudain elle ne put s'empêcher de dire à haute voix : « Bien sûr... ». André n'avait rien entendu. Claire souriait.

Elle se leva pour aller prendre son ordinateur portable dans le salon. Elle s'installa dans un fauteuil, ouvrit plusieurs dossiers de personnes qui étaient venues la consulter quelques années auparavant.

Elle était devant l'écran depuis plus d'un quart d'heure. À un moment, elle secoua la tête de haut en bas, en souriant. Puis elle décida d'aller se recoucher.

Elle essaya de faire le vide dans sa tête. Respirer calmement. Essayer de ne plus penser à rien. Se rendormir.

Claire se retrouva de nouveau sous l'arbre centenaire. Le même paysage onirique. Le soleil bas dans le ciel. Le parfum sucré dans l'air. La brise tiède. Comme la première fois, Anaïs vint s'asseoir auprès d'elle. La fillette avait toujours les yeux fermés.

– Je suis encore fatiguée... mais le jour va se lever. Il faut faire vite, dit Anaïs. Avant que les dragons ne recommencent à tuer des gens.

Claire sentait de la culpabilité dans ces mots, mais aussi un grand courage. La fillette savait qu'une autre journée de carnage allait commencer et qu'il fallait tout faire pour éviter ça.

– Anaïs, je sais que tu es fatiguée. Mais est-ce que ta mère peut être là avec nous ?

Anaïs fit un effort de concentration. Mais rien ne se passa.

– J'ai essayé... J'y arrive pas.

– J'aurais préféré que ta mère soit présente. Mais tant pis. Anaïs, est-ce que tu peux demander à la boule noire des informations ?

– Oui. Elle sait beaucoup de choses.

– As-tu demandé à la boule noire des informations concernant ton père ?

Le ciel s'était assombri d'un coup. De gros nuages noirs s'étaient amoncelés rapidement, faisant disparaître le soleil. La brise tiède ne soufflait plus. Une pluie fine commença à tomber. L'atmosphère douce et chaleureuse d'une fin d'après midi d'hiver austral s'était transformée en une ambiance lugubre et oppressante.

Claire ressentait de la peine. Une douleur enserrait son cœur. Celle d'un sentiment intense de solitude et d'abandon. Elle savait que ce qu'elle ressentait n'était que le pâle reflet des sentiments d'Anaïs. La puissance du froid s'installa. Dans cet hiver de chimère, la douleur d'Anaïs était bien réelle.

La question de Claire avait de toute évidence fait émerger des souvenirs douloureux pour la fillette.

– Je lui ai parlé « en rêve ». Il m'a dit qu'il n'était pas mon père. Que je n'avais qu'à demander à ma mère...

Anaïs pleurait. Ces souvenirs plongeaient l'âme de la petite fille dans une froide douleur. Le sentiment de solitude, né de l'absence et du mensonge, soufflait comme un vent glacial. La douleur se faisait plus intense. Un étai de glace enserrait le cœur d'Anaïs.

L'eau apporté par la bruine se transforma rapidement en givre qui se déposait sur les arbres, le sol, les pierres et les feuilles mortes. Il commença à neiger. Claire sentait le froid sur sa peau. Elle n'avait sur elle qu'une chemise de nuit en soie. Elle frissonnait. Elle croisa les bras, se frictionna les épaules à plusieurs reprises pour se réchauffer.

– Quand est-ce que c'est arrivé Anaïs ?, dit Claire d'une voix pressante.

La fillette ne répondit pas, figée dans le froid et la douleur. Claire sentit une angoisse l'envahir. Elle craignait le pire pour Anaïs. Elle se disait que c'était sans doute cette douloureuse vérité qui l'avait plongée dans le coma. Ce nouveau choc pouvait peut-être lui être fatal. Mais Claire ne pouvait plus faire marche arrière.

À chaque respiration, l'air froid s'engouffrait dans les poumons de la psychologue. À la douleur succéda la peur. La peur de mourir réellement. Mais elle restait lucide. Elle se dit que cette froide solitude était celle d'Anaïs, pas la sienne. Non, elle n'était pas seule. André l'aimait. D'un amour puissant. Surmontant l'étreinte angoissante du froid, elle fit un effort pour bouger son bras, qui commençait à s'ankyloser. Elle réussit à poser sa main sur l'épaule de la fillette. Elle lui parla alors d'une voix calme, qu'elle voulait aussi sincère que possible.

– Anaïs, écoute moi. Écoute moi. Ta mère t'aime. Tu ne dois pas en douter. Elle t'aime et elle tient à toi. C'est ça qui est important. Elle t'aime. Elle...

Sa mère. Son sourire. La tendresse que reflétaient ses yeux. Anaïs se concentra, se raccrocha à cette image mentale.

– *Pou koué ou la manti amwin ?*

(– *Pourquoi tu m'as menti ?*)

La psychologue disparut aux yeux d'Anaïs.

Claire se retrouva dans son lit. Elle grelottait, comme si le froid ne voulait pas desserrer son étreinte.

Anaïs bascula du rocher où elle était assise. Elle se retrouva sur les feuilles sèches de letchi, qui étaient à présent couvertes d'une fine couche de neige.

Sophie apparut soudain sous l'arbre centenaire, près de sa fille. Elle vit Anaïs allongée au sol, transie de froid. Elle la prit immédiatement dans ses bras pour la réchauffer. Elle lui parla avec des sanglots dans la voix.

– Révèy aou Anaïs. Révèy aou. Mi ièm aou. Pardone amwin si mwin la manti aou...

(– Réveille-toi Anaïs. Réveille-toi. Je t'aime. Pardonne-moi de t'avoir menti...)

Elle pleurait à chaudes larmes. Elle l'embrassait tendrement sur le front, lui répétant combien elle l'aimait. Elle la réchauffait de sa tendresse, de son amour et de ses larmes. Anaïs ouvrit les yeux.

C'était la dernière image que Sophie avait gardée. Celle de sa fille qui ouvre les yeux. Sa fille qui se réveille. Mais était-ce juste un rêve ou se pouvait-il que sa fille se soit réellement réveillée à l'hôpital. Assise sur le rebord du lit, Sophie ressentait une immense peine teintée de solitude et de culpabilité. Elle ferma les yeux, puis fit un signe de croix. Des larmes coulaient sur ses joues. Elle commença à prier.

Anaïs se réveilla sur le lit d'hôpital. Elle fit un effort pour se mettre assise. D'un mouvement lent la fillette enleva le cathéter de son bras gauche et se débarrassa des électrodes inutiles. Une alarme se déclencha.

Anaïs se concentra sur sa mère.

Assise sur son lit, Sophie entendit soudain la voix de sa fille.

– *Moman...*

(– *Maman...*)

Anaïs, sous la forme d'un hologramme bleuté, venait d'apparaître dans la chambre de sa mère. Elle flottait, assise en tailleur, comme en lévitation. Sa fille lui parla d'une voix douce et rassurante.

– Moman, mwin la fine révéyé. Pa bezwin ou inkièt. Moman... mi ièm aou.

(– Maman, je me suis réveillée. Ne t'inquiète pas. Maman... je t'aime.)

Et l'image d'Anaïs s'évapora, aussi soudainement qu'elle était apparue.

Une infirmière accourut rapidement. Elle appuya sur la poignée de la porte, mais celle-ci lui opposa une résistance inattendue, restant horizontale, immobile. À l'intérieur de la chambre, Anaïs était assise sur le lit médicalisé, les jambes croisées, le dos parfaitement droit, les mains sur les genoux. Elle avait les yeux fermés. L'infirmière voyait ses lèvres bouger, mais elle ne pouvait pas entendre ce que la fillette chuchotait.

Anaïs, concentrée sur cette poignée de porte et sur ce qu'elle demandait à la boule noire, répétait : « Je veux qu'ils disparaissent. Je veux qu'ils disparaissent. Je veux qu'ils disparaissent... »

L'infirmière alla rapidement appeler une collègue. Plusieurs personnes essayèrent d'ouvrir la porte récalcitrante. Un agent de sécurité, mesurant un bon mètre quatre-vingt-dix et pesant pas moins de cent kilos, vit ses efforts rester vains. Personne ne comprenait ce qui se passait. Les minutes s'étiraient comme des heures.

« Je veux qu'ils disparaissent. Je veux qu'ils disparaissent. Je veux qu'il disparaissent... », répétait inlassablement Anaïs. Et elle sentit soudain un grand soulagement. Puis ce fut un sentiment de légèreté. Elle se sentait de plus en plus légère. Incroyablement légère. Pour elle, cela ne faisait aucun doute, les dragons n'étaient plus.

Comme si ses forces l'abandonnaient, la fillette s'effondra sur le lit. La porte céda enfin. Une infirmière se précipita pour vérifier ses

signes vitaux. Anaïs leva la tête vers elle, lui sourit et lui dit simplement : « J'ai faim. »

Aucune attaque ne fut signalée dimanche. Les dragons avaient disparu du ciel réunionnais. Il en était de même à l'Île Maurice et à Madagascar. Juste une embellie ou la fin de la tempête de feu ? Pour la population, la question restait en suspens.

Dès lundi les avions recommencèrent à voler. Le prix des billets des long-courriers à s'envoler. Pas moins de deux mille eurodollars. Des milliers de personnes apeurées voulaient quitter l'Île à tout prix. Il fallait de l'argent et de la patience. En quelques jours le trafic aérien augmenta de façon considérable. Les prix continuèrent d'augmenter. Une aubaine pour les compagnies aériennes. Certains essayaient de corrompre le personnel des agences de voyage, pour avoir un billet plus rapidement. La valse des avions était rythmée par la peur des uns et la cupidité des autres.

Anaïs avait récupéré rapidement après son réveil. Elle n'avait eu besoin d'aucune rééducation. Elle parlait normalement. Elle avait bon appétit. Elle était restée alitée dimanche. Dans l'après-midi, elle avait été très contente de voir sa mère, ses tantes et aussi Léa. Elles étaient restées plusieurs heures. Le lundi elle marchait déjà dans les couloirs. Le troisième jour elle demandait avec insistance à rentrer chez elle.

Après quelques temps Sophie avait discuté avec Anaïs de ce que lui avait dit Daniel. À nouveau des larmes. Et à nouveau Sophie avait dit à Anaïs qu'elle l'aimait. Le visage de sa mère n'était que tendresse. Ses yeux n'étaient que sincérité.

Sophie expliqua à Anaïs qu'elle ne savait pas qui était son père. Ce qui était certain c'est que ce n'était pas Daniel. Quand ils s'étaient rencontrés, elle était déjà enceinte.

Elle lui raconta ce que les membres de sa famille lui avaient dit. Sophie n'avait aucun souvenir de cet épisode de sa vie. C'était arrivé la veille de ses dix-sept ans. Ce jour là elle était allée au lycée. Et puis, à la sortie des cours, elle avait disparu. On l'avait retrouvée deux jours plus tard sur un aire de pique-nique du Maïdo, dans les hauteurs de Saint-Paul. Elle était incapable de dire ce qui s'était passé. Les examens médicaux ne permettaient pas de conclure qu'il y avait eu viol. Et pourtant, trois mois plus tard, son ventre s'arrondissait. Quand elle s'était mise en couple avec Daniel, Anaïs commençait à faire ses premiers pas.

Chapitre 10 / Au dessus de l'océan

« Bonsoir à tous. Bienvenue dans cette édition spéciale du 19 h 30 d'Antenne de Bourbon. Voilà maintenant un mois que notre Île a été le théâtre d'un des événements les plus dramatiques de son histoire. Un événement qualifié de fantastique par les médias du monde entier, mais qui restera dans le cœur des tous les Réunionnais comme un souvenir tragique et douloureux. Retour en images... »

Sophie avait zappé. Elle ne voulait pas revivre ces horreurs. Elle revoyait parfois sans le vouloir ces monstres au détour de certains de ses cauchemars. C'était bien assez.

L'écran se figea sur un homme d'une cinquantaine d'années, les tempes grisonnantes. Sophie avait reconnu Hughes Trevert, l'égyptologue belge, passionné de génétique et de cryptozoologie. Une énième émission consacrée aux dragons. Un débat de plus faisant la part belle à ce scientifique qui avait le vent en poupe. Pendant longtemps, il avait été décrié par ses pairs pour ses théories jugées extravagantes. Ça c'était avant l'apparition des dragons. Il avait depuis les événements des Mascareignes une notoriété qui ne faisait que croître.

À travers le monde, les hypothèses les plus folles avaient été avancées pour expliquer l'apparition des dragons. Dans de nombreux pays, des scientifiques, des cryptozoologues, mais aussi des spécialistes improvisés, avaient écrit sur le sujet des articles plus ou moins convaincants.

La théorie qui avait la préférence du public, et de la communauté scientifique, était celle qui prétendait que les dragons étaient ve-

nus d'un univers parallèle. Une théorie défendue notamment par Hughes Trevert. Elle était la plus médiatisée. En réalité l'égyptologue avait peu d'éléments tangibles pour étayer sa thèse, mais il avait une facilité à convaincre son auditoire, avec des mots et des images simples. Selon lui, les hommes du passé avaient été réellement en contact avec des créatures dites fantastiques. Ce qui signifiait, bien sûr, que ce qui s'était passé un mois auparavant n'était pas une première dans l'histoire de l'Humanité. Les apparitions anciennes de dragons, datant parfois de plusieurs milliers d'années, changeaient ainsi de statut.

De fait, ces montres, jusque là qualifiés de mythologiques, avaient trouvé un chemin pour venir ouvrir avec fracas la porte de notre réalité.

Plusieurs scientifiques autour de la table admettaient que les sacro-saintes vérités d'hier étaient en fait à géométrie variable. Eux qui considéraient, peu de temps auparavant, les spécialistes de cryptozoologie comme des charlatans, les côtoyaient maintenant sur les plateaux de télévision. Les contours de ce qui devait être considéré comme la vérité devenaient de plus en plus flous.

Les échanges portaient maintenant sur un film en projet. Nul doute que le cinéma allait bientôt surfer sur cette vague d'intérêt du public pour ces créatures. De nombreux films mettraient bientôt en scène des dragons, ou d'autres reptiles monstrueux venus d'ailleurs. L'activité destructrice des bêtes assoiffées de sang allait donner un coup de fouet à l'activité créatrice des hommes assoiffés d'argent.

– Anaïs ! Ou vyin ?

(– Anaïs! Tu viens ?)

C'était la troisième fois que sa mère l'appelait pour venir manger.

– Mi ariv mwin la.

(– J'arrive tout de suite.)

– Wi, sé s'ke ou la réponn amwin na sin minut.

(– Oui, c'est ce que tu m'as répondu il y a cinq minutes.)

Anaïs passa de la chambre au salon, puis à la salle à manger.

– Kosa néna pou manjé ?

(– Qu'est-ce qu'on mange ?)

Son moman la di aèl – Ri kantoné.

(– Riz cantonnais, lui répondit sa mère.)

Sur la table il y avait un bol de riz cantonnais, du poulet, un rougail dakatine, et une bouteille d'eau. La fillette alla dans la cuisine, ouvrit le frigidaire. Elle prit la bouteille de coca et vint se mettre à table.

Tank Anaïs la trap le bol de ri pou sèrv aél, son moman la demann aél, – Ou la fine fèr out bann leson pou demin ?

(– Tu as fait tes devoirs pour demain?, lui demanda sa mère, pendant qu'Anaïs prenait le bol de riz pour se servir.)

– Wi. I rès amwin jus de z'èkzèrsis de mat. M'a fèr sa taler.

(– Oui. Il me reste juste deux exercices de math. Je ferai ça tout à l'heure.)

– É l'èkspozè ou devé préparé ?

(– Et cet exposé que tu devais préparer ?)

– I rès amwin ankor de semèn, Moman. Mwin na le tan. An plus mi dwa fèr sa avèk Maeva.

(– Il me reste encore deux semaines, Maman. J'ai le temps. En plus je dois le faire avec Maeva.)

– Èl i dwa ni war aou demin. Sé sa ?

(– Elle doit venir te voir demain. C'est ça ?)

– Wi, sé son tonton i vyin dépoz aèl. Èl i devré ariv an débu d'aprémidi.

(– Oui, c'est son oncle qui vient la déposer. Elle devrait arriver en début d'après-midi.)

– Ou la prévnu Sandrine ?

(– Tu as prévenu Sandrine ?)

– Wi. Mwin la fine dir Madam Payet.

(– Oui. Je l'ai dit à Madame Payet.)

Anaïs passait de plus en plus de temps sur son ordinateur. Sophie l'avait remarqué. D'ailleurs depuis son retour de l'école, elle était scotchée devant son écran. Sa mère savait qu'elle avait fait autre chose que ses devoirs.

– Ou regardé kwa su l'ordi ? Ankor in fim fantastik ?

(– Tu regardais quoi sur l'ordi ? Encore un film fantastique ?)

– Non, mwin lété an trèn regard in dokumantèr su Nikola Tesla.

(– Non, je regardais un documentaire sur Nikola Tesla.)

– Kissa ?

(– Qui ça ?)

– Moman, ou ve vréman mi èsplik aou ki lété Nikola Tesla ?

(– Maman, tu veux vraiment que je t'explique qui était Nikola Tesla ?)

Son moman la réponn aél – Non, lé pa la pèn.

(– Non, c'est pas la peine, lui répondit sa mère.)

Sophie constatait jour après jour que sa fille changeait. Elle ne savait même pas si ces changements étaient naturels ou si ça avait un rapport avec ce qui s'était passé. Pour l'instant il n'y avait rien d'alarmant. C'était juste un peu bizarre.

Elle se remémora cette nuit marquée d'une pierre blanche. Ce cauchemar glacial où elle avait cru que sa fille était morte. L'aube de ce jour béni où ses prières avaient été exaucées, où Anaïs s'était enfin réveillée. Ce dimanche où elle avait pu se défaire du fardeau du secret, dans les larmes et la confusion des sentiments.

Après le réveil d'Anaïs, la première idée qui était venue à l'esprit de Sophie avait été de libérer sa fille de l'emprise de cette maudite boule noire. Bien sûr les possibilités étaient immenses. Mais les événements l'avaient démontré, le danger était bien trop grand.

Elle était allée dans la chambre d'Anaïs, en réfléchissant au moyen le plus sûr de s'en débarrasser. Elle avait eu la surprise de voir que la boule noire avait disparu. Elle n'était plus dans la caisse de jouets. Il n'y avait pas d'explication logique à cette disparition. Mais Sophie ne se souciait pas du comment. L'important c'était que la boule n'était plus là. Et qu'elle avait emporté avec elle tous ces horribles monstres. Sophie avait fini par se persuader que cette chose avait été comme aspirée par le monde parallèle d'où elle était sortie. La vie reprenait son cours normal, avec néanmoins quelques changements.

Quelques jours après son retour de l'hôpital, Anaïs avait dit à sa mère qu'elle voulait rencontrer Claire, pour la remercier. Naturellement Sophie avait accepté. En fait les deux femmes en avaient déjà discuté au téléphone. Elles étaient d'accord sur le fait qu'Anaïs devait pouvoir parler de ce qui s'était passé avec quelqu'un d'autre que sa

mère. Anaïs s'était remise physiquement, mais Sophie ne voulait prendre aucun risque. Si cette expérience traumatisante avait laissé des traces nuisibles pour sa fille, qui mieux que Claire pouvait l'aider ?

Claire avait vu Anaïs trois fois. C'était la psychologue qui faisait le déplacement. Anaïs n'était pas une patiente comme les autres. Pas de paiement. Pas de dossier. Rien de tout ça. Elle passait voir Sophie pour prendre un thé, discuter un peu. Et elle prenait un moment pour s'entretenir avec Anaïs.

Claire avait dit à Anaïs qu'elle pouvait parler de ce qu'elle voulait, en toute confiance. Que certaines choses pouvaient rester entre elles. Que sa mère n'était pas obligée de tout savoir de leurs échanges.

À chaque fois Anaïs avait parlé des attaques des dragons. Dans les mots et les intonations de la fillette transparaissait de la culpabilité. Elle n'aurait pas dû ramener « ça » à la maison. « Ça », c'est ainsi qu'elle nommait la boule noire. Elle avait dit à Claire qu'elle avait beaucoup appris depuis qu'elle avait trouvé « cette chose ». Très vite elle s'était intéressée à l'actualité, à l'Histoire, aux magazines de vulgarisation scientifique, et à bien d'autres sujets. Elle avait l'impression d'avoir grandi de plusieurs années en quelques semaines. Les sujets de conversation de ses camarades de classe lui paraissaient de plus en plus puérils. Ça avait aussi affecté la complicité qu'il y avait entre Léa et elle. Pour jouer avec sa cousine, elle devait faire un effort pour se mettre à son niveau. En fait, Anaïs ne se considérait plus tout à fait comme une enfant. La relation entre elle et Léa était devenue plus verticale qu'horizontale. Anaïs avait aussi beaucoup parlé de ce qu'elle avait ressenti avec les flashes. La souffrance des autres. Cette souffrance, qui à ces moments là, devenait un peu la sienne. Par contre, elle n'avait pas parlé à Claire de ce que lui avait confié sa mère. Le mystère qui entourait sa venue au monde semblait être resté pour la fillette un sujet tabou.

Après le dîner, Sophie prit la télécommande pour zapper sur Antenne de Bourbon. Le journal avait laissé place à la météo. « Dans la matinée le ciel sera relativement dégagé. Quelques nuages... »

Revenant à la réalité pratique, Sophie se rappela la conversation qu'elle avait eue avec Claire dans la matinée.

– Claire i voudré pas vwar anou demin. Èl la téléfone amwin se matin.

(– Claire voudrait passer nous voir demain. Elle m'a téléphoné ce matin.)

Anaïs avait écouté ce que lui disait sa mère, tout en croquant dans une pomme kanzi. Quelques secondes suffirent pour faire le vide dans sa bouche, et réfléchir à ce qu'elle allait répondre.

– Elle veut venir nous voir, dit-elle en insistant sur le « veut ». Et toi tu veux savoir si j'accepte de la voir, ajouta-t-elle en mettant toujours l'accent sur le même mot. D'où le « voudrait ».

Anaïs avait parlé en français, d'une voix calme, analytique, presque détachée. Sophie était interloquée. Sa fille ne parlait plus comme une fillette de neuf ans. Et surtout, elle ne parlait pas comme d'habitude.

Après un court instant de silence, Anaïs ajouta sur le même ton : « Nous voir. Non. En fait elle vient surtout « me » voir. Elle espère que je vais lui parler de ce que j'ai ressenti quand j'ai appris que Daniel n'était pas mon vrai père. De ce que j'ai ressenti face au mensonge... à la trahison. Et si ça a changé les sentiments que j'ai pour toi. N'est-ce pas Maman? ».

Sophie essaya de se donner une contenance, buvant ce qui restait d'eau dans son verre. Mais elle ne put sortir vainqueur du flot de sentiments qui l'envahissait. Des larmes noyaient ses yeux. Elle regardait Anaïs. Sa fille venait de prononcer des mots de vérité. Une vérité dure, tranchante, qui l'avait atteint en plein cœur.

Anaïs ressentait un peu de la tristesse qu'éprouvait sa mère. Et la fillette posa sa main sur la sienne.

– In mwa lé long. Mwin la u le tan d'réfléchir. Mwin lé pu an kolèr ni kont ou, ni kont Daniel, ni kont persone. A out plas, eske mwin noré fé mie ? Lé choz la èspas konm sa. Nou pouwa pa revnir an arièr. Ou la soufèr. Mwin la soufèr osi. Lé inutil rajout la soufrans a la soufrans.

(– Un mois c'est long. J'ai eu le temps de réfléchir. Je ne suis plus en colère ni contre toi, ni contre Daniel, ni contre personne. À ta place, est-ce que j'aurais fait mieux ? Les choses se sont déroulées ainsi. On ne pourra pas revenir en arrière. Tu en as souffert. J'en ai souffert aussi. Inutile de rajouter de la souffrance à la souffrance.)

En disant ces mots Anaïs s'était levée, avait contourné la table, et s'était rapprochée de sa mère. Sophie serra sa fille dans ses bras.

Au dessus de l'océan des souffrances solitaires, des souffrances partagées, des mensonges et des secrets, flottait pour ces deux êtres un sentiment vrai. Le bonheur de se sentir aimé.

La lampe à pastille de carbone, et beaucoup d'autres éclairs de génie de Tesla, éclairèrent encore quelques heures la soirée d'Anaïs.

Sophie regarda encore un peu la télé, l'esprit ailleurs. Elle alla ensuite se reposer, car une autre journée de dur labeur l'attendait le lendemain. Elle savait au fond d'elle-même que sa fille avait été grandie par cette épreuve. Mêlée au soulagement d'un fardeau qu'on abandonne, elle avait une angoisse diffuse. Sa fille n'avait pas encore dix ans et elle ne s'exprimait plus comme une enfant. Elle craignait que les effets de cette « chose » ne viennent apporter d'autres malheurs.

Sophie ne trouva le sommeil que tard dans la nuit.

Chapitre 11 / Une simple hypothèse

Le lendemain, Claire se présenta devant le portail de la maison de Sophie en fin d'après-midi. Elle appuya sur la sonnette. Les aboiements de Mélusine avaient déjà trahi sa présence.

– Bonjour, vous venez voir Anaïs ?, lui demanda madame Payet, qui arrosait son jardin.

– Bonjour madame. Oui. C'est bien ça.

– Elle est là. Je peux l'appeler si vous voulez. Anaïs ! Anaïs !, hurla-t-elle en direction de la maison de sa voisine.

Anaïs sortit de la maison, accompagnée de Maeva. Mélusine, comme à chaque venue d'une personne étrangère, ne finissait pas d'aboyer.

– Couchée Mélusine !, ordonna Anaïs.

Elle alla ouvrir le portail. Elle fit la bise à Claire. Elle la présenta à Maeva comme une amie de sa mère.

Claire entra, et suivant l'invitation d'Anaïs alla s'asseoir dans le salon. La fillette lui proposa un verre de jus de fruits, que la psychologue accepta. Quelques mots échangés avec les deux écolières, et un coup de klaxon retentit. Mélusine aboyait de nouveau. La voiture de l'oncle de Maeva était garée derrière celle de Claire. Dans la seconde qui suivit, Maeva prit sa chemise en plastique sur la table du salon.

Èl la di Anaïs – Bon bin nou artrouv demin l'ékol.

(– Bon ben on se voit demain à l'école, dit-elle à Anaïs.)

Anaïs la réponn – Alé, a demin.

(– À demain, répondit Anaïs.)

– Au revoir Madame, ajouta Maeva avant de se sauver.

Claire posa son verre vide sur la petite table.

– Je vais aux p'tit coin et je reviens.

Pendant ce temps Anaïs alluma la télé. Elle zappa jusqu'à une chaîne qui diffusait un reportage digne d'intérêt. « ...bombardement d'une école dans la Bande de Gaza. Le premier bilan fait état de douze morts, dont huit enfants. Le Premier ministre israélien avait annoncé hier que l'opération militaire allait entrer dans une nouvelle phase. Selon le Hamas... »

Des gravats, un bâtiment partiellement détruit. Plusieurs corps allongés à même le sol. Gros plan sur l'un d'entre eux. Celui d'un enfant. Le tissu blanc qui recouvre son corps est maculé de rouge. Quatre hommes évacuent un blessé en toute hâte, en le portant par les bras et les jambes. Ses vêtements sont poussiéreux et tâchés de sang.

Malgré son jeune âge, Anaïs regardait attentivement ce reportage.

Un bruit de chasse d'eau. Puis quelques secondes après, celui d'un robinet qui coule. Et Claire revint au salon. Anaïs prit la commande pour zapper. Une série policière. Une sitcom américaine. Une chaîne musicale. Du rap. « Le nouveau western ». Elle baissa le son et posa la télécommande.

– Alors, de quoi veux-tu qu'on parle aujourd'hui ?, demanda Anaïs à la psychologue.

– Je pourrais te retourner la question, dit Claire en souriant.

– C'est ce que tu viens de faire... implicitement.

– Implicitement, avait répété Claire, un peu étonnée que la fillette utilise ce terme.

– Oui, comme tu vois, j'enrichis mon vocabulaire. Je propose que l'on parle d'abord de ce que j'éprouve pour ma mère.

Il y eut un silence. Anaïs avait mis l'accent sur « d'abord ». Intentionnellement. C'était évident pour la psychologue.

– D'accord. Et après tu voudrais qu'on parle de quoi ?, demanda Claire.

– De toi... si tu veux bien.

– C'est à dire que...

– Relation asymétrique. On est là pour parler de moi et pas de toi. Neutralité du psychologue, enchaîna Anaïs en parlant rapidement. Oui, OK, on parle de moi.

Claire était de plus en plus étonnée par la tournure que prenait l'entretien. La surprise pouvait se lire sur son visage. La fillette la regarda avec un sourire et ajouta : « Oui, en général les filles de mon âge ne s'expriment pas comme ça. Mais je crois que je ressemble de moins en moins à une fille de mon âge. »

– Comment ça ? Qu'est-ce que tu veux dire Anaïs ?

– Hier, j'ai eu une discussion avec Maman. Je lui ai dit que je ne lui en voulais pas. Que j'avais eu le temps de réfléchir en un mois. Ce que tu m'as dit quand j'étais dans le coma. Le fait que ma mère m'aime. C'est ça qui est important. Oui, j'ai éprouvé de la colère. Je me suis sentie abandonnée. J'ai éprouvé de la haine. Oui, de la haine. Contre elle, contre Daniel, contre...

Anaïs hésita et reprit : « contre le monde entier. »

– Et maintenant qu'est-ce-que tu ressens ?

– Je ne sais pas qui est mon père. Mais je sais que ma mère m'aime. Je ne suis plus triste, ni en colère. Qu'est-ce que ça m'apporterait de nourrir du ressentiment ? Ça lui ferait du mal. Et j'aurais mal à mon tour. Et on a déjà assez souffert. Daniel... je ne lui en veux pas. S'il est parti c'est qu'il n'était pas heureux. Rechercher le bonheur c'est... humain. Non ?

– Bien sûr, se contenta de répondre Claire pour laisser Anaïs aller au bout de ce qu'elle voulait exprimer.

– Voilà, je me sens... apaisée.

– Mais il y encore des choses qui t'inquiètent, n'est-ce pas ?

– Une chose. La boule noire. Elle n'est plus là... ou plutôt, je ne la vois plus... ce qui est différent. Et je change... Maman, toi, moi, nous constatons ces changements. Hypothèse 1. La boule noire est toujours là, quelque part. Elle agit toujours sur moi. Hypothèse 2. La boule noire n'est plus là, mais le fait que je l'ai touchée induit ces changements. Dans les deux cas on peut se poser la même question. Jusqu'où vont aller ces changements ? Maman était tellement contente que tout revienne à la normale.

– Et toi Anaïs, est-ce que tu veux que tout redevienne normal ?

Anaïs regarda Claire dans les yeux, la dévisageant. Ses lèvres restèrent immobiles. Elle secoua lentement la tête de droite à gauche. Et claire entendit la voix d'Anaïs : « *Rien ne sera plus comme avant.* ».

Claire frissonna. L'image du dragon, broyant dans sa gueule le corps de ce cadavre calciné, lui revint subitement à l'esprit.

– *Tu as peur Claire. Je peux le ressentir*, lui dit la fillette en pensée, tout en détournant son regard.

La psychologue soupira. Elle se demanda si elle n'avait pas fait une erreur en cachant ce qu'elle savait aux autorités. Cette fillette représentait un danger. Cette haine qui avait consumé le cœur d'Anaïs

avait vraisemblablement pris la forme de dragons par le biais de cette « chose ». Quelles calamités pouvait-elle encore faire apparaître ?

– Oui, c'est vrai. J'ai peur Anaïs.

La fillette sourit à nouveau. Claire eut du mal à interpréter ce sourire. Et Anaïs tendit la main vers la brique de jus de fruits posée sur la petite table du salon. L'objet fut animé d'un mouvement ascendant, comme soulevée par une main invisible. Il s'éleva d'une cinquantaine de centimètres, et se stabilisa. « *Il faut peut-être qu'on le dise à Maman. Tu ne crois pas?* »

Les lèvres de la fillette n'avaient pas bougé. La psychologue, décontenancée, regardait la brique de jus flottant dans l'air, immobile. Sans quitter des yeux l'objet en lévitation, elle se contenta d'acquiescer de la tête.

– *Ce n'est pas tout*, dit Anaïs.

La brique de jus disparut soudain, pour réapparaître l'instant d'après sur la table basse. Claire tourna la tête vers Anaïs. Elle inspira longuement. Elle ne savait plus très bien quoi dire.

« *Je continue d'aller à l'école par respect pour Maman.* »

Sur la petite table venaient d'apparaître, en vrac, une dizaine livres. Claire prit quelques secondes pour lire les titres de certains ouvrages, tournés dans le bon sens. « Le mythe de la bonne guerre », « La stratégie du choc », « L'argent dette », « Les confessions d'un assassin financier ».

– Tu as lu ces livres ?, demanda Claire.

– *Ceux là et beaucoup d'autres. Je croise les éléments. Je compare. J'essaie de comprendre le monde qui m'entoure*, lui dit Anaïs, toujours par télépathie.

Claire se tourna de nouveau vers Anaïs.

– Tu peux faire apparaître des choses, comme tu le faisais quand tu utilisais la boule noire ?

– Non. J'ai essayé plusieurs fois. Ça ne marche pas.

Ses lèvres bougeaient. Anaïs parlait normalement.

– Hypothèse 3 : la boule noire n'existe pas, dit Claire.

La psychologue s'était fait cette réflexion et l'avait immédiatement énoncée à haute voix, sans réellement réfléchir aux possibles conséquences. Il y eut un instant de silence. Et Claire se demanda si cette idée venait vraiment d'elle ou si elle lui avait été soufflée par l'esprit d'Anaïs. Anaïs avait-elle ce pouvoir ?

– Si il n'y a pas réellement de boule noire, alors mes souvenirs la concernant sont de faux souvenirs.

– Tu es la seule à l'avoir « réellement » vue, lui fit remarquer Claire.

– Des souvenirs que j'aurais créés...

– Peut-être pour voiler une vérité qui te dérange.

À ce moment de la conversation, Claire se demanda si elle n'avait pas fait une erreur en soumettant cette hypothèse à Anaïs.

– J'aurais fait tout ça toute seule.

– C'est juste une possibilité.

– Dans ce cas je ne suis pas...

– Tu es Anaïs. La fille de Sophie, s'empressa de dire Claire.

– Aucun humain n'est capable de matérialiser des objets, des êtres vivants.

Anaïs prit une grande inspiration. Elle resta silencieuse. Claire craignait qu'elle ne soit bouleversée par cette possibilité. Mais la fillette semblait très calme. Assise dans le canapé, elle regardait droit devant. Ses petites mains étaient maintenant jointes, comme pour une prière.

– Que la boule noire soit réelle ou qu'elle soit le fruit de mon imagination n'a qu'une importance secondaire. La puissance existe. C'est tout ce qui compte.

D'un geste rapide de la main droite, Anaïs balaya l'air au dessus des livres, qui disparurent aussitôt.

L'esprit de Claire se posait mille questions. Quelle pouvait être la nature réelle d'une boule capable de matérialiser des objets, ou des chimères ? La boule noire avait-elle vraiment matérialiser la colère de cette fillette en féroces dragons ? Les dragons ne venaient peut-être pas d'un monde parallèle, mais des profondeurs de l'esprit tourmenté de cette petite fille à l'air innocent. Une petite fille... peut-être seulement en apparence. Et si la boule noire n'existait pas ? Et si Anaïs était en réalité autre chose ?... une entité alien. Pourquoi pas ? Contrairement à ce qu'elle pensait jusqu'ici, le fait d'apprendre que Daniel n'était pas son père biologique n'était peut-être pas la cause de son coma. La léthargie était peut être une phase normale de son développement, qui serait survenue tôt ou tard. La révélation concernant ses origines avait peut-être servi d'élément déclencheur. Ou peut-être s'agissait-il juste d'une coïncidence. La nouvelle avait pourtant affecté Anaïs. Ça, elle en était sûre.

La psychologue se demandait si elle avait bien agi. Elle n'avait parlé des pouvoirs télépathiques d'Anaïs à personne, sauf à André. Et elle lui avait fait jurer de garder cette histoire pour lui. Elle continuait à se dire que parler de ça ne pouvait que lui faire du tord en tant que psychologue. Malgré la réalité tangible des dragons, elle était persua-

dée que personne ne croirait à ces histoires de télépathie. De « bonne psychologue » respectée, elle pouvait passer du jour au lendemain à « bonne à enfermer ». Jusqu'à maintenant elle pensait qu'elle avait fait le bon choix. Mais maintenant...

Sophie rentra du travail peu de temps après. Claire alla l'accueillir dans la cour. Anaïs resta assise dans le canapé.

– Bonsoir Sophie, dit Claire en lui faisant la bise.

Le regard de la psychologue croisa celui de Sophie. Un regard grave. La mère de famille se doutait qu'il s'était passé quelque chose d'inhabituel avec Anaïs. Le sourire empathique de la psychologue lui fit comprendre qu'elle était dans le vrai.

– Bonsoir. Qu'est-ce qui se passe ?

Le regard de Sophie traduisait de l'anxiété.

– Il faut qu'on parle. Je ne sais pas trop comment vous le dire mais...

– Parlez. C'est pas la peine de tourner autour du pot. C'est Anaïs. Encore des trucs bizarres. C'est bien ça ?

– Oui. Tout à l'heure elle m'a parlé... sans bouger les lèvres.

Sophie entra dans le salon, suivie de Claire. Elle vit sa fille assise dans le canapé.

Anaïs regardait toujours la même chaîne musicale. Du rap. « Des mots ». Des mots justes, bien articulés, sur une musique d'enfer. Le clip s'achevait par un combat surréaliste, sur fond de guerre nucléaire.

Et la télé s'éteignit. Personne n'avait touché à la télécommande. Anaïs regarda vers sa mère en lui faisant un petit sourire. Puis ce sou-

rire s'effaçait. Son visage juvénile était devenu grave. Sophie entendit la voix de sa fille résonner dans sa tête.

– *Mi voudré tèlman ke tou sa i arèt. Pou ou. Pou mwin. Ke tout i redevyin kom avan. Mi regrèt d'avwar anmné « sa » isi. Mi regrèt... mé sak lé fè lé fè.*

(– *Je voudrais tant que tout ça prenne fin. Pour toi. Pour moi. Que tout redevienne comme avant. Je regrette d'avoir emmener « ça » ici. Je regrette... mais ce qui est fait est fait.*)

Une larme venait de couler sur la joue gauche de la fillette. Claire avait compris qu'Anaïs parlait à sa mère, en pensée. Elles avaient des choses à se dire. Et visiblement, elle était de trop.

– Je vais y aller, dit la psychologue.

Sophie hochait la tête.

– Bonne soirée. Merci encore, lui dit Sophie.

– Bonne soirée à vous. Au revoir Anaïs.

– Au revoir, répondit la fillette.

Anaïs laissa Claire s'éloigner. Elle exposa à sa mère l'hypothèse de la non-existence de la boule noire. La possibilité qu'elle ne soit pas tout à fait humaine. Sophie la serra alors tendrement dans ses bras, en lui caressant les cheveux. Bien sûr cette possibilité inquiétait Sophie. Mais Anaïs était sa fille. Sa fille chérie. Elle l'aimait. D'un amour inconditionnel.

– Mwin la per Moman. Mwin la per k'a koz de mwin na ankor dot moun i mor. Dan mon bann rèv mi wa bann kaz, bann limeb brulé...

(– J'ai peur Maman. J'ai peur qu'à cause de moi il y ait encore d'autres personnes qui meurent. Dans mes rêves je vois des maisons, des immeubles brûler...)

Et Anaïs parla à sa mère des rêves qu'elle faisait depuis quelques temps. Des cauchemars qui semblaient tellement réels. Des morts par milliers, ou par millions. Elle ne savait pas vraiment.

Sophie essaya de la rassurer.

– Ou la révé, mé ou lé pa sur ke sak ou la révé va ariv vréman. Sak lé sur sé ke tank mwin sra vivan, mwin sra toujours la pou ou. Ou antan Anaïs, mwin sra toujours la pou ou.

(– Tu l'as rêvé, mais tu n'es pas sûre que cela va vraiment arriver. Ce qui est sûr c'est que tant que je serai vivante, je serai toujours là pour toi. Tu entends Anaïs, je serai toujours là pour toi.)

Quelques soient les difficultés à venir, c'était ce qui comptait le plus pour Sophie. Pouvoir être là pour Anaïs.

Chapitre 12 / Vivaces

Les hauts-parleurs diffusaient une voix féminine dans toute la grande surface. Une voix douce, chaleureuse, avec ce petit plus qui mettait en confiance. On oubliait qu'elle était synthétique tellement elle paraissait humaine.

« En vous rappelant que notre magasin Heurodistri est ouvert du lundi au dimanche, nous vous souhaitons de trouver aujourd'hui votre bonheur dans nos rayons. Pour ceux qui ne bénéficient pas encore des avantages de notre carte de fidélité, consultez votre messagerie. Une bonne surprise vous y attend. Je vous souhaite à tous une heureuse journée. »

Les magasins de la chaîne Heurodistri se déclinaient en hypermarchés, supermarchés et supérettes. Rares étaient les enseignes de l'Île qui avaient pu résister à l'ogre de la grande distribution qui se cachait derrière cette enseigne. En quelques années seulement, le groupe Siddis avait quasiment tout racheté ou franchisé.

Et pour cause ! Résultat de la fusion de plusieurs géants mondiaux de la grande distribution, Siddis était le dernier maillon de la filière agroalimentaire du Consortium Silverstar. Dans les pays de l'Alliance, Silverstar régnait en maître sur six principaux domaines d'activités : L'agroalimentaire, l'énergie, l'automobile, les télécommunications, le secteur financier et l'armement. Le lobbying de cette puissante étoile à six branches noyait les États. D'après le célèbre site des activistes antimondialistes, « Patriots », Silverstar finançait des agences qui agissaient dans l'ombre. Elles faisaient tout pour étouffer

les syndicats et les autres structures organisées pouvant fédérer assez de monde pour représenter un contre-pouvoir.

La voix qui respirait le bonheur laissa la place à une autre voix féminine. Une femme bien réelle parlait dans un micro. Elle demandait qu'un personnel de l'équipe de nettoyage se rende au rayon vin.

Ils marchaient vite. Slalomant entre les chariots qui se trouvaient dans l'allée centrale, ils se dirigeaient vers l'entrée du magasin. Leurs chaussures de ville claquaient sur le carrelage. L'un des deux hommes, le directeur du magasin, était habillé d'un pantalon en tergal gris, et d'une chemise bleue claire. Sa cravate à rayures retombait sur un ventre bedonnant. C'était un homme au teint clair, assez grand, les cheveux grisonnants. Il devait avoir la cinquantaine bien sonnée. L'autre, plus jeune, plus bronzé, portait un jean et une chemise blanche à manches courtes, parfaitement repassée.

Le jeune homme leva le bras droit, pour pointer de l'index un petit attroupelement qui se trouvait à quelques mètres de l'accueil. Entre les caisses et le rayon multimédia, une douzaine de personnes formait un cercle, commentant ce qu'ils avaient sous les yeux. Des clients curieux, des employés du magasin et un vigile.

La voix du bonheur reprit du service. « Pour les clients qui sont équipés de la « puce péi », nous vous rappelons qu'une dizaine de caisses sont réservées à ce mode de paiement. La remise de deux pourcents à laquelle vous avez légalement droit est majorée cette semaine d'un pour-cent supplémentaire par votre magasin Heurodistri. Nous vous souhaitons une agréable journée. »

La « puce péi », « puce de paiement électronique et d'identification », était en fait une puce RFID au nom tropicalisé. Expérimentée d'abord dans quelques états de l'Union Nord-Américaine, elle était en service depuis un peu plus de trois ans aux États-Unis d'Europe. Un

tiers des Réunionnais avaient accepté de se la faire implanter dans le poignet droit. Elle servait à la fois de moyen de paiement, de carte d'identité, de passeport, de permis de conduire, de carte vitale, etc. Les textes disaient qu'elle ne pouvait être implantée qu'aux adultes, mais un projet de loi prévoyait d'élargir son utilisation aux adolescents de plus de quinze ans.

Les employés se poussèrent en voyant les deux hommes arriver. Le directeur du magasin s'approcha. Il ne pouvait que constater avec amertume ce que lui avait décrit quelques minutes auparavant le chef de rayon. Le carrelage était déformé, bombé. Certains carreaux étaient déjà éclatés. Par endroit l'espace entre les carreaux faisait plusieurs centimètres.

– Comme je vous le disais Monsieur Lambert c'est apparu comme ça, il y a quoi... un quart d'heure, dit l'homme à la chemise blanche. Et c'était moins gros tout à l'heure.

À quelques mètres, un homme noir en costume sombre parlait dans un talkie-walkie. Il s'approcha.

– J'ai appelé les pompiers, dit le vigile.

– Très bien, fit le directeur. Prenez de quoi délimiter cette zone. On ferme le rayon multimédia. Je ne veux prendre aucun risque. On va encore perdre de l'argent !

Le « encore » faisait référence au manque à gagner dû à la fermeture du magasin pendant toute une journée de samedi et la matinée de dimanche, un mois auparavant. Suite à l'attaque des dragons. À peine avait-il prononcé ces mots que le sol se mit à bouger sous ses pieds. C'était la quatrième fois que le sol tremblait. Une secousse plus perceptible que les précédentes. Les vibrations se propagèrent au niveau du carrelage dans tout le magasin, surprenant les clients qui arpentaient les rayons. Dans le même temps, plusieurs carreaux avaient

éclaté, dans une série de petits bruits secs. Comme les autres, par réflexe, le directeur fit deux ou trois pas en arrière.

Deux clients, un homme et une femme, s'éloignèrent. Au lieu d'aller dans les rayons, ils se dirigèrent vers une des caisses avec leur chariot. Il ne contenait que quelques articles. L'homme passa son poignet droit sur une borne électronique. Une voix suave lui dit : « Bonjour Monsieur Grondin. Voulez-vous un ticket de caisse? ». Il répondit : « Oui, je veux un ticket. », en faisant attention de parler assez fort et de bien articuler. Il récupéra machinalement le petit morceau de papier, et recommença à échanger avec sa femme sur ce qu'ils venaient de voir. « Merci de faire confiance à Heurodistri Monsieur Grondin. Bonne journée. À bientôt. » Sans faire attention cette voix faussement humaine, le couple s'éloigna, se dirigeant vers la sortie.

Une autre voix vantait maintenant le rapport qualité-prix des produits Heurodistri. Après un court jingle en musique, « Heurodistri, le bonheur à petits prix », le temple de la consommation baignait de nouveau dans une musique à la mode. Une tranche de trente minutes de musiques colorées. Une ambiance tropicale. Des musiques savamment choisies pour créer une atmosphère propice à l'acte d'achat, et qui ciblaient certains produits en particulier.

Le sol bougea de nouveau. La bosse avait encore grossi. Entre les carreaux disjoints, quelque chose était sorti du sol. C'était gris, lisse, pointu et ça devait mesurer une quinzaine centimètres.

Les pompiers arrivèrent quelques minutes plus tard. Des bandes en plastique oranges avec les mots « Heurodistri » et « Sécurité » délimitaient déjà la zone. Elles entouraient trois caisses automatisées et les rayons environnants. Ça avait encore bougé. La chose avait triplé de volume.

Le directeur avait pris conscience des risques pour la sécurité des personnes. Il se disait qu'un accident serait néfaste pour l'image du magasin. Le chiffre d'affaires allait en pâtir, mais il n'avait pas vraiment le choix. À contrecœur, il prit la décision de faire évacuer la grande surface.

« Nous sommes en direct du boulevard Sud, entre le rond-point de la Commune Prima et le rond-point de Gillot. Il est presque dix heures. Comme vous le voyez, dans le sens Saint-Denis Sainte-Marie la circulation est à l'arrêt. Il y a un peu plus d'une heure, un accident s'est produit sur cette portion de route. Un carambolage mettant en cause trois voitures et une fourgonnette. Vu l'état des véhicules impliqués, c'est un vrai miracle que cet accident n'ait fait que deux blessés légers. Mais au delà de l'accident lui même, c'est ce qui a provoqué ce carambolage qui est étrange. D'après plusieurs témoins, la route s'est soudainement déformée. Le bitume s'est littéralement soulevé, obligeant un automobiliste à freiner brusquement. »

François avait déjà pris des images de la file de voitures arrêtées, des véhicules des pompiers et du fourgon de la Direction Régionale des Routes.

Il filmait maintenant sa collègue qui commentait la scène. L'improvisation était une seconde nature pour Jessica.

« Quelque chose est ensuite sorti du sol. Depuis, cette chose, qui visiblement est une plante, a grandi à une vitesse incroyable. Comme vous le voyez sur ces images, elle mesure maintenant, je dirais... plus d'un mètre. »

François pointait maintenant sa caméra vers la plante grise, qui se trouvait à quatre ou cinq mètres, en plein milieu de la route. Des petites branches étaient apparues, ainsi que quelques petites feuilles rondes de couleur vert pomme. Les nervures formaient une étoile dont la dizaine de branches s'étalait sur toute la surface de la feuille, les faisant ressembler un peu à des feuilles de capucine.

– Vous ne pouvez pas rester là. Reculez ! Reculez s'il vous plaît !, leur lança un pompier.

François et Jessica n'avaient pas le choix. Il fallait obtempérer. Le caméraman continuait néanmoins à filmer. Des images surprenantes. Peut-être pas aussi impressionnantes que celles des dragons, mais quand même.

Ils le savaient tous les deux, cette plante extraordinaire qu'ils avaient sous les yeux n'était pas unique. D'après ce qui se disait sur Radio Kréol, le premier spécimen avait été signalé dans le Parc Boisé, au Port. Puis il y avait eu un appel pour dire qu'il y en avait un dans la cour de l'école primaire Eugène Dayot à Saint-Paul. Un dans la maison d'un particulier à Saint-Pierre. Deux sur la route des Tamarins. À Saint-Denis, il y en avait un dans l'avenue de la Victoire près du Monument aux Morts, un dans l'Heurodistri de Sainte-Clotilde, et un autre sur le boulevard Sud, entre le rond-point de la Sécurité Sociale et la tranchée couverte.

À l'aéroport Roland Garros il y avait eu un petit incident lors de l'atterrissage d'un A320. Après vérification on avait découvert une petite bosse sur le tarmac de la piste principale. On en avait repéré trois autres, dont une qui se trouvait sur l'autre piste. Le bitume s'était déformé de plus en plus. D'abord des fissures, et puis ces plantes étaient rapidement apparues. On ne tarda pas à annoncer que les gros porteurs ne pouvaient plus ni atterrir ni décoller.

Au fur et à mesure que les heures passaient, on signalait le même phénomène un peu partout dans l'Île. Il y en avait plusieurs dizaines, fracturant les routes, les parking, les sous-sols ou les rez-de-chaussée des bâtiments.

Le premier que les pompiers de Saint-Denis essayèrent de couper, c'était celui qui avait poussé dans l'asphalte de l'avenue de la Victoire. Il faisait déjà plus de deux mètres.

Mais cette plante sécrétait une espèce de liquide visqueux, blanc, faisant penser au latex des jacquiers. Cette substance avait des propriétés inquiétantes. Elle se collait aux outils. Durcissant rapidement, elle neutralisait le tranchant des haches. Elle était extrêmement difficile à enlever. Elle dégageait des vapeurs irritantes, à priori en réagissant avec le métal. Il fallait porter des masques et des gants pour nettoyer les outils. Et quand on arrivait enfin à les libérer de l'emprise de cette substance collante et corrosive, c'était pour se rendre compte qu'elle avait en partie dissous l'acier. Les chaînes des tronçonneuses qui subissaient ces attaques chimiques cassaient rapidement. À la hache, à la tronçonneuse. Rien n'y faisait.

On essaya avec un tractopelle. La puissante poussée de la pelle butait contre la tige grise, mais ne parvenait pas à l'arracher. On creusa autour, pour se rendre compte que ce qui dépassait du sol n'était que la partie émergée de quelque chose de beaucoup plus grand. Puisqu'on ne pouvait ni le couper ni l'arracher, on avait essayé le feu. Quelques pneus autour de l'arbre, une palette de bois. Un peu d'alcool à brûler. Et un pompier avait mis le feu à l'ensemble. Les pneus avaient mis longtemps à brûler complètement. On avait pu constater avec effarement que l'arbre avait continué à grandir. La plante était noircie, mais toujours vigoureuse. On essaya aussi la privation de lumière, en les recouvrant avec de grandes bâches. Mais là aussi ce fut un échec. Dans le Nord et dans le Sud, les militaires avaient reçu l'ordre d'intervenir. Les tirs de mortier de 81 mm abîmaient ces arbres, mais n'arrivaient pas à les détruire.

Avec les machettes, on était juste arrivé à couper des feuilles, et aussi des petites branches. Malgré les efforts des pompiers et des militaires, ces plantes grises continuaient à pousser. Inexorablement.

En fin de matinée, certaines mesuraient près de cinq mètres. Les troncs faisaient près d'un mètre de diamètre.

Ça poussait vite. Très vite. Certains de ces arbres qui ne gênaient pas l'activité humaine, et qui n'avaient donc pas attiré l'attention, devenaient peu à peu visibles. Dans les terrains vagues, les champs de canne, les vergers, les ravines. Des randonneurs avaient découvert plusieurs spécimens en arpentant les sentiers forestiers. Le fléau n'épargnait visiblement aucun endroit de l'Île.

En fin d'après-midi les arbres mesuraient une dizaine de mètres pour la plupart. Une douzaine pour les plus vivaces. Le tronc, relativement large, était dépourvu de branches sur plus de la moitié de sa longueur. Avec une écorce grise et lisse, il ressemblait au tronc d'un baobab. Mais il avait à sa base de puissants renforts qui continuaient à fissurer et soulever ici l'asphalte, là le béton. Les branches se développaient autour du tronc à un même niveau. Cinq, six, parfois sept branches. Vues d'en dessous, elles paraissaient horizontales. Mais elles formaient en réalité un angle de soixante-dix degré environ avec le tronc. Sur les rameaux, les feuilles s'étaient rapidement multipliées. Les plus grosses étaient aussi larges que des assiettes.

Dans l'après midi d'autres plantes avaient jailli du sol. Des lianes. Elles poussaient pour ainsi dire à vue d'œil. Au bout de leurs tiges les vrilles cherchaient un arbre, un poteau électrique, ou un immeuble comme tuteur. Les tiges vertes et lisses ressemblaient un peu à celles des bambous. Au dessous de chaque nœud il y avait un trou quasiment circulaire. On avait pu constater que les tiges étaient creuses. Les lianes-bambous, c'est ainsi que fut baptisé le second fléau végétal. Ces lianes avaient subi les attaques des hommes, mais elles aussi en étaient sorties victorieuses.

Dans le journal télévisé du soir, on avait demandé son avis à un botaniste. Il avait parlé d'une « cuticule très résistante ». Rien de nouveau en somme. Les haches des pompiers en avaient déjà fait l'expérience. Quelque chose qui était aussi dur que l'acier recouvrait les tiges des lianes-bambous.

Chapitre 13 / Révélations

Sophie avait réfléchi. D'une façon ou d'une autre cet objet avait changé Anaïs. Sa fille était capable de prouesses surnaturelles. Si cela s'ébruitait, elle serait vue comme un monstre. Elle serait sûrement arrêtée, puis enfermée, car considérée comme une menace. Elle imaginait sa fille aux mains de savants sans scrupules, subissant les expériences scientifiques les plus folles, au nom de la sécurité du plus grand nombre. Oui, si la vérité était découverte pour les dragons, elle serait aux yeux de beaucoup responsable. Responsable de toutes ces pertes humaines. Coupable. Et malgré son jeune âge, certains voudraient peut-être se venger. Ou se protéger d'une nouvelle attaque. Se débarrasser du « monstre ». Le dire à certains membres de la famille était risqué. Rien ne garantissait qu'ils allaient garder ça pour eux.

Mais Sophie était pleinement consciente que ce qui se passait avec Anaïs était extrêmement grave. Trop grave pour le garder secret. Anaïs n'avait que neuf ans. C'était une enfant. Une enfant qui réfléchissait et s'exprimait parfois comme une adulte, mais une enfant quand même. En tant que mère, elle devait prendre une décision.

Garder le secret c'était peut être faire courir à la population le risque d'un nouveau carnage. Dire la vérité c'était risquer la vie de sa fille. Aucune des deux alternatives n'était bonne. Aucune.

Et les événements de cette journée venaient compliquer la situation. Depuis qu'elle avait entendu parler de tout ça à la radio, elle n'arrêtait pas de penser à ces arbres et ces lianes extraordinaires apparus un peu partout sur le sol réunionnais. Sur le trajet la ramenant chez elle, Sophie avait vu quelques-uns de ces arbres gris. À l'Ermitage et

sur la route du Théâtre, des lianes-bambou avaient obligé la Direction Régionale des Routes à mettre en place la circulation alternée.

Quel rapport avec Anaïs ? Ces « plantes » qui sortaient de terre, c'était peut être elle qui en était à l'origine. Peut être était-ce les prémices de la nouvelle hécatombe qu'Anaïs redoutait.

Perdue dans ses pensées, Sophie était sur pilote automatique. Elle n'écoutait que d'une oreille distraite la radio. Plusieurs interventions se succédèrent concernant les festivités du Dipavali qui devaient commencer dans quelques jours. L'apparition de ces plantes créait un climat angoissant. On avait fait jouer le principe de précaution. La décision était tombée. Officiellement, la Fête de la Lumière n'aurait pas lieu cette année, au grand dam de nombreux représentants de la communauté tamoule.

Le seul point positif pour Sophie c'était qu'elle entamait deux semaines de congés. L'ouverture de cette parenthèse de repos atténuait quelque peu sa fatigue morale. Sur les quinze jours de vacances scolaires d'octobre, il restait encore une semaine. Elle s'était dit qu'elle allait pouvoir proposer à Anaïs de sortir un peu. La plage, les magasins, ou une séance de cinéma. Tout était bon pour qu'elle sorte de sa bulle. Mais ces plantes bizarres, surgies de nulle part, allaient sûrement l'obliger à modifier ses projets. Mais bon, elle ne travaillait pas et elle pourrait être avec sa fille. C'était le plus important.

Anaïs était chez madame Payet. En voyant la Mégane de sa mère arriver, la fillette sortit de la maison de la voisine. Elle fit signe à sa mère qu'elle allait ouvrir le portail pour elle. Sophie rentra la voiture dans la cour. Elle regarda en direction de sa fille. Ce n'était pas son habitude de l'attendre ainsi. En général elle restait chez Sandrine un bon moment, achevant un exercice ou finissant de regarder une sitcom, une série de clips.

Anaïs s'approcha de sa mère qui refermait la portière. Elles échangèrent un regard.

Anaïs la demann aèl – Ou la vu le bann pié d'bwa ?

(– Tu as vu ces arbres ?, demanda Anaïs.)

– Wi. Mwin la vu de trwa kan mwin la sort travay.

(– Oui. J'en ai vu quelques-uns en revenant du travail.)

– Kosa ou an pans ou ?

(– Tu en penses quoi ?)

– Anaïs i fé per amwin. Mi di petèt na in rapor avèk...

(– Anaïs ça me fait peur. Je me dis que peut-être ça a un rapport avec...)

Craignant que la voisine ne les entende, Sophie ne termina pas sa phrase. Anaïs sortit la clé qu'elle avait dans sa poche et ouvrit la porte d'entrée. Elles rentrèrent dans la maison. Sophie posa son sac et ses clés sur la table.

Anaïs la di aèl – Kan mwin la sort l'ékol mwin la téléphone tati Julie. É Marinn osi. Mwin la rakont azot tout.

(– Quand je suis rentrée de l'école j'ai téléphoné à tatie Julie, lui dit Anaïs. Et aussi à Mairaine. Je leur ai tout raconté.)

Sophie était estomaquée. Elle resta un instant silencieuse, puis elle soupira.

– Kosa ou la di azot o just ?

(– Tu leur as dit quoi au juste ?)

– Tout Moman. La boul nwar, le bann dragon, sak mi pe fèr. Tout.

(– Tout Maman. La boule noire, les dragons, ce que je peux faire. Tout.)

– Mé pou koué ou la fé sa Anaïs ? Mi kroyé ke...

(– Mais pourquoi tu as fait ça Anaïs ? Je croyais que...)

– Zot la di amwin konm sa zot va ésèy nir se swar. Mé soman la rout Littoral lé fèrmé. Na d'galé i vyinn déboulé. I paré k'sé akoz bann liane-bambou. Antouka sé se ke zot i di su Radio Kréol.

(– Elles m'ont dit qu'elles essaieraient de venir ce soir. Mais la route du Littoral est fermée. Il vient d'y avoir des chutes de pierres. Il paraît que c'est dû aux lianes-bambous. En tout cas c'est ce qu'ils disent sur Radio Kréol.)

Il était un peu plus de vingt heures. Le 19 h 30 d'Antenne de Bourbon touchait à sa fin. Sophie et Anaïs l'avaient regardé ensemble. Mélusine se mit soudain à aboyer. Une vieille Landcruiser était garée devant le portail. Julie et Mélanie en descendirent rapidement. Sophie alla à leur rencontre. De la curiosité mais aussi de l'anxiété se lisaient dans les yeux des deux femmes.

Julie la di – Nou la pas par La Montayn.

(– On est passé par la route de la Montagne, dit Julie.)

Sophie la di – Bonswar. Zot lé byin ?

(– Bonsoir, dit Sophie. Vous allez bien.)

Après les bises de salutation, Mélanie lui expliqua qu'il y avait quelques lianes-bambous qui avaient poussé sur la route de la Montagne. C'était un peu difficile. À certains endroits on avait mis en place la circulation alternée. On pouvait encore passer, mais vu la vitesse à laquelle poussaient ces plantes ce ne serait sûrement plus le cas dans la matinée.

Mélanie s'adressa ensuite à Anaïs. Elle ne croyait pas un mot de ce que lui avait dit sa filleule au téléphone. Elle la regarda dans les yeux.

– Anaïs, afèr ou manti ou rakont ninport koué kom sa ? Ou na nef an ma fiy, ou devré konprann ke na dé shoz lé pa a fèr. Ou...

(– Anaïs, pourquoi tu racontes toutes ces conneries ? Tu as neuf ans, tu devrais comprendre qu'il a des choses à ne pas faire. Tu...)

– *Ou lé kom Saint-Thomas, i fo ou wa pou ou krwar.*

(– *Tu es comme Saint-Thomas, tu dois voir pour croire.*)

La voix d'Anaïs venait de résonner dans la tête de Mélanie, de Julie et de sa mère. Ses tantes étaient médusées. Elle restèrent un instant bouche bée.

Mélanie la fini par dir – Tout sak ou la di anou lé vré alor ! Mon Die, lé inkrwayab.

(– Tout ce que tu nous as dit est donc vrai !, finit par dire Mélanie. Mon Dieu, c'est incroyable.)

Les deux femmes étaient maintenant assises dans le canapé. Elles écoutaient Sophie et Anaïs qui leur racontaient tout en détail. La boule noire, le coma, la télépathie, l'intervention de Claire. Parfois Mélanie et Julie fronçaient les sourcils, tellement ce qu'elles entendaient paraissait complètement fou. Mais Anaïs se garda de leur soumettre l'hypothèse que lui avait soufflée Claire. Elle considérait que ce n'était pas utile. La situation était déjà assez compliquée comme ça.

À un moment, Julie évoqua le fait que Léa disait avoir vu un dragon « dans sa tête » le jour de la première attaque. Anaïs ne comprenait pas comment ce phénomène avait pu se produire. Elle était dans le coma. Elle avait « rêvé » des dragons. À ce moment là elle ne savait pas qu'ils étaient réels. Elle se souvenait que Léa et Julie faisaient partie de son « rêve ». Peut-être que les liens affectifs entre Léa et elle avaient joué un rôle.

Anaïs avait aussi parlé de pouvoirs télékinésiques. Julie et Mélanie avaient demandé à voir. La fillette tendit la main vers la table de salon. La petite table en bois se souleva du sol d'une trentaine de centimètres.

La voix d'Anaïs résonna dans la tête des deux femmes.

– Lé vré, mi koné pa ankor réèlman koman tou sa i marsh, mé sak lé sur sé k'sé la boul nwar i èd amwin fèr sa.

(– C'est vrai, je ne sais pas encore réellement comment ça fonctionne, mais ce qui est sûr c'est que c'est la boule noire qui m'aide à faire tout ça.)

Julie la di – Hin ! Lé inkrwayab.

(– Hein! C'est incroyable, s'exclama Julie.)

Mélanie la fé in siny de krwa é an mèm tan èl la di – Ah ! mon Die !

(– Ah! Mon Dieu!, dit Mélanie en faisant un signe de croix.)

Sophie la di – Tou sa la i fé per amwin

(– Tout ça me fait peur, dit Sophie.)

Julie la demann aèl – Ou pans ke la boul nwar lé parla é ke sé sa i fé pous tout le bann plant ?

(– Tu penses que la boule noire est quelque part et que c'est elle qui fait pousser toutes ces plantes ?, lui demanda Julie.)

Sophie la réponn – Mi koné pa. Petèt.

(– Je n'sais pas. Peut-être, répondit Sophie.)

Mélanie la di – É ou Anaïs, kosa ou di ou ?

(– Et toi Anaïs, qu'est-ce que tu en dis ?, demanda Mélanie.)

Anaïs la réponn – Mwin la demann la boul nwar fé disparèt tout le bann plant. I marsh pa.

(– J'ai demandé à la boule noire de faire disparaître toutes ces plantes, répondit Anaïs. Ça ne marche pas.)

Julie la di – La boul nwar i fé sak li ve. Bin pou mwin i ve dir sé pas Anaïs lé loter sak la arivé na in mwa. Pwin bar.

(– La boule noire n'en fait qu'à sa tête, dit Julie. Eh bien pour moi ça veut dire qu'Anaïs n'est pas responsable de ce qui est arrivé il y a un mois. Point barre.)

Sophie secoua lentement la tête de bas en haut. Elle inspira bruyamment. Cette hypothèse lui plaisait. Elle se sentait un peu plus légère, comme si le fardeau de la responsabilité de sa fille concernant le carnage reposait sur ses épaules et que la réflexion de Julie venait de le faire disparaître en partie.

Le portable de Mélanie sonna. Elle passa dans la cuisine, s'éloignant des autres pour répondre. C'était son mari, Jean-Luc.

Il était presque vingt-et-une heure. L'essentiel avait été dit. Bien sûr il restait des questions en suspens, mais Mélanie et Julie devaient rentrer. Avant qu'une liane-bambou, une de trop, ne leur barre la route.

Julie la demann Sophie – Sophie, kosa ou pans nir pas in week-end la kaz ? Alé, di wi. Léa sra kontant war Anaïs. É ou, ou va giny repoz aou, é koz in pe avèk nou de tout bann zafèr la ariv azot. Alor, kosa ou fé ?

(– Sophie, qu'est-ce que tu penses de venir passer le week-end à la maison ?, demanda Julie. Allez, dis oui. Léa sera contente de voir Anaïs. Et toi, tu pourras te reposer, et parler un peu de tout ça. Alors qu'est-ce que tu décides ?)

Sophie demanda son avis à sa fille. Anaïs se disait que c'était une bonne idée. Ces plantes fantastiques créaient un climat d'incertitude. Ici à l'Éperon, en cas de coup dur, sur qui pouvaient-elles compter ?

Anaïs la jus réponn – Mi sa mèt de trwa linj dan in sak. Moman, fodra pa oubli le bann krokèt pou Mélusine. La dèrnièr fwa nou la oubli prann. Ou rapèl ?

(– Je vais mettre quelques vêtements dans un sac, répondit simplement Anaïs. Maman, il ne faudra pas oublier les croquettes pour Mélusine. On avait oublié d'en prendre la dernière fois. Tu t'en souviens ?)

Le portail était grand ouvert. Mélanie avait démarré la vieille Landcruiser. Le vieux 4x4 fumait un peu. Elle l'avait avancé de quelques mètres pour libérer le passage. Mélusine était dans le coffre de la Mégane, installée dans sa cage de transport. Sophie s'apprêtait à fermer la porte d'entrée, et se rendant compte qu'elle avait oublié le chargeur de son portable, rentra dans la maison. Pendant ce temps, dans la cour, Julie s'approcha d'Anaïs.

– J'ai quelque chose à te dire...

Julie se pencha un peu pour lui chuchoter ces mots : « À un moment il faudra que tu sois perspicace et créative. Au final, il faudra que tu frappes vite et fort. N'oublie pas. Ta vie en dépend. ».

Anaïs s'écarta un peu. Elle regarda sa tante. La surprise et l'incompréhension se lisaient dans le regard de la fillette.

– Kosa i ve dir sa, tati Julie ?

(– Qu'est-ce-que ça veut dire, tatie Julie ?)

– Ça... ça quoi ?, demanda Julie.

– Sak ou vyinn dir amwin.

(– Ce que tu viens de me dire.)

– Mwin la riyin di aou mwin la Anaïs.

(– Je ne t'ai rien dit Anaïs.)

– Mais si, Tatie...

Déjà Sophie ressortait et refermait la porte d'entrée. Julie se dirigea vers le 4x4 et s'y engouffra.

– Anaïs, ou na la klé pou fèrm le portay ?

(Anaïs, tu as la clé pour fermer le portail ?)

Pendant que sa mère manœuvrait pour sortir, Anaïs se répétait les mots que lui avait dit sa tante.

Sur la route des Tamarins, la Mégane suivait la landcruiser. Bien sûr on écoutait Radio Kréol. À cette heure tardive, contrairement à d'habitude, pas d'émission d'annonces rencontres. Beaucoup d'appels pour parler des problèmes de circulation. Les autres concernaient essentiellement la situation qui s'aggravait. Surtout les problèmes d'approvisionnement. Plusieurs incidents avaient eu lieu dans la journée dans les grandes surfaces de l'Île.

Anaïs avait beau réfléchir, elle ne trouvait pas de sens à ce que lui avait dit tatie Julie. Elle ne savait pas vraiment pourquoi, mais elle décida de ne rien dire à sa mère.

Chapitre 14 / Rationnement

Comme de nombreux écarts, le quartier de Bellevue était bordé par deux remparts. Entre la Ravine du Chaudron et la Rivière des Pluies, des centaines de maisons étaient dispersées sur plusieurs dizaines d'hectares. Elles étaient séparées par des petites ravines, des coins de végétation sauvage et des zones cultivées plus ou moins pentues. Le quartier était en contrebas de collines parsemées de filaos, de goyaviers, de fougères, de jamrosats. Au delà, mêlant encore divers espèces aux nombreuses espèces endémiques, s'étendait la forêt pluviale.

Bellevue dominait une vaste étendue où le béton régnait en maître. Les maisons, les immeubles, les routes de Saint-Denis. Dans la direction du soleil levant, dans la plaine alluviale fertile, les champs de canne de Sainte-Marie et de Sainte-Suzanne s'étendaient jusqu'à l'océan.

Le chant des coqs, commencé dans la nuit, s'éternisait. Bellevue baignait dans la douce clarté du soleil levant. Ici et là, de nombreux moineaux piaillaient, accueillant avec joie le retour de la lumière.

Quelques dizaines de maisons étaient disposées de part et d'autre du chemin Finistère. Une route bitumée qui allait de l'école primaire de Bellevue pour serpenter sur quelques centaines de mètres jusqu'aux remparts de la Ravine du Chaudron. Celle de Julie était située à droite en allant vers la ravine, pas très loin de l'embranchement avec le chemin des Camphriers.

Un grand portail coulissant bleu donnait sur l'avant de la cour. Un espace gazonné dont une partie était à l'ombre d'un manguier. Un pied de citron doux, un pied de mûrier noir, un jeune avocatier de trois ou quatre mètres. Des espaces fleuris longeant le mur et la clôture métallique faisaient la part belle aux lys et aux anthuriums. Des pluies d'or plongeaient leurs racines dans des plaques de fanjan. Une petite serre assurait un micro-climat aux orchidées et aux capillaires. Attenant à la case, un espace couvert servait à la fois garage et de débarras.

À l'arrière, sur toute la longueur de la case créole, on avait aménagé une grande varangue. Comme la maison, cette véranda avait une toiture en tôles ondulées. Du gazon sur quelques mètres, et au delà, séparé par une petite clôture métallique, on pouvait voir un petit « jardin bitasion ». Sur un terrain assez pentu, il y avait une treille de chouchou, deux grosses touffes de bananiers, quelques pieds de manioc, trois papayers chargés de fruits encore verts ainsi que d'autres arbres fruitiers. À proximité du petit portail y donnant accès, on avait planté un pied de tomate arbuste, deux pieds de piment cabri, du thym, du persil...

Les moineaux continuaient de piailler. Les « merles Maurice » voletaient, examinant inlassablement les moindres recoins à la recherche de fruits mûrs. De temps en temps Mélusine aboyait, répondant mollement à quelques congénères.

Sous la varangue, Julie et Sophie étaient assises devant un café chaud.

Julie la di avèk Sophie – Mi espèr la koupur d'kouran i duar pa lontan.

(– J'espère que la coupure de courant ne va pas durer, dit Julie.)

– Kan granmatin katr hèr mwin la levé pou alé twalèt, navé pwin la lumièr. Mwin la éklèr amwin avèk mon portab. Mi voulé pa fé lèw aou pou demann aou inn lamp de posh.

(– Quand je me suis levée vers quatre heures du matin pour aller aux toilettes, c'était déjà coupé. Je me suis éclairée avec mon portable. Je ne voulais pas te réveiller pour te demander une lampe de poche.)

Julie avait souri entendant ces mots.

Julie la di – Mwin lé sur sa sé akoz le bann pié d'bwa. Yèr dan la radio la anons pluzier plas navé pu d'kouran. Pou de lo lé parèy.

(– Je suis sûre que c'est dû à ces arbres. Hier on a annoncé plusieurs coupures de courant à la radio. Et pour l'eau c'est la même chose.)

Sophie la demann aèl – O fèt, ou na la pil pou la radio ?

(– Au fait, tu as des piles pour la radio?, lui demanda Sophie.)

– Wi, mi dwa avwar sa... Mé ousa i lé ?

(– Oui, je dois avoir ça... Mais où ?)

Sophie la di – Ou koné pu ousa ou la mèt. I étone pa mwin d'ou, tèt an lèr.

(– Tu ne sais plus où tu les as mises, lui dit Sophie. Ça ne m'étonne pas de toi, tête en l'air.)

Toutes les deux avaient ri doucement. Julie se leva et alla ouvrir un des tiroirs du meuble en aggloméré qui se trouvait dans le salon. Elle fouilla un peu, le referma, en ouvrit un autre. Elle réfléchit un instant, et alla dans la cuisine. Elle revint avec une petite radio noire et quatre piles encore dans leur blister.

Tank èl la mèt la pil dan la radio èl la di – O mwin nou va giny ékout z'informasion.

(– Au moins on pourra écouter les informations, dit-elle en mettant les piles dans le poste.)

Sophie la di aèl – Mèt pa tro for. Bann na i dor ankor.

(– Mets pas le volume trop fort. Elles dorment encore, lui dit Sophie.)

Elle parlait des filles. Anaïs et Marine avaient toutes les deux dormi dans la chambre de Léa, sur un matelas posé à même le sol.

Après quelques chuintements pour chercher la bonne fréquence, une voix féminine se fit entendre dans le poste.

« ...route de la Montagne. C'est à quel niveau précisément ?

– C'est juste après la Ravine à Malheur. Dans la petite descente avant la première ravine. Vous voyez ?

– Oui, bien sûr. Et vous nous dites que ça n'avance plus du tout. C'est bien ça Karl ?

– C'est bloqué. Bloqué de chez bloqué. En fait là, le camion voulait passer entre deux lianes-bambou. C'était trop serré. Il est resté coincé. Ben là... je vois pas comment on va faire...

– Donc si on résume, sur la route du Littoral on peut circuler en voitures mais difficilement et la route de la Montagne est complètement bloquée dans les deux sens. Ça veut dire que les camions ne peuvent plus du tout passer entre La Possession et Saint-Denis.

– Ben oui. C'est ça. C'est malheureux, mais c'est comme ça... »

Les autres appels des automobilistes coincés dans les embouteillages allaient confirmer cette information. Aucun des deux itinéraires pour rejoindre le Nord de l'Île depuis l'Ouest n'était praticable par les poids lourds.

Sophie la di – Julie, i fo absoluman nou sa fé de trwa kours. Si nou atann tro rèskab nora pu riyin pou ashté.

(– Julie, il faut absolument qu'on aille faire quelques courses, dit Sophie. Si on attend trop longtemps, il n'y aura peut-être plus rien à acheter.)

– Mi sa prann inn doush. I fodré apèl Mélanie pou war si èl lé o kouran.

(– Je vais prendre une douche. Il faudrait appeler Mélanie pour voir si elle est au courant.)

Sophie se dirigea vers la chambre d'ami. Elle revint quelques instants plus tard avec des vêtements, une serviette et une trousse de toilette. Julie avait eu le temps de finir son café. Elle avait à présent son portable collé à l'oreille.

– Allo, Mélanie ?

– Bonjour Julie. Comment ça va ?

– Sa va. É ou sa va ?

(– Ça va. Et toi ?)

– Na in pe la grip. Mé bon, i fè alé.

(– Un peu grippée. Mais bon, je fais aller.)

– Mélanie, ou la ékout Radio Kréol ?

(– Mélanie, tu as écouté Radio Kréol ?)

– Non. Mé Jean-Luc la ékouté. Mi vyinn révéyé mwin. Li la di amwin bann kamyon i giny pu pasé ni su la rout Littoral ni su la rout la Montayn.

(– Non. Mais Jean-Luc a écouté. Moi je viens de me réveiller. Il m'a dit que les camions ne peuvent plus passer ni sur la route du Littoral, ni sur la route de la Montagne.)

– Wi. Sé sa. Mi sa tsann fè de trwa kours. Azot, koué zot i fè ? Zot i tsann osi ?

(– Oui C'est ça. Je descends faire quelques courses. Et vous, vous faites quoi ? Vous venez aussi ?)

– Wi, byin sur nou vyin. Di Sophie konm sa, mi aminn Lucas é Théo pou èl vèyé. Konm sa Dylan va giny nir èk nou...

(– Oui, bien sûr qu'on y va. Dis à Sophie que je vais emmener Lucas et Théo pour qu'elle les surveille. Ça permettra à Dylan de venir avec nous...)

L'organisation de la matinée était simple. Jean-Luc, Mélanie, Julie et Dylan descendaient s'occuper des courses. Sophie gardait les enfants.

Jean-Luc était un quadragénaire d'une stature et d'une carrure imposantes. Il avait le teint clair et les cheveux châtons. Des sourcils épais. Des yeux bleu-vert. Un regard sévère. Une voix rauque. Un grand yab, qui avait naturellement tendance à inspirer le respect.

Il travaillait dans les espaces verts. À son compte, mais au noir. En ce samedi matin, il était censé s'occuper de la cour d'une habitante de Bois de Nèfles. Il avait téléphoné à la cliente pour lui dire qu'il ne pourrait pas venir. Il lui avait proposé un autre créneau pour venir « faire sa cour ».

Mélanie avait gardé son portable en main. Elle parlait maintenant avec Véronique, sa belle-mère.

Les parents de Jean-Luc, deux bons vivants, habitaient aussi le chemin des Camphriers. Son père, David, que tout le monde appelait « Dada », était parfois en fauteuil roulant, parfois avec des béquilles. Une blessure au pied gauche. Des microbes résistants aux anti-biotiques. Le fait qu'il était diabétique avait sûrement fait le reste. Deux ans auparavant, les complications avaient entraîné l'amputation du pied. Ses crises de goutte, relativement fréquentes, n'arrangeaient rien. Le plus souvent c'était les genoux qui gonflaient. Depuis l'opération, Véronique l'aidait au quotidien. La mère de Jean-Luc était une femme forte, à plus d'un titre. Elle était corpulente, forte de caractère, et il aurait fallu présenter une surdité profonde pour ne pas l'entendre quand

elle prenait la parole. Vu l'état de santé de « Dada », le plus souvent c'était Jean-Luc et Mélanie qui s'occupaient de faire les courses pour le couple de sexagénaires.

Jean-Luc et Mélanie dans la Landcruiser, Julie et Dylan dans la Twingo, ils n'avaient pas tarder à prendre la route. Sur le chemin Finistère, Jean-Luc leva la main pour saluer tour à tour un cousin et une connaissance. Après avoir dépassé l'école primaire Maxime Laope et la maison de quartier de Bellevue, Jean-Luc ralentit, puis s'arrêta sur le bas côté. La Twingo s'arrêta derrière le 4x4.

Le terrain multisports, situé en contrebas de la maison de quartier, était entouré par un le grillage de plusieurs mètres de haut. Près du grillage métallique, un de ces arbres bizarre était sorti de terre. L'arbre qui ne mesurait qu'une dizaine de mètres la veille faisait presque le double. Il avait ravagé l'aire de jeux des plus petits. Ses renforts avaient endommagé le grillage. Les racines avaient fait apparaître des bosses au niveau du revêtement du terrain de sport, ainsi que quelques fissures. Un des quatre poteaux métalliques qui supportaient les projecteurs penchait dangereusement.

Jean-Luc la di – Té la ankor grandi. Lé inkrwayab kan mèm in pié d'bwa i grandi vit konm sa.

(– Il a encore grandi, dit Jean-Luc. C'est vraiment incroyable un arbre qui grandit à cette vitesse.)

Mélanie la réponn – A wi. Inkrwayab. I fo war pou krwar.

(– Ah oui. Incroyable. Il faut le voir pour le croire, répondit Mélanie.)

Un homme longeait le grillage, entre le terrain multisports et la route. Il portait une lourde tronçonneuse. Jean-Luc l'avait reconnu de loin à sa démarche particulière. C'était Camille.

Le quinquagénaire traînait un peu la jambe droite. Séquelle physique d'un accident survenu une vingtaine d'années auparavant. Il avait fait une chute d'une centaine de mètres alors qu'il faisait du parapente à Saint-Leu. La chute aurait pu lui être fatale, mais par miracle elle avait été amortie par la végétation d'un flanc de ravine. Il s'en était sorti gravement blessé, mais vivant. Des années de rééducation, des cicatrices et des facultés mentales quelque peu diminuées.

Camille était grand, costaud. Il avait les yeux vert clair, les cheveux grisonnants et de nombreuses rides sur le visage. Des tâches de rousseur sur le nez et au dessous des yeux. Il portait des baskets, un vieux jean, une chemise à carreaux à manches courtes et la veste d'un bleu de travail. Il était coiffé d'une casquette rouge.

– Bonjour Camille, dit Jean-Luc en le voyant s'approcher.

Camille posa la tronçonneuse par terre. Il serra la main que Jean-Luc lui tendait.

Le vie boug la di – Bonjour. Alor, koman i lé ?

(– Bonjour. Alors, comment ça va?, dit le vieil homme.)

– Lé la. Ou mèm ?

(– Ça va. Et toi ?)

Camille la tir son kaskèt si sa tèt é an mèm tan la di avèk Mélanie – Bonjour Madame Boyer. Ou lé byin ?

(– Bonjour madame Boyer, dit Camille à Mélanie tout en retirant sa casquette. Vous allez bien ?)

En regardant vers la Twingo, Camille avait levé la main pour saluer Julie et Dylan.

Mélanie la souri é la réponn – In pe gripé. I fé alé.

(– Un peu grippée. Je fais aller, répondit Mélanie avec un sourire.)

Jean-Luc la demann ali – Alor Camille, ou la ésèy war si ou giny koup ali ?

(– Alors Camille, tu as voulu voir si on pouvait le couper ?, lui demanda Jean-Luc.)

– Ah wi. Sa mèm mèm, koup ali. Sa mèm mèm, koup ali.

(– Ah oui. C'est bien ça, le couper. C'est bien ça, le couper.)

En regardant mieux la tronçonneuse Jean-Luc remarqua qu'elle n'avait plus de chaîne.

– La shèn la kasé ?

(– La chaîne s'est cassée ?)

– Ah, wi. Lé kasé. Wi, konm ou wa. Lé kasé.

(– Ah, oui. C'est cassé. Oui, comme tu vois. C'est cassé.)

– Nou désann ashtë de trwa zafèr l'Heurodistri Sainte-Marie. Ou ve nou pran kètshoz pou ou ?

(– On descend faire quelques courses à l'Heurodistri de Sainte-Marie. Tu veux qu'on prenne quelque chose pour toi ?)

Il arrivait parfois à Camille de donner quelques eurodollars à Jean-Luc ou à Mélanie quand ils descendaient dans les Bas. Le Proxi-distri le plus proche était à peu plus d'un kilomètre. Loin quand on est vieux et qu'on boite. En plus c'était nettement plus cher. Ce petit geste

de solidarité permettait à Camille de dépenser moins vite le peu d'argent qu'il percevait du Conseil Unique au titre de l'Allocation Adulte Handicapé. Le Conseil Unique de la Réunion avait depuis deux ans gelé l'augmentation de cette aide. On avait invoqué la crise, les restrictions budgétaires.

Camille sortit un petit porte monnaie marron de sa poche. Il l'ouvrit, prit un billet de vingt eurodollars et le tendit à Jean-Luc.

– Pran de trwa bwat konsèrv, kom d'abitud. De trwa bwat konsèrv... Le grin, lantiy, tou sa la mwin n'ankor. In sashé d'ri, de suk, kafé. É pi inn ti pil plat.

(– Prenez quelques boites de conserves, comme d'habitude. Quelques boites de conserves... Les grains, les lentilles, j'en ai encore. Un sachet de riz, du sucre, du café. Et puis une petite « pile plate ».)

L'expression désignait un petit flasque de rhum Charrette. Pour le reste, Jean-Luc et Mélanie connaissaient tous les deux les habitudes alimentaires du vieil homme.

Jean-Luc la di – Alé Camille, nou artrouv taler.

(– À tout à l'heure Camille, lui dit Jean-Luc.)

Pendant que le 4X4 et la Twingo reprenaient la route, le vieil homme, tronçonneuse à la main, rentra chez lui. Il habitait un peu plus haut, chemin du Château d'eau.

Les deux voitures avançaient assez rapidement sur la route qui serpentait de Bellevue vers les bas de la Bretagne. Sur deux kilomètres, elles passèrent devant trois petites boutiques. Des licence IV qui avaient résisté à la gloutonnerie du groupe Siddis. Sur l'île, les points de ralliement des adeptes ne manquaient pas. Les fidèles clients non plus. Et certains d'entre eux semblaient être fâchés avec leur ami « Modération ».

Que voulait-ils vraiment noyer dans l'alcool ?, se demandait parfois Jean-Luc. Les souffrances liées aux vicissitudes de la vie moderne ? Une modernité acide qui avait dissout beaucoup trop de valeurs. Oublier. S'oublier. Échapper à la douleur momentanément. Mais l'effet ne peut annihiler la cause. Ainsi la charrette des souffrances passées était toujours présente. L'eau-de-vie. Jean-Luc se souvenait parfois des vieux westerns. C'était ainsi qu'on nommait l'alcool vendu aux « Indiens », pour affaiblir leur volonté de combattre et pour les diviser. L'eau-de-vie qui distillait la mort.

La Landcruiser et la Twingo arrivèrent à hauteur de l'église de la Bretagne. Ils entamaient une ligne droite de deux cents mètres, avec un dénivelé important. Devant, les voitures roulaient au pas.

Il leur fallut près d'un quart d'heure pour faire une centaine de mètres. La circulation alternée se faisait sur la voie montante. L'autre voie était partiellement obstruée par les dégâts des renforts d'un ces arbres aux feuilles rondes. Au bout de la ligne droite, la route était barrée par un panneau « Déviation ». Sûrement des lianes-bambous.

Jean-Luc la di – Ou la vu, la rout lé baré. I fo pas par chemin Milieu.

(– Tu as vu, la route est barrée, dit Jean-Luc. Il faut passer par le chemin du Milieu.)

Mélanie la réponn – Rozman nou la sort boner la kaz.

(– Heureusement qu'on est parti de bonne heure, répondit Mélanie.)

Sur les ondes, on parlait surtout des difficultés d'approvisionnement en carburant. Depuis la veille déjà on avait signalé les premières files d'attente devant certaines stations service.

Un peu plus d'une heure plus tard, la Landcruiser et la Twingo arrivèrent en vue du centre commercial. Il y avait beaucoup de voitures sur le parking. La fermeture de l'Heurodistri de Sainte-Clotilde à cause d'un de ces arbres, la peur que ne s'accroissent les difficultés d'approvisionnement, ces deux facteurs jouaient de concert pour drainer plus de clients vers cette grande surface toujours opérationnelle.

Après que Jean-Luc ait garé le 4X4, Mélanie était allée prendre rapidement un chariot. Dylan et Julie en firent autant. Tous les quatre se dirigèrent vers l'entrée principale.

Il était huit heures vingt et le centre commercial n'ouvrait ses portes qu'à huit heures trente. Pourtant de nombreux clients attendaient déjà devant la grande surface. Plus qu'à l'accoutumée.

Les clients, debout derrière leurs chariots, semblaient impatients. Quelques-uns regardaient de temps à autre leurs montres. Huit heures trente... huit heures trente cinq. Et les portes étaient toujours fermées. Parmi les clients qui attendaient, un jeune d'une trentaine d'années exprima soudain son agacement.

Le ga la krié, la di – Té ! Kwé la fé la ? I rouvèr pa jordi ou koué ?

(– Oh ! Mais c'est quoi ça ?, hurla le jeune homme. On n'ouvre pas aujourd'hui, c'est ça ?)

D'autres clients exprimèrent tour à tour leur mécontentement. Quelques minutes plus tard, un vigile vint enfin faire monter les rideaux métalliques. Les chariots étaient prêts à démarrer la course vers les rayons. Un goulot d'étranglement se forma à l'entrée. Presque personne ne se dirigea vers les boutiques de la galerie commerciale. Les vendeurs de chaussures, de parfums, de bijoux, de vêtements à la mode voyaient le flot de clients passer sous leur nez. Les chalandes se désintéressaient de tout ce superflu, hier encore si nécessaire.

« Bienvenue dans votre magasin Heurodistri. Nous espérons que vous trouverez votre bonheur dans nos rayons. Nous avons le regret d'informer notre aimable clientèle que, suite aux incidents survenus hier, nous sommes dans l'obligation de rationner certains produits. Concernant le riz vous êtes limités à cinq kilos par client. Concernant... »

Pour éviter que les incidents de la veille se multiplient, la préfecture avait décidé de décréter le rationnement de certains produits alimentaires de première nécessité. Le riz notamment. Mais aussi d'autres denrées comme les pâtes, l'huile, la farine, le sucre...

Les chariots se dirigeaient presque tous vers le rayon riz. Il fut littéralement pris d'assaut. La peur du manque réveillait le réflexe de stocker. L'aliment de base était le produit à acheter absolument. On se bousculait déjà devant les gondoles pour prendre la précieuse marchandise.

Julie et Mélanie prenaient des sachets de grains rouges, de lentilles. Jean-Luc se fraya un chemin entre les clients et les chariots pour accéder au riz demi-luxe. Il était arrivé à proximité des sacs de cinq kilos quand une femme de forte corpulence lui écrasa le pied dans la cohue.

La madam la di ali – Oh ! Pardon mesie. Èkskuz amwin.

(– Oh ! Pardon Monsieur. Excusez-moi, lui dit la dame.)

Jean-Luc la réponn aèl – Lé pa grav.

(– C'est pas grave, répondit Jean-Luc.)

Il avait fait une petite grimace de douleur. En croisant le regard de la cliente en surpoids, elle se transforma en sourire forcé. À quoi ça aurait servi de la fusiller du regard ou pire de lui décocher une insulte. Elle subissait comme lui cette situation. Mais un autre client le bouscula au même moment. Jean-Luc voulait bien être compréhensif, mais

là c'était trop. Il lui parla d'une voix forte, qui semblait cependant s'adresser à tous les clients agglutinés.

– Pous pa ! N'ankor de ri là !

(– Poussez pas ! Il y a encore du riz !)

Jean-Luc prit quatre sacs de cinq kilos et les mit dans le chariot. Il ne pouvait pas prendre le sachet de deux kilos pour Camille. Sur les vingt kilos on pouvait bien lui en donner deux ou trois. Il était certain que Mélanie n'y verrait pas d'objection. Jean-Luc remit à chacun un sac de riz. Dylan avait pris un panier dans lequel il rajouta quelques boites de conserves. Certains rayons se vidaient à vue d'œil.

Quand ils passèrent à la caisse les trois chariots étaient pleins. Les files d'attentes commençaient sérieusement à s'allonger.

Mélanie était passée à l'une des quatre caisses où l'on pouvait encore payer en espèces. Jean-Luc et Dylan aussi. Julie paya par carte bancaire. Aucun membre de la famille n'avait opté pour la « puce péi ». Jean-Luc, quant à lui, ne voulait même pas en entendre parler. D'un naturel assez calme, il pouvait se mettre rapidement en colère quand un commercial trop zélé voulait le faire changer d'avis. Il ne lui laissait pas le temps de vanter ses soit-disant avantages. Il était méfiant. Les deux pour-cents de remise légale, argument stratégique de poids, n'avait fait qu'exacerber sa méfiance. Et le pour-cent supplémentaire qu'accordait de temps à autre la chaîne de magasins Heurodistri n'y changeait rien. À aucun prix. Jamais. Et sa décision était ferme. Sans appel. Irrévocable.

Le trajet du retour vers Belle-vue se déroula sans incident. Il était presque onze heures quand ils arrivèrent en vue du chemin qui conduisait chez Camille.

La Twingo de Julie fila directement chez elle. À hauteur de l'école de Bellevue, la Landcruiser prit à gauche, chemin du Château

d'eau. Après avoir roulé environ deux cents mètres, le 4x4 quitta la route bitumée pour s'engager dans un petit chemin de terre.

Camille habitait une case en tôles. À une dizaine de mètres de la modeste case, se trouvait un petit cabanon sans porte. Camille l'avait construit lui même avec avec des vieilles tôles et des pièces de bois récupérés. C'est là que Camille cuisinait, au feu de bois. Le seul signe de modernité visible était une vieille antenne parabolique. Une odeur musquée, celle des chèvres qu'il élevait, accueillait les rares personnes qui venaient lui rendre visite. Camille, toujours coiffé de sa casquette rouge, sortant de la « cuisine de bois » apparut.

Jean-Luc expliqua à Camille pour le riz. Le vieil lui dit qu'il avait encore un sachet de cinq kilos qu'il venait d'entamer. Rassurée, Mélanie lui remit les marchandises qu'il avait demandées, ainsi que sa monnaie. Elle rajouta deux boites de sardines et une baguette. Camille les remercia, à plusieurs reprises. Il leur proposa du café, mais ils refusèrent poliment. « Une autre fois », avait dit Mélanie.

Quand le 4x4 s'éloigna, dans son rétroviseur Jean-Luc vit Camille lever la main bien haut. Un au revoir doublé d'un dernier merci silencieux.

Arrivée près du portail bleu, la Twingo s'arrêta sur le bas côté. Dylan sortit et alla pousser le portail, qui n'était pas fermé à clé. Il entendait Mélusine qui n'arrêtait pas d'aboyer. En jetant un coup d'œil dans la cour, il vit une 250 rouge et noire à l'ombre du manguier.

– Tati, devine kissa lé la.

(– Tatie, devine qui est là.)

Julie avait son portable dans la main droite. Elle leva les yeux vers Dylan. Son visage était illuminé par un large sourire.

– Pa bezwin mi devine, li vyinn anvoy amwin in tèksto.

(– J'ai pas besoin de deviner, il vient de m'envoyer un texto.)

Julie rentra la voiture dans la cour. Son regard croisa celui d'Olivier. Ils échangèrent un sourire.

Olivier se leva. Il était grand, noir, musclé, le crane rasé. Il portait des bottes noires, un jean bleu et un tee-shirt acrylique gris clair. Une gourmette au poignet droit. Un petit anneau en or au lobe de l'oreille gauche. Il salua Dylan par un poignée de main vigoureuse.

Dylan la demann ali – Alor koman i lé ?

(– Alors comment ça va ?, lui demanda Dylan.)

– Konm ou wa. Lé la.

(– Comme tu vois. Ça va.)

Avec un sourire malicieux, Dylan lui fit la réflexion suivante.

– Ou té fatigé dor san out kouvèrtur péi.

(Tu en avais marre de dormir sans ta moitié.)

Olivier la jus réponn – Bin.

(C'est ça, répondit simplement Olivier.)

Julie arrêta le moteur, sortit de la voiture. Elle adressa à Olivier un « bonjour » doublé d'un sourire comblé. Dylan, continuant à rigoler doucement, se dirigea vers le coffre de la voiture. Olivier prit les mains de sa promise, l'attirant vers lui en la regardant dans les yeux. Ses lèvres charnues se posèrent sur celles de Julie dans un tendre baiser.

En reprenant le chemin Finistère, le 4X4 roula sur une bosse et des traces d'humidité qui n'étaient pas là à l'aller. Une racine avait sûrement détérioré une canalisation d'eau. Jean-Luc s'arrêta un instant, le temps de discuter avec quelques personnes qui étaient venues consta-

ter les dégâts. En quelques heures, l'arbre avait poussé de plusieurs mètres.

D'après les témoignages des gens du quartier, sur Bellevue il y avait une dizaine d'endroits où on avait repéré ces arbres à croissance rapide.

Contrairement à ceux qui avaient poussé dans les petites ravines et dans les champs, les deux spécimens qui se situaient entre le quartier de Bellevue et celui de Bois Rouge avaient détruit chacun une habitation et menaçaient celles qui se trouvaient à proximité.

Jean-Luc avait déjà vu celui qui était au bout du chemin Finistère, à une centaine de mètres du bord de la Ravine du Chaudron.

Dans l'après-midi, accompagné de Dylan, il emprunta un chemin qui serpentait entre les champs. Il s'arrêta près du château d'eau. Un autre de ces arbres était là, à une cinquantaine de mètres du chemin. Après avoir cherché un point de vue dégagé, il regarda pendant quelques instants en contrebas, vers Montauban. Son regard s'attarda sur le quartier lui-même, situé entre la ravine Montauban et la Rivière des Pluies. Il passa ensuite les jumelles à son fils. L'arbre qui avait poussé dans des cultures maraîchères, au bord de la petite ravine, était bien visible. L'autre, d'après ce qu'il savait, se trouvait en aval dans le ravin. Visiblement, il était encore noyé dans les jamrosats.

Chapitre 15 / Asphyxie

Sophie et Anaïs devaient rester un week-end. Elles étaient là depuis cinq jours. La route du Littoral n'était plus praticable en voiture depuis dimanche matin. Comme pour la route de la Montagne, certains tronçons étaient obstrués par les lianes-bambou. Si Sophie avait voulu rentrer chez elle il aurait fallu qu'elle fasse le tour de l'Île. Lundi c'était encore possible. Mais maintenant il était trop tard. Un tel périple était déconseillé, et certainement voué à l'échec. Les nombreuses déviations n'étaient pas faites pour une voiture de tourisme. Sans compter qu'elle avait la quasi-certitude de tomber en panne d'essence. Et puis Sophie éprouvait une certaine crainte à l'idée de se retrouver seule avec sa fille dans ces moments difficiles. Rester sur Bellevue, avec les membres de sa famille, lui semblait plus prudent.

Partout dans l'Île, les lianes-bambou devenaient de plus en plus envahissantes. Dès le début, les expressions « plantes extraterrestres » ou encore « végétation exogène » avaient été utilisées. Dans la journée de dimanche, les résultats des analyses scientifiques avaient été communiqués. Certes, ils ne faisaient que confirmer une évidence, mais bizarrement le fait que ce soit confirmé avait fait monter l'angoisse d'un cran, surtout dans les journaux télévisés et sur les chaînes d'information.

On faisait des expériences afin de trouver un moyen de les combattre efficacement. Le porte-parole du gouvernement français et celui du gouvernement fédéral européen disaient qu'il y avait bon espoir d'y arriver rapidement. Selon ces déclarations officielles, on faisait confiance aux scientifiques, à leur ingéniosité, pour surmonter

cette crise. Mais ils se gardaient bien de dire si c'était une question de semaines ou de mois.

Les arbres aux troncs gris avaient continué à pousser rapidement. Une fois qu'ils eurent dépassé tous les autres arbres, y compris les filaos et les cryptomérias, on commença à les appeler les « gros pieds de bois » ou encore les « pieds de bois géants ». Sur les ondes on reprenait le terme employé dans le journal. On les appelait « les Géants ». Vu leur taille, ils étaient maintenant repérables de loin, sans jumelles.

Le chant des coqs. Anaïs venait d'émerger de son sommeil. Elle était fatiguée. Plus que les jours précédents. Elle avait un peu mal à la tête. Elle se leva sans bruit, et laissa Léa dans la tiédeur de ses rêves. Elle appuya sur l'interrupteur du couloir, mais l'ampoule ne diffusa aucune lumière. La porte de la chambre d'ami était ouverte. Elle entendait des petits bruits venant de la cuisine. Elle en conclut que sa mère s'était déjà levée. Les lueurs de l'aube entraient par la porte donnant sur la véranda. Habillée d'un bas de jogging et d'un tee-shirt, des savates aux pieds, Anaïs traversa la pièce qui faisait office de salon et de salle à manger. Elle se dirigea vers les toilettes. Par réflexe elle appuya sur l'interrupteur. Pas de lumière, si ce n'est les lueurs naturelles qui entraient par les nacos.

Après avoir uriner, elle passa dans la salle de bain se laver les mains. Puis le visage. La porte de la chambre de tatie Julie était toujours fermée. Visiblement Olivier et Julie n'étaient pas encore levés. La porte de la cuisine était entr'ouverte. Anaïs poussa la porte, et trouva sa mère debout, en blouse et en chaussons. Devant elle, sur un des quatre feux de la plaque de cuisson au gaz, se trouvait une casserole d'eau qui commençait tout juste à bouillir. Il y avait aussi une cafetière électrique, le couvercle relevé. Sophie prit une première tasse d'eau frémissante et la versa délicatement dans le filtre. Une bonne odeur de café embauma la pièce. Sophie tourna la tête vers la droite et sourit à sa fille.

Anaïs la di – Bonjour.

(– Bonjour, dit Anaïs.)

– Bonjour. Ou la byin dormi ?

(– Bonjour. Tu as bien dormi ?)

Anaïs soupira. Elle avait les yeux cernés.

– Mwin lé fatigé...

(– Je suis fatiguée...)

Son moman la demann aèl – Ankor bann mové rèv ?

(– Encore des cauchemars ?, lui demanda sa mère.)

Anaïs hocha la tête. Depuis une semaine, toutes les nuits elle rêvait de scènes de combat. Encore un phénomène étrange qu'Anaïs attribuait à la boule noire.

Le décor était soit une clairière dans une forêt lugubre, soit une plaine désertique. Elle était toujours armée d'un glaive et d'un bouclier. Deux type d'adversaires. Deux ou trois humains, parfois plus, lorsqu'elle se battait dans le désert. Quand ça se passait dans la forêt, elle se faisait attaquer par des lianes. Elles surgissaient de toutes parts pour fondre sur elle tels des serpents. Il n'y avait pas de fuite possible. Elle devait se battre pour défendre sa vie. Parfois, elle se rendait compte qu'elle était en train de rêver. Ce n'est pas pour autant qu'elle arrivait à s'extirper de ces rêves lucides. Quand elle se réveillait, le plus souvent en sursaut, c'était qu'elle venait de se faire tuer ou blesser gravement. Ce qui arrivait environ une fois sur deux. Pourtant, elle se battait de mieux en mieux au fil du temps. Mais au fur et à mesure qu'elle gagnait en force et en rapidité, les adversaires humains étaient plus forts ou plus nombreux, les lianes plus rapides et plus coriaces.

Tout comme ses armes, le scénario de sa défaite était toujours le même. Dans la plaine, elle tombait sous les coups d'un adversaire

arrivant dans son dos. Dans la forêt, les lianes finissaient par s'enrouler autour de ses membres, pour venir ensuite enserrer son corps. Elle poussait en rêve des cris de douleur. Puis la pression exercée comprimait progressivement son corps d'enfant jusqu'à ce qu'elle succombe ou qu'elle se réveille en sueurs.

Elle se souvenait parfaitement de ces rêves. Elle livrait jusqu'à cinq ou six combats au cours d'une même nuit. Ils paraissaient tellement réels. Au petit matin elle ressentait une grande fatigue. Ce qui l'obligeait à faire une ou deux siestes réparatrices par jour.

Le dernier rêve qu'elle avait fait cette nuit l'intriguait. En plein combat, esquivant l'attaque d'une liane, tranchant une autre d'un coup d'épée, Anaïs s'était dit qu'elle allait sûrement mourir dans d'atroces souffrances. Encore. Et puis, face aux douleurs qui se profilaient, à la mort imminente, un éclair de lucidité avait frappé son esprit, lui suscitant cette réflexion. « C'est un rêve. Tout est possible. Tout ce que je veux est possible. Je ne veux plus être seule. Je veux de l'aide. Je veux vivre... ». Puis Anaïs avait senti une présence. Elle avait tourné la tête vers la droite. Une femme était apparue. La même armure, le même bouclier, la même épée. Elle ressemblait étrangement à Anaïs. Un sourire sur chaque visage. Anaïs n'avait pas tardé à comprendre. Cette femme, c'était elle, adulte. L'une avait bondi à droite, l'autre à gauche, esquivant, sautant, tranchant les lianes... Peu de temps après, le rêve avait pris fin. Avant la fin du combat. Elle n'était ni victorieuse, ni blessée ou morte. C'était la première fois que cela arrivait.

En préparant son bol de lait, Anaïs repensait à son cauchemar. Le combat sans fin. La force de la sagesse et de la maturité venant à son secours.

Réveillée par l'odeur du café, Julie s'était levée. Anaïs était partie s'installer sous la véranda. Elle attendait que son bol de lait refroidisse.

disse un peu. Sophie finissait de faire couler le café. Sa sœur entra dans la cuisine.

Julie la di – Bonjour.

(– Bonjour, dit Julie.)

Sophie la demann aèl – Ou la pas inn bone nuit ?

(– Tu as passé une bonne nuit ?, lui demanda Sophie.)

Sophie avait regardé Julie et haussé les sourcils en la questionnant. Avec ce petit sourire et un éclat particulier dans le regard. Julie n'était pas du tout gênée par la signification réelle de cette question. Il était évident pour elle que sa sœur faisait allusion au fait qu'elle n'avait pas vu Olivier depuis plus de deux semaines.

Julie la souri et la réponn – Wi. La nuit la la fé amwin du byin.

(– Oui. Cette nuit m'a fait du bien, répondit-elle en souriant.)

Des mots supplémentaires étaient évidemment inutiles. Ses yeux n'étaient que bonheur, sa joie des reflets subtiles.

– Ou ve in kafé ?

(– Tu veux un café?)

– Wi. Avèk de suk, silteplé.

(– Oui. Avec deux sucres, s'il te plaît.)

Anaïs avait bu son bol de lait. Les deux femmes sirotaient leurs cafés.

Toudinkou Anaïs la di – Si li rès, sré pa korèk kash ali la vérité.

(– S'il reste, il ne serait pas correct de lui cacher la vérité, dit soudain Anaïs.)

Sophie la rajouté – Astèr li fé parti de la famiy. Non ?

(– Maintenant il fait partie de la famille. Non ?, ajouta Sophie)

Julie la di – Anaïs... ou koné son frèr té tué par in dragon.

(– Anaïs... tu sais que son frère a été tué par un dragon, dit Julie.)

– Mi koné. Mwin té la kan zot la parl de sa.

(– Je sais. J'étais là quand vous en avez parlé.)

Sophie ne tarda pas à allumer la radio. « ... tous ceux qui nous rejoignent. Merci d'être fidèles à Radio Kréol. Vous êtes sans doute très nombreux à être à l'écoute de ce flash spécial. Les Géants et les lianes-bambou changent le paysage de l'Île de jour en jour. Comme nous vous l'annoncions hier dans la soirée, le préfet va faire ce matin un point sur la situation. Sans plus attendre je laisse la parole à monsieur Blason, préfet de La Réunion. Bonjour Monsieur le Préfet. »

La voix chaleureuse d'Emma, l'animatrice, fut remplacée dans le poste par celle du préfet. Grave. Solennelle.

« Bonjour à tous. Oui comme vous venez de le rappeler, il était important de faire le point ce matin. Il est vrai que la situation est préoccupante. Mais nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour apporter des solutions aux problèmes causés par l'envahissement de ces plantes. Tout d'abord, je tiens à dire que le dispositif mis en place depuis lundi a donné de bons résultats. Il continuera à être mis en œuvre pour cette journée de jeudi. Tous les véhicules militaires restent donc principalement affectés au ravitaillement des commerces alimentaires et des pharmacies. Pour les villes et les villages qui ne sont pas accessibles par la route, les hélicoptères feront dès ce matin des rotations. Concernant les problèmes électriques, je laisserai juste après la parole au directeur régional d'EDF. Pour les foyers qui ont encore l'eau courante, faites des réserves d'eau. On le sait maintenant, à terme les ra-

cines des Géants détruiront la majeure partie des canalisations. Pour ce qui est des carburants, la liste des stations qui ont encore du carburant ou des bouteilles de gaz sera communiquée juste après ce flash. Je rappelle à la population qu'il est important de limiter autant que possible les déplacements en voiture. Ne prenez la route que si cela est vraiment nécessaire... »

Oui, la situation était préoccupante. Dès samedi soir quelques magasins et quelques boutiques avaient été visités. Des témoignages parlaient aussi de maisons attaquées par des bandes armées. Cela avait eu lieu à Saint-Denis, au Port, à Saint-Gilles, à Saint-Benoît et au Tampon. Certains quartiers étaient privés de téléphone. Et même quand on pouvait appeler les forces de l'ordre, il leur était impossible de réagir rapidement. Les difficultés de circulation, le nombre croissant d'appels. Depuis quelques jours, certains opportunistes profitaient du chaos grandissant pour agir à leur guise. En cas de danger, certains habitants ne pouvaient compter que sur eux-mêmes ou sur leurs proches.

Ce climat d'insécurité avait conforté Sophie dans sa décision de rester chez Julie. Il valait mieux rester là, en attendant de voir comment allait évoluer la situation.

De fait, elle s'aggravait de jour en jour. Un constat amer que chacun pouvait faire. Il avait suffi d'une semaine pour que La Réunion change de visage. Les villes et les villages, les forêts et les champs, les ravines et les montagnes, tout était méconnaissable.

La plupart des Géants mesuraient déjà une centaine de mètres. Plus de cent vingt pour certains. Ceux qui étaient proches de la mer ou d'un cours d'eau étaient plus grands que la moyenne. Les troncs faisaient parfois jusqu'à dix mètres de diamètre. Les dégâts se chiffraient à plusieurs centaines de millions d'eurodollars. Les branches immenses s'épalaient dans toutes les directions. Certaines feuilles parmi

les plus grosses étaient assez larges pour servir de parapluie. Le feuillage touffu créait une zone d'ombre qui pouvait couvrir tout un pâté de maisons. Des racines aériennes avaient bourgeonné à partir des branches, descendant jour après jour vers le sol.

Certaines lianes-bambous étaient assez larges pour cacher complètement un homme. Celles qui avaient envahi les plus grands immeubles étaient monté jusqu'au dernier étage en quelques jours. D'autres avaient pris d'assaut les pylônes qui soutenaient les fils à haute tension. Les zones privées d'électricité étaient de plus en plus nombreuses. Maintenant qu'elles surpassaient les tuteurs artificiels les plus hauts, les lianes assez proches s'entrelaçaient, se soutenaient mutuellement, pour continuer à croître en un ensemble plus ou moins rectiligne. Encore quelques jours et leurs vrilles pourraient agripper les racines aériennes des grands arbres aux feuilles rondes.

Les Géants et les lianes-bambou avaient peu à peu coupé les axes routiers vitaux pour l'économie de l'Île. Les routes nationales et les départementales étaient obstruées à de nombreux endroits. Sur certains tronçons on circulait difficilement. Sur d'autres, même les véhicules légers ne pouvaient plus passer. Pour pallier aux problèmes dus à fermeture de la route du Littoral et celle de la Montagne, des bateaux faisaient la navette entre le Port et le petit port de Sainte-Marie.

Là où c'était possible on avait mis en place des bretelles pour contourner les énormes troncs. Mais la croissance accélérée de ces maudites plantes rendait ces déviations rapidement impraticables. Les renforts à la base des troncs continuaient à soulever et à fissurer le béton ou le bitume. On devait le plus souvent se contenter d'une piste de terre, cahoteuse, qui ne pouvait être empruntée que par des 4x4. À certains endroits, les TRM 2000, des camions de l'armée, pouvaient encore passer.

Les grandes artères routières bouchées, l'Île s'asphyxiait rapidement. Le carburant était rationné. Le Port, la Possession et Saint-Paul étaient les régions les moins gravement touchées par la pénurie. Ailleurs, seuls les véhicules prioritaires avaient le droit de s'approvisionner dans les rares stations qui avaient encore du carburant. Dans la plupart des pharmacies, plusieurs médicaments étaient déjà en rupture de stock.

Les cuisines centrales avaient du mal à livrer les repas quotidien pour les hôpitaux, mais aussi les établissements médico-sociaux. Les cris des ventres affamés brisaient une à une les règles strictes d'hygiène et de sécurité alimentaire. On faisait avec les moyens du bord, du mieux qu'on pouvait. L'Éducation Nationale avait plié devant les problèmes de transport et de logistique alimentaire. Les deux semaines de vacances auraient dû prendre fin dans quelques jours. On avait pas eu d'autre choix que de reconduire les congés des enfants pour une durée indéterminée.

Dans toute l'Île, les immeubles et les maisons individuelles continuaient d'être envahis par un quantité impressionnante de lianes-bambou. Un peu partout, surtout dans les villes, de nombreux logements devenus inhabitables avaient dû être évacués. Certaines personnes étaient accueillies par des membres de leur famille, ou par des voisins. D'autres avaient été installées dans les établissements scolaires épargnés ou dans des camps érigés en urgence par les militaires et la sécurité civile. Face aux nombre toujours croissant de logements détruits ou devenus dangereux, d'autres bâtiments avaient été réquisitionnés. Des stades, des bibliothèques, des cinémas, des salles de réception...

Les rouages de l'économie étaient arrêtés ou tournaient au ralenti. Personne n'était en mesure de dire comment allait évoluer la situation. Très vite les produits de première nécessité avaient commencé à manquer dans les commerces. Bien sûr les prix avaient flambé. La raison invoquée était le surcoût lié au transport. De fait, il ne restait

maintenant plus grand chose dans les rayons. Et le réapprovisionnement devenait de plus en plus problématique. Il se faisait au compte goutte. Sur les routes, les camions avaient laissé la place aux 4X4 civils et militaires, plus à même de franchir les obstacles imposés par cette flore envahissante et destructrice.

Des bruits couraient selon lesquels certains commerçants faisaient des réserves de nourriture. Des stocks relativement importants qu'ils réservaient pour les besoins de leurs familles ou qu'ils comptaient revendre plus tard à prix d'or. On disait aussi que certains essayaient de se procurer des armes pour faire face aux pillages. D'autres, plus prévoyants, avaient déjà depuis longtemps de quoi défendre leurs biens.

Alors que certains avaient le réflexe de stocker, d'autres avait celui de la fuite. Comme les long-courriers ne pouvaient plus décoller, on se rabattait sur l'Île Maurice ou Madagascar. Quitter l'Île au plus vite. Le temps pressait. Les places étaient limitées. Les billets étaient hors de prix.

Ce matin là, outre les appels pour les problèmes de ravitaillement, plusieurs auditeurs avaient appelé Radio Kréol pour parler des difficultés à aller fleurir les tombes en ce premier novembre. Énormément de personnes ne pourraient pas le faire aujourd'hui. Et elles le regrettaient amèrement.

Le soleil était levé depuis plus d'une heure. Olivier finissait de boire son café sous la véranda. Anaïs était venue s'asseoir en face de lui. Seule. Son regard grave croisa celui d'Olivier. D'un geste lent, il éloigna la tasse vide qui se trouvait juste devant lui. Il regarda Anaïs avec un air surpris. Il ne l'avait vue que trois ou quatre fois, à divers occasions. La seule fois où il lui avait adressé la parole, ils n'avaient échangé que des banalités. Que pouvait bien lui vouloir cette fillette qui le regardait de façon aussi sérieuse à une heure aussi matinale ?

Anaïs la di avèk li – Olivier, i fo mi koz avèk ou.

(– Olivier, je dois te parler, lui dit Anaïs.)

Sophie était dans la cuisine, occupée à faire la vaisselle. Julie préparait un bol de céréales pour Léa, qui venait tout juste de se lever.

– Mi ékout aou.

(– Je t'écoute.)

– Mwin lé vréman dézolé pou out frèr. Mi konésé pa li, mé mwin lé sinsèrman dézolé.

(– Je suis vraiment désolée pour ton frère. Je ne le connaissais pas, mais je suis sincèrement désolée.)

Le ton employé par la fillette étonna Olivier. Ce qui l'étonnait encore plus c'était le fait qu'elle lui parle du décès de son frère cadet.

– Mi konpran pa.

(– Je ne comprends pas.)

– Sak mi sa dir aou sé riyink la vérité. Si ou krwa pa mwin, Moman lé la pou témwanyé...

(Ce que je vais te dire c'est la stricte vérité. Si tu ne me crois pas, Maman est là pour témoigner...)

Anaïs prit soin de bien choisir ses mots. Pour Olivier, le fait qu'elle ne s'exprimait pas comme une enfant continuait à donner à cette conversation un caractère étrange. La gravité des mots et son regard sérieux donnaient du crédit à ce qu'elle disait. Elle commença par parler de la découverte de la boule noire, puis de son coma pendant l'attaque des dragons. Elle lui exposa la chronologie des événements, en faisant ressortir ce qui était factuel et ce qui était de l'ordre des suppositions. Olivier écoutait, attentivement. Il avait l'esprit ouvert. Mais ce que lui disait Anaïs était tellement extraordinaire qu'il avait du mal à la croire. De temps en temps, il reformulait les dires de la fillette,

pour être sûr de bien comprendre. Elle en était aux changements qui la touchaient quand elle utilisa la télépathie.

– Mi voulé absoluman dir aou tout la vérité. Mi koné pa si tout sak la arivé lé vréman ma fot. Sak lé sur, sé k'mi san amwin rèsponsab.

(– Je voulais absolument te dire toute la vérité. Je ne sais pas si tout ce qui est arrivé est vraiment de ma faute. Ce qui est sûr, c'est que je me sens responsable.)

Une larme avait perlé sur une de ses petites joues. Anaïs l'essuya d'un revers de main.

Olivier la di aèl – Anaïs, pou mwin lé simp. Sé in dragon la tué mon frèr. Sé pa ou. Pou mwin, sé pa out fot.

(– Anaïs, pour moi c'est simple, lui dit Olivier. C'est un dragon qui a tué mon frère. C'est pas toi. Pour moi, c'est pas de ta faute.)

En début d'après midi, un autre bruit courait déjà sur les radios locales. Certains firent le rapprochement avec le premier. Dans la soirée, la rumeur fut confirmée. C'était officiel. La Réunion était en quarantaine. Aucun avion, aucun bateau ne pouvait plus quitter l'Île.

Le Conseil de Sécurité des Nations Unies avait pris cette décision dans la matinée. Vers onze heures, heure de New-York. Les discussions entre les seize membres du Conseil avaient duré un peu moins de deux heures. Les six membres permanents, Israël, l'Union Nord-Américaine, les États-Unis d'Europe, le Royaume-Uni, la Chine et l'Australie avaient voté oui. Les dix autres nations présentes avaient suivi. La décision avait été unanime. Le risque de voir les spores ou les graines de ces plantes se propager à d'autres régions du monde était réel. Personne ne voulait prendre ce risque. Quelque soit le prix à payer, il fallait circonscrire la zone d'invasion de façon draconienne.

En déplacement en France, suite aux dernières émeutes survenues à Marseille, la présidente des États-Unis d'Europe, Alexandra Schumann, avait été interpellée par un journaliste d'origine réunionnaise.

– L'Île de La Réunion est en quarantaine par décision du Conseil de Sécurité des Nations Unies, Madame la Présidente. Aucun navire ne peut quitter la zone envahie par les plantes exogènes.

– Votre question s'il vous plaît, lui avait lancé un des conseillers de la présidente.

– J'y viens tout de suite. Aucun armateur ne voudra sacrifier son porte-conteneurs. Prenant en compte ces faits, ma question est simple Madame la Présidente. Comment la population réunionnaise va-t-elle être ravitaillée ?

Madame Schumann, après lui avoir fait remarquer que ce n'était pas le sujet de la conférence de presse, avait simplement répondu que « ...des mesures allaient être prises pour faire face à ce problème ». Et un autre journaliste posa une autre question. Elle concernait cette fois Marseille et les troubles sociaux qui dégénéraient.

Chapitre 16 / Vu à la télé

Cela faisait maintenant dix jours que l'Île était en quarantaine.

Les Géants avaient continué à grandir pour atteindre des dimensions titanesques. Inexorablement. Les fortes averses qui avaient arrosé l'ensemble de l'Île la semaine précédente y étaient sûrement pour quelque chose. Quatre cents, cinq cents mètres. On ne savait plus très bien. Les troncs faisaient une cinquantaine de mètres de diamètre, parfois plus. Les renforts s'épandaient sur plus d'un hectare.

Les lianes-bambous et les racines aériennes des Géants avaient fini par se rejoindre, et s'emmêler. Plusieurs racines, aussi larges qu'un bras humain, venaient s'enrouler autour des lianes vertes et lisses. Avec les fortes pluies, les tiges creuses des lianes-bambous s'étaient remplies d'eau, grâce aux trous circulaires au-dessous de chaque nœud. On avait vu se développer des racines plus petites et plus claires. Elles allaient puiser dans ces réserves aériennes, contenant chacune des dizaines de litres d'eau. Les grosses racines, formant un ensemble torsadé, descendaient le long des lianes-bambou. À une certaine hauteur, elles s'écartaient des tiges vertes, obliquant vers le sol pour s'y enfoncer.

Ainsi, à la périphérie de chaque arbre, à plus de cent mètres du tronc, il s'était formé de nombreux arcs-boutants fortifiant efficacement le titan végétal.

Même quand le soleil était au zénith, l'ombre que projetait un Géant s'étendait sur plusieurs hectares, couvrant parfois tout un quartier. Aucune feuille n'était encore tombée au sol.

On ne pouvait pas faire cent mètres sans faire face au vert lisse des lianes inextricablement mêlé au gris rugueux des racines. Partout où on regardait, les entrelacements symbiotiques s'imposaient à la vue. Certaines obliques, d'autres verticales, elles zébraient le paysage, comme les barreaux d'une prison végétale. De fait elles avaient restreint peu à peu les possibilités de déplacement des machines, et par conséquent des hommes.

Bravant la quarantaine, certains avaient essayé de quitter l'Île en bateau. Des témoignages convergents rapportaient que les embarcations avaient été détruites avant qu'elles n'atteignent le large. Explosées. Coulées. Il y avait peu de raisons de douter de la sincérité de ces témoignages. Les forces de l'Alliance prouvaient, à ceux qui en doutaient encore, que dans certains cas elles pouvaient être sans pitié.

L'économie était au point mort. Une fois leurs rayons vides, de nombreux commerces d'alimentation avaient fermé leurs portes. Seuls quelques libres-services, quelques supérettes, restaient encore ouverts. Ils étaient approvisionnés par des militaires. Certains soldats étaient affectés jour et nuit à la surveillance de ces magasins d'alimentation.

Les importations ne pouvant plus se faire, les pouvoirs publics disaient vouloir gérer au mieux les vivres disponibles. Pour cela, les ressources des exploitations agricoles avaient été réquisitionnées par l'armée. Sous la surveillance des militaires, les abattoirs avaient tourné à plein régime. Quelques jours. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de bêtes à abattre.

Bien sûr on avait dit aux exploitants qu'ils seraient dédommés plus tard. Pour gagner du temps, on avait juste noté sur des bons la nature de ce qui était réquisitionné ainsi que les quantités. Les bons seraient chiffrés en eurodollars quand tout rentrerait dans l'ordre. Cela renvoyait à un hypothétique retour à la normale. Certains ne se faisaient guère d'illusions sur les probabilités de se voir restituer le fruit de leur labour. D'ailleurs, si on les avait payés immédiatement, cela

n'aurait pas changé grand chose à court terme. L'argent n'a de valeur que s'il y a des choses à acheter. Et au fil des jours, c'était de moins en moins le cas sur l'Île.

Sans électricité, les systèmes de paiement électronique étaient dans de nombreuses régions totalement hors service. À défaut de carte de paiement et de « puce péi », on se rabattait sur les chèques. On utilisait aussi, dans une moindre mesure, les espèces. Les billets étaient devenus rares. Depuis plusieurs années tous les pays de l'Alliance avaient fait en sorte de restreindre peu à peu leur utilisation.

Des tickets de rationnement avaient été mis en place. Des bruits couraient selon lesquels certaines familles, parmi les plus riches, étaient privilégiées. Selon la préfecture, il n'y avait aucun passe-droit. La distribution se faisait de façon équitable. Mais le doute persistait. Certains, bénéficiant de relations influentes, devaient sûrement avoir des stocks importants de denrées non périssables. Ce qui était sûr, c'était que personne ne savait réellement combien de temps allait durer la quarantaine.

Il y avait dans les écarts quelques animaux abattus clandestinement. La pénurie et les difficultés de transport faisaient qu'un peu partout on en venait au troc de nourriture. Du manioc ou des patates douces contre de la viande. Quelques mains de bananes contre une pinte de riz. Certains, surtout ceux qui habitaient les villes, n'avaient pas grand chose à échanger. La faim commençait à tennailler les estomacs. Contrairement à d'habitude, on ne voyait pas de fruits pourrir sous les manguiers. En ces temps de disette, la nécessité les faisait disparaître aussitôt qu'ils touchaient le sol. En mâchant un morceau de canne à sucre pour tromper la faim, certains lorgnaient les letchis. Sur de nombreux pieds, ils commençaient tout juste à rougir.

Le système médical, anémié par le manque de médicaments et l'absence d'une bonne partie du personnel, faisait avec les maigres moyens dont il disposait.

L'espoir c'était ces hélicoptères qui devaient apporter des vivres et des médicaments. Ils viendraient. Bien sûr qu'ils viendraient. Le préfet l'avait annoncé officiellement sur les ondes. On le savait, parmi les nombreux bâtiments qui étaient là, au large des côtes réunionnaises, il y avait plusieurs porte-hélicoptères. Mais pour l'instant, on ne voyait rien venir. On attendait. Et les maigres réserves de nourriture diminuaient. Très rapidement.

Les images de ce qui se passait à La Réunion avaient été diffusées sur toutes les chaînes d'informations européennes et étrangères. Jour après jour, le monde avait suivi l'évolution du phénomène. Les images filmées par des journalistes, et aussi celles des militaires des Fazsoi. Mais depuis trois jours, les images ne se renouvelaient pas.

Il n'y avait plus de liaison internet ou téléphonique entre La Réunion et le reste du monde. Les racines des Géants avaient endommagé les trois câbles sous-marins de liaison à proximité des côtes. En quelques jours, l'un après l'autre, les câbles ravenal, néocom, et enfin le câble safe avaient été mis hors service. Concernant les liaisons satellitaires, seules les liaisons descendantes fonctionnaient. En clair, on pouvait encore recevoir mais on ne pouvait plus émettre. Depuis trois jours, quelque chose brouillait les signaux émis vers les satellites de communication depuis les stations de l'Île.

Et puis ils étaient apparus. Noirs, légers, autonomes, mesurant une trentaine de centimètres, volant avec certaine virtuosité. Les drones espions. Un corps de libellule d'où sortait quatre tiges, avec au bout de chacune un anneau où tournait une hélice. Six pattes leur permettait de se poser sur n'importe quel support. Se déplaçant entre les

immeubles, entre les Géants, les libellules cherchaient des images pouvant intéresser les militaires de l'Alliance Transatlantique.

Épargné par les plantes, Le Quotidien était le seul journal papier de l'Île qui avait pu résister au chaos. Il avait continué à paraître, avec néanmoins un tirage beaucoup plus faible du fait des difficultés de livraison. Mais en début de semaine, privé d'électricité, ses rotatives étaient restées immobiles, silencieuses. Antenne de Bourbon pouvait se permettre le luxe d'émettre en continu quand il faisait beau. Son installation photovoltaïque n'était pas à l'ombre d'un Géant. La principale chaîne concurrente n'émettait que deux ou trois heures par jour. La chaîne publique économisait le carburant qui servait à produire l'électricité. Plusieurs stations de radio fonctionnaient encore.

L'information qui retenait depuis quelques jours l'attention de la population réunionnaise, c'était les razzias organisées par des bandes armées dans la plupart des villes. Des bandes organisées qui comptaient parfois plus d'une centaine d'individus. Des fusils à pompe, des pistolets, des fusils à canon scié. Ils s'attaquaient aux réserves « personnelles » de certains commerçants ou particuliers. Et d'après les bruits qui circulaient, ils ne choisissaient pas leurs cibles au hasard. Certaines bandes agissaient en plein jour, en s'arrangeant pour tenir à distance les militaires et les forces de police. Des dizaines de carcasses de voitures pour former des barricades. Parfois on y ajoutait des encombrants et des pneus, et on incendiait les barrages. Certains avaient même utilisé des bombes artisanales contre les véhicules militaires. Les pillards n'hésitaient pas à tirer pour tuer. Officiellement, les combats pour la nourriture avaient fait en quatre jours une vingtaine de victimes.

Les écarts étaient jusqu'à maintenant relativement épargnés. Dès les premiers échos des pillages, on s'était organisé dans les Hauts. Des pères de famille courageux avaient formé de petits groupes armés qui montaient la garde à des points stratégiques autour des quartiers.

La case de la famille Boyer était relativement grande. À l'arrière de la maison, il y avait un jardin potager. Sur la plus grande partie du « jardin bitasion » poussait du manioc, des lianes de patate douce, du maïs. Entre la treille de raisins et ces quelques cultures vivrières, des pieds de tomates, du piment, du thym, quelques touffes de persil. Des bananiers et quelques arbres fruitiers. Dans le poulailler, il restait trois poules « péi » et deux « canards manille ».

Ce matin là, Mélanie était occupée à réchauffer le peu de riz qui restait du dîner de la veille. Elle avait tout mélangé dans la marmite. Le riz, les haricots rouges et le peu de cari poulet qui restait. Elle avait rajouté quelques piments verts écrasés dans le pilon. Des piments fraîchement cueillis dans le jardin. Un bon riz-chauffé, pour bien commencer la journée.

Dylan était dans la cour, sous la treille de raisins. Sur la table de jardin en plastique blanc, il y avait un seau d'eau. Il finissait de laver le manioc que son père avait arraché le matin même. Il jeta l'eau boueuse, pour remettre de l'eau propre afin de bien les rincer. Il coupa ensuite la peau d'une des racines tubéreuses dans le sens de la longueur. Puis il posa le couteau, et enleva la peau. Elle se décollait facilement, révélant la blancheur immaculée du manioc. Il coupa la racine en quatre morceaux d'une dizaine de centimètres qu'il mit dans une grande marmite. Il prit une autre racine...

Jean-Luc était parti chez Camille échanger un peu de sa récolte contre des fruits à pain.

En temps normal, il n'y avait que lui et ses parents pour manger les « légumes lontan ». Mais depuis quelque jours, la situation faisait évoluer les habitudes alimentaires des autres membres de la famille. Cette situation de crise avait une autre conséquence. Elle avait sonné le glas du gaspillage quotidien. Le respect pour la nourriture faisait un retour en force.

Le père de famille revint une heure plus tard, avec son petit sac à dos noir sur l'épaule. Il avait dans la main droite une machette. Sur la lame du sabre on pouvait lire les inscriptions « 32 Dumas Aîné ». Il arriva à la porte de la cuisine. Il posa son « sab 32 » sur la table de jardin. Il transpirait, mais il avait le sourire. Ses baskets étaient pleines de boue. Il les enleva, enfila ses savates, puis entra dans la cuisine. Il posa son sac sur le plan de travail. Puis il commença à se laver les mains dans l'évier.

Mélanie finissait d'étendre quelques vêtements sur un étendoir. Faute d'électricité, depuis deux semaines, c'était elle et Marine qui faisaient la lessive à la main. À défaut de véritable roche à laver, elles se servaient d'une petite table de jardin verte, en plastique.

Mélanie la demann ali – Alor, konbyin fouyapin Camille la done aou ?

(– Alors, combien de fruits à pain Camille t'a donné ?, lui demanda Mélanie.)

Jean-Luc la réponn – Trwa. Mé mwin la done inn Stéphane.

(– Trois, répondit Jean-Luc. Mais j'en ai donné un à Stéphane.)

Il ouvrit la fermeture éclair de son sac à dos, pour en sortir un sac en plastique transparent contenant deux belles laitues. Mélanie, qui s'était rapprochée, avait souri en les voyant. Il était inutile de lui préciser d'où elles venaient. Stéphane, un des cousins de Jean-Luc, habitait à une centaine de mètres. Il faisait un peu de maraîchage et d'horticulture sous serre. Mélanie se disait qu'avec la boîte de maïs qui lui restait, trois ou quatre tomates du jardin, elle allait pouvoir préparer une belle salade. Un morceau d'emmental à couper en dés, c'est ça qui manquait. Le pain aussi. Ils n'en avaient pas manger depuis plus d'une semaine.

Plus d'électricité, plus de téléphone, plus d'internet. Mais contrairement à beaucoup de foyers réunionnais, la famille Boyer n'avait pas de problème pour s'approvisionner en eau. Elle profitait de celle venant d'un captage d'une des petites rivières situées en amont. Sur plusieurs kilomètres, des tuyaux noirs en vinyle amenaient l'eau jusqu'à certaines habitations de Bellevue. C'était bien sûr le cas pour la petite exploitation de Stéphane. Une eau fraîche et limpide venant de la forêt. Les canalisations avaient été un peu endommagées. Mais comme les tuyaux étaient en surface, on pouvait assez facilement les réparer.

Plusieurs fois par jour, des voisins venaient chercher de l'eau chez Stéphane. C'était le plus souvent Dylan et Marine, parfois accompagnés de Lucas, qui faisaient les allers-retours avec des seaux. Julie s'approvisionnait en eau chez un voisin maraîcher, qui cultivait essentiellement des planches de salades.

Les yeux dans le vague, Jean-Luc réfléchissait. Il leur restait un peu de riz. Environ un kilo. Du riz que sa mère leur avait apporté la veille. Ses parents eux-même n'en avaient plus beaucoup. C'était la même chose pour Julie. Jean-Luc savait qu'ils pouvaient encore tenir quelques jours avec les patates douces et le manioc du jardin. Oui, mais après ? On disait que les hélicoptères allaient venir. Mais quand ? Les jours passaient, et bientôt ceux qui auraient épuisé leur maigres réserves auraient faim. Et la faim pousse aux agissements les plus extrêmes. Le temps jouait contre eux. Sans ravitaillement, ils allaient tout droit vers l'abîme. Vers une lutte pour la survie. Jean-Luc en était conscient.

Dans les bas de la Bretagne, plus densément peuplé, on avait déjà les prémices du chaos. Des vols de nourriture, bien sûr. Mais il y avait plus grave. Samedi une vieille dame qui vivait seule avait été retrouvée morte chez elle, le crâne fracturé. Les placards avaient été vi-

dés, la bouteille de gaz emportée. Lundi un différent entre voisins pour un régime de bananes avait tourné au drame. Des coups de sabre, un homme qui se vide de son sang. Son fils submergé de douleur et de haine qui sort un fusil. Deux morts.

Et puis il y avait cette histoire de disparition. D'après le bruit qui courait, trois personnes auraient disparu. Des personnes qui vivaient seules. Les voisins avaient juste constaté que leur habitation était vide. Il n'y avait pas d'explication au fait qu'elles s'étaient évaporées du jour au lendemain. Mais après tout, ce n'était peut-être qu'une rumeur.

Le sentiment d'insécurité grandissait. Certes il y avait les militaires, et les forces de l'ordre, mais ils patrouillaient surtout dans les agglomérations. À pied, à moto, en 4x4, ils allaient où ils pouvaient. Et comment les appeler ? Même si on arrivait à le faire, ils ne se déplaçaient que pour des choses vraiment graves. Les crimes de sang. Sûrement pas pour un vol. Dans les écarts, les habitants ne pouvaient plus compter sur eux.

Ici, à Bellevue, Jean-Luc connaissait pas mal de monde. Beaucoup étaient des cousins, plus ou moins éloignés. La faim allait-elle transformer des personnes qu'il avait l'habitude de croiser régulièrement en ennemis, en concurrents féroces prêts à se battre pour la nourriture ? Et les habitants des Bas, n'allaient-ils pas finir par venir chercher dans les Hauts de quoi remplir leurs estomacs ? Jean-Luc était d'un naturel méfiant. En début d'après-midi, il avait ressorti ses deux fusils. Il les avait nettoyés et graissés. Ce qu'il n'avait pas fait depuis longtemps. Son fusil de chasse calibre 12 et sa carabine 22 long rifle étaient prêts, au cas où.

Une fois les fusils rangés, il s'était réchauffé un café dans une petite casserole. Il le buvait derrière, sous la véranda. Il entendit soudain Dylan, qui se trouvait à l'avant de la case, l'appeler en criant.

– Papa...

Jean-Luc ne répondit pas. Si ça avait été vraiment important Dylan aurait dit de quoi il s'agissait. Il souffla sur son café, en but une gorgée. Au bout de quelques secondes Dylan arriva vers lui. Il arborait ce sourire qu'il avait souvent quand il allait faire une blague ou dire une connerie.

– Papa. Bagèt lé devan baro. Mwin la di ali rant, vyin koz èk ou. Mé li ve pa. Li la di aou vyin war ali.

(– Papa. Baguette est devant le portail. Je lui ai proposé de rentrer pour venir te parler. Mais il a refusé. Il te demande de venir le voir.)

Dylan, en plus de sourire, rigolait doucement.

Jean-Luc balança la tête de droite à gauche. En souriant.

– Konbyin d'fwa mwin la fine dir aou apèl pa li Bagèt ? Ou ko-né byin li ièm pa i apèl ali konm sa.

(– Combien de fois je t'ai répété de ne pas l'appeler Baguette ? Tu sais bien qu'il n'aime pas ce surnom.)

Dylan passa du petit rire au sourire.

– Wè... mé li antan pa mwin li la.

(– Ouais... mais là il ne peut pas m'entendre.)

– Aou.

(– Toi alors.)

Il s'appelait Damien. Il avait un peu plus de quarante ans. Jean-Luc avait raison. Il n'aimait pas ce surnom de « Bagèt ». À jeun ça allait, il ne protestait pas. Mais quand il avait bu il pouvait vraiment se mettre en colère. Certains disaient que ce sobriquet datait du temps où il avait été longiligne, visiblement à une époque antédiluvienne. Les jeunes du quartier, trop jeunes pour avoir connu ce temps là, ne croyaient pas à cette version. D'autres prétendaient qu'une fois, à l'âge

de dix-sept ans, il avait englouti trois baguettes de pain en un temps record. Un pari dont l'enjeu était un pack de bière. Et effectivement, ça collait plus à sa morphologie.

Jean-Luc ne l'appelait jamais « Bagèt ». Non pas qu'il avait peur de lui. Adolescents, ils s'étaient battu à plusieurs reprises. À l'époque, Damien avait un faible pour Mélanie. Jean-Luc était sorti vainqueur de chaque rixe. Et pas seulement parce que à chaque fois Damien était bien plus saoul que lui.

Mais depuis de nombreuses années, Damien buvait modérément. Devenir père de famille l'avait en quelque sorte responsabilisé. Il avait travaillé près de dix ans pour une boîte qui fabriquait et installait des chauffe-eau solaires. Depuis son licenciement il touchait le RSA. Afin d'améliorer les conditions de vie de sa famille, il faisait un peu de maraîchage. Il chassait aussi. Essentiellement le tangué. À quinze eurodollars l'unité, en un mois et demi, soit la durée pendant laquelle la chasse était ouverte, il arrivait à se faire une somme rondelette. Bien sûr, en ces temps de crise, il n'avait pas attendu l'ouverture de la chasse qui avait lieu habituellement mi-février ou début mars. Depuis le début de la quarantaine, lui et son frère étaient monté à plusieurs reprises dans la forêt surplombant Bellevue. À chaque fois, ses trois chiens avaient fait « un vrai festival » comme il disait. Des dizaines de tangués. En temps normal, ils les congelait après les avoir « nettoyer ». Ce qui consistait à les tremper dans l'eau bouillante, enlever les poils et les piquants, et ensuite les vider. Mais malheureusement, la modernité lui avait fait faux bond. Un congélateur sans électricité c'est un peu comme des savates sans brides. Damien avait du revenir à une technique presque oubliée. Le boucanage.

Jean-Luc était loin d'être devin. Mais il savait par avance ce que Damien allait lui proposer. Échanger quelques tangués boucanés contre du manioc ou des patates douces.

Il avait vu juste, et il accepta. Dans les placards, il y avait encore les épices nécessaires pour faire un bon cari tangué, bien pimenté. Il allait cuisiner le cari et cuire le riz au feu de bois. Le kilo de riz y passerait. Bien sûr il allait inviter Stéphane. Peut-être même que son cousin ramènerait une bouteille de vin, si par bonheur il lui en restait. Dylan irait porter un petit bol de cari pour ses parents. Ce soir, on allait mettre des morceaux de feuilles de bananier dans un van. Ensemble, accroupis autour du van, ceux qui appréciaient le « kari ti-muzo » allaient manger avec les doigts.

Un peu plus tard Dylan descendit vers l'école. Il y retrouva ses « dalons », Thomas et Fabien. Après les « check » de salutation, ils se mirent rapidement à l'écart de la route. Ils étaient cachés sous les jamrosats, dans la petite ravine.

Même en plein jour, il faisait très sombre sous le couvert de ces arbres. C'était encore plus vrai depuis qu'ils étaient eux-mêmes à l'ombre du Géant. Depuis quelques jours, c'était le nouveau point de ralliement de la petite bande. Quelques blagues sur le mauvais trip de la veille. Quelques éclats de rire. Thomas expliqua à Dylan comment ils s'était procuré la veille au soir le « qualité mangue-carotte ». Il n'avait pas besoin de lui préciser qu'il devait garder ça pour lui. Et Fabien sortit de ses poches tout ce dont il avait besoin pour « rouler » un « trois feuilles ».

Ils entendaient non loin de là les commentaires de quelques habitants du quartier concernant l'envahissement des plantes et ses conséquences. Certains venaient chaque jour, parfois même plusieurs fois par jour, pour voir les dégâts causés par l'arbre gigantesque.

De sa présence imposante le Géant de Bellevue avait prié les jeunes du quartier d'aller s'amuser ailleurs. Le terrain multisports n'était plus. Le tronc du titan, qui faisait une cinquantaine de mètres de diamètre, avait envahi tout l'espace. Il était entouré d'une dizaine de

renforts. Chacun ressemblait à un mur végétal triangulaire de plusieurs mètres d'épaisseur, avec une base mesurant une vingtaine mètres. Les deux kiosques situés derrière le terrain avait été soulevés, renversés et finalement ensevelis sous la terre remuée par la croissance du mastodonte. La maison de quartier avait été complètement détruite, et l'extrémité des renforts avaient un peu endommagé les bâtiments de l'école. Trois renforts barraient complètement la route. En amont et en aval, sur plusieurs dizaines de mètres, le chemin ressemblait à un gigantesque puzzle. Pour contourner le Géant, il fallait passer dans un sentier nouvellement créé, qui longeait la petite ravine.

Mais à vrai dire, les gens se souciaient plus de savoir ce qu'il allaient pouvoir manger dans les prochains jours que des dégâts causés au réseau routier.

Sur les tronçons de route encore praticables, les véhicules étaient de plus en plus rares. Les dernières gouttes de carburant animaient encore quelques 4x4, quelques motos. On s'attendait à ce qu'ils rendent l'âme dans peu de temps, privés du fluide vital.

Désormais, partout dans l'Île, on se déplaçait surtout à pied, ou à vélo. Ceux qui avaient la chance d'avoir des chevaux ne s'en servaient pas comme monture. Il aurait fallu avoir une case en moins pour agiter ostensiblement de la viande sous les yeux pleins de bave des ventres affamés. La faim rend fou. Entre dévorer des yeux et dévorer tout court, il y a juste un pas que certains franchiraient allègrement, quitte à tuer le cavalier.

À certains endroits en hauteur, sur les collines, on avait une vue d'ensemble des Bas, de Saint-Denis à Sainte-Suzanne. On pouvait facilement se rendre compte que les Géants étaient assez régulièrement espacés. On aurait dit un verger titanesque, mais qui pour l'instant n'avait donné aucun fruit.

Les constructions situées à bonne distance des arbres étaient relativement épargnées. Quelques voitures roulaient sur les portions de

route encore en état. La fourmilière de béton ne grouillait plus d'activité. Ni le nécessaire ni le superflu n'arrivaient plus dans les foyers réunionnais. La manne de la modernité avait tari.

Ceux qui possédaient un groupe électrogène utilisaient le peu de carburant qui leur restait pour le faire tourner. Ils pouvaient ainsi profiter des reliquats de la technologie. La télé par satellite était une fenêtre encore ouverte sur le monde. Mais pour cela, il fallait être dans une aire non couverte par les branches des Géants.

La case de la famille Boyer se trouvait dans une de ces zones où l'on pouvait recevoir. Jean-Luc utilisait le groupe électrogène uniquement pour la télé. Le frigo était vide. Pour l'éclairage ils utilisaient les lampes solaires de jardin, en gardant en réserve les paquets de bougies. Il fallait économiser le précieux carburant. La famille regardait quelques divertissements, mais surtout les informations.

En cet fin d'après-midi, Sophie, Anaïs et Léa avaient fait le déplacement à pied, pour venir chez la famille Boyer. Les images permettaient de tuer l'ennui.

Lucas et Théo se trouvaient dans leur chambre, avec Léa. Ils regardaient des dessins animés. Les grands étaient autour de l'écran plasma du salon. Les adultes et Marine dans le canapé et les fauteuils. Dylan à califourchon sur une chaise. Anaïs quant à elle était assise par terre, sur le tapis.

Les émeutiers de Marseille avait fait des émules dans plusieurs villes d'Europe. L'écran diffusait les images des affrontements entre les forces de l'ordre et la coalition des chômeurs antimondialistes. Des heurts qui duraient depuis quelques jours dans plusieurs villes européennes. Les affrontements les plus violents, à Lille-Roubaix-Tourcoing, avaient fait douze morts et une cinquantaine de blessés parmi

les manifestants. À Madrid, Lyon, et Strasbourg, on avait aussi tiré à balles réelles. Mais les leaders des « Frères de la Liberté » se disaient « déterminés à prouver aux banquiers et à leurs sous-fifres de politiques qu'ils étaient encore capables de passer à l'action. » Des images de magasins éventrés, des murs couverts de graffitis hostiles au gouvernement français, au gouvernement fédéral européen, au Consortium Silverstar.

Le feu des voitures brûlées laissa place au feu qui dévorait un drapeau Nord-Américain. Un court reportage sur la guerre au Niger. Des images de rebelles en liesse défilant dans des pick-up. Ils fêtaient une victoire contre les forces loyalistes. Un drapeau de l'ONU piétiné par des hommes armés de fusils d'assaut. Le rapide commentaire retraçait les derniers faits d'armes de ce « groupuscule » se faisant appelé « djihad imajaghan ». Depuis plusieurs semaines, on parlait régulièrement sur les chaînes info de ces « terroristes touareg ».

On passa des étendues désertiques aux étendues d'eau salé. Sur une musique assez angoissante, on en venait à ce qui se passait au large de La Réunion. Un titre : L'invasion des plantes extraterrestres.

Au début, cette expression, « plantes extra-terrestres », paraissait insolite. Mais elle avait été répétée maintes fois. Et à force, les téléspectateurs, ici ou ailleurs, avaient fini par s'y habituer.

Un plan sur les forces navales des États-Unis d'Europe et de l'Union Nord-Américaine, pendant qu'une voix grave commentait.

« Les forces de l'Alliance Transatlantique sont toujours stationnées au large de l'Île de La Réunion... »

Jean-Luc la di – Ah kan mèm !

(– Ah quand même !, dit Jean-Luc.)

« Cette région ultrapériphérique des États-Unis d'Europe est toujours en quarantaine et sous étroite surveillance militaire... »

Une incrustation en haut à droite de l'écran venait de situer l'Île de La Réunion par rapport au reste de l'Europe. Un petit point rouge clignotait à l'est de Madagascar. En quelques secondes défilèrent les images d'un porte-avion, puis celles d'un porte-hélicoptère, et enfin des vedettes rapides fusant sur les eaux de l'Océan Indien.

« Madame Schumann l'a clairement rappelé, ce qui se passe sur ce petit territoire du bout du monde constitue une menace sérieuse pour notre civilisation. Nous vous rappelons que malgré les efforts des militaires et des scientifiques, on n'est toujours pas en mesure de lutter efficacement contre le développement fulgurant de ces plantes exogènes... »

D'abord les arbres géants de plusieurs centaines de mètres de haut, filmés sous plusieurs angles. Des bâtiments totalement détruits, qui faisaient ressembler certains quartiers à des zones ayant subies des bombardements. Puis s'étaient succédé à l'écran les images des immeubles, des lignes à haute tension, des routes, des quartiers entiers envahis par les lianes-bambous. Des images que la famille Boyer avait déjà vues.

« L'île, qui est en quarantaine depuis une dizaine de jours, est ravitaillée depuis hier par les rotations incessantes des hélicoptères de l'armée de l'Alliance... »

On voyait maintenant un hélicoptère à double rotor décoller d'un porte-hélicoptère. Il était lourdement chargé d'un filet rempli de caisses. Puis on le voyait en vol stationnaire. Le filet posé au sol. Des hommes basanés étaient affairés à le détacher, pour en extraire les cartons.

Jean-Luc la koz for, la di – Bin la mi konpran pu riyin mwin la. La pa parl de sa. Ni su Radio Kréol, ni su Antenne de Bourbon.

(– Là je comprends plus rien, s'exclama Jean-Luc. On n'a pas parlé de ça. Ni sur Radio Kréol, ni sur Antenne de Bourbon.)

Les images qui suivirent le figea dans le silence.

« La situation s'aggrave. Depuis hier un mal étrange frappe les habitants de l'île... »

Filmés d'un hélicoptère, on voyait à l'écran un groupe d'hommes et de femmes ressemblant à des zombies. Ils avaient un démarche rigide, regardaient vers l'hélicoptère en laissant échapper des sons inarticulés, des cris gutturaux plus proches de cris d'animaux que de paroles humaines.

« D'après les dernières images que nous avons reçues, un grande partie de la population serait déjà contaminée. Plusieurs drones d'analyse ont été envoyés sur place. Des prélèvements ont été faits. D'après les experts les résultats des analyses sont extrêmement inquiétants... »

Les images d'un drone espion montrait un drone d'analyse se poser sur l'abdomen d'un cadavre. Un homme noir allongé dans la rue. À proximité, une femme au teint plus clair était agitée de spasmes. Elle avait une mousse blanchâtre aux coins des lèvres.

« Ce virus, inconnu jusqu'alors, s'attaque au système nerveux. Le taux de mortalité reste pour l'instant inconnu. Mais d'après les informations transmises par les militaires des Fazsoi, les morts se comptent déjà par dizaines de milliers alors que le virus a fait ses premières victimes il y a tout juste vingt-quatre heures. Les prévisions les plus pessimistes... »

Devant l'écran plasma les commentaires des uns et des autres traduisaient l'incompréhension et la stupeur.

Sophie la di – Mé si tou sa la lé vré, poukoué i parl pa d'sa su la radio ?

(– Mais si tout ça c'est vrai pourquoi on en parle pas à la radio ?, demanda Sophie.)

– Petèt i vyinn komansé é...

(– Peut-être que ça vient de commencer et...)

Mélanie cherchait ses mots pour continuer sa phrase, mais se rendit compte que les choses s'embrouillaient dans sa tête.

Dylan la di – Zot i wa pa tou sa la sé in gro fake ? Na pwin d'rotasion likoptèr. Na pwin d'virus. Tou sa la sé la blag sa.

(– Vous ne le voyez pas que c'est un gros fake ?, dit Dylan. Y'a pas de rotations d'hélicoptère. Y'a pas de virus. Tout ça c'est d'la connerie.)

Jean-Luc la rajout – Lé pa posib. Si té vré nou noré été o kou-ran. Tou lé jour na d'moun i désann dan lé Ba. Non ?

(– C'est pas possible, ajouta Jean-Luc. Si c'était vrai on aurait été au courant. Tous les jours il y a des gens qui descendent dans les Bas. Non ?)

Les mots laissèrent la place aux pensées. Jean-Luc balançait la tête de droite à gauche. Le regard de Marine balaya tour à tour les visages de sa tante, de son frère et ceux de ses parents. Elle s'arrêta sur Anaïs qui, depuis qu'elle avait vu les images des contaminés, avait fermé les yeux. Marine fronça les sourcils. Réservee, elle ne donna pas son avis. Néanmoins, puisque les autres étaient silencieux, elle prit la parole.

– É ou Anaïs, kosa ou an pans ou ?

(– Et toi Anaïs, tu en penses quoi ?)

Anaïs ouvrit les yeux. Son regard était grave. Elle se leva. Son regard croisa celui de sa mère. Sophie y décela une profonde tristesse. La fillette baissa les yeux. Elle parla d'une voix calme.

– Bann na la fine prann zot désizion. Zot i sa nir èkstermine not tout.

(– Ils ont déjà pris leur décision. Ils vont venir tous nous exterminer.)

Mélanie la di aèl – Anaïs kosa ou rakont ou la ?

(– Qu'est-ce-que tu nous racontes là Anaïs ?, demanda Mélanie.)

Soudain les images du journal de la chaîne d'information LCN laissèrent place à l'image d'un homme en costume sombre. Il avait une voix forte et grave.

« À tous les habitants de l'île. J'ai autorité pour vous parler au nom de l'Alliance Transatlantique. Une entité extraterrestre se trouve sur l'Île de La Réunion. Nous savons qu'elle est capable d'influencer l'esprit humain. Certains d'entre vous sont déjà sous son contrôle. À partir de ce jour, vous êtes tous considérés comme des ennemis de l'Alliance. Des militaires spécialement équipés vont débarquer sur l'île. Tout refus d'obéissance sera considéré comme un acte de rébellion et pourra être puni de la peine de mort. Chacun de vous devra se soumettre à un test qui nous permettra de savoir si vous êtes effectivement sous le contrôle de cette entité. Vous devez rester chez vous ou dans le camps où vous êtes hébergés. Ceux qui tenteront d'échapper au test seront traqués et tués. Nous savons que vous avez faim. Seuls ceux qui se soumettront au test auront de la nourriture. Les rassemble-

ments sur la voie publique sont interdits. Toutes les stations de radios et de télévision de l'île seront d'ici peu sous contrôle de l'Alliance. Toute personne... »

Chapitre 17 / Le message

Était-ce elle l'entité alien dont avait parlé cet homme en costume sombre. Anaïs était perplexe. Pour l'instant, connaître sa nature profonde était secondaire. Il y avait plus urgent.

Elle les avait vus. Clairement. Des troupes armées. Des hommes qui étaient équipés d'armures robotiques. Ça devait être la boule noire qui avait envoyé ces images dans son esprit. Oui, ça ne pouvait être que ça. Deux concepts accompagnaient ces images : « tous » et « mort ». Pour Anaïs, le message était clair. Et il était clair aussi qu'elle devait le transmettre aux autres. Le plus vite possible.

Pouvait-elle le faire ? Elle n'en savait rien. Les Réunionnais étaient plus d'un million disséminés sur plus de deux mille cinq cents kilomètres carrés. Parler à autant de monde par télépathie, ce n'était pas comme s'adresser à quelques membres de sa famille dans le salon. Essayer de les alerter par un autre moyen prendrait trop de temps.

Elle y avait pensé. Diffuser le message par le biais d'une station radio avant l'arrivée des forces de l'Alliance. À moins que les militaires ne soient déjà en train de les investir. Et de toute façon qui la croirait ? Qui allait croire une fillette de neuf ans qui dirait à la population que les forces de l'Alliance allaient venir exterminer tous les Réunionnais jusqu'au dernier ? Même si cette révélation venait d'un adulte beaucoup n'y croiraient pas. Alors une enfant.

Leur parler d'une façon surnaturelle, c'était ça qui allait donner de la crédibilité à son message. Depuis qu'elle avait vu toute cette mascarade à la télé, elle ne pensait qu'à ça. Aurait-elle la puissance psychique suffisante ? Elle devait essayer en y mettant toute sa détermination. Oui, elle pourrait le faire si elle y mettait toute sa volonté. Et

la puissance de cette « chose » l'aiderait sûrement. Il fallait y croire. Y croire vraiment.

Anaïs était assise sur une chaise de jardin, dans la cour. Elle regardait les étoiles et la pleine Lune. En temps normal demain on aurait commémoré l'armistice. Et demain serait peut être le début du massacre. Hasard du calendrier. Ironie du sort. Le sort qui semblait s'acharner sur les habitants de l'Île. Et si « tous » et « mort » ne constituaient pas une mise en garde mais une prophétie ? Non. La fatalité n'est qu'une illusion pensa-t-elle. Chacun peut tracer sa destinée, avec force et courage. Il fallait qu'elle réussisse. Il le fallait.

Elle avait eu le temps de penser à la stratégie des hauts dignitaires de l'Alliance. Pour eux, évacuer la population n'était pas envisageable. Trop de risques de voir s'étendre cet épouvantable fléau végétal. Ça prendrait du temps. Et ça coûterait des milliards d'eurodollars. Il y avait moins risqué et moins cher. Ils voulaient sûrement détruire au plus vite ces maudites plantes à coups de bombes atomiques. Le seul problème c'était la population. La solution était d'agiter dans les média un virus capable de tuer plus d'un million de personnes en quelques jours. Une menace encore plus immédiate que celle de la prolifération planétaire des Géants. Une raison suffisante pour raser l'Île par le feu nucléaire. Puisque depuis La Réunion on ne pouvait plus émettre, il n'y aurait aucun démenti. Quelques bombes H. Toute la planète n'y verrait que du feu. Pour Anaïs, l'hypothèse tenait la route.

Mais si le but était de détruire les Géants, avec plus d'un million de morts comme dommages collatéraux, pourquoi envoyer ces troupes armées ? Anaïs considéra l'armure robotique. Cet exosquelette était une arme nouvelle, une arme à la pointe de la technologie. Une armure qui avait coûté des millions. Elle avait déjà servie dans certains conflits au Proche-Orient. C'était peut-être pour l'Alliance une

bonne occasion de la tester grande échelle ? Tester l'efficacité destructrice d'une telle arme sur une population désarmée. Non, ça n'avait pas de sens. Ils devaient avoir une bonne raison pour déployer des forces au sol. Une raison qui lui échappait.

Sophie venait de sortir de la cuisine. Elle se dirigea vers Anaïs. Elle s'accroupit à côté de la chaise en plastique. Elle prit les petites mains de sa fille dans les siennes. Tendrement.

– Lé tar Anaïs.

(– Il est tard Anaïs.)

Anaïs n'avait pas caché à sa mère ce qu'elle allait tenter de faire. Sophie avait peur. Depuis plusieurs heures, des images harcelaient son esprit. Les images d'Anaïs allongée, inerte sur ce lit d'hôpital. Mais aussi des images de givre, de neige, de mort.

– Wi. Ou na rézon. Lé tar.

(– Oui. Tu as raison. Il est tard.)

– Ou ve vréman fèr sa ? Pourtan ou koné lé danjere.

(– Tu veux vraiment le faire ? Pourtant tu sais que c'est dangereux.)

Des larmes perlaient dans les yeux de Sophie. Anaïs détourna son regard de la Lune. Sa main droite se libéra de la douce emprise maternelle. Elle caressa tendrement le visage de sa mère. Sa petite main rencontra une larme. Puis la fillette l'embrassa sur la joue, en se disant que ce moment de tendresse était peut-être le dernier.

– Mwin na pwin vréman le chwa.

(– Je n'ai pas vraiment le choix.)

– Mi koné, mé...

(– Je sais, mais...)

Sophie ne continua pas sa phrase. Des mots qui auraient été vains. Elle pleurait. Silencieusement.

Sophie était maintenant assise dans le vieux canapé, sous la véranda. Elle s'était dit qu'elle resterait là, dans le noir, prête à intervenir si nécessaire.

Pour Anaïs, c'était comme une évidence. Ils seraient plus réceptifs la nuit, endormis. Elle avait installé un petit tapis dans la cour, sur le gazon. Sous la voûte étoilée, la fillette était assise en tailleur. Il était presque minuit.

La fraîcheur de la brise. Le calme. Fermer les yeux. Les bruits alentours. Au loin, un chien qui aboie. Le chant des grillons. Le frémissement des feuilles sous la brise. Se concentrer. Faire abstraction des bruits. Respirer. Profondément. Estomper ses peurs, ses doutes. Tout ce qui peut parasiter le message. Faire le vide. Demander à cet artefact de l'aider. Maintenant. « Qu'ils entendent le message. Qu'ils entendent le message... ». Le demander comme une prière. Se sentir en harmonie. Les images des soldats équipés d'armures robotiques. Quelques mots simples : « Zot i vyin tue not tout. » (« *Ils viennent nous tuer tous.* »). Les images. Les mots. La projection. Vouloir vraiment. Vouloir intensément.

Et Anaïs ressentit une douleur diffuse. Un sifflement envahit sa psyché. Le sifflement gagna en puissance, pour atteindre son paroxysme au bout d'une dizaine de secondes. Puis le sifflement disparut. Et avec lui la douleur.

Elle le savait. Elle le ressentait. Certains avaient entendu. Oui, quelques centaines de personnes aux alentours. Elle se donna quelques minutes pour se ressourcer. Pour sentir l'énergie intérieure l'envahir à nouveau, et être prête à réessayer. Avec plus de volonté. Plus de puissance. Elle pouvait faire mieux. Oui, maintenant elle en était certaine. Elle pouvait toucher plus de monde. Elle le pouvait.

Pendant plus de deux heures Anaïs avait envoyé le même message. Avec à chaque fois un peu plus de puissance. Elle s'était arrêtée quand elle s'était sentie trop fatiguée pour continuer. Avec un mal de tête carabiné. Mais elle était incapable d'estimer le nombre de personnes qui l'avaient reçu. Peu de temps après, épuisée, la fillette avait regagné la chambre de Léa. Elle avait rapidement sombré dans un sommeil réparateur.

– *Anaïs... Anaïs...*

Anaïs était à la frontière entre le sommeil et la conscience. Une pensée lui vint à l'esprit : « *quatre-vingt mille personnes* ». Elle ouvrit les yeux. Aucune lumière n'éclairait sa chambre. Tout le monde dormait. Et elle entendit de nouveau : « *Anaïs... Anaïs...* ».

– *Qui est-tu ?*, pensa Anaïs.

– *Je m'appelle Manon...*

Une image s'imposa à son esprit. Une cafrine aux cheveux tressés. Puis l'intérieur d'une chambre. Visiblement celle d'une adolescente. Une armoire, un petit bureau avec un ordinateur, des poster-écrans collés sur les murs. « *J'ai 14 ans. J'habite à Basse-Terre,...* ». L'image d'un immeuble vu de l'extérieur. Un immeuble de trois étages. Sur les quatre niveaux, des fenêtres coulissantes. Un simple vitrage dans un cadre en aluminium. Des cages d'escaliers, avec des garde-corps en béton, surmontés d'une barre de fer. Puis Anaïs vit Manon furtivement dans le miroir de l'armoire. « *C'est la boule noire qui m'a dit de t'appeler...* ».

Anaïs la demann aèl – *Ou lé an kontakt avèk la boul nwar ?*

(– *Tu es en contact avec la boule noire ?*, demanda Anaïs.)

– *Mi wa li an rèv depi inn semèn.*

(– Je la vois dans mes rêves depuis une semaine.)

– Nou atandé k'ou difuz le mésaj pou kontakt aou...

(– Nous attendions que tu diffuses le message pour te contacter...)

– Nou ? Mé konbyin zot i lé don ?

(– Nous ? Mais vous êtes combien ?)

– Nou lé a kat. Nou la rélèy out mésaj. Dan le Sud na in pe plu d'vin mil pèrson la resu le mésaj.

(– Nous sommes quatre. Nous avons relayé ton message. Dans le Sud ils sont un peu plus de vingt mille à l'avoir reçu.)

– Koman ou koné ?

(– Comment tu le sais ?)

– La boule noire, lui dit Manon.

Une à une elles prirent contact avec Anaïs. Quelques minutes chacune. Sarah de Saint-Benoît, Océane de Saint-Paul, Lola de Saint-Denis. Anaïs avait maintenant chaque visage en mémoire. Les informations qu'elles lui avaient données correspondaient à la pensée qui lui était venue au réveil. Des dizaines de milliers de Réunionnais avaient reçu son message.

Quatre adolescentes télépathes. Anaïs avait elle-même du mal à y croire. N'était-ce pas plutôt la boule noire qui avait implanté dans leurs cerveaux un système de communication ? Un système capable de traduire les pensées en ondes, puis de les transmettre. Qu'est-ce qui était le plus plausible ? Les « pouvoirs psy » ou la technologie. L'hypothèse de la technologie extra-terrestre était plus vraisemblable. Dans ce cas, cela signifiait que sa mère, ses tantes, mais aussi Claire et Olivier devaient avoir dans leurs crânes des récepteurs.

Le plus important c'était qu'une partie de la population était maintenant au courant de ce qui se tramait. Dans quelques heures, le jour allait se lever. Les forces de l'Alliance attaqueraient peut-être aujourd'hui. Le cœur d'Anaïs était rempli d'un mélange de tristesse et de courage. De la tristesse, car des victimes il y en aurait beaucoup. Du courage, car il n'y avait pas d'autre choix que de se battre. Anaïs se disait que les habitants de l'Île n'étaient pas équipés pour faire face à une telle offensive. Pourtant, ici comme ailleurs, il y avait beaucoup de personnes de bonne volonté. Elles allaient résister, comme elles le pourraient. Oui, elles allaient résister. Elles allaient se battre pour défendre leur vie et celle de leurs proches. Il allait leur falloir du courage, pour se surpasser dans cette épreuve. Et elle, il fallait qu'elle soit prête. Il fallait qu'elle se repose. Encore une heure ou deux...

Chapitre 18 / Les Rouges

Bellevue baignait dans les premières lueurs de l'aube. Le silence et une relative obscurité régnaient dans la maison de la famille Boyer. Dehors, les piailllements de quelques moineaux. Et soudain...

– « Aaaaah! »

Jean-Luc se réveilla en sursaut. C'était Dylan qui avait poussé ce cri. C'était sa voix.

– Dylan !

Mélanie ouvrit les yeux et vit son mari un fusil à la main bondissant hors de la chambre. Il avait allumé la petite lampe halogène intégrée à la longueur du fusil. Il s'arrêta net dans le salon. Les deux battants de la porte donnant sur la véranda étaient ouverts. L'intrus était là, dans l'encadrement, habillé d'un caleçon. Jean-Luc braqua immédiatement son arme sur lui.

Li la kri – Bouj pa ! Ou mi bèz in kou d'fuzi.

(– Bouge pas ou je tire !, hurla-t-il.)

L'homme, éclairé par la lumière halogène et les pâles lueurs de l'aube, avait levé les bras. Il faisait face à Jean-Luc.

– Non Papa, tir pa ! Sé mwin sa ! Sé Dylan.

(– Non Papa, ne tire pas ! C'est moi ! C'est Dylan.)

Mélanie se précipita au fond du couloir. Elle ouvrit la porte de gauche, celle de la chambre de Marine.

Marine la demann aèl – Moman, kosa la rivé don ?

(– Maman, qu'est-ce qui se passe ?, lui demanda Marine.)

– Moman... Mwin la per...

(– Maman... j'ai peur...)

Cette voix, c'était celle du petit Théo. Mélanie ouvrit la porte de droite. Celle de la chambre des garçons. Lucas était allongé sur la partie supérieure des lits superposés. Il avait l'air hébété. Comme son petit frère, il avait été saisi par les cris.

Zot moman la di azot – Rès dan zot li !

(– Restez dans votre lit !, leur ordonna leur mère.)

Pendant ce temps, Jean-Luc avait fait deux pas en avant. C'était bien la voix de Dylan. Mais Dylan avait des cheveux frisés. Cet homme était chauve. Il n'avait pas de tatouage au bras gauche. Et sa peau était... rouge. Ça ne pouvait pas être Dylan. Jean-Luc se demandait s'il avait devant lui un être humain ou... autre chose.

– Papa, mi koné pa koué la rivé... mé sé mwin.

(– Papa, je ne sais pas ce qui s'est passé... mais c'est moi.)

– Aou, ou bouj pa !

(– Toi, tu bouges pas !)

Mélanie jeta un coup d'œil dans la chambre de Dylan. Personne. Elle était revenue rapidement vers son mari. Ils éclairaient tous les deux celui qui prétendait être leur fils.

Èl la di Jean-Luc – Son li lé vid.

(– Son lit est vide, dit-t-elle à Jean-Luc.)

– Byin sur lé vid... puiske mwin lé la.

(– Bien sûr qu'il est vide... puisque je suis là.)

Jean-Luc ne baissa pas son arme. Mélanie avança, éclairant de plus près le visage écarlate de l'intrus.

Le chant d'un coq dans le lointain. Les aboiements de Mélusine.

– *Anaïs... Anaïs... révèy aou !*

(– *Anaïs... Anaïs... réveille-toi !*)

Anaïs ouvrit les yeux. Elle resta allongée sur le matelas. Par la porte entr'ouverte, les lueurs de l'aube arrivaient jusque dans sa chambre. Personne. Cette voix qui la pressait de se lever, c'était celle de...

– *Sarah ? Sé ou sa ?*

(– *Sarah ? c'est toi ?*)

Comme réponse, le visage d'une cafrine-malbaraise aux cheveux longs lui vint à l'esprit. C'était bien Sarah.

– *Oui. Anaïs, la ariv in nafèr tank ou dormé. In nafèr inportan...*

(– *Oui. Anaïs, il s'est passé quelque chose pendant que tu dormais. Quelque chose d'important...*)

Au matin, le même scénario s'était produit dans de nombreux foyers. Des cris, de l'incompréhension, parfois des larmes. Mais surtout de la peur. Ne plus reconnaître son propre fils, son frère, ou sa femme. Personne n'y comprenait rien. Ça avait touché les adultes dans la force de l'âge et les adolescents, mais aucun enfant. À priori, autant les femmes que les hommes. Ils n'avaient plus de système pileux. Ils avaient tous le corps recouvert par cette substance. C'était comme s'il portaient une combinaison de plongée, mais qui laissait voir le mouvement des muscles sous la peau. Deux ou trois millimètres d'épaisseur. Une seconde peau. Une peau rouge écarlate.

Au Port, un homme avait fait feu sur son frère avec un fusil de chasse. Il l'avait pris pour un voleur. Mais plus de peur que de mal. La plupart des plombs étaient venus s'écraser sur l'armure souple. Le soit-

disant voleur avait été déséquilibré par l'impact, un peu choqué, mais sain et sauf. D'autres incidents du même type avaient eu lieu un peu partout dans l'Île.

Ils étaient des dizaines de milliers à avoir reçu le message, et quelques milliers à avoir été métamorphosés. Ils avaient tous vu les mêmes images, des hommes équipés d'armures robotiques. Ils avaient entendu les mêmes mots. D'abord on en avait parlé dans les familles. Un « rêve », une vision qui suscitait de la peur chez de nombreuses personnes. Très tôt dans la matinée, des groupes s'étaient formés un peu partout dans l'Île. Sans se préoccuper du fait que c'était dorénavant interdit. D'ailleurs beaucoup n'avaient pas vu le spot télévisé de l'Alliance, faute d'électricité ou du fait que leur parabole se trouvait sous les Géants. Dans les villes, au bas des immeubles, mais aussi dans les écarts, on en parlait. On échangeait. On voulait comprendre. Progressivement, on se rendait compte que de nombreuses personnes avaient fait ce « rêve » étrange. Et que beaucoup de personnes avaient cette « peau ». Cette « peau rouge ».

Les informations arrivaient peu à peu aux radios libres qui pouvaient encore émettre. Sans téléphone, la centaine de radio amateurs réunionnais avait pris le relais. Les informations qu'ils transmettaient parlaient de militaires qui avaient investi à l'aube les six chaînes de télévision locales, et aussi certaines stations radio. Comme d'autres stations, Radio Kréol avait soudainement arrêté d'émettre en début de matinée. Les Réunionnais prenaient peu à peu conscience des changements intervenus pendant leur sommeil.

Une autre information était portée par les ondes et par le bouche à oreille. La loi martiale était effectivement en vigueur. Comme les voitures sont pendant les campagnes électorales, des véhicules militaires circulaient dans la plupart des villes. Les haut-parleurs diffusaient le même message à toute la population. « La loi mar-

tiale a été décrétée. Les rassemblements sur la voie publique sont interdits. Rentrez chez vous ! Des militaires viendront vous chercher pour vous faire subir le test... »

Un peu plus tard, Sarah expliqua à Anaïs qu'elle pouvait, comme les trois autres adolescentes, voir à travers les yeux des personnes transformées, des Rouges. En direct, en puisant dans les sensations ressenties dans le feu de l'action, ou en différé, en puisant dans leurs mémoires. De plus, en temps réel, quelque chose semblait les aiguiller vers celles et ceux qui vivaient des expériences intéressantes.

Les Rouges n'avaient pas tardé à expérimenter leur armure. Lola fut la première à transmettre à Anaïs des images de ces tests.

Anaïs vit un Rouge lancer une pierre, de la grosseur du poing, vers une tôle ondulée se trouvant à une bonne dizaine de mètres. La pierre traversa la tôle comme s'il s'agissait d'une vulgaire feuille de papier. Un « Waouh! » se fit entendre. Un cri où se mêlaient la stupéfaction, la joie et aussi un sentiment de puissance.

D'autres avaient gagné en vitesse. Manon avait rapporté le cas d'une adolescente qui avait parcouru cent mètres en un peu moins de quatre secondes. Ceux qui étaient en dessous de cinq secondes n'étaient pas rares. Différents Rouges avec différents talents. Ils étaient tous plus forts et plus rapides qu'avant. De plus, ils pouvaient communiquer entre eux par télépathie, à condition de ne pas être trop éloignés. Mais là aussi, suivant les personnes, il y avait des différences.

Après avoir écouté tour à tour les quatre adolescentes, Anaïs s'était levée.

On avait attendu son réveil. Il était presque sept heures. Ils étaient tous là, sous la varangue ou dans la cour. À part Théo, qui trouvait génial que son frère et le copain de Julie soient déguisés en super-héros, tous les membres de la famille avaient l'air grave. Anaïs ne fut

qu'à moitié surprise de voir Dylan et Olivier avec leur seconde peau. Sa mère lui posa la question qui lui brûlait les lèvres depuis qu'elle avait constaté leur métamorphose.

– Anaïs, bann na...

(Anaïs, ils...)

Anaïs leva promptement le main droite, faisant signe à sa mère de ne pas continuer sa phrase. Au même instant la voix de la fillette résonna dans sa tête.

– *Pans sak ou néna pou dir amwin. Ki i koné si na pwin inn libélul kashèt par la pou èspione anou ?*

(– *Pense ce que tu as à me dire. Qui sait s'il n'y a pas une libellule cachée quelque part pour nous espionner ?*)

Sophie était à peine étonnée par la prudence dont faisait preuve sa fille.

– *Sé ojourdui bann na i vyin. Sé sa ?*

(– *Ils viennent aujourd'hui . C'est ça?*)

Anaïs la jus réponn – *Mi koné pa.*

(– *Je ne sais pas, répondit simplement Anaïs.*)

Dylan s'avança vers elle. Il la regarda dans les yeux.

– *I parl de sa dann radio.*

(– *On parle de ça à la radio.*)

Les lèvres de Dylan n'avaient pas bougé. En envoyant ce message à Anaïs, il avait pincé la peau rouge de son avant bras entre son pouce et son index. Anaïs regarda son cousin avec insistance. Il semblait un peu plus costaud que la veille, mais ce n'était qu'une impression. Malgré la couleur écarlate, elle reconnaissait son visage. La « peau » rouge semblait moins épaisse à cet endroit.

Anaïs la demann Olivier – *Aou osi ou giny komunik par télépati.*

(– *Toi aussi tu peux communiquer par télépathie?*, demanda Anaïs à Olivier.)

Olivier croisa son regard, puis fronça les sourcils.

– *Selman avèk Dylan. Mwin la ésèy avèk bann na, mé i marsh pa. Mé on diré i étone pa ou tèlman war anou konm sa.*

(– *Seulement avec Dylan, pensa Olivier. J'ai essayé avec les autres, mais ça ne marche pas. Mais tu ne sembles pas très surprise de nous voir comme ça.*)

Anaïs transmit aux autres la remarque d'Olivier. Sans prononcer un mot, elle leur donna quelques explications succinctes sur ce qui s'était passé pour elle dans la nuit.

Sophie prépara un petit déjeuner pour sa fille. Il n'y avait plus de lait. Elle but un thé et mangea quelques morceaux de patate douce.

Anaïs était perplexe. Était-ce à elle de guider ceux qui voudraient se battre ? Elle ne s'en sentait pas capable. Elle n'avait rien d'une stratège. C'était une trop grande responsabilité. Elle se disait que la boule noire allait probablement lui fournir d'autres messages à communiquer à la population. Des informations qui donneraient à certains des chances de survivre. Peut-être que son rôle était d'aider les Rouges à être plus efficaces. Avec l'aide des quatre adolescentes, il serait aisé de transmettre aux Rouges des informations intéressantes. Les expériences de combat des uns pourraient être communiquées aux autres. C'était peut-être ça qu'on attendait d'elles. Mais au final à quoi cela servirait si l'Alliance devait raser l'Île par le feu nucléaire ? Mais ça, ce n'était qu'une supposition.

Ce qui était sûr c'était qu'elle devait être réceptive. Après ce petit déjeuner frugal, elle prit une douche. Puis Anaïs retourna dans la chambre. Elle demanda qu'on ne la dérange pas. Il fallait qu'elle s'isole, et qu'elle se concentre.

Quel sort attendait les militaires en poste sur l'Île ? C'est ce qui préoccupait pour l'instant Anaïs. Des soldats de l'Alliance, certes, mais des soldats qui en savaient beaucoup trop. Ils avaient eux aussi vu les images des hommes infectés, et ils étaient bien placés pour se rendre compte qu'il s'agissait d'une mystification. Au sommet de la chaîne de commandement de l'Alliance, les hauts dignitaires avaient sûrement déjà scellé leur sort. Pour que tout ça reste secret, il semblait assez logique qu'ils soient au final éliminés comme le reste de la population. Certains militaires en avaient sûrement conscience. Il fallait peut-être qu'elle mette les autres face à la dure réalité.

Au Port une libellule survolait le Boulevard des Mascareignes à une cinquantaine de mètres du sol. Elle esquivait les lianes-bambous couverts de racines torsadées. Le drone bifurqua vers la gauche en direction du Parc Boisé. Le feuillage du Géant sous lequel elle évoluait couvrait tout le parc et quelques bâtiments alentours, ombrageant près d'une vingtaine d'hectares. Dans la brise légère, l'insecte de plastique et de métal progressait relativement vite malgré les obstacles. Le drone, ayant dépassé les lianes-bambou, se trouvait maintenant entre le tronc et les piliers périphériques soutenant les branches. Dans cet espace sombre et dégagé, la libellule accéléra.

En dessous, mêlés à la végétation nouvelle, noyés dans la masse, certains occupants de ce jardin artificiel manquaient cruellement de lumière. Sur le sol desséché il y avait beaucoup de feuilles mortes. Sous le drone défilait des banoirs, des frangipaniers, quelques bougainvilliers, et d'autres espèces plantées pour leur valeur décorative. Les gousses sèches de banoir, secouées par les alizés, jouaient

une musique monotone. Ici et là, de nombreux moineaux et quelques tourterelles striées étaient en quête de nourriture. Au centre du parc, les maigres reliquats de ce qui avait été un vaste plan d'eau leur servaient d'abreuvoirs.

Il fallut à la libellule une bonne dizaine de secondes pour contourner le tronc du Géant. Elle était maintenant à l'aplomb d'une allée de béton, bordée de palmiers royaux. Le béton était fissuré, morcelé par la force destructrice des racines. Certains palmiers ne tenaient plus droit. Le drone ralentit, puis se mit en vol stationnaire. Ses capteurs de mouvement avaient détecté quelque chose au niveau du sol. Ses capteurs thermiques également. L'arrière du petit aéronef se souleva légèrement. À l'avant, les deux yeux semi-sphériques firent pivoter leur mini-cameras vers le bas.

Zoom. Analyse. Comparaison à la base de données. Un chien.
Heure de détection : 10 h 22. Classification : information négligeable.
Gestion : enregistrée, non transmise en temps réel.

Les quatre hélices basculèrent légèrement. La libellule se remit en mouvement, et reprit progressivement de la vitesse. Elle survola l'avenue Lénine transversalement et arriva bientôt en face d'une rangée d'immeubles envahis par les lianes-bambous. D'énormes tiges vertes sortaient des fenêtres, fissurant les murs des logements sociaux, s'élançant vers les hauteurs. Les nombreuses feuilles, dont certaines avaient la taille d'un être humain, cachaient en grande partie les murs des bâtiments. À certains endroits, on voyait des racines grises du Géant qui descendaient le long des murs.

Plus loin se trouvaient d'autres habitations qui étaient relativement épargnées par la végétation exogène. En passant devant le premier étage d'un immeuble, la libellule avait détecté deux sources de chaleur. L'une statique et l'autre en mouvement. L'un des yeux de la li-

bellule filmait à présent une femme en train d'étendre des layettes sur un séchoir blanc en plastique.

Habillée d'un pantacourt bleu et d'un haut à fleurs, la Portoise, une cafrine aux cheveux défrisés, devait avoir une trentaine d'années. À travers ses lunettes, elle regardait la libellule du coin de l'œil. Elle s'adressa à son mari en chuchotant.

– Ou wa li ou la ? Li lé jus la, akoté le potò la lumyèr...

(– Tu le vois ? Il est juste là, à côté du réverbère...)

Quelques dixièmes de seconde suffirent au processeur pour identifier des voix humaines, comparer les mots prononcés à la liste intégré de mots-clés, et comprendre le sens des paroles prononcées. Aucun terme sensible. L'information restait classifiée négligeable. L'autre caméra avait pivoté vers la fenêtre, où se trouvait l'autre source de chaleur, statique.

Zoom. Analyse. Un homme. Un fusil. Une lunette de visée.

Le projectile mit moins d'un dixième de seconde pour parcourir la distance entre le canon et la cible. La balle 22 long rifle expansive atteignit la libellule au niveau du corps. Les pales des hélices arrêtaient de brasser l'air. La gravité fit le reste. Le bijoux de technologie se retrouva au sol, sans avoir pu transmettre la moindre information intéressante aux forces de l'Alliance.

Un adolescent sortit rapidement de l'immeuble pour récupérer la libellule endommagée.

C'était l'une des premières directives communiquées aux rebelles en milieu de matinée. Détruire le maximum de libellules. Anais se disait que certaines d'entre elles avaient déjà transmis à l'Alliance des images des Rouges. Plusieurs drones avaient sûrement filmé des personnes transformées en train tester leurs nouvelles capacités.

En fin de matinée, les informations que les quatre adolescentes avaient transmises à Anaïs faisaient état d'un peu plus de quatre cents libellules détruites. Elles se révélaient assez faciles à abattre. Les choses se déroulaient encore mieux qu'Anaïs l'avait prévu.

Chapitre 19 / Les militaires

Le soleil était haut dans le ciel. À part quelques militaires positionnés aux alentours de la préfecture, il n'y avait personne sur la Place du Barachois. Dans les rares endroits ensoleillés le sol était brûlant. Mais il faisait bon à l'ombre des Géants.

Ayant livré une dizaine de caisses de rations et d'autres denrées alimentaires à la préfecture, une vieille P4 équipée d'une remorque revenait vers la Caserne Lambert. Il y avait quatre hommes à bord. Le première classe Minatchy était au volant. Sur le siège passager, le sergent Dumenil. À l'arrière les soldats Techer et Ivoula. Le sergent regarda sa montre. 13 :15. Et ils n'avaient pas encore déjeuné. Le 4x4 quittait la place de la Préfecture pour entrer dans le quartier du Bas de La Rivière.

Il était impossible de passer directement par la RN1. Elle était obstruée par les lianes-bambou et les racines du Géant de l'avenue de la Victoire.

Ce qui restait de la pyramide de l'hôtel de ville de Saint-Denis était coincé entre deux de ses renforts. Le Monument aux Morts n'était plus qu'un souvenir. Le Géant l'avait détruit, ainsi que tous les bâtiments se trouvant à une cinquantaine de mètres à la ronde.

Le 4x4 militaire s'engagea dans la rue des Moulins. Puis il fit environ une centaine de mètres dans la rue de la Boulangerie et tourna à droite. Il passa rapidement à côté des gravats des bâtiments récemment démolis. Rasés pour faire cette déviation permettant de rejoindre

la rue du Pont en passant entre les lianes-bambou. Juste après avoir passé la Rivière Saint-Denis, ils arrivèrent à hauteur d'un feu de circulation alternée. Rouge. Le soldat Minatchy arrêta la P4.

– Mi di azot, na in nafèr i klosch.

(– Je vous le dit, y'a quelque chose qui cloche.)

Ces mots en créole étaient évidemment adressés à Techer et Ivoula

– Taisez-vous soldat Minatchy !, ordonna le sergent Dumenil. Vous savez parfaitement que le capitaine nous a donné l'ordre de ne pas en parler.

– Justement. Pourquoi ?, demanda Minatchy. On sait tous qu'il n'y a pas de virus.

Techer la di – Mwin mi konpran pu riyin. Mé mwin lé dakor avèk Minatchy, tou sa la lé bizar.

(– Moi je n'y comprends plus rien, dit Techer. Mais je suis d'accord avec Minatchy, tout ça c'est bizarre.)

Le soldat Ivoula resta silencieux. Il regardait droit devant. Un autre Géant. Celui qui avait poussé derrière l'église de La Délivrance. Cela faisait bientôt trois semaines que les plantes avaient fait leur apparition, et lui, il ne s'y faisait toujours pas. Pour échapper mentalement à la prison végétale, il s'isolait souvent dans la nostalgie du passé.

Minatchy la koz for, la di – Kosa bann na lé antrèn manigan-sé ? É tout se bann moun nou wa in pe partou an kolan rouge, sé koué sa o jus ? Mwin lé pa sur sé le bon moman pou lans inn nouvèl mod.

(– Qu'est-ce qu'ils sont en train de manigancer ?, se demanda Minatchy à haute voix. Et toutes ces personnes qu'on voit un peu partout en collant rouge, c'est quoi au juste ? Je n'suis pas sûr que ça soit le bon moment pour lancer une nouvelle mode.)

Il fut le seul à rire. Un rire nerveux.

– Taisez-vous ! C'est la cour martiale qui vous attend si vous continuez.

À une bonne cinquantaine de mètres, un Petit Véhicule Protégé couleur camouflage avançait vers eux, slalomant entre quelques lianes-bambous.

La menace du sergent n'eut aucun effet. Le soldat Minatchy n'avait aucune intention de se taire.

Li la gard Ivoula, é li la demann ali – Kosa ou an pans ou ?

(– Qu'est-ce que tu en penses toi ?, dit-il en se tournant vers Ivoula.)

Le soldat Ivoula s'apprêtait à répondre. Le PVP n'était plus qu'a une vingtaine de mètres. Le 4x4 freina brusquement. Au même instant un bruit strident commença à envahir l'esprit du militaire. Un sifflement intense et douloureux. Par réflexe, Ivoula pressa ses mains sur ses oreilles. Il vit les trois autres en faire autant. Il comprit qu'il leur arrivait la même chose que lui. La douleur dura quelques secondes. Puis ce fut silence. Et enfin le message.

« Soldat, il n'y a pas de virus. C'est une supercherie. Les forces de l'Alliance viennent nous tuer. Tu ne seras pas épargné. Tu en sais trop. Il est temps de te rebeller. Aujourd'hui tu devras faire un choix. L'Alliance ou la résistance. Viens te battre pour défendre ta vie. Viens te battre pour défendre les tiens. Rejoins-nous. On a besoin de toi. Rejoins la résistance !»

Les mots étaient accompagnés d'images. Les personnes soit-disant infectées. Les images des soldats en armure robotique. Et enfin des images des Rouges, de la résistance.

Minatchy la demann azot – É sa sé koué, hin ? Zot la antandu konm mwin. Ou noré di la vwa inn ti fiy. É le bann z'imaj. Mwin lé sur zot osi zot la vu bann z'imaj la.

(– Et ça c'est quoi, hein ?, leur demanda Minatchy. Vous avez entendu comme moi. On aurait dit la voix d'une petite fille. Et ces images ? Je suis sûr que vous les avez vues vous aussi.)

Comme lui, les trois autres militaires étaient hébétés. Il leur fallut quelques secondes pour réagir.

Ivoula la fini par réponn – Wi mwin la vu le bann z'imaj, mwin la antandu la vwa le p'ti fiy. É le bann solda... le bann z'armur... mwin lavé déjà vu an rêv dan la nuit. Mé mwin lavé per di azot... tansion zot i krwa mwin lé fou.

(– Oui j'ai vu les images, j'ai entendu la voix de la petite fille, finit par dire Ivoula. Et ces soldats... ces armures... je les avais déjà vus en rêve cette nuit. Mais je n'osais pas vous en parler... de peur qu'on me prenne pour un fou.)

L'attention des quatre militaires fut attirée par des éclats de voix venant du PVP. Le Petit Véhicule Protégé ne voulait plus démarrer. En l'occurrence il justifiait l'appellation de « Petit Véhicule à Problèmes » que lui donnaient certains. La portière du côté passager s'ouvrit. Un homme en sortit. Il avait les bras levés. Un autre militaire apparut, armé d'un pistolet. L'homme qui levait les bras était un gradé. Et pas n'importe lequel. Tous les quatre se précipitèrent. L'homme au pistolet, un sergent, tourna la tête vers eux. Ses yeux se posèrent sur les quatre HK417 pointés dans sa direction. À cette distance, même de profil, Duménil et les trois autres n'avaient aucun mal à le reconnaître. C'était le sergent Smith, le chauffeur du colonel.

Smith la demann bann na – Dan kèl kan zot i lé ?

(– Dans quel camp êtes-vous ?, leur demanda Smith.)

– Comment ça quel camp ? Qu'est-ce qui se passe ici ?, protesta le sergent Dumenil.

Smith s'exprima alors en français.

– Je mets le colonel Labrosse aux arrêts.

Le colonel Labrosse était un homme mince, d'une soixantaine d'années, les cheveux courts grisonnants. Il faisait un bon mètre quatre-vingt et devait peser à peine plus de soixante-dix kilos. Il portait un treillis de combat, flambant neuf.

Visiblement le message avait affecté le sergent Smith et il avait déjà choisi son camp.

– Sergent, mettez cet homme aux arrêts !, hurla le colonel. C'est un ordre !

Dumenil braqua Smith. Ce dernier, impassible, pointait toujours son arme vers le commandant en chef des Fazsoi.

– Lâche ton arme ou...

Dumenil n'eut pas le temps de finir sa phrase. Il reçut un violent coup à la tête. Avant que son corps ne touche le sol, les trois autres soldats se retrouvèrent avec chacun un Rouge à leur côté. Une main tenant fermement le canon du fusil d'assaut, l'autre prête à frapper. La rapidité de l'attaque avait surpris les militaires. Les assaillants avaient surgi de la végétation alentour. Ils étaient habillés en jogging, tee-shirt et baskets.

Les militaires avaient toujours leurs armes à la main. Mais les trois fusils d'assaut étaient immobilisés par les puissants bras des Rouges, le canon pointé vers le sol.

L'adolescente qui avait assommé Dumenil s'accroupit près de sa victime. Elle craignait que le coup ne lui ait été fatal. Elle posa l'index et le majeur joints sur son artère carotide. À travers cette enveloppe rouge, qui n'enlevait rien à sa sensibilité tactile, elle sentait battre son pouls.

L'un des Rouges, qui portait un jogging noir, s'adressa aux militaires.

– Zot la giny le mésaj ?

(– Vous avez reçu le message ?)

Le ton était grave. Le regard était ferme. Les autres restèrent silencieux. C'était sûrement lui qui commandait le groupe se dit le soldat Minatchy. Sortis d'on ne sait où, deux autres Rouges étaient déjà près du colonel. Deux solides gaillards. Le sergent Smith baissa son pistolet et s'écarta. L'un d'eux saisit le colonel par le bras.

– C'est quoi cette bande de clowns ?, dit le colonel.

Les résistants le regardèrent, silencieux.

Un des Rouges maintenait le bras droit du colonel dans le dos, fermement. L'autre main était posée lourdement sur l'épaule gauche du gradé. Le militaire esquissa un mouvement pour se défaire de la clé, en vain. Le Rouge exerça une légère pression vers le haut. Un rictus de douleur se dessina sur le visage de l'officier supérieur.

Minatchy la fini par réponn – Wi, nou la giny le mésaj. Mé kisa zot i lé ?

(– Oui, on a reçu le message, finit par répondre Minatchy. Mais qui êtes-vous ?)

– Ou lé aveg ou koué ? Ou vwa byin kisa nou lé. Nou nou sé bann Rouj. La rézistans. Révèy azot ! Nou lé an gèr.

(– Tu es aveugle ou quoi ? Tu vois bien qui on est. Nous sommes les Rouges. La résistance. Réveillez-vous ! Nous sommes en guerre.)

– Ne restez pas plantés là !, hurla le colonel à ses hommes. Tirez ! Mais qu'est-ce que vous attendez ? Tirez ! Ils ne sont même pas armés.

Minatchy sentit une force surhumaine lui arracher son arme. Les deux autres militaires furent désarmés en un éclair. Les deux Rouges qui encadraient le colonel Labrosse croisèrent le regard de celui qui semblait être leur chef. Ils hochèrent tous les deux la tête, acquiesçant à la suggestion mentale que venait de leur faire leur camarade. Chacun des deux rouges tenait l'officier par le bras, une main au niveau du coude l'autre sous l'aisselle. Les pieds du militaire ne touchaient plus le sol. Ils le projetèrent à une bonne dizaine de mètres de hauteur, avec une facilité étonnante. Un cri de frayeur se fit entendre. Dans un réflexe de survie, le sexagénaire essaya de tendre la main, mais la liane-bambou la plus proche était à plus d'un mètre. Il retomba. Les deux Rouges le rattrapèrent, amortissant sa chute, lui évitant la rencontre probablement fatale avec le sol. Le vieil homme, complètement ahuri par ce qu'il venait de vivre, avaient les jambes flageolantes. Il leva la tête, pour se donner de la consistance, pendant qu'un des deux Rouges lui mettait un bras dans le dos. Le résistant au jogging noir prit de nouveau la parole.

– Bann na i vyin tue anou. Anou. É zot osi.

(– Ils viennent nous tuer. Nous. Et vous aussi.)

Minatchy la demann le résistant – Poukoué zot i ve tue not tout ? Kosa va sèrv azot fé sa ?...

(– Pourquoi ils veulent tous nous tuer ?, demanda Minatchy au résistant. À quoi ça va leur servir de faire ça ?...)

L'artère principale de la ville de Saint-Benoît était déserte en ce début d'après-midi. Deux PVP avançaient sur l'Avenue Jean Jaures. À part les quatre vitres en forme de pentagone au niveau des portières, le reste n'était que métal vert clair et gris-noir. Sur le bitume, on pouvait voir des feuilles sèches et toutes sortes de détritrus. Il y avait, éparpillés un peu partout, des sacs poubelles noirs éventrés par les chiens er-

rants. Des effluves nauséabondes en émanaient. Le premier PVP roula sur un de ces sacs. Quelque chose explosa sous les roues du 4x4. Une bouteille en plastique, ou peut-être une bombe aérosol. Les deux véhicules militaires avançaient lentement, contournant par endroit des lianes-bambou et les racines grises.

Soudain, un bloc de béton s'écrasa bruyamment sur le bitume devant le premier véhicule. Le choc fit vibrer le sol. Les chauffeurs freinèrent brusquement. Dans le même temps une énorme galet atterrit sur l'asphalte derrière l'autre PVP. D'autres grosses pierres tombèrent, achevant d'obstruer la route. En un éclair des formes humaines rouges jaillirent de part et d'autre de la chaussée. Ils étaient une bonne vingtaine. Des mains se positionnaient déjà au niveau du bas de caisse d'un des deux 4x4.

La portière côté passager de l'autre véhicule s'ouvrit. Le canon d'un HK417 apparut. Une rafale atteignit un Rouge en pleine poitrine. Il fut déséquilibré dans sa course. Il grimaça de douleur, mais continua à avancer. Un autre Rouge, arrivant prestement, posa sa main sur le canon de l'arme qui venait de faire feu, l'orientant vers le sol. D'un mouvement brusque, il arracha l'arme des mains du militaire, et la jeta sur la chaussée. Sa main écarlate empoigna dans la foulée le treillis du soldat, l'extirpant du véhicule.

L'autre 4X4 se retrouva rapidement sur le flanc. Un Rouge bondit en haut de celui-ci. La portière fut immédiatement ouverte. Deux détonations retentirent. Le Rouge bascula de son perchoir. Il tomba lourdement au sol, sur le dos. L'œil droit du résistant mort n'était plus qu'une plaie sanguinolente.

Lola et Sarah avaient vécu chacune un de ces deux événements, à travers les yeux des Rouges. Les images les plus parlantes furent transmises à Anaïs. D'autres informations importantes venaient des deux autres adolescentes. Anaïs le savait parfaitement. La suite

des événements allait dépendre de sa capacité à gérer ce flot d'informations.

Il avait fallu à Anaïs plus d'une demi-heure pour prendre cette importante décision. Demander aux résistants d'attaquer les deux mille militaires que comptait l'Île. Il fallait le faire avant l'offensive programmée des soldats en armure. Vers neuf heures Lola, Sarah, Manon et Océane avaient transmis les directives aux résistants.

Le plan n'était pas d'une grande complexité. D'abord détruire un maximum de libellules. Repérer et mettre hors service certaines caméras de surveillance. Les Rouges devaient pouvoir se regrouper autour des bâtiments militaires, à l'abri des regards. Les soldats ne devaient connaître ni leur nombre ni leurs positions exactes. Il fallait aussi que certains surveillent les soldats déployés un peu partout sur le terrain. Et attendre. Attendre que le message d'Anaïs soit diffusé aux militaires. Puis attaquer partout au même instant. Les résistants étaient supérieurs en nombre et déterminés. Anaïs avait insisté. Il fallait limiter autant que possible les pertes humaines. Les Rouges ne devaient tuer qu'en cas de nécessité absolue.

De nombreux Rouges avaient fait savoir qu'ils ne prendraient pas part à la bataille. Ils estimaient sûrement qu'ils ne devaient défendre que leur vie et celle des membres de leur famille. Certains avaient tout simplement peur d'être blessés ou tués. Anaïs ne voulait pas perdre du temps et de l'énergie à les convaincre du bien fondé de cette offensive. Elle comprenait leurs réticences et respectait leur décision. Elle s'était dit qu'il y aurait assez de résistants qui la suivraient pour pouvoir mener à bien cette opération. Et elle ne s'était pas trompée. Sur plus de dix mille Rouges, environ deux mille avaient refusé d'engager le combat.

Un peu partout les résistants avaient essuyé des tirs de la part des militaires. Le seul talon d'Achille de l'armure rouge semblait être les yeux.

Constatant que leurs fusils d'assaut étaient relativement inefficaces sur les Rouges, les militaires avaient utilisé des mortiers et des missiles Milan. Plusieurs Rouges étaient tombés. Ça avait pris un peu de temps, mais au final on avait pu mettre hors d'état de nuire les soldats qui en avaient fait usage. Une trentaine de soldats avaient été tués. Vingt-cinq morts et une quinzaine de blessés dans les rangs de la résistance.

En fin d'après-midi, le poste de commandement qui était en place à la Caserne Lambert était aux mains des Rouges. Un peu plus tard ce fut au tour de la caserne de Pierrefonds, située dans le sud de l'Île, d'être investie par les rebelles.

Le message de révélation et de rébellion avait été répété plusieurs fois au cours des combats. Par Anaïs, mais aussi par les quatre adolescentes. Elles devenaient de plus en plus performantes.

Chapitre 20 / L'Alliance

Le soleil venait de se lever. La chambre où se trouvait Anaïs était baignée par une faible lumière. Celle qui arrivait à traverser les fibres du rideau, relativement opaque, qui se trouvait à la fenêtre. Léa dormait encore. Sans faire de bruit, Anaïs avait rangé le matelas sur lequel elle avait dormi. Devant le lit de Léa, il y avait un tapis posé sur les carreaux blancs et froids. Des cèdres noirs sur fond rouge.

Assise en tailleur, Anaïs respirait calmement. Les yeux fermés, elle se concentrait pour être la plus réceptive possible. Mais une idée travaillait son jeune esprit. Beaucoup de gens allaient mourir. En son for intérieur, elle se répétait que cette situation elle ne l'avait pas voulue. Et qu'elle faisait ce qu'elle pouvait...

Une adolescente blonde aux yeux verts lui apparut.

– *Anaïs... Anaïs, sé Lola.*

(– *Anaïs... Anaïs, c'est Lola.*)

– *Mi ékout aou. Mwin lé avèk ou.*

(– *Je t'écoute. Je suis avec toi.*)

– *Bann na lé la...*

(– *Ils sont là...*)

Les images se succédèrent dans l'esprit d'Anaïs. Celles que Lola venait de voir à travers les yeux de quelques Rouges de Sainte-Clotilde.

Des hélicoptères survolant l'océan, se rapprochant à une vitesse impressionnante. Plusieurs dizaines d'engins. Ce qui n'était, quelques instants auparavant, qu'un grondement lointain devint rapidement un bruit assourdissant. Certains aéronefs survolaient la forêt gigantesque, rentrant à l'intérieur des terres. D'autres se faufilaient déjà entre les Géants proches du littoral.

Non loin de la RN2, sur ce qui était encore quelques semaines auparavant le parking d'un concessionnaire automobile du Chaudron, le bruit d'une détonation se fit entendre. Un militaire rallié à la résistance venait de tirer un missile Mistral en direction d'un des hélicoptères en approche. Deux autres soldats et deux Rouges étaient à ses côtés. Ils virent l'engin explosif fendre l'air à très grande vitesse, matérialisant sa trajectoire par une traînée de fumée blanche. Quelques secondes plus tard, grâce au guidage infra-rouge, l'engin atteignit l'hélicoptère qui se trouvait à plusieurs kilomètres. Une explosion fracassante. Une énorme boule de feu, de fumée grise et de débris projetés.

L'un des deux Rouges se saisit alors de l'autre missile posé au sol. L'autre s'enfuyait déjà en portant le trépied de lancement, suivi des trois militaires. Il fallait déguerpir au plus vite, avant la riposte. Ils eurent tout juste le temps de s'enfoncer dans l'enchevêtrement de lianes-bambou situé à quelques mètres, avant qu'un missile ne frappe la végétation exogène qui leur servait de bouclier. Dans un bruit assourdissant et un énorme nuage de fumée, des éclats de métal allèrent se planter dans les tiges vertes et les racines grises. Le Rouge retardataire ne fut que légèrement blessé. Les autres combattants étaient sains et saufs.

Ils avaient pu esquiver la mort, in extremis. Les autres rebelles n'auraient sûrement pas tous autant de chance. Anaïs était consciente du déséquilibre des forces en présence. Quelques missiles sol-sol ou sol-air, quelques mortiers face à des hélicoptères suréquipés. Une poi-

gnée d'engins amphibies et d'hélicoptères seraient à coup sûr détruits par les résistants. Mais l'Alliance disposait d'engins équipés des dernières technologies de détection et de guidage. Avec de tels moyens, détruire la maigre artillerie de la résistance était un jeu d'enfant.

Au dessus du boulevard du Chaudron, un Black Hawk 3000 avait réduit sa vitesse. Stabilisé, il entama une descente verticale. Les pales tournaient à bonne distance des racines grises mêlées aux lianes-bambous. Elles créaient un souffle puissant. Au sol, les branches des flamboyants se balançaient de façon frénétique. Quelques détritits et des feuilles mortes volaient dans tous les sens, retombant çà et là. Le mouvement descendant prit fin. L'hélicoptère couleur camouflage était maintenant en vol stationnaire, à trois ou quatre mètres au dessus de la route.

Un soldat sauta de l'engin. Ses rangers d'aspect métallique percutèrent lourdement l'asphalte. Le militaire mesurait près de deux mètres. Large d'épaules, musculeux, il portait un vêtement noir qui épousait les formes de son corps. Un plastron en forme de gilet protégeait sa poitrine. Son exosquelette était composé de vérins positionnés sur les faces externes des quatre membres. D'autres pièces mécaniques étaient apparentes au niveau de l'arrière du bassin, des épaules et de la nuque. Des pièces plus fines, qui couvraient la face externe des mains, s'articulaient jusqu'aux bouts de doigts. Sous son sac à dos, il portait quelque chose d'assez volumineux, qui semblait faire partie intégrante de l'armure. Sur l'avant-bras gauche était fixée une arme. Il tenait en main un fusil d'assaut de plus gros calibre. Son casque était équipé, au niveau de la tempe droite, d'une caméra miniature. Une sorte de cagoule moulante recouvrait son visage, ne laissant apparaître que la bouche et les yeux. À travers ses lunettes de tir transparentes, ses yeux ne reflétaient que force et froideur.

Le soldat s'éloigna de son point de chute en courant. Des mouvements fluides malgré l'impressionnante armature mécanique. Déjà un autre colosse avait sauté, et lui emboîtait le pas. Quelques instants

plus tard, une dizaine de soldats étaient au sol. Ils avaient tous la même stature, la même armure, le regard dur.

Des centaines de bateaux militaires fonçaient vers les côtes dionysiennes. La plage de galets du littoral n'était plus qu'à une vingtaine de mètres. Les premiers engins ralentirent. Les roues jusqu'ici immergées devinrent visibles.

Un véhicule amphibie roulait lentement sur les galets noirs, se frayant un chemin entre les lianes-bambou. Après avoir fait une centaine de mètres sur la terre ferme, il s'arrêta. Les énormes tiges vertes, entourées de leur faisceaux de racines grises, étaient trop rapprochées. Elles formaient une barrière infranchissable, empêchant le véhicule militaire de progresser plus avant vers les habitations de Sainte-Cloilde. Deux portes latérales s'ouvrirent, une de chaque côté de l'engin. Douze soldats en armure de combat robotisée sortirent un à un, rapidement, sans parler. Le bruit feutré des vérins des exosquelettes se mêlait au bruit des vagues roulant les galets et à celui des moteurs des autres engins qui sortaient de l'eau.

Des motifs verts commençaient à apparaître sur les vêtements des militaires. À la manière d'un caméléon, la couleur noire du matériau composite de leur treillis pare-balles se mua rapidement en couleur camouflage. Les soldats avancèrent entre les lianes-bambou. Ils traversèrent la RN2, sans s'intéresser aux quelques véhicules abandonnés sur la route depuis déjà plusieurs semaines. Ils ne tardèrent pas à se disperser en six binômes.

Dans l'avenue Debassyns, deux soldats de l'Alliance progressaient prudemment. Pendant que l'un avançait de quelques mètres, quittant un abri provisoire pour un autre, son compagnon le couvrait. L'un d'eux slaloma entre quelques lianes-bambou, pour aller se mettre derrière une des voitures qui jalonnaient leur parcours.

Cachés dans les bâtiments alentours, plusieurs rebelles observaient cette scène. Depuis les fenêtres d'un immeuble se trouvant sur la gauche, deux rebelles pointaient leur HK417 vers le soldat en mouvement. Depuis le débarquement des forces de l'Alliance, la seconde peau des Rouges avait révélé une capacité étonnante. Elle les rendait quasiment invisibles.

Soudain les deux résistants firent feu. Au même instant, caché dans un bâtiment se trouvant sur la droite, un autre Rouge commença à tirer lui aussi. En feu croisé, les balles s'écrasèrent sur le kevlar de l'armure robotique. À une dizaine de mètres se trouvait une camionnette. Le soldat visé ne voyait pas à proximité de meilleur retranchement. Une carcasse de réfrigérateur calcinée et quelques poubelles renversées se trouvaient entre lui et le bouclier de métal. Après quelques enjambées au pas de course, il fit un bon de plusieurs mètres pour passer au dessus de l'obstacle.

À l'abri derrière un enchevêtrement de lianes-bambou, son compagnon riposta en direction du bâtiment de gauche. Le calibre 7,62 fixé à son bras gauche cracha trois rafales rapprochées. Une vingtaine de balles.

Alors que le soldat en mouvement retombait au sol, une balle l'atteignit au niveau du visage. Il s'effondra lourdement sur le bitume.

Le soldat embusqué avait pris en main son fusil d'assaut. Il le pointait vers le bâtiment de gauche. Il prit quelques secondes pour ajuster son tir. Le projectile fendit rapidement l'air. Il lui fallut moins d'une seconde pour atteindre l'immeuble situé à une centaine de mètres. Il entra par la fenêtre. Une explosion assourdissante surprit les deux rebelles. La grenade venait d'exploser dans dans leur dos.

Ses oreilles sifflaient. Le Rouge ne devait la vie qu'à sa seconde peau. L'autre rebelle, un jeune homme noir d'une vingtaine d'années, était allongé au sol, sur le ventre. Du sang s'écoulait des nombreuses blessures qu'il avait dans le dos et à la tête, maculant son

jean et son tee-shirt. Le Rouge retourna délicatement son corps. Les yeux du mort étaient restés grands ouverts. Le résistant blessé passa sa main droite sur les yeux de son cousin, dans un adieu silencieux.

Une ombre traversa la rue à une vitesse fulgurante. Un mouvement qui n'avait pas échappé aux détecteurs du soldat de l'Alliance. Il ne voyait rien. Il passa immédiatement en vision infra-rouge.

Il lui avait suffi d'y penser. L'interface cerveau-machine avait fait le reste. Captée par la caméra amovible intégrée à leur casque, l'image infra-rouge apparaissait sur les lunettes.

Le temps de lever son bras gauche, la forme humaine avait disparu. Le fusil d'assaut du soldat étendu dans la rue s'était lui aussi volatilisé.

Les tirs redoublèrent dans l'Avenue Debassyns, faisant écho aux détonations qui venaient des rues adjacentes...

Kilian, le jeune Rouge qui avait prit l'arme du soldat de l'Alliance, avait rejoint une vingtaine de résistants près de l'église de Sainte-Clotilde. À l'abri des lianes-bambou, il raconta aux autres ce qui venait de se passer. L'arme passa de main en main. La grosseur du calibre, inhabituel pour un fusil d'assaut, n'avait échappé à personne. Le sergent Smith, habillé en civil, examina l'arme.

– C'est la dernière version du XM25, dit-il sans hésiter.

Minatchy et Techer acquiescèrent. Tous les trois l'avaient à plusieurs reprises utilisé en réalité augmentée.

In Rouj la demann le sèrjan Smith – Sé pa vréman in fuzi. Sé koué ? Sé in lans-grenad ?

(C'est pas vraiment un fusil. C'est quoi ? C'est un lance-grenades ?, demanda un Rouge au Sergent Smith.)

Des yeux interrogateurs étaient tournés vers lui. Les autres rebelles voulaient en savoir d'avantage. Il passa l'index sur la partie supérieur de l'arme.

– Sa sé le sistèm de vizé. Na in lazèr i mezur la distans ant le tirer é la sib. Jus avan le tir, le sistèm élèkronik i program la grenad pou èksploz a la bone distans. Avèk sa, tue in moun kashèt derièr in mur sé pa in problèm.

(Ça c'est le système de visée. Il y a un laser qui mesure la distance entre le tireur et la cible. Juste avant le tir, le système électronique programme la grenade pour qu'elle explose à la bonne distance. Avec ça, tuer un homme caché derrière un mur c'est pas un problème.)

Anaïs tirait déjà des leçons des premiers échanges de tirs qui avaient eu lieu un peu partout dans l'Île. L'arme incorporé aux armures robotiques tiraient des munitions 7,62. La deuxième arme des fantasins lançait des grenades qui pouvaient être programmées pour exploser à proximité des cibles visées. L'armure en kevlar des soldats de l'Alliance était relativement efficace contre les balles. Seuls les yeux des soldats n'étaient pas protégés. Le même talon d'Achille que les Rouges. Anaïs avait demandé aux quatre adolescentes de transmettre ces informations de toute urgence aux autres résistants.

Sarah communiquait à Anaïs des images de ce qui se passait à Saint-André.

Deux soldats de l'Alliance avançaient rapidement. Le chemin goudronné, qui allait de la plage de galets noirs aux premières habitations, était morcelé. Les dalles du puzzle avaient été soulevées à certains endroits de près d'un mètre, laissant apparaître des galets et le sol sablonneux.

Un Géant se dressait devant eux. Le tronc faisait une cinquantaine de mètres de large. L'ensemble de ses renforts dessinaient une forme conique qui s'évasait à la base, s'étalant sur plus d'un hectare. Les soldats décidèrent de contourner l'arbre par la droite. La poussée du Géant avait dessiné un paysage chaotique. Des gravats, des tôles, des poutrelles de bois ou de métal, des objets en tout genre étaient dispersés un peu partout. Autour du Géant il y avait de l'électroménager, des vêtements, des ustensiles de cuisine, des papiers, des jouets...

Ils passèrent bientôt près d'un temple malbar dédié à la déesse Pandialé. Un rapide coup d'œil à l'intérieur de la petite « chapelle » leur apprit que personne ne s'y trouvait. Ils continuèrent à avancer .

De temps à autre, les soldats scannaient leur environnement en vision infra-rouge.

Un mouvement fut détecté dans les hautes herbes. Là, dans un terrain vague couvert de fataque, une forme rouge-orangée se détachait sur fond bleu. Le militaire leva le bras gauche. Une croix de visée apparut sur ses lunettes. D'un mouvement rapide il déplaça son bras latéralement, jusqu'à ce la croix se juxtapose sur la forme animale. Celle-ci avança de quelques pas, puis s'immobilisa. Sa tête pivota vers la gauche pour regarder en direction des deux soldats. Un chat. Le militaire détourna immédiatement son regard du félin et se remit en vision normale.

Ils arrivèrent bientôt près d'une vieille case en tôles. Elle était littéralement coincée entre deux renforts du Géant. Les contreforts racinaires faisaient plusieurs mètres d'épaisseur, descendant en pente douce. Les deux jolies villas en dur se trouvant de part et d'autre de la case en tôles étaient en partie ensevelies. Les deux soldats de l'Alliance longèrent le grillage jusqu'à un petit portail métallique blanc, qui était ouvert. Le gazon était fraîchement coupé. Les « herbes salées » étaient entassés au fonds du jardin, près d'une touffe de bananier. Les tôles ondulées étaient un peu rouillées, mais vu l'état de la cour, à

priori la maison n'était pas abandonnée. Les deux colosses en armure avançaient sur une petite allée en béton, se rapprochant de la petite varangue. D'un coup de pied l'un d'eux fracassa la porte d'entrée.

Parfaitement immobiles, perchés sur deux des renforts du Géant, à une vingtaine de mètres du sol, quatre Rouges les observaient.

Peu de temps après, les deux militaires ressortirent de la maison, sans avoir trouvé âme qui vive. L'un d'eux regarda vers le haut. Les capteurs intégrés à son casque avaient détecté un mouvement. Il ne voyait rien. Pourtant son équipement lui disait qu'il y avait quelque chose. L'autre soldat, situé à deux ou trois mètres, leva la tête. Le premier passa en vision infra-rouge. D'un geste rapide, il pointa son bras gauche vers la forme humaine qui se tenait maintenant à une dizaine de mètres, accroupie sur le renfort du Géant qui les surplombait. Un léger mouvement latéral du bras et la silhouette se trouva en plein dans sa ligne de mire. Il fit feu immédiatement, en rafale. L'autre soldat pointa son bras armé, mais la cible avait disparu. Les projectiles ayant parcouru plus de deux cents mètres allèrent s'écraser contre les branches et les feuilles du Géant.

Divertis par l'apparition du fantôme, la tête levée, les deux soldats n'avaient pas vu les deux Rouges arriver à la vitesse de l'éclair dans leur dos. Les deux rebelles abandonnèrent leur invisibilité pour leur couleur écarlate. Aucun des deux militaires ne put réagir assez vite. L'un des soldats en armure reçut un violent coup de hache à la tête. L'autre se retourna. Le mouvement circulaire d'une barre à mine explosa ses lunettes. Ils titubèrent tous les deux. La tige de métal décrivit un autre mouvement circulaire. Elle frappa violemment le soldat au mollet gauche et au tendon d'Achille droit. Il bascula au sol, lourdement, sur le dos. Des deux mains, son adversaire leva la lourde tige de métal. Au sol, le soldat esquissa un mouvement de défense. Le Rouge

fut plus rapide. La barre à mine s'abattit avec force au niveau de la tête. Fracturant l'os frontal, elle se planta dans le cerveau du militaire.

Pendant ce temps, une dizaine de coups de hache d'une violence inouïe s'étaient abattus sur l'autre soldat de l'Alliance. Le sang avait giclé. Il finit par s'écrouler. Il était au sol, agité de quelques spasmes. Les derniers. Du sang continuait de s'écouler de ses nombreuses blessures.

Les deux armures avaient perdu leur couleur camouflage pour redevenir noires. Les deux autres Rouges se rapprochèrent. L'un d'eux ramassa les deux XM25. Le plus petit des rebelles, qui avait les traits d'un adolescent, se pencha sur l'un des corps. Il avait sorti son « sab 32 » de son étui. Il voulait retirer l'arme fixé au bras du mort. Il essayait de couper l'épais tissu. Visiblement, les fibres étaient trop résistantes. Il s'adressa en pensée aux trois autres.

– *Alor, kosa nou fé ?*

(Alors, qu'est-ce-qu'on fait ?)

Les trois Rouges échangèrent des regards. C'est celui qui tenait la hache ensanglantée qui lui répondit.

– *Nou koup. Na pwin dot solusion. Tout fason zot lé mor.*

(On coupe. Il n'y a pas d'autre solution. De toute façon ils sont morts.)

Il fallut plusieurs coups de hache pour venir à bout du métal de l'armure et du treillis pare-balle de classe IV. Un matériau composite très résistant à base de kevlar, de titane et nanotubes de carbone.

Un autre rebelle s'était alors accroupi pour défaire la lanière du casque d'un des soldats. Il voulut le soulever, mais un câble le reliait à la nuque du mort. Pour récupérer les deux casques, il fallut sectionner le cordon qui reliait l'homme à la machine. Les quatre combattants

quittèrent rapidement les lieux, abandonnant les corps mutilés sur le sol ensanglanté.

Dans les heures qui suivirent Anaïs reçut d'autres images venues de plusieurs endroits de l'Île. Le lien entre Anaïs et les quatre adolescentes devenait plus fort au fil des heures. Les communications télépathiques se faisaient de plus en plus aisément. Anaïs communiquait aussi avec certains Rouges, directement. Le plus souvent des leaders, ou des Rouges qui s'étaient fait remarquer lors des affrontements. Elle ne faisait entendre que sa voix. Aucune image d'elle n'avait été transmise. Ni aux quatre adolescentes, ni aux Rouges à qui elle avait parlé.

D'après les informations que lui avait fournies Lola en début d'après-midi, les soldats en armure étaient plusieurs milliers seulement pour la ville de Saint-Denis. Dix mille, peut être plus. D'après les images transmises par les trois autres, c'était la même chose sur les principales villes réunionnaises. Les soldats de l'Alliance étaient nombreux. Très nombreux.

Les rotations d'hélicoptères se faisaient suivant un dessein. La plupart des engins transportaient des troupes et du matériel. Ils allaient et venaient, des navires vers des zones relativement dégagées. Des zones qui se situaient dans les grandes agglomérations, à leur périphérie, mais aussi dans les écarts. La logistique aérienne était frénétique. Elle dura jusqu'en milieu d'après-midi. Les forces de l'Alliance établissaient des camps.

Selon le nombre de rotations d'hélicoptères, les camps proches des villes devaient compter plusieurs centaines de soldats en armure. D'autres, moins étendus, avaient fleuri un peu partout dans les Hauts.

À Saint-Denis, les camps les plus importants se situaient au Stade de la Redoute, au Jardin de l'État, au Parc la Trinité, au Stade de

l'Est. Dans les Hauts du chef-lieu, il y en avait trois ou quatre dans chaque quartier.

Anaïs était sortie de la chambre que trois fois dans la matinée. Deux fois pour aller aux toilettes. Une fois pour manger. À chaque fois elle était aussi sortie de la maison. Elle voulait voir de ses propres yeux. Les Géants lui cachaient en partie le va-et-vient incessant des hélicoptères. À la Bretagne ils établissaient quatre camps. Le plus proche se trouvait dans le quartier de Bois Rouge, près de la citée du même nom. Un à la prison de Domenjod. Un sur le stade de football. Le dernier à la Technopole, à Grand-Canal.

De la maison de Julie, Anaïs ne pouvait voir aucun de ces quatre camps. D'après les informations dont la résistance disposait, la base de Domenjod devait compter au bas mot cinq cents hommes. Dans chacun des trois autres, il devait y en avoir deux cents, peut être plus. Elle ne pouvait pas voir grand chose, mais elle entendait les échos des combats sporadiques. Les bruits des déflagrations remontaient en ricochant sur les parois de la Ravine du Chaudron.

Partout dans l'Île, il y avait eu des accrochages entre les résistants et les soldats de l'Alliance. Des tests se disait Anaïs. Ils voulaient savoir comment les Rouges se comportaient au combat et quelle était leur capacité de destruction. Cependant, il semblait clair que la priorité des forces de l'Alliance, en ce premier jour d'affrontement, était la mise en place de leurs bases.

Quatre hélicoptères avaient été détruits par la résistance. Le ballet des aéronefs devint moins frénétique en milieu d'après-midi. Ce qui signifiait sûrement qu'ils avaient transporté l'essentiel du matériel dont ils avaient besoin. On pouvait supposer que les bases militaires de l'Alliance allaient bientôt être opérationnelles. Autour de chaque

camp, les soldats finissaient d'ériger des clôtures métalliques de plusieurs mètres de hauts, munies de barbelés. L'intense activité n'avait cessé qu'avec la tombée de la nuit.

Bravant le danger, quelques groupes de rebelles étaient passé à l'action. Ils avaient essayé dans les premières heures de la nuit d'incendier certains camps. On avait sacrifié les dernières gouttes de carburant disponibles pour confectionner des cocktails Molotov.

Une douzaine d'assauts au total. Les Rouges avaient encerclés les positions ennemies, en restant bien à couvert. Tout ce que la nature pouvait offrir comme rempart contre les tirs des snipers était mis à contribution. Les énormes lianes-bambou étaient de très bons boucliers. Les rebelles non transformés n'avaient pas livré bataille. Même cachés derrière le plus sûr des abris, les tirs des XM25 ne leur auraient laissé aucune chance. On le savait par expérience.

À chaque fois ce fut sensiblement le même scénario. Sur un laps de temps très court, les Rouges avaient lancé une myriade de cocktails Molotov, ainsi que des grenades à main. Certains avaient même lancer des galets. C'est à ce moment qu'un certain nombre de Rouges furent touchés par les tirs des militaires. Les rebelles étaient obligés de se mettre à découvert pour lancer efficacement les bombes artisanales. Les nouvelles munitions utilisées par l'ennemi avaient révélé la limite de résistance de l'armure rouge. Des balles perforantes. Peut-être un alliage de tungstène se disait Anaïs. Malgré les tirs ennemis, catapultées par les bras puissants des Rouges, la plupart des projectiles n'avaient eu aucun mal à franchir la centaine de mètres qui les séparait des clôtures barbelées. Certains groupes d'assaillants avaient utilisé les HK417 et des FAMAS pour lancer des grenades. Il y avait eu aussi des tirs de 12,7. À Saint-Denis, Saint-Pierre et Saint-Benoît, des explosions d'obus de mortier de 81 mm avaient retenti.

Les rebelles avaient vu de nombreux cocktails Molotov exploser en hauteur, avant même de retomber et d'enflammer quoi que ce soit. Et ça avait été la même chose pour les obus de mortier et les grenades.

Bien avant les assauts, munis de lunettes infra-rouge, ils avaient dû lever les yeux pour les voir. Des drones de combat défendaient en permanence les camps des militaires.

Ces drones sentinelles avaient déjà été utilisés dans de nombreux conflits. Mais c'était le conflit israélo-palestinien qui les avait médiatisés. Ils étaient utilisés notamment pour défendre la barrière de séparation. Ils étaient armés de lasers. Leur camouflage les rendait quasiment invisibles. Des sentinelles infatigables, se déplaçant de façon aléatoire. Des cibles autrement plus difficiles à abattre que les libellules.

Malgré ces lignes de défense, certains projectiles avaient pu atteindre les installations ennemies.

Seul un camp avait dégagé d'épaisses fumées pendant plusieurs heures. Celui qui se trouvait près du rond-point des Plaines, à Saint-Benoît. Le plus gros des installations avait été détruit par le feu. Le courage et la détermination des jeunes de La Confiance leur avaient permis de remporter cette victoire. Le fait que l'un des drones sentinelles avait été défectueux avait joué en leur faveur.

Pour les autres, les bombes artisanales n'avaient fait que des dégâts mineurs. Les débuts d'incendie avaient été rapidement circonscrits par les militaires.

Des cocktails Molotov contre la puissance des drones sentinelles. C'était tout simplement lamentable. Le fait d'avoir réussi à incendier un camp relevait du miracle. Le bilan n'avait rien de victorieux. Le fait que les assauts avaient échoué n'était pas vraiment une surprise. Ce qui était surprenant pour Anaïs, c'était le nombre de

Rouges tués. Onze. Seulement. Par contre les blessés se comptaient par centaines. Les tirs avaient atteint les rebelles essentiellement aux membres. Et les soldats de l'Alliance avaient aussi utilisé des armes incapacitantes. Certains résistants avaient été aveuglés. D'autres avaient eu des sensations de douleur intense au niveau de la tête. C'était comme si on avait voulu les blesser, et non les tuer.

Dans le quartier de Bois Rouge, à la Bretagne, l'heure n'était plus aux palabres. Il était pas loin de minuit. La plupart de ceux qui habitaient à proximité avaient fui en début de soirée. Sous la lumière diffuse de la Lune, en progressant à l'abri des lianes-bambou, des arbres et des maisons abandonnées, environ deux cents Rouges s'étaient approchés du camp militaire. La place forte était là, à une centaine de mètres, entre la citée de Bois Rouge envahie par lianes-bambou et la Ravine du Chaudron. Les rebelles s'étaient positionnés autour du camp, en formant un demi-cercle. Silencieux, ils attendaient depuis plusieurs minutes.

– *Zot tout lé paré ?*

(Vous êtes tous prêts ?)

Celui qui avait posé cette question, c'était Jason.

Une tête brûlée. Vingt-quatre ans. Il ne supportait pas qu'on lui donne des ordres. Il n'avait jamais travaillé. Il préférait voler ou dealer. Petit, mince, nerveux jusque dans le regard. Respecté par ses « dalons » et par ceux qui étaient tombés sous ses coups. Craint par le commun des mortels. Méprisé par les bien-pensants. Il ne laissait personne indifférent. La peau basané, les cheveux très courts avec des motifs tribaux. Du moins à l'origine, avant la transformation. Il ne regrettait pas son ancienne apparence. Ni ses cheveux, ni sa cicatrice à la joue gauche. Le souvenir d'un coup de couteau. Une cicatrice qu'il arborait depuis l'âge de quinze ans. Sa peau rouge avait aussi fait disparaître ses autres cicatrices, les brûlures de cigarette et son unique ta-

touage. Dans le dos, une tête de mort hyper-réaliste, avec des yeux bien vivants.

Ce qui importait pour Jason, c'était qu'il avait gagné en force et en rapidité. Le reste, il n'avait eu aucun mal à faire une croix dessus. Une croix, il en portait une, pendue à la chaîne en or qu'il gardait toujours autour du cou. Un cadeau de sa grand-mère. Dans son esprit, elle était la seule personne qui l'avait réellement considéré comme un être humain durant son enfance.

La réponse ne tarda pas à venir. Elle émanait de cinq jeunes Rouges. Les acolytes de Jason, qui vivotaient de travail au noir et de petits larcins, avant cette situation de crise. Chacun était ce soir à la tête de plusieurs dizaines de résistants.

– *Nou lé paré.*

(Nous sommes prêts.)

En quelques secondes, le même message avait résonné dans l'esprit de Jason. Comme l'écho d'une même voix.

Il s'apprêtait à donner l'ordre d'attaquer. C'est alors qu'elle lui parla.

– *Jason, sé in bon lidé, mé sé pa le bon moman.*

(Jason, c'est une bonne idée, mais ce n'est pas le bon moment.)

Ce n'était pas la voix familière de Lola. Jason avait bien sûr reconnu la voix de cette fillette. Cette même voix qui avait délivré le message de prédiction, deux jours auparavant. Il connaissait la voix. Il savait aussi quel rôle jouait cette petite fille au sein de la résistance. Elle en était le centre névralgique.

– *Ou koz avèk mwin, mé mi koné pas ou mwin.*

(Tu me parles, mais je ne te connais pas.)

La voix de Jason avait résonné dans la tête d'Anaïs avec force et arrogance. La remarque était néanmoins pertinente. Anaïs avait saisi le sens profond des mots employés par Jason. Il ne savait rien d'elle. Pour Jason, sans le lien qui mêlait inextricablement le respect et la confiance, les mots d'Anaïs n'avaient aucun poids. L'image d'une fillette, assise en tailleur, s'imposa alors à l'esprit du jeune rebelle.

– *Mwin sé Anaïs.*

(Je suis Anaïs.)

Un de ses « dalons » s'adressa à Jason en pensée. Les assaillants s'impatientsaient. Il envoya un bref message aux cinq meneurs, qui leur expliquait la situation et leur disait d'attendre sa décision.

Un flot d'images se déversa soudain dans l'esprit de Jason. Anaïs lui envoyait les images de ses cauchemars, mêlés à celles des Rouges déjà tombés. Jason vivait une espèce de transe, où il ressentait tour à tour la douleur des blessés, celle des mourants, et la tristesse des familles endeuillées. Les flashes ne durèrent qu'une dizaine de secondes.

Jason eut du mal à reprendre ses esprits. Il inspira profondément par le nez, comme si l'air lui avait manqué.

– *Jason, mi demann aou de fêr amwin konfians. Si zot i atak tout suit, nora plus de mor, nora plus de moun va souffèr.*

(Jason, je te demande de me faire confiance. Si vous attaquez maintenant, il y aura plus de morts, plus de gens qui vont souffrir.)

Un message résonna dans la tête des deux cents Rouges. C'était Jason. L'attaque était annulée. Ils ne devaient sous aucun prétexte parler de la découverte du jeune Elie autrement que par télépathie. Dans les minutes qui allaient suivre, ceux qui étaient déjà au courant se-

raient priés de se taire. Jason et ses camarades devaient s'assurer que ces consignes seraient respectées.

Chapitre 21 / Extractions

La nuit avait été agitée. Pas seulement pour les rebelles incendiaires. Le débarquement des soldats en armure avait été conforme au message d'Anaïs. Avec l'installation des camps et le début des combats, l'ombre de la mort planait sur les cités. Certains s'étaient dit qu'ils avaient peut-être, eux et les membres de leur famille, une meilleure chance de survie en s'éloignant des villes. Les sacs à dos contenaient de l'eau, des vêtements, quelques ustensiles indispensables. Un peu de nourriture, pour ceux qui en avaient encore.

La nuit tombée, les combats avaient cessé dans les rues. On avait entendu, dans certains quartiers, des déflagrations aux endroits où l'Alliance avait érigé des camps. Mais ça n'avait pas duré longtemps. Profitant de cette trêve nocturne, de nombreuses familles avaient fui vers les écarts, vers les Hauts. Sous la lumière blafarde de la Lune, à la lueur des lampes de poches, ils formaient des processions tenaillés par la peur et par la faim.

Des Rouges avaient accompagné certains de ces groupes. Un membre de la famille, une connaissance, ou un étranger qui ne restait pas indifférent à la détresse des autres. Certains avaient aidé à porter des personnes incapables de marcher à cause de l'âge ou de la maladie. Il y avait les familles qui se rendaient chez des proches susceptibles de les accueillir, et d'autres qui comptaient s'enfoncer dans les entrelacements de lianes-bambou, quand ils arriveraient dans les écarts. Un abri plus solide que des murs de béton. Un dédale qui donnerait de meilleurs chances de se défendre. Et les tiges creuses contenaient de l'eau. Un élément non négligeable en ces temps difficiles.

Quelque soit la zone, l'ascension était malaisée. Les portions de route dégagées étaient assez rares. On avançait le plus souvent sur des sentiers. Il fallait escalader les monticules de gravats, trouver un passage entre les tiges de liane-bambou, faire de larges boucles pour contourner les troncs des Géants. Certains cortèges passaient dans les cours des habitations. Des maisons désertées ou encore habitées par des irréductibles qui ne pouvaient pas se résoudre à abandonner leurs biens. Quand il n'y avait pas d'autre solution, il fallait se frayer un chemin à la machette dans des zones en friches. Différentes espèces envahissantes suivant le lieu où l'on se trouvait. Raisin marron, corbeille d'or, choka, liane papillon, liane mauve...

Certains fuyards ne s'étaient allongés que quelques heures. D'autres n'avaient pas fermé l'œil de la nuit. À la lumière du soleil levant, les traits tirés, les yeux remplis de fatigue, on construisait déjà des abris de fortune. On se mettait à la recherche de nourriture.

Plusieurs familles venues du quartier de Saint-Clotilde étaient remontées vers Bellevue. Trois d'entre elles avaient passé les dernières heures de la nuit sous le Géant, à proximité de l'école Maxime Laope.

Camille avait beaucoup moins à faire depuis que les militaires avaient embraqué ses « cabris » sans le payer. Le jour de la réquisition, avec l'aide de Stéphane, il avait quand même réussi à les duper. Il avait soustrait quelques bêtes à la vue des soldats. Ils avaient caché les chèvres à bonne distance de sa case, dans une petite ravine colonisée par les jamrosats.

Une autre journée de lutte se profilait. La Réunion était en situation de guerre. Camille, lui, s'était levé avec les premières lueurs de l'aube. Comme toujours. Il avait bu un café, donné de l'eau à ses animaux, avant de prendre sa serpette pour aller couper du fourrage.

En regardant vers les bas, à travers la végétation exogène, il voyait de nombreux nuages sur la mer. Des nuages gris qui cachaient le soleil levant. Il n'y avait plus de bulletin météo. Mais ce signe là, en général, était assez fiable. Le vieil homme se disait qu'il allait sûrement pleuvoir dans la journée.

De chez lui jusqu'à l'école de Bellevue, Camille avait fait un peu moins de trois cents mètres à pied. En face de l'école, entre ce qui restait de la route et la petite ravine, il y avait une zone large de quelques mètres où poussaient des touffes de canne fourragère. Le quinquagénaire commençait à couper du fourrage quand il entendit les pleurs d'un enfant. Guidé par les plaintes et la curiosité, il ne tarda pas à les voir. La plupart étaient allongés sur une grande bâche bleue, entre deux renforts du Géant. Une douzaine de personnes au total, dont un vieil homme et deux enfants en bas âge.

Naturellement, Camille s'était rapproché d'eux, pour les saluer. Ils semblaient fatigués, affaiblis. Sur un morceau de feuille de bananier, il y avait deux petits animaux dépouillés. À l'aide d'une petite branche de goyavier, une femme chassait les mouches qui tournaient autour. Des lapins, ou peut-être des chats se dit Camille. Un Rouge, armé d'une machette, revenait vers le groupe avec des brindilles et quelques morceaux de bois sec. Il échangea quelques mots avec le vieil homme. Camille apprit qu'ils n'avaient quasiment rien mangé de consistant depuis plus de deux jours. Ils réservaient le sucre et les quelques biscottes qui leur restaient pour les enfants.

Camille en avait parlé à Stéphane, qui avait transmis l'information à Jean-Luc. Mélanie avait dit qu'on ne pouvait pas les laisser comme ça. C'est elle, accompagnée de Dylan et de Marine, qui était allée leur apporter de quoi manger. Dans un bac à glace de deux litres Mélanie avait mis du manioc, déjà cuit. Dylan portait un gros sac de mangues mûres. Après quelques mots de remerciement, les mains

saisirent, les mâchoires mordirent voracement. La faim faisait qu'ils mangeaient vite. La viande qui finissait de cuire au feu de bois allait dans peu de temps être elle aussi engloutie.

Camille avait ramené deux mains de bananes, et du lait de chèvre pour les enfants. Habitué au lait de vache, le goût les rebuta. Leur grand-père partagea la bouteille d'un litre et demi de lait avec le Rouge, qui se trouvait être son fils, sa belle-fille et deux autres personnes.

Anaïs avait dormi par intermittence. Après avoir convaincu Jason de ne pas attaquer le camp de Bois Rouge, elle s'était rendormie pendant environ deux heures. De facto, c'était elle et les quatre adolescentes qui organisaient la résistance. Une lourde responsabilité.

Elle ne pensait plus à son âge. L'important c'était qu'elle traitait avec de plus en plus de facilité les informations fournies par les Rouges. Elle avait commencé la journée en mangeant quelques morceaux de manioc et trois bananes. Faute de lait, elle avait bu du thé sucré. Les communications télépathiques et la gestion des informations lui demandaient une certaine énergie.

Elle avait essayé encore à plusieurs reprises de faire apparaître de la nourriture. Elle aurait tant voulu pouvoir venir en aide à ceux qui avaient faim. Mais ça ne marchait pas.

La veille, dans la soirée, Anaïs avait demandé aux quatre adolescentes d'adresser un message aux Rouges. Par leur biais, il devait être transmis à l'ensemble de la population. Elle demandait à chacun de réfléchir à un moyen, une idée, quelque chose qui pourrait rendre la lutte moins inégale.

C'était Élie, un jeune garçon de douze ans, qui avait eu l'étincelle de génie. Sans l'ombre d'un doute. Une idée précieuse, et pourtant assez simple.

Il avait pris un vieux tuyau d'acier galvanisé. Ces tuyaux utilisés autrefois pour la plomberie. Il en avait coupé un morceau d'un trentaine de centimètres. L'une des extrémités en biseau. Il avait rempli le tube de sable et mis un bouchon de liège à l'autre extrémité. Puis il avait demandé à son grand frère, un Rouge, de l'aider. Quelques violents coups de massette, et le tuyau s'était enfoncé de moitié dans l'un des renforts d'un Géant. Le côté muni du bouchon incliné vers le bas. L'adolescent avait retiré le bouchon, puis le sable. Un filet de liquide blanchâtre avait coulé à l'intérieur du tube de métal. Élie avait récupéré le latex dans une vulgaire chopine. Il avait eu le temps d'en remplir cinq, avant que l'acier ne soit dissout. À condition de garder le liquide visqueux à l'abri de l'air, il ne coagulait pas et gardait son pouvoir corrosif.

On avait testé le latex sur divers matériaux. Le kevlar d'un gilet pare-balles notamment. Des essais concluants.

Manon, Lola, Océane et Sarah avaient demandé à quelques milliers de Rouges de récupérer des tubes en métal et un maximum de bouteilles en verre. Partout dans l'Île on s'affairait. En pleine nuit, les Rouges s'étaient précipité vers les bornes à verre, les amoncellements à proximité des petites boutiques, les stocks des usines de bière ou de limonades. Les personnes qui avaient fait de la récupération de chopines leur humble métier ne furent pas oubliées. Des sacs remplis de bouteilles avaient été transportés vers les Géants les plus proches.

La discrétion était de mise. Pour éviter des risques de fuite, seuls les Rouges avaient été mis au courant. Ceux qui confectionnaient les projectiles travaillaient à l'abri des regards, sous de grandes bâches.

Beaucoup de bouteilles avaient été remplies dans la nuit. Certains avaient travaillé plusieurs heures d'affilée. Ils étaient allés se reposer. D'autres avaient pris le relais.

Ce latex pouvait aider à mettre hors d'état de nuire un certain nombre de soldats. La résistance devait tout faire pour garder ce

maigre avantage. L'ennemi ne devait pas se rendre compte que ce latex corrosif pouvait être récupéré par les Rouges. Si cela arrivait, L'Alliance n'aurait aucun mal à déployer des soldats ou des drones sentinelles autour des Géants, empêchant les rebelles d'y avoir accès.

Des milliers de bouteilles avaient été remplies avant le lever du soleil. Au fur et à mesure, l'acide était stocké en lieu sûr.

Malgré l'acide providentiel, Anaïs ne se faisait pas d'illusions. Les forces en présence étaient disproportionnées. L'Alliance avait pour elle la technologie, la puissance de feu, des soldats entraînés, une logistique de ravitaillement. Les Rouges étaient beaucoup moins nombreux que les soldats de l'Alliance. De plus, l'armement dont les rebelles disposaient était plus qu'insuffisant pour un tel affrontement. Il ne leur restait que quelques dizaines de missiles. C'était pareil pour les obus de mortier. Heureusement ils avaient un stock important de munitions pour les fusils d'assaut FAMAS ou HK417, et aussi pour les mitrailleuses FN MAG. Mais ces armes, en plus de ne pas être assez puissantes, n'étaient pas assez nombreuses. Certains rebelles étaient armés de haches, de barres de fer. D'autres lançaient tout simplement des pierres. Et pour parfaire le tableau, la faim commençait à tenailler les estomacs. Une situation qui allait empirer. Peu de chance de résister longtemps avec si peu de moyens.

Bien sûr ils pouvaient communiquer par télépathie pour échanger rapidement des informations et coordonner leurs attaques. D'ailleurs les Rouges avaient eu la consigne de privilégier ce mode de communication. Le silence était de mise. Parler normalement c'était risquer de laisser échapper par mégarde des informations sur des sujets sensibles. Les autres rebelles, les non transformés, passaient parfois des heures sans dire un mot. Et quand ils parlaient stratégie, ils utilisaient des codes. Certaines libellules étaient encore opérationnelles.

Les détonations avaient repris avec les lueurs de l'aube. Partout dans l'Île, plusieurs escouades de soldats en armure avaient quitté les camps pour se rapprocher des habitations. Positionnés sur les lignes séparant les soldats de l'Alliance de la population, armés de courage, prêts à défendre chèrement leur vie, les résistants les attendaient.

À Saint-Paul, toute la surface s'étendant du Parc Expo-bat au Ciné-Cambaie était entourée de barbelés. Le stade de football n'était qu'un souvenir. Un Géant, beaucoup plus grand que la moyenne, l'avait complètement ravagé. Les lianes-bambou qui s'étaient développées autour du colosse végétal avaient envahi sur plusieurs hectares le cinéma multiplexe, les parkings, les routes et de nombreuses habitations.

Une centaine de soldats de l'Alliance venaient de quitter le camp. La plupart des hommes en armure prenaient la direction du centre-ville, en avançant sur la Chaussée Royale. Un groupe d'une trentaine d'hommes traversa la quatre-voies pour se diriger vers le quartier de Savannah.

Par groupe de trois ou quatre, ils avaient commencé par s'introduire dans les magasins, les grandes surfaces de la zone commerciale. Méthodiquement, ils fouillaient partout. Les caméras infra-rouge scannaient tous les endroits où un être humain aurait pu se cacher. Après plus d'une heure, à part un chat et quelques rats, ils n'avaient rien trouvé. Progressant vers l'est, certains soldats commençaient à présent à passer au peigne fin les maisons du quartier.

À l'angle de la rue Bonaparte et de la rue Fangourin, quatre soldats arrivèrent près d'une touffe de lianes-bambou. Plantées dans l'asphalte, et dans les maisons environnantes, il y avait là une vingtaine de tiges. Elles faisaient, pour la plupart, plus d'un mètre de large.

Certaines étaient accolées, d'autres assez espacées pour laisser passer une voiture. À plusieurs dizaines de mètres du sol, elles s'entre-lassaient, se supportant les unes les autres, s'élançant vers le ciel, jusqu'à atteindre des racines aériennes. Celles du Géant qui était au sud du quartier de Savannah. Comme tous ceux qui avaient poussé dans la zone marécageuse de l'Étang, il était titanesque et devait mesurer près de sept cents mètres de haut.

Sur le bitume fissuré, prisonnier des tiges vertes et des racines grises, un fourgon blanc était partiellement visible. Une voix masculine se faisait entendre. Elle semblait provenir du véhicule abandonné.

– ...Créateur du ciel et de la terre, de l'univers visible et invisible...

Seules les portières arrières du Trafic étaient ouvertes. Les soldats s'approchèrent prudemment. Trois d'entre eux restèrent à bonne distance. Le quatrième pouvait à présent voir l'intérieur du fourgon. Dans la pénombre, un homme était assis, complètement immobile, la tête baissée. Il portait un jean, des baskets, un sweat-shirt bleu dont la capuche recouvrait sa tête. Le militaire ne pouvait pas voir son visage. Il avait un sac à dos posé près de lui. Il continuait à prier.

– lumière, née de la lumière...

– Mains sur la tête ! Sors de là tout de suite ! Vas-y, bouge !

Aucune réaction. L'homme n'avait même pas levé la tête. Le soldat remarqua qu'il portait des gants. L'homme continuait à prier, imperturbable. Le soldat recula, et pour s'assurer que ce qu'il avait sous les yeux était bien un homme en chair et en os, il passa en vision infrarouge. La caméra transmet à ses lunettes une image bleue. Aucune forme humaine en fausses couleurs.

– Pour nous les hommes, et pour notre salut...

Le poste de radio CD posé derrière le mannequin continuait son Credo enregistré. Le soldat se rendit compte de la supercherie juste avant que le fourgon n'explose.

La déflagration fut assourdissante. Il gisait à présent au sol, blessé, aveuglé, abasourdi. Ses oreilles sifflaient. L'effet de surprise produit par l'explosion fut mis à profit par les Rouges. Des bouteilles remplies d'acides s'écrasèrent sur les armures robotiques. Les bouillonnements produisaient déjà des gaz. La substance corrosive réagissait avec le métal de l'exosquelette et le treillis à base de kevlar. Affolés, les soldats essayèrent de s'extraire de leurs armures. Les secondes défilaient. La peur engendrait des mouvements désordonnés. Des hurlements se firent entendre quand l'acide commença à s'attaquer aux tissus humains.

Des images similaires venaient d'un peu partout. Plusieurs dizaines de soldats avaient déjà fait les frais de la puissance corrosive du latex des Géants. La plupart avaient succombé. Quelques-uns avaient pu s'extraire de leur attirail high-tech à temps. Les soldats rescapés avaient débranché le câble qui était à la base de leur nuque en dernier. Mais dans les secondes qui avaient suivi la rupture du lien entre l'homme et la machine, ils s'étaient effondrés. Ils étaient depuis restés dans cet espèce d'état cataleptique. Tout ce que les rebelles avaient essayé de faire pour qu'ils réagissent, y compris les coups, n'avait rien donné. Les résistants avaient des statues de chair comme prisonniers. Incapables de parler, ils ne livreraient aucune information à la résistance.

Peu après huit heures, alors que Sarah venait de lui transmettre des images des combats se déroulant à Bras-Panon, c'est la voix de Lola qui résonna avec force dans la tête d'Anaïs.

– *Sé Lola. Na du nouvo Sin-D'ni...*

(– *C'est Lola. Il y a du nouveau à Saint-Denis...*)

Les combats entre les résistants et les soldats du camp du Jardin de l'État avaient fait en quelques heures une dizaine de morts parmi les Rouges originaires du quartier de la Source. Dimitri avait vu

trois de ses « dalons » tombé sous les tirs ennemis. Lui, il n'était que blessé. Une balle dans la cuisse droite. La douleur était supportable. Son tee-shirt, qu'il avait déchiré pour bander sa cuisse, ne suffisait pas pour arrêter efficacement l'hémorragie. Il était obligé de faire un point de compression avec sa main gauche. Les tirs des soldats avaient empêché ses frères d'armes de venir lui porter secours. Deux soldats de l'Alliance s'étaient alors précipités sur lui, pendant que ses camarades étaient pris sous le feu nourri du reste de l'escouade. On lui avait bandé les yeux, et on lui avait mis quelque chose sur les oreilles. Dimitri avait commencé à transmettre des informations à Lola à partir de ce moment là.

– Mi marsh. Mi wa pa riyin. Mi antan pa riyin. Mon min lé atashé dan mon do. Na kèshoz dan mon kou. In kolié an fèr. Lé fré. Na in solda i marsh dérièr mwin, é i ténir le kolié. Li fé avans amwin konm in shyin...

Pluzièr fwa mwin la rod tombé. Mwin la finn fèr o mwin... sin-san mèt. Mi san la frécher la briz su mon figur...

Zot i vyinn tir le kolié dan mon kou. I trap amwin... I mèt amwin asiz dan... dann in spès fotey.. Mon janm, mon bra lé atashé... Mon kou osi... Mi giny pu boujé... Mi san in nafèr i rant dan mon bra. In zégwiy... Lola, si ou giny, kontakt mon ti frère, Kevin. Di ali di Audrey konm sa mi... mi...

(– Je marche. Je ne vois rien. Je n'entends rien. Mes mains sont attachées dans mon dos. Il y a quelque chose dans mon cou. Un collier en fer. C'est froid. Il y a un soldat qui marche derrière moi, et qui tient le collier. Il me fait avancer comme un chien...

À plusieurs reprises j'ai failli tomber. J'ai déjà fait au moins... cinq cents mètres. Je sens la fraîcheur de la brise sur mon visage...

Ils viennent d'enlever le collier de mon cou. On m'attrape... On me met assis dans... dans un espèce de fauteuil... Mes jambes et mes

bras sont attachés... Mon cou aussi... Je ne peut plus bouger... Je sens quelque chose qui rentre dans mon bras... Une aiguille... Lola, si tu peux le faire, contacte mon petit frère, Kevin. Dis lui de dire à Audrey que je... je...

La communication avait pris fin à ce moment là. Anaïs, tout comme Lola, avait perçu dans les pensées de Dimitri de la peur, certes, mais aussi énormément de courage face à l'inévitable.

Par la suite, d'autres Rouges avaient été blessés, puis emmenés par les soldats de l'Alliance. À chaque fois c'était à peu près la même chose. On les empêchait de voir et d'entendre. Les prisonniers pouvaient toujours entrer en contact télépathique avec l'adolescente de son secteur, mais ils ne pouvaient lui transmettre aucune information intéressante. Puis on leur injectait quelque chose...

Cela confirmait à Anaïs ce qu'elle avait déduit après les attaques des camps. C'était une évidence. On les voulait vivants.

En milieu de matinée, de gros nuages noirs avaient obscurci le ciel. Une pluie battante commença à arroser la majeure partie de l'Île. Elle dura pendant plusieurs heures, avec de temps à autre quelques embellies.

Sarah transmet à Anaïs des images de ce qui se passait à Saint-André.

Un hélicoptère à double rotor volait au dessus de Parc du Colosse. Il se stabilisa. Ce qu'il transportait semblait être assez lourd. Quelque chose qui ressemblait plus ou moins à un container. Il fut bientôt au sol. Les quatre filins d'acier fixés aux coins supérieurs se détendirent. Plusieurs soldats se précipitèrent. Une large porte s'ouvrit. Anaïs n'eut aucun mal à reconnaître ces grandes boites noires emboîtées les unes dans les autres. Elle les avait déjà vues sur le net. Elles

étaient conçues pour pouvoir contenir chacune cinq ou six corps. Des cercueils de la FEMA.

Les concepts « tous » et « mort » continuaient à hanter Anaïs. L'Alliance avait déjà commencé à tuer les prisonniers. Le génocide avait lieu sous ses yeux. Et elle ne pouvait pas grand chose.

Des images de combats se bousculèrent dans l'esprit d'Anaïs. Ils venaient de Saint-Joseph. Des échanges de tirs. Une bouteille d'acide lancée, mais qui manque de peu sa cible. Deux Rouges armés de fusils d'assaut cachés derrière un mur de parpaings. L'un des Rouges est blessé au bras. Il a un genou à terre. Après plusieurs tirs se succédant de façon rapide, une balle vient de traverser le mur pour l'atteindre au niveau du thorax. L'autre Rouge essaie de l'aider. Il reçoit une balle qui lui explose l'épaule. Il pousse un cri de rage et de douleur. Une deuxième balle. Les images cessèrent brusquement.

D'autres images similaires. Le constat était amer. Partout dans l'Île, les Rouges se battaient avec courage. Mais malgré leur détermination, ils perdaient peu à peu du terrain. Malgré l'efficacité relative des bouteilles d'acide, les Rouges avaient du mal à tenir leurs positions face à la puissance de feu des assaillants. Ce qui permettait aux soldats de s'introduire dans les immeubles et les maisons et de faire de nombreux prisonniers. Des milliers de personnes avaient déjà été emmenées vers les camps. Combien exactement. Il était impossible à Anaïs de le savoir.

Vu les forces en présence, il ne s'agissait pas d'une guerre mais plutôt d'une extermination. Pour aider les résistants qui se battaient avec ferveur, les quatre adolescentes avaient fait de leur mieux. Chacune, en croisant les informations qui lui parvenaient, avait une vue d'ensemble des déplacements des forces en présence dans le secteur

qui lui incombait. Elles transmettaient des informations en temps réel. Elles informaient les groupes de rebelles de chaque quartier, heure après heure, inlassablement. De nombreux groupes de citoyens avaient attendu les premières lueurs de l'aube pour fuir vers les Hauts. Certains avaient pu esquiver des sections de l'Alliance grâce à elles. Elles avaient contribué à sauver de nombreuses vies.

Peu de temps après, Anaïs reçut de Sarah des images de combats se déroulant à Bras-Fusil. Puis ce fut Manon qui lui parla un bref instant. À Basse-Terre, sur la centaine Rouges que comptait le quartier, une quinzaine avaient été tués. Les combats se rapprochaient dangereusement de l'immeuble où Manon habitait. Elle devait fuir avec sa famille. Elle avait lancé un message aux leaders des Rouges du Sud, pour les prévenir. Les communications entre les groupes de résistants allaient en pâtir, le temps qu'elle trouve un endroit où elle pourrait être au calme pour se concentrer. Son grand frère et deux autres Rouges assuraient leur sécurité. Ils allaient se diriger vers le Géant qui se trouvait dans les champs de cannes, au delà de la Zac Canabady. Autour, il y avait des enchevêtrements de lianes-bambou qui offraient un abri relativement sûr. Une douzaine de Rouges et plusieurs centaines d'habitants de Basse-Terre s'y étaient déjà retranchés.

Pendant près d'une heure Anaïs avait pris le relais, en attendant que Manon soit à nouveau opérationnelle.

À la mi-journée, Anaïs avait voulu faire le point sur le nombre de résistants tombés au combat. Un peu plus d'un millier pour le Nord, l'Est et le Sud. Elle parlait à présent à Océane.

Anaïs la demann – *Na konbyin d'konbatan lé mor ?*

(– *Combien de combattants sont morts ?*, demanda Anaïs.)

– Dan l'Wèst na dizon de-san Rouj lé mor, é in pe plu d'sin-san blésé. La plupar la été anmné par bann solda. Mé na ot shoz Anaïs. In ga i abit akoté Village Titan la giny reprogram inn libélul...

(– Dans l'Ouest il y a environ deux cents Rouges qui sont morts, et un peu plus de cinq cents blessés. La plupart ont été emmenés par les soldats. Mais il y a autre chose Anaïs. Un jeune qui habite près du Village Titan a pu reprogrammer une libellule...)

Les images fournies par la libellule étaient retransmises à un ordinateur. Des doigts rouges pianotaient sur le clavier. Sur l'écran, Anaïs voyait ce qui s'était passé quelques instants auparavant dans l'un des camps du Port. Celui situé près de la Halle des Manifestations.

Une trentaine de personnes étaient rassemblées. Des hommes, des femmes, des enfants. Ils étaient tous à genoux, les mains sur la tête. Autour d'eux il y avait une dizaine de soldats en armure.

La libellule se déplaça. Plus loin, des cadavres étaient amoncés à même l'asphalte. Il devait y en avoir une bonne vingtaine. Quelques mouches tournaient autour. Un container, semblable à celui qu'elle venait de voir à Saint-André, se trouvait à proximité. Deux soldats étaient occupés à remplir les cercueils en plastique. Les uns conçus pour des adultes, les autres pour les enfants.

Soudain des éclats de voix se firent entendre. Une voix neutre, sans émotions. « Arrêtez. Dernière sommation. » La libellule avait tourné automatiquement une de ses caméras vers la source sonore, l'autre vers la source de mouvement. Une femme courait, aussi vite qu'elle pouvait, serrant dans ses bras un enfant de deux ou trois ans qui pleurait. En quelques secondes elle avait parcouru plus d'une vingtaine de mètres. Une rafale atteignit la fuyarde dans le dos. Les balles traversèrent le buste de la Portoise, atteignirent l'enfant, le réduisant au silence. Dans sa chute, la mère écrasa de tout son poids le corps de sa fille. Le sang des deux victimes se répandait sur le bitume.

Et quelques instants plus tard, un soldat prit la femme par le bras gauche. De l'autre main, il souleva le corps sans vie de la fillette par une jambe. Dans le bruit feutré des vérins de son armure, le soldat traînait à présent le corps le plus lourd, et portait l'autre à bout de bras. Une traînée rouge maculait son trajet. Il s'arrêta devant l'amoncellement de cadavres. Il abandonna le corps de la femme, et jeta le cadavre de l'enfant directement dans un cercueil.

La libellule changea d'angle de vue. Ses caméras pointaient maintenant vers le groupe de prisonniers. « Lève-toi. » Obéissant à l'ordre du militaire, un adolescent se leva en gardant les mains sur la tête. « Baisse les bras. » Il laissa pendre ses bras le long de son corps. Une énorme pince métallique prolongeait le bras droit de l'armure robotique. Le soldat fit un pas en avant, leva le bras. La pince s'ouvrit, et une fois qu'elle fut positionnée au niveau du cou de l'adolescent elle se referma dans un claquement.

Anaïs ne pouvait pas le voir, mais avec ce carcan au bout de son bras le soldat venait de faire une injection au prisonnier. L'aiguille avait automatiquement détecté l'artère carotide commune. La substance était conçue pour annihiler toute résistance psychique et provoquer un détachement de la réalité. Elle se répandait déjà dans les vaisseaux sanguins du cerveau du jeune Réunionnais.

« Avance. » Les pas rythmés par le bruit des vérins hydrauliques, le jeune Portoï avançait le long d'un bâtiment. Devant lui, à quelques mètres, il voyait un soldat qui traînait le corps d'un homme. Les yeux du captif ne reflétaient aucune émotion. Il se contentait d'avancer. Il arriva à hauteur d'un shelter.

Le conteneur était blanc et devait faire deux mètres sur trois. La face longitudinale filmée par la libellule était munie d'un module de climatisation et d'une porte.

La pince d'acier s'ouvrit, libérant le cou de l'adolescent. « Entre dans le conteneur. Il est à toi Richie. »

La libellule survola le shelter. Sur l'autre face se trouvait une fenêtre à l'italienne. Le battant était relevé. Le drone se posa. Grâce à ses pattes high-tech, qui imitaient celles des araignées, le drone adhérait sans difficulté au matériau composite du shelter. La libellule se déplaça pour se rapprocher de l'ouverture d'aération.

L'adolescent, soumis par l'effet de la drogue, fit deux pas. Il se retrouva devant un militaire assis sur une chaise pivotante, face à un ordinateur. Le soldat était habillé d'un treillis vert et portait des rangs. À côté de lui se trouvait un fauteuil assez semblable à ceux utilisés par les dentistes. Le militaire fit pivoter sa chaise d'un quart de tour. Il avait une cigarette allumée à la main gauche, qu'il tenait entre le pouce et l'index. Il souffla la fumée. En même temps, il regarda l'adolescent, estimant d'un coup d'œil ses mensurations. Puis il posa sa cigarette dans le cendrier qui était sur le bureau, et pianota rapidement sur les touches numériques du clavier.

– Assieds-toi. Ne t'inquiète pas. Ça ne sera pas long.

La siège sur lequel le jeune Portois venait s'asseoir bascula lentement. L'adolescent se retrouva en position semi-allongée. Ses jambes, ses bras ainsi que son cou étaient positionnés dans des supports ergonomiques. Des systèmes composés de demi-cercles de métal étaient situés au niveau du cou, des poignets, des coudes, des chevilles, et aussi au dessus de genoux. Ils se refermèrent simultanément. Puis un bras mécanique articulé appartenant au siège vint positionner sur la tête du prisonnier une sorte de casque. Les nombreux fils élec-

triques dont il était muni ne laissèrent aucun doute dans l'esprit d'Anaïs. C'était un casque à électrodes.

Un sifflement se fit entendre. Tout le corps de l'adolescent fut bientôt pris de convulsions. Ses yeux restèrent grands ouverts.

La voix d'Océane se fit à nouveau entendre dans l'esprit d'Anaïs.

– *La dur dizon de minut.*

(– *Ça a duré environ deux minutes.*)

Les pinces d'aciers avaient libéré le corps du jeune homme. « Tu vois, c'est déjà fini. Lève-toi. » Obéissant à l'ordre de Richie, il se leva. « Tu peux sortir. » L'adolescent sortit du shelter.

La libellule avait quitté son point d'observation. Elle était maintenant en vol stationnaire à proximité du shelter.

L'adolescent était debout, immobile, les yeux dans le vague. Il resta un instant dans cette position. Le soldat en armure, qui attendait assis depuis quelques instants, se leva. Il s'approcha. Le militaire leva le bras gauche. Le canon de l'arme de petit calibre était braqué sur la tempe du jeune Réunionnais. Il tira à bout portant. Une détonation à peine audible. Le projectile de plomb traversa la tête, expulsant un peu de sang et de substance cérébrale à sa sortie. L'adolescent s'écroula. Son corps fut traîné pour aller grossir l'amoncellement de cadavres.

La douleur envahissait l'esprit d'Anaïs, mais elle arriva à juguler sa peine. Aucune larme ne coula sur ses joues. Elle se disait qu'il fallait rester forte. Il fallait analyser ce qu'elle venait de voir. Essayer de comprendre. L'opération qui venait de se dérouler devant ses yeux ne pouvait être autre chose qu'une extraction mémorielle. Une lecture et un enregistrement des souvenirs. L'Alliance cherchait des informations. Ils scannaient les cerveaux. Ils devaient le faire en ce moment

même un peu partout. C'est pour cela qu'ils avaient déployé autant d'hommes et qu'ils évitaient de tuer les résistants. En tuant une personne avant d'extraire ce que recelait sa mémoire, ils risquaient de passer à côté d'informations intéressantes. Plusieurs ordinateurs étaient sûrement en train de traiter les données, en cherchant ce qui sortait de l'ordinaire. Tout cela pour remonter à la source de la menace.

Les dragons, les Géants, les lianes-bambou, les Rouges. Et à la source il y avait la boule noire. L'Alliance était-elle au courant de l'existence de cet objet ? Si c'était le cas, ils cherchaient peut-être l'artefact pour s'emparer de son pouvoir. Un pouvoir qui justifiait à leurs yeux le sacrifice de milliers de vies humaines. À part sa famille, seule Claire avait été le témoin direct de ses capacités hors du commun.

Claire. Anaïs se concentra. Elle essaya à plusieurs reprises de rentrer en communication avec la psychologue. Mais cela ne donnait rien. Elle craignait qu'il ne soit trop tard. Elle transmit l'image mentale de la psychologue aux quatre adolescentes. Si dans ce qu'elles voyaient à travers les yeux des Rouges ce visage apparaissait, Anaïs devait en être avertie sur le champs.

Mais parmi les choses bizarres, il y avait aussi l'incident survenu pendant son coma. Une porte qui refuse de s'ouvrir sans raison apparente. Plusieurs témoins...

Soudain, Anaïs se sentit comme projetée en avant. Cette étrange sensation mit fin à son raisonnement. Elle se retrouva devant la maison de Julie, dans un silence de mort. Une pince d'acier enserrait son cou. Elle ne percevait aucun son de la scène qui se déroulait autour d'elle. Elle était entourée d'une dizaine de soldats de l'Alliance. Elle avançait, pieds nus.

Prisonnière comme elle, sa tante Julie marchait à ses côtés, la tête baissée. Résignée. Silencieuse. Les soldats qui les maintenaient

captives les suivaient d'un pas régulier. Où étaient les autres membres de la famille ? Étaient-ils eux aussi prisonniers?... ou déjà morts ? Anaïs craignait le pire. Elle voulut questionner Julie, mais elle se rendit compte qu'elle ne pouvait pas. Elle vivait ces instants sans pouvoir intervenir.

« Je suis dans le futur, pensa-t-elle. Non... je suis dans un futur possible. »

Et soudain, elle vit sa mère, gisant au sol dans une flaque de sang. Une violente douleur déchira l'esprit d'Anaïs. Douleur. Tristesse. Culpabilité. Colère. Ses yeux devinrent rouge sang.

Elle se sentit alors comme tirée violemment en arrière.

Retour au présent. À la réalité. Au raisonnement. Aux décisions. L'Alliance était puissante, et sans pitié. Trop puissante pour les Rouges. Si elle ne trouvait pas un moyen de les arrêter les soldats allaient continuer à tuer, et à entasser les cadavres. Ils continueraient les extractions mémorielles. Et bientôt, ils pourraient remonter jusqu'à elle, jusqu'à sa famille...

– Anaïs, sé Manon...

(– Anaïs, c'est Manon...)

Des scènes de combat se déroulant dans le Sud. De nombreux Rouges tués. Et aussi les images successives de nombreux groupes de prisonniers, encadrés par des soldats, dirigés vers les camps. Des événements qui avaient duré en tout plus d'une demi-heure. Dans un état qui ressemblait à une transe, il ne fallut à Anaïs que quelques secondes pour les assimiler.

D'après ce que rapportaient les Rouges, les soldats avaient déjà fait plusieurs milliers de victimes. Et elle ne voyait aucun moyen de les arrêter.

Anaïs avait de plus en plus le sentiment d'être en danger. Un sentiment prégnant. Sans savoir réellement pourquoi, sans avoir d'élé-

ments précis, elle soupçonnait l'Alliance d'être au courant de l'existence de la boule noire. Et l'entité extraterrestre dont ils avaient parlé à la télé, c'était elle. C'était elle qu'ils cherchaient. Soudain des images furtives traversèrent l'esprit de la fillette. Des images grises et silencieuses. Elle vit plusieurs hélicoptères qui volaient au dessus de Sainte-Clotilde en direction de Bellevue. Était-ce une prémonition ou la boule noire qui essayait de l'avertir du danger ?

Anaïs avait peur pour elle, mais aussi et surtout pour les membres de sa famille. Elle ne voulait pas courir le risque qu'ils soient blessés ou tués. Si le flash prémonitoire se révélait exact, les hélicoptères de l'Alliance n'allaient peut-être pas tarder à arriver sur Bellevue. Un commando était sûrement en route pour le village de l'Éperon. À moins qu'ils n'aient déjà fouillé la maison. Combien de temps restait-il avant qu'ils ne prennent d'assaut la maison de Julie et celle de Mélanie ? Il fallait partir au plus vite. Les soldats pouvaient arriver d'un moment à l'autre. Si elle s'enfuyait avec sa famille, cela retarderait le moment où les soldats mettraient la main sur elle. Mais partir avec eux, c'était aussi les mettre en danger. C'est elle qu'ils traquaient, pas eux. L'image de sa mère gisant dans une flaque de sang précipita sa décision. Ils devaient partir sans elle. C'était la meilleure chose à faire.

Tout s'accélérait. Si elle ne trouvait pas le moyen d'arrêter le massacre, les morts se compteraient au fil des jours par centaines de milliers. Les visions de ses nuits de cauchemar se réaliseraient.

La réflexion, concernant la sécurité de sa famille, dura à peine plus d'une seconde dans l'esprit d'Anaïs. Il lui sembla immédiatement après qu'on voulait lui transmettre un message. Sur un grésillement comme bruit de fond, des bribes de messages auditifs se détachaient. Ils étaient incompréhensibles. Anaïs se concentra. Elle sentait que c'était important. Elle parvint quand même à percevoir les mots « danger » et « demande instructions ». Et puis soudain, l'image de la boule noire s'imposa à son esprit. C'était tout bonnement inespéré.

Ce qu'elle projetait de faire était lourd de conséquences. Anaïs en était pleinement consciente. Elle allait peut-être déclencher quelque chose qu'elle ne pourrait pas contrôler. Elle craignait avec raison la puissance de la boule noire. Mais c'était la seule puissance qui pouvait rivaliser avec les forces de l'Alliance. Il fallait agir. Maintenant.

– *Que les dragons détruisent les forces de l'Alliance. Que les dragons...*

Elle envoya le message psychique avec toute la puissance dont elle était capable. La réponse lui parvint avant même qu'elle n'ait eu le temps de répéter l'instruction en pensée.

– *Demande précision périmètre d'action.*

Anaïs se sentit soulagée en entendant la boule noire lui répondre. C'était la première fois que la fillette l'entendait. La voix qui résonnait dans sa tête était monocorde, dénuée d'émotions. La voix d'une machine pensa-t-elle.

– *La Réunion. L'océan autour de l'île jusqu'à une distance de... cent kilomètres.*

– *Armes utilisées : dragons. Avantages : arme déjà expérimentée, arme adaptée pour le combat aérien. Inconvénients : capacité de destruction limitée, arme inadaptée pour le combat au sol. Demande instructions pour le combat au sol.*

Des personnes étaient tuées partout dans l'Île, pensa Anaïs. À chaque minute plusieurs dizaines. Cette foutue machine trop tatillonne commençait sérieusement à l'agacer.

– *Au sol... Au sol tu mets des... tu mets ce que tu veux. Tu fais preuve d'initiative ! Tu sais faire ça ?*

– *Instructions suffisantes.*

– *Ah ouais, quand même ! Combien de temps il faut pour qu'ils passent à l'attaque ?*

– *Quelques... (grésillement) dragons...(grésillement)*

Il y avait à nouveau des parasites. L'image de la boule noire s'estompa, puis disparut complètement. Anaïs posa de nouveau la même question. Aucune réponse. Elle essaya plusieurs fois, en vain. Ça pouvait être quelques minutes, quelques heures...

Anaïs s'apprêtait à lancer un message aux Rouges habitant aux alentours pour qu'ils viennent l'aider. Elle comptait aussi dire aux membres de sa famille qu'il fallait qu'ils s'éloignent d'elle pour leur propre sécurité. C'est alors qu'une voix puissante s'imposa à son esprit. Elle mêlait force et douceur.

– *Ton esprit est bien plus fort que tu ne le penses.*

Aucune image n'accompagnait la voix. Et Anaïs avait l'étrange impression que plusieurs personnes s'adressaient à elle simultanément.

– *Qui êtes-vous ?*, demanda Anaïs.

– *Je suis... nous sommes Kèy-Anah-Ishtah. Nous sommes un « esprit-multiple ». Un hogo-nagi, un « esprit-protecteur ». Nous sommes originaires de la planète Maz-hur. Je veille... nous veillons sur toi depuis le jour de ta conception...*

Un humanoïde lui apparut. Il restait figé, tournant sur 360 degrés, permettant à Anaïs d'appréhender des détails anatomiques divers. Une peau grise, tachetée et striée. Les tâches et les stries étaient plus fines sur le visage que sur le reste du corps. Les membres inférieurs étaient formés de trois parties articulées sensiblement de même longueur, reposant sur des pieds possédant trois orteils et une sorte de talon. Un morceau de tissu rouge, maintenu par une large ceinture noire, allait de la région pelvienne jusqu'au milieu des cuisses. Le buste était relativement large par rapport à la taille. Les membres supérieurs ressemblaient aux bras des humains. Ce qui servait de pouce était plus large que les trois autres doigts. Un nez large et plat, un regard de fê-

lin, de petites oreilles pointues. Sur le crâne se trouvait une crête osseuse de plusieurs centimètres. Le visage était sérieux.

C'est une sorte d'hologramme pensa Anaïs.

Une image tridimensionnelle d'un être humain apparut à côté de l'extraterrestre, permettant à Anaïs de conclure que cet être devait mesurer plus de trois mètres. Les « jambes » semi-fléchies, l'humanoïde avançait à présent sur un sol sablonneux. De longues enjambées. Puis il se mit à courir. Des foulées de plusieurs mètres. Les « jambes » agissant comme des ressorts. Anaïs entendit alors une voix unique.

« Je suis Kèy. Je suis un guerrier Sodelk. J'ai connu ta mère avant que mon corps ne perde sa cohérence... »

La voix était de nouveau multiple.

« Tu n'es pas seule Anaïs. Laisse-nous... laisse-moi te guider... »

Quelques secondes plus tard, Manon, Lola, Sarah et Océane reçurent toutes le même message. Anaïs leur faisait savoir que des dragons viendraient bientôt aider les résistants à lutter contre les forces de l'Alliance. Elle demandait aussi aux filles d'arrêter momentanément les transmissions télépathiques. Elle voulait être seule quelques instants. C'est elle qui reprendrait contact. Elle ne leur parla pas du hogonagi. Avant de couper le lien, elle leur fit part d'un message à transmettre à tous les Rouges.

– Not tout i koné. Na pwin d'fuit posib. La sel solusion... sé rézisté.

(– Nous le savons tous. Il n'y pas de fuite possible. La seule solution... c'est de résister.)

Chapitre 22 / Un autre monde

– *Où êtes-vous ?*, demanda Anaïs à « l'esprit protecteur ».

– *En ce moment je suis juste au dessus la chambre où tu te trouves. Il est inutile de sortir pour essayer de me voir. Même si je me plaçais juste devant ton visage, tu ne me verrais pas.*

– *Vous dites que vous êtes des esprits. Vous êtes vivants ou morts ?*

Un visage apparut à Anaïs. Des traits plus fins. Une peau un peu plus claire, avec toujours des tâches et des stries. La crête osseuse était moins proéminente. Une voix unique répondit à Anaïs. Une voix plus douce que celle de Kèy.

– *Les deux*, lui dit Ishtah. *Nos corps ne sont plus. Nos esprits continuent à exister grâce au ayika-nagi. C'est une sorte de machine, une sphère qui contient l'esprit de Anah et le mien depuis plusieurs milliers d'années. Et celui de Kèy depuis peu. Le ayika-nagi contient nos esprits et les maintient en vie.*

– *J'étais le seul à être vraiment vivant dans le vaisseau*, dit Kèy.

– *Pendant des milliers d'années ?*, demanda Anaïs étonnée.

– *Des phases alternées de veille et de « longs sommeils ». Ce que je nomme « long sommeil » ressemble un peu à votre cryogénie.*

– *Le ayika-nagi maintient en vie vos esprits... vos cerveaux ?*

– *Juste avant la fin de la « vrai vie », les cellules du cerveau sont copiées par le ayika-nagi.*

Les mots de Kèy-Anah-Ishtah étaient vecteurs d'émotions, contrairement à ceux de la boule noire. Ce qui amena Anaïs à faire la réflexion suivante.

– *Le ayika-nagi ce n'est pas la boule noire. N'est-ce pas ?*

Anaïs avait à présent à l'esprit l'image d'une boule argentée.

– *La boule noire, le ayika-silah, est une arme. C'est une machine complexe et puissante, lui dit Kèy-Anah-Ishtah. Ta protection est l'une de ses priorités. C'est elle qui a décidé de venir te trouver. Avec des conséquences désastreuses pour certains humains. Malgré ses grandes capacités de traitement de l'information et son autonomie décisionnel, le ayika-silah reste une machine. Je suis... nous sommes en vie dans le ayika-nagi. Mais nous ne pouvons rester vivants qu'à travers toi Anaïs. Nous avons besoin de ton corps pour ressentir les sensations et le souffle de la « vraie vie ». Il nous reste peu de temps. L'ennemi ne va pas tarder à attaquer. Si tu restes forte et si tu te laisses guider, nous pourrons le vaincre et continuer à vivre. Pour cela tu dois nous faire confiance. Pour nous faire confiance tu dois comprendre ce que nous sommes. Tu dois connaître l'histoire de notre planète...*

– *D'où vient l'énergie qui alimente votre machine... votre ayika-nagi ?*, demanda Anaïs.

– *Notre sphère puise sa force dans « l'énergie du vide ». Tout comme le ayika-silah. Mais le ayika-silah est beaucoup plus puissant que le ayika-nagi.*

– *Ma famille est en danger. Il faut...*

– *Ils ne sont plus ici. J'ai... nous avons décidé de les transférer ailleurs. Il ne reste que toi dans la maison. Les personnes qui habitent aux alentours aussi ont été déplacées...*

Anaïs voyait maintenant toute sa famille se trouvant devant la case de « Gramoun Éloi », l'un des oncles de Jean-Luc. Le vieil homme habitait à Montauban, à environ deux kilomètres de là.

Personne ne comprenait pas ce qui venait de se passer. Sa mère était en larmes. Sophie craignait le pire pour sa fille.

– ...*Ta famille est en sécurité.*

– *Pourquoi vous ne m'avez pas contactée avant ?*

– *Tu n'étais pas prête. Un hogo-nagi peut protéger un « être en développement », mais il ne doit jamais prendre contact avec un esprit immature. C'est dangereux et ça n'apporte rien de bon. Mais tu n'as plus l'esprit d'un enfant. Mais ça, tu le sais déjà...*

– *Kèy, es-tu mon père ?*, demanda Anaïs.

– *Non*, répondit Kèy. *Nous avons fait en sorte que tu puisse naître d'un ovule non fécondé*, ajouta Kèy-Anah-Ishtah. *Seul ton cerveau est hybride. En partie humain, en partie zahidi.*

– *Pourquoi avoir choisi ma mère ?*

– *Elle a été une des rares à percevoir nos sollicitations psychiques*, dit Ishtah. *Nous avons besoin d'une terrienne jeune, en bonne santé, et capable d'éprouver de la compassion. Je lui ai expliqué que si elle acceptait son enfant serait un espoir de renaissance pour la vie Maz-hurienne. Je ne l'ai pas obligée à le faire. Tu dois me croire. Pour plus de sécurité, nous avons effacé certains souvenirs de sa mémoire. Tu as d'autres questions ?*, demanda Kèy-Anah-Ishtah. *Le temps presse.*

– *Puisque le temps presse, parlez-moi de Maz-hur*, répondit Anaïs

Il y avait à peine une dizaine de secondes que Kèy-Anah-Ishtah avait pris contact avec Anaïs. L'échange s'arrêta un bref instant. Anaïs mis ce temps à profit. Elle considéra le fait qu'elle n'était pas

née de la relation entre un homme et une femme, mais que son existence était la conséquence de la volonté de survie de trois entités extraterrestres. Une volonté de continuer à exister qui avait trouvé un écho dans le cœur de sa mère. Pendant cette fraction de seconde, Ishtah, Anah et Kèy se concertaient sur les réelles capacités d'Anaïs. Pour l'instant la vitesse des interactions entre le hogo-nagi et la fillette était à peine à dix pour-cent des capacités de l'esprit-multiple. Kèy estimait qu'Anaïs pouvait supporter le double. Anah et Ishtah pensaient que c'était prendre un risque inutile. Bien sûr il n'y avait pas de temps à perdre, mais solliciter au delà du raisonnable l'esprit de la jeune terrienne pourrait avoir des conséquences fâcheuses. Hémorragie cérébrale, évanouissement... Les échanges continueraient donc à la même vitesse. Deux ou trois minutes suffiraient.

– Anaïs... tu dois rester concentrée sur l'histoire que nous allons te raconter, en gardant l'esprit ouvert...

Un flot d'images et de sons commença à résumer à Anaïs l'histoire de la planète Maz-hur. La voix qui donnait les explications était suivant le sujet traité celle de Kèy, de Anah ou de Ishtah. Pour les généralités la voix était multiple.

Kèy-Anah-Ishtah expliqua à Anaïs que la planète Maz-hur était une planète tellurique assez similaire à la Terre. Mais elle était plus grosse. Presque le double en diamètre. Sa période de rotation était d'une trentaine d'heures terrestres. Maz-hur possédait trois satellites. La planète tournait autour d'un système binaire. L'année durait un peu plus de quatre cents jours. Des volcans actifs. Des océans et des continents pleins de vie. Une vie carbone. Des plantes, des animaux et des khan-yuska.

En quelques secondes Anaïs eut un aperçu de la richesse, de la diversité de la vie ayant existé sur Maz-hur. La plupart des plantes avaient des feuilles de couleur pourpre foncé. Une couleur qui tirait sur le noir lorsque la luminosité des deux soleils faiblissait, le matin,

le soir, ou quand le ciel était obscurci par les nuages. Comme sur Terre, l'évolution avait conduit quelques espèces sur la voie du gigantisme. Cela n'étonna pas Anaïs outre-mesure. Certaines espèces animales présentaient des ressemblances morphologiques ou comportementales avec des espèces terriennes existantes ou ayant existé. D'autres espèces étaient tellement différentes qu'elles auraient été qualifiées de monstrueuses par le terrien lambda.

C'était le cas des khan-yuska. Des êtres qui avaient à la fois les caractères d'un arbre et ceux d'un animal. Les khan-yuska ne se contentaient pas de puiser leur énergie dans le rayonnement des deux soleils, Tankaya et Sikhaya. Ils se nourrissaient aussi d'animaux qu'ils capturaient. En plus des récepteurs de contact, les khan-yuska possédaient des organes sensoriels leur permettant de percevoir la lumière, les rayonnements ultraviolets et infrarouges, les odeurs, les sons et les champs électriques. Certains imitaient les odeurs des fruits, d'autres les cris des animaux, et pour certains les phéromones des proies convoitées. Certains types de khan-yuska, parmi les plus évolués, avaient un système nerveux complexe leur permettant d'adapter les messages aux animaux présents dans leur biotope. Les lianes qui leur servaient à saisir les proies rappelaient à Anaïs celles contre lesquelles elle s'était battue plusieurs fois en rêve.

Une planète qui n'existait plus depuis plusieurs dizaines de milliers d'années. Une histoire où les temps anciens avaient été jalonnés par de nombreuses guerres. Deux espèces, ayant une origine commune, avaient évolué séparément sur deux des sept continents de Mazhur.

Les Hast et les Sodelk, trop éloignés génétiquement pour pouvoir donner naissance naturellement à des hybrides, s'étaient fait la guerre pendant plusieurs siècles.

La rencontre entre les deux espèces avait eu lieu à l'époque des « grandes traversées ». Les continents d'origine, qui étaient pourtant

très vastes, ne pouvaient plus nourrir une population toujours croissante. La recherche de nouveaux territoires était devenue une nécessité.

Hast était l'abréviation de Hast-ényane-idil-kahn qui signifiait « Nous, la nation issu des clans de la forêt ». Ils avaient domestiqué divers animaux, dont le « wikasha » qui leur servait depuis des millénaires à cueillir les fruits des Tanka-kahn, les plus grands arbres de la forêt. Des fruits non comestibles, qui étaient utilisés lors de « la cérémonie des illusions » et pour « l'adieu aux défunts ». Les Hast confiaient leurs morts aux khukha-khan, « les arbres pour le pourrissement ».

Anaïs reconnaissait les Tanka-kahn et les khuka-khan. Il s'agissait des Géants et des lianes-bambou. Elle constatait que sur Maz-hur ils étaient plus sombres. Ce qui voulait dire que la couleur qu'ils avaient sur Terre n'était pas leur couleur d'origine, mais une couleur adaptée à la luminosité de notre soleil. Elle demanda en quoi consistait la « cérémonie des illusions ».

Il s'agissait d'une cérémonie religieuse destinée à rappeler à tous les Hast les trois préceptes de sagesse pour vénérer la Vie et la Déesse Maz-dha. « Se croire séparé de la Nature est une illusion. Se croire séparé des autres est une illusion. Se croire capable de tout voir est une illusion. »

Les Sodelk se définissaient à l'origine comme « le peuple des terres arides ». Pour eux, Maz-hur, Tankaya et Sikhaya étaient les manifestations des trois esprits du dieu Zhul, le « Dieu Lumière ». Ils vénéraient aussi l'eau, « l'esprit de la vie », le silence, « l'esprit de la contemplation », et le vent, « l'esprit du changement ».

Les Sodelk avaient depuis les origines un animal qui leur servait de monture, le dushi. L'animal ressemblait un peu à une autruche, en plus grand, sans les plumes, avec des membres supérieurs atrophiés. Les dushi avaient un cuir épais et un bec crochu. Un seul coup

de bec pouvait tuer un sodelk ou un hast. Le dushi avait une place à part parmi les animaux. Les clans qui vivaient dans le désert entretenaient une espèce de relation symbiotique avec cet animal. Il était endurant. Il pouvait sentir l'eau de loin, même quand le précieux liquide se trouvait enfoui plusieurs mètres sous le sable.

Anaïs voyait maintenant deux dushi mâles se battre, à coups de pattes et de bec.

La tête des mâles était recouvert d'une cuticule protectrice grise, qui pendant la période de rut devenait rouge écarlate.

– *Ça ressemble à l'armure des Rouges*, pensa Anaïs.

– *Oui, c'est une sorte de kératine très résistante*, lui dit Kèy.

Anaïs percevait l'image d'un sodelk chevauchant un dushi qui allait à vive allure dans une plaine désertique. Le guerrier était armé d'un bouclier et d'une arme traditionnelle formé d'un bâton prolongé par une lame légèrement courbe.

Dans les temps anciens, expliqua Kèy, quand les Hast ne possédaient pas encore de dushi, beaucoup de batailles avaient été gagnées par les Sodelk grâce à cet animal.

Les Hast comme les Sodelk étaient essentiellement carnivores. L'allaitement n'existait pas sur Maz-hur. L'alimentation des nouveau-nés était à base de viande préalablement mastiquée par la mère. De préférence les abats.

Les Sodelk les plus vieux pouvaient atteindre soixante-dix ans. Les Hast vivaient moins longtemps, mais ils se reproduisaient plus vite. Une « femme hast » pouvait donner naissance à une vingtaine d'enfants au cours d'une vie. Les jumeaux et les triplés étaient la norme chez les Hast et une bizarrerie chez les Sodelk. La fécondité était moindre chez la « femme sodelk ». Une dizaine d'enfants tout au plus.

Dans chaque camp, les guerriers mâles et femelles vouaient leur vie à la lutte pour la suprématie et la prospérité de leur espèce. Depuis les premiers affrontements, les combats avaient toujours eu lieu en mer ou sur les « maka-mbali-shinda », les continents lointains à conquérir. Les périodes de paix ne servaient qu'à engendrer de futurs soldats, améliorer les armes, mettre au point de nouvelles stratégies pour préparer le conflit suivant.

Les Sodelk et les Hast « administraient » la nature en sélectionnant les espèces végétales utiles aux divers animaux qui leur servaient de nourriture. Les pionniers défrichaient et « administraient » les forêts ou les savanes des maka-mbali-shinda, prospectaient les minerais, bâtissaient des villages et des villes.

Après plusieurs siècles de conquêtes et de guerres, les Sodelk et les Hast occupaient cinq des sept continents de Maz-hur. Trois continents essentiellement peuplés par les Hast, deux par les Sodelk. La guerre inter-espèces avait contribué à faire avancer la science et la technologie à pas de géant. Des villes avaient progressivement fusionné pour donner naissance à des mégapoles industrialisées. La vie de la plupart des Hast et des Sodelk avait radicalement changé. La population de Maz-hur avait considérablement augmenté. Les Hast étaient plus de six milliards, les Sodelk un peu moins de quatre milliards.

Après cinq décennies de paix, la guerre éclata à nouveau. Elle dura un peu moins d'un an. Une guerre courte comparée aux précédentes. Mais elle fut terriblement meurtrière. La « Guerre Totale », Apagho-Senso, portait bien son nom. Elle avait fait plus de victimes que tous les conflits précédents réunis. La science et la technologie avaient fait évoluer la capacité de destruction des belligérants. Les « armes à explosion » avaient gagné en puissance et en précision. Les meg-sil, les « machines volantes », pouvaient voler plus longtemps et traverser les océans. Les bombes incendiaires, et surtout les bombes

chimiques, avaient décimé les populations. C'était la première fois que ces armes étaient utilisées à grande échelle. Des deux côtés, la « Guerre Totale » n'avait épargné ni les vieux ni les enfants. Après des mois de conflit, beaucoup de villes, de villages et de zones « administrées » étaient ravagés sur les cinq continents habités. Aucune des deux espèces ne put crier victoire. Les survivants criaient famine. Et ce n'était que le début de leurs tourments.

Un virus mortel avait profité de la faiblesse des corps et des systèmes de santé pour proliférer. Un virus qui s'apparentait à un phytovirus. Il avait muté quelques décennies auparavant pour passer de la plante à l'animal. Il n'avait fait alors que quelques centaines de victimes dans les cheptels d'un village sodelk. Pendant la « Guerre Totale », il était réapparu dans une version beaucoup plus virulente et plus contagieuse. Sur tous les continents habités, les dushi et les autres animaux des zones « administrées » étaient morts par millions. Les animaux sauvages également. Une véritable catastrophe. Puis le virus avait de nouveau muté. Il pouvait dès lors s'attaquer aux Sodelk et aux Hast. En une année maz-hurienne, il fit plus de victimes que la guerre elle-même. La guerre, la maladie, et accessoirement la famine avaient failli sonner le glas de deux espèces.

Frôler la destruction mutuelle était paradoxalement la meilleure chose qui soit arrivée aux habitants de Maz-hur. Frappant les esprits, forgeant des volontés tournées vers autre chose que la vengeance et la suprématie, l'ombre du néant avait fait émerger une sagesse commune dans la tête de certains chefs, quelle que soit l'espèce. Une sagesse qui allait être diffusée parmi les quelques groupes de survivants. Un peu plus de trois millions de Sodelk et environ deux millions de Hast.

Au lieu de se faire la guerre, ils allaient apprendre à unir leurs forces pour la prospérité des deux espèces. Des Hast vivaient chez les Sodelk. Des Sodelk vivaient chez les Hast.

Au début ce fut difficile. La haine n'était pas totalement éteinte dans l'esprit de certains. Il y eut plusieurs meurtres inter-espèces. À chaque fois, on avait fait en sorte que la souffrance n'allume pas le feu de la vengeance. Et que les braises ne couvent sous la cendre.

Une langue commune fut créée à partir de la langue la plus utilisée par les Hast et son équivalent chez les Sodelk. Les deux espèces avaient chacune plusieurs dizaines de dialectes. La langue commune fut enseignée aux petits-enfants des survivants sur les cinq continents dans les « yopaza », les écoles. De plus en plus de gens parlaient cette langue, en plus de leur langue vernaculaire. L'enseignement commun mettait l'accent sur les similitudes entre les deux espèces plutôt que sur leurs différences. Au bout de quelques générations, les couples inter-espèces faisaient partie des mœurs. Des couples infertiles, mais qui étaient le meilleur symbole d'un futur prometteur pour les générations à venir.

Après de nombreuses générations, quand la population Maz-hurienne se comptait à nouveau en milliards, le Yorishi-Tano, le « Conseil des Cinq » fut créé. Les représentants des régions des cinq continents prenaient ensemble les grandes décisions qui allaient influencer sur la vie de tous les Maz-huriens. Les habitants de chaque « région » élisaient un représentant Hast et un représentant Sodelk. Ils étaient plusieurs centaines à siéger au Yorishi-Tano.

Plus tard, quand l'origine commune des deux espèces fut avéré scientifiquement, ils utilisèrent la génétique pour créer artificiellement des hybrides.

Les Zahidi étaient vigoureux. Ils étaient aussi grands que les Sodelk, mais moins robustes que les représentants des deux espèces. Leurs capacités intellectuelles dépassaient de beaucoup celles de leurs « géniteurs primaires ». Et ils étaient féconds.

Les Zahidi de première génération étaient pour la plupart des scientifiques. Les Zahidi de deuxième génération s'étaient rapidement enrichis. Les générations suivantes voyaient déjà les Hast et les Sodelk comme des peuples à dominer.

Les hybrides vivaient sur les cinq continents habités. Le pouvoir financier et politique des Zahidi faisait des jaloux. Pour beaucoup, aussi bien parmi les Hast que les Sodelk, ils représentaient une menace. Très vite des lois avaient limité leur prise de pouvoir dans les instances dirigeantes. On parlait même de voter une loi qui obligerait les Zahidi à être déportés sur un des deux « continents sauvages ». Ceux qui étaient contre prétendaient qu'il s'agissait d'une condamnation à mort déguisée. D'après les légendes Hast, les khan-yuska qui poussaient sur les deux maka-mbali avaient le pouvoir de créer des illusions plus vraies que nature et « d'influencer les esprits ». Ils étaient voraces, et se nourrissaient de viande toute l'année. Rien à voir avec les khan-yuska connus, qui attiraient de petits animaux seulement à certaines périodes.

Certains auraient voulu qu'on traque les Zahidi et qu'on les extermine avant qu'ils ne deviennent trop nombreux. Le problème aurait été résolu une bonne fois pour toute. Il n'y avait pas besoin d'être visionnaire pour comprendre que les exilés se renforceraient avec le temps. Personne de censé n'aurait parié sur ces plantes carnivores féroces aux pouvoirs mystérieux. Des êtres qui étaient considérés par la majorité de la population maz-hurienne comme légendaires. Combien de chances pour que les prochaines générations de Zahidi, imbus de leur supériorité, fassent le choix de déclencher une guerre pour éradiquer les « peuples anciens » de la surface de Maz-hur ?

Dans la communauté zahidi les idées insurrectionnelles travaillaient les esprits. L'intelligence n'étant pas la sagesse, quelques hybrides avaient pensé à une solution qui ferait pencher la balance des pouvoirs en leur faveur. Et cela, sans attendre plusieurs générations.

Ils étaient quelques millions et les représentants des « peuples primaires » plusieurs milliards. Il fallait en tuer beaucoup et vite. Les Zahidi disposaient de quelques centaines de meg-sil. Ils allaient les utiliser pour larguer des bombes chimiques sur les plus grandes villes. Ils prévoyaient aussi de répandre dans les agglomérations importantes plusieurs souches modifiées du virus qui avait décimé les populations après la « Guerre Totale ». Ils avaient déjà mis au point des souches moins virulentes. Ils se les injectaient pour que leurs organismes produisent des anticorps. Ce qui leur permettrait de ne pas succomber au fléau qui devait balayer leurs ennemis. Les Zahidi se disaient que les Hast et les Sodelk qui auraient échappé à la pandémie seraient disséminés un peu partout sur les cinq continents. D'où l'idée d'améliorer les robots existants et d'en produire assez pour lever une armée de meg-hol. Des robots utilisant l'énergie nucléaire, capables de se réparer, et qui seraient programmés pour traquer inlassablement les survivants.

Afin que rien ne puisse entraver l'exécution de ce plan, beaucoup de zahidi qui étaient contre la guerre furent éliminés ou séquestrés. Rien ne semblait plus pouvoir empêcher l'affrontement entre les hybrides et les « races authentiques ». Mais la vie réserve des surprises. Ce que les Zahidi nommait « la guerre d'éradication » trouva un pacifiste sur son chemin. Soroh-Hiri.

Parmi les Zahidi, certains étaient beaucoup plus intelligents que les autres. Soroh-Hiri faisait partie de ceux là. Depuis plusieurs années il travaillait avec plusieurs autres scientifiques zahidi sur une

nouvelle technologie. Des robots microscopiques. Grâce à eux, il réussit à mettre hors d'état de nuire l'armée de meg-hol et les systèmes permettant de faire voler les meg-sil.

La guerre fut évitée de justesse. Pour les uns, Soroh-Hiri était un traître. Pour d'autres, c'était un héros.

Les Zahidi qui s'étaient opposés à la révolte furent autorisés à continuer à vivre parmi les Hast et les Sodelk. Prudent, le Yorishi-Tano avait néanmoins décidé qu'ils devaient être surveillés dans leurs moindres faits et gestes.

Ceux qui avaient pris part au complot furent arrêtés, puis exilés sur une île située au large d'un des « continents sauvages ». Une grande île sans khan-yuska, mais autour de laquelle vivaient différents prédateurs marins. Des meg-sil patrouillaient régulièrement à la recherche d'éventuelles embarcations. Une prison à ciel ouvert où les condamnés durent apprendre à « administrer la Nature » pour survivre. Une vie rude, où la robustesse comptait souvent plus que l'intelligence. Le Yorishi-Tano avait insisté. Les Zahidi qui avaient été bannis devaient apprendre à voir cette nouvelle vie plus comme une leçon d'humilité que comme une humiliation. Grâce à son influence auprès des décideurs Hast et Sodelk, Soroh-Hiri fit en sorte que les conditions de détention des Zahidi exilés s'améliorent avec le temps. Ce fut d'autant plus facile qu'ils étaient loin de la civilisation et que leur sinistre projet n'avait fait de victimes que parmi les hybrides.

Tout au long de sa vie Soroh-Hiri continua à apporter beaucoup à la civilisation maz-hurienne. Il avait fait échouer la révolution par les armes. Il consacra le reste de sa vie à prôner la révolution par les idées.

Sa fille, Kèj-Hiri, allait consacrer sa vie à tout autre chose que la nanotechnologie.

Enfant, Kèj-Hiri s'était passionnée pour l'histoire de la « Guerre Totale ». Elle avait quasiment tout lu sur le sujet. Elle avait regardé de nombreuses images se rapportant à Apagho-Senso. Elle pensait souvent à ce qui s'était passé après la guerre. Les Zahidi existaient seulement parce que les Hast et les Sodelk avaient eu la force de renoncer à la haine et à la violence. Ce renoncement aurait-il été possible si les survivants avaient été plus nombreux ? Une question qui ne trouverait jamais de réponse.

La jeune zahidi avait été une des rares hybrides à vouloir étudier les textes anciens. Des textes qui concernaient les origines du monde, écrits dans plusieurs dialectes dont certains n'étaient plus parlés. Adulte, elle allait passer plusieurs années à travailler en tant que hogosha-iranti, les « gardiens de la mémoire ». Kèj-Hiri et quelques collaborateurs allaient répertorier et traduire en « langue commune » les similitudes que les historiens, Hast ou Sodelk, avaient déjà mis en lumière.

Comment des textes qualifiés de mythiques, écrits par des peuples appartenant à deux espèces ayant évolué séparément, pouvaient-ils présenter autant de points communs ? Zhul signifiait « Dieu Lumière », et Maz-dha était selon les écrits la déesse de la sagesse, ou de la lumière. Trois préceptes de sagesse pour les Hast. Trois esprits qui guident les Soldek. Dans les deux cas l'humilité, le respect de la Vie mis en avant. Et la référence plus ou moins explicite au « monde invisible ». Les textes les plus anciens, quelque soit l'espèce, parlaient d'une déesse. La « Déesse de l'eau » pour les Hast, la déesse Saris-Vitah pour les Sodelk. Mais l'histoire était à peu près la même. La « Divinité Première » serait descendue du ciel pour ensemer la Vie dans un grand fleuve.

Il y avait beaucoup de similitudes dans les mythes fondateurs. Assez pour que certains hogosha-iranti affirment que ces histoires correspondaient probablement à des événements réels.

Kèj-Hiri passa ensuite de nombreuses années à étudier les khan-yuska des « continents sauvages ». Encore un sujet d'étude qui n'intéressait pas grand monde. Pour elle, ces plantes carnivores étaient fascinantes. Elle avait organisé un grand nombre d'expéditions. Beaucoup considéraient cela comme une perte de temps et d'énergie. De plus, étudier ces êtres comportait certains risques. Les premières incursions dans les forêts des « maka-mbali » firent plusieurs victimes parmi les scientifiques. Par la suite, à part quelques fidèles collaborateurs, Kèj-Hiri n'avait été entourée pendant toutes ces années de recherches que de meg-hol.

Il fallut plusieurs années à Kèj-Hiri juste pour comprendre comment les khan-yuska communiquaient entre eux. Par exemple, si un prédateur broutait les jeunes pousses, celles-ci produisaient une substance toxique capable de tuer ce prédateur. Et elles transmettaient par ultrasons un message aux autres jeunes de la même espèce poussant aux alentours, pour qu'ils en fassent autant.

Le règne khan-yuska était très varié. La plupart avaient des lianes qui leur servaient de membres pour saisir leurs proies. Une fois l'animal saisi, il était traîné sur des dizaines de mètres. Vivant ou mort. Quand il passait entre deux arbres trop proches, une autre liane venait prendre le relais alors que la première se dessaisissait de la proie. Les lianes-tentacules amenaient l'amas de chair vers un orifice. Une gueule sans mâchoires. L'animal était avalé entier, dissous et assimilé.

Certaines espèces s'étaient spécialisées. Elles n'attiraient que certains types d'animaux. D'autres, au contraire, faisaient preuve de réelles capacités d'adaptation. Elles changeaient de stratégie suivant les proies qui se trouvaient à leur portée, avec plus ou moins de réactivité.

Celle qui semblait la plus évoluée était aussi la plus grande. Kèj-Hiri nomma cette espèce smati-khan-yuska. Les adultes mesuraient plus de cent mètres de haut, et leurs lianes-tentacules s'étendaient parfois sur deux ou trois hectares. On estimait que les smati-khan-yuska pouvaient vivre plusieurs siècles.

Kèj-Hiri se mit en tête qu'il était peut-être possible de communiquer avec les smati-khan-yuska. Elle voulait savoir si ces êtres étaient conscients. Elle y passa de nombreuses années. Jamais il ne lui vint l'idée d'abandonner. Elle faisait confiance à son intuition. Et elle lui disait qu'il y avait quelque chose d'important à apprendre de ces êtres. Elle ne put établir de réelle communication. Mais en voulant comprendre comment fonctionnait leur système nerveux, la jeune scientifique allait faire une découverte importante.

Quand un smati-khan-yuska arrivait à un âge très avancé, il produisait plusieurs racines qui poussaient en direction des individus jeunes et robustes. Au bout de chaque racine, se formait alors une sorte de bulbe, qui fusionnait avec une racine du jeune smati-khan-yuska. L'étude des cellules qui composait ce renflement amena Kèj-Hiri à comprendre qu'il renfermait une copie de la mémoire de celui qui allait mourir. Ainsi le corps mourrait, mais la mémoire était conservée et multipliée. On ne pouvait pas savoir depuis combien de temps ce processus avait commencé. Mais des éléments objectifs permettaient de supposer que certains spécimens avaient une mémoire qui remontait à plusieurs millions d'années.

Kèj-Hiri affirmait que les smati-khan-yuska avaient une autre notion du temps. Elle avait émis l'hypothèse qu'ils ne communiquaient pas avec les scientifiques par choix. Peut-être qu'ils ne répondaient pas par dédain pour ces « animaux » qui les étudiaient.

Ce processus de réplication de la mémoire allait inspirer les scientifiques. Il fallut beaucoup de temps, mais ils réussirent à conce-

voir le premier « nagi-meg », « l'esprit dans la machine ». Peu à peu des nagi-meg plus sophistiqués avaient été créés, jusqu'à arriver au ayika-nagi, en forme de sphère.

Certains couples, qui avaient eu des liens affectifs très forts pendant leur vie, voulurent prolonger l'harmonie des âmes au delà de la mort. La notion abstraite d'esprit-multiple, présente dans la religion sodelk, avait trouvé grâce à la science une concrétisation ouvrant de nouveaux horizons.

Après l'amour, c'est l'envie de « voir plus loin », le désir de mieux appréhender la nature même de la réalité qui poussèrent les premiers scientifiques zahidi à unir plusieurs esprits. Un esprit simple semblait trop limité. Les Zahidi, les Hast et les Sodlek qui bénéficiaient des mémoires et de l'expérience de vie de plusieurs prédécesseurs accédaient ainsi à un autre niveau de conscience. Parmi les esprits-multiple, certains restaient humbles et considéraient que la « compréhension globale » était impossible à atteindre. Ils disaient que « voir plus loin » n'est pas « tout voir ». Ce qui revenait à dire autrement ce que les Hast savaient depuis longtemps. « Se croire capable de tout voir est une illusion. »

– *Kèy, tu es un guerrier. Et pourtant à ton époque la planète Maz-hur vivait en paix, fit remarquer Anaïs.*

– *Oui, répondit Kèy-Anah-Ishtah. Mais il faut toujours rester prudent. L'ennemi peut toujours venir d'ailleurs.*

– *Et toi Ishtah, qui es-tu ?*

– *Je suis une zahidi. Une scientifique. En termes terriens mon domaine de compétence englobait la chirurgie, la phytothérapie, la gestion des flux « d'énergie vitale », la génétique, l'évolution des espèces, et la nanotechnologie appliquée aux organismes vivants. J'ai vécu un peu plus de quarante années maz-huriennes.*

– *Et toi Anah ?*

L'image d'un autre humanoïde s'imposa à l'esprit d'Anaïs. La « femme hast » mesurait plus de deux mètres. Elle n'avait ni taches, ni stries, ni crête osseuse au sommet du crâne. Elle était longiligne. Sa peau était gris clair. Des yeux noirs. Les « jambes » de Anah étaient différentes de celles de Kèy. La partie supérieure et la partie médiane étaient à peu près de la même longueur, alors que la partie inférieure semblait être atrophiée. Ce qui la faisait ressembler un peu à un humain se tenant sur la pointe des pieds. En plus de la taille, c'était une des différences morphologiques principales entre les Hast des Sodelk.

– Je suis une « femme hast ». Je suis née sur le « Continent des Hautes Montagnes ». La dernière née d'une fratrie de dix-huit enfants. Mon père et ma mère ont travaillé toute leur vie dans la même « zone administrée ». J'ai travaillé quelques années pas très loin du village où je suis née comme « ingénieur de zone administrée ». J'étais sur le point de fonder une famille avec un hast un peu plus jeune que moi. Mais je rêvais d'autre chose. Je n'ai pas hésité une seconde quand j'ai su qu'on cherchait des volontaires pour aller sur Tholis. On était des centaines de milliers à vouloir tenter l'aventure. Les examens médicaux, les tests psychologiques, télépathiques, télékinésiques... Il m'arrive encore de regretter d'avoir fait ce choix. Il y a des choses pire que la mort...

Un sentiment de tristesse accompagnait les pensées de Anah. Les milliers d'années passées dans l'espace intersidéral n'avaient pas altéré les souvenirs, ni l'amour qu'elle portait aux membres de sa famille. Anaïs sentit aussi des pensées réconfortantes venant de Kèy et de Ishtah.

– Tholis ?, demanda Anaïs.

– Les soldats de l'Alliance sont là, dit soudain Kèy-Anah-Ishtah.

– Vous formez un étrange trio...

– *Plus tard Anaïs. Pour l'instant, nous allons te fournir des armes...*

Chapitre 23 / L'affrontement

En début d'après-midi, quatre hélicoptères de transport de troupes, des Black Hawk 3000, avaient décollé du porte-hélicoptères américain mouillant au large de Saint-Denis. Après avoir survolé l'océan sur quelques kilomètres, les militaires voyaient défiler de nombreux Géants.

Entre les arbres gigantesques, les immeubles de Saint-Denis et de Sainte-Clotilde étaient relativement épargnés par les lianes-bambou. De la fumée s'élevait de certains immeubles et des cours des habitations. À court de gaz et sans la fée électricité, certains Réunionnais n'avaient pas d'autre solution pour cuire la nourriture. On faisait des feux de bois au bas des immeubles ou sur les balcons des appartements.

Les hélicoptères arrivèrent bientôt au dessus de la Ravine du Chaudron. Le ravin, à cet endroit, avait une profondeur d'environ deux cents mètres. Deux Géants avaient poussé au fond du canyon, étalant leurs branches sur les rives de Bois de Nèfles et de La Bretagne.

Deux hélicoptères de combat européens, des Tigres EC665, avaient rejoint les « Faucons Noirs ». Les six hélicoptères se rapprochaient à présent du quartier de Bellevue.

Deux des quatre Black Hawk survolaient le chemin des Camphriers. Les deux autres avaient réduit leur vitesse en se rapprochant du chemin Finistère. Sur une zone épargnée par les lianes-bambou, l'un des deux engins était en vol stationnaire à trois ou quatre mètres du sol. L'autre esquivait quelques tiges vertes partiellement couvertes

de racines, pour aller chercher un autre endroit dégagé un peu plus loin. Les deux Tigres s'étaient positionnés juste au dessus des Géants, prêts à intervenir à tout moment.

Le souffle des pâles faisait se balancer les branches de manguier, les feuilles de bananier, tout en soufflant les feuilles mortes. Un premier militaire sauta de l'engin. Il atterrit sur le bitume encore mouillé par l'averse qui venait d'avoir lieu.

Et quelques instants plus tard, alors que l'un des « Faucons Noirs » s'éloignait de la zone, une quinzaine de soldats en armure se déployaient en éventail. Ils se rapprochaient prudemment de leur cible. Quelques soldats armés de lance-roquettes et quelques snipers étaient restés en retrait, prêts à riposter si l'ennemi tentait de les prendre à revers.

En face, l'autre hélicoptère était à une quinzaine de mètres de hauteur. La végétation l'avait empêché de descendre plus bas. En quelques secondes les militaires étaient presque tous descendus, se laissant glisser le long de filins d'acier. La majeure partie des hommes de la seconde escouade se déployèrent rapidement, formant eux aussi un demi-cercle.

Des soldats fouillèrent une à une les quelques maisons alentours, à la recherche d'éventuels rebelles embusqués. Elles étaient toutes vides. La manœuvre d'encerclement se déroulait sans accroc. Aucune résistance d'aucune sorte. Des deux côtés, ils continuèrent à avancer, refermant leur étau sur la maison de Julie Damour.

Les hommes des deux autres Black Hawk, qui avaient pour cible la maison de la famille Boyer, faisaient de même au chemin des Camphriers.

La maison de Julie n'était plus qu'à une vingtaine de mètres. Les soldats étaient toujours à couvert. Les fusils d'assaut pointaient en direction de la case créole. Trois drones s'étaient déjà positionnés au

dessus de la maison de Julie. Bientôt tous les militaires de l'escouade eurent l'image du plan de la maison s'affichant sur leurs lunettes de visée. Contrairement à ce qu'ils s'attendaient à trouver, il n'y avait qu'une seule forme humaine en fausses couleurs. Elle était localisée dans l'une des chambres. Elle était statique, en position assise.

Pendant quelques secondes, la situation resta figée. Le ciel était relativement dégagé. Aucune brise ne soufflait. L'air était chaud et humide. Les militaires attendaient. On entendait au loin quelques chiens aboyer. À l'avant et à l'arrière de la maison, les trois portes et les trois fenêtres étaient grandes ouvertes. Le portail métallique bleu l'était aussi.

Un ordre résonna soudain dans les casques des soldats de l'escouade.

– Cobra un, cobra six. Go !Go !

À l'arrière, côté ouest, les bruits feutrés des vérins d'un exosquelette se firent entendre. Un soldat fonçait vers la véranda. Passant près de la treille de chouchou, écrasant un pied piment dans la boue, il bondissait à grandes enjambées. De l'autre côté, au delà du chemin bitumé, un autre soldat se ruait vers le portail. La puissance de l'armure le propulsa au dessus du macadam chauffé par le soleil. Il arrivait au niveau du portail quand elle apparut soudainement. Elle était là, dans l'herbe verte, près du manguier. En plein dans sa trajectoire.

Comme les Rouges, le corps d'Anaïs était recouvert d'une seconde peau. Elle était de couleur bleu-nuit. Sa protection s'arrêtait au niveau du cou, juste en dessous de sa tâche de naissance semi-circulaire. La peau cuivrée de son visage, ses yeux marron clair, ses cheveux ondulés noirs et dorés contrastaient avec la couleur sombre de son armure souple. Au bras gauche elle portait un bouclier bleu, circulaire, translucide, entouré d'une lumière irradiante. Elle le tenait au niveau de l'abdomen. Il couvrait son corps du cou jusqu'aux milieu des cuisses. Son bras droit pendait vers le sol. Les doigts de sa main droite

étaient joints et tendus, le pouce replié. Prolongeant sa main droite, une lame rouge-orangé translucide de la largeur de sa paume allait jusqu'au sol. L'épée, légèrement courbe, brillait également. On ne voyait pas la pointe de la lame, qui semblait s'enfoncer dans la terre. Juste devant les doigts, perpendiculaire à la lame, il y avait une sorte de crois-sant d'une vingtaine de centimètres. Les pointes de la garde étaient orientées vers l'avant de l'épée.

La combattante avait la jambe gauche en avant, légèrement fléchie. Tous les sens aux aguets, la tête à peine baissée, les yeux plissés, concentrée, Anaïs inspirait par le nez. Calmement. Profondément.

Surpris, le soldat tenta de freiner sa course, mais il était trop tard. Par réflexe il pointa son fusil d'assaut vers cette apparition. La lame pointée au sol disparut à ses yeux. En une fraction de seconde, Anaïs venait de faire un pas chassé vers la gauche, tout en levant le bras droit et l'arme qui le prolongeait. La lame s'abattit entre le casque et l'épaule gauche du soldat. Elle passa au travers du métal, du kevlar, des os et de la chair à la vitesse de l'éclair. Anaïs recula rapidement de deux pas, tout en ramenant son bras en position initial. L'épée ne gardait aucune trace des fluides corporels du corps qu'elle venait de décapiter. Le canon du fusil d'assaut tomba en premier. Puis la partie du soldat comprenant la tête, le bras droit et la moitié du tronc coupé en oblique subit elle aussi la force de gravité. Les entrailles se déversèrent au sol. L'autre partie du soldat bascula, tomba en avant, achevant d'ensanglanter le gazon.

Le soldat arrivant de l'autre côté était en pleine course. Il bondit pour franchir la petite clôture métallique séparant le jardin potager de l'espace gazonné longeant la véranda. Une voix se fit alors entendre dans son casque.

– Cobra six. Cible droit devant, à six mètres...

Il vit la silhouette d'une fillette, qui disparut aussitôt. Un flash de lumière traversa la petite varangue puis le salon, se reflétant dans les carreaux blancs. En un clin d'œil, après avoir zigzaguer entre les chaises, les fauteuils et la table basse, Anaïs croisa le militaire en armure. Dans un mouvement ascendant, l'épée rouge-orangé plongea à travers le gilet pare-balles en kevlar, traversa la poitrine du soldat de part en part au niveau du cœur. Dans le même instant le fusil d'assaut percuta le bouclier bleu. Le buste penché en avant, les yeux écarquillés, le militaire était empalé sur l'épée de lumière jusqu'à la garde. La jambe avant fléchie, la jambe arrière tendue, la fillette ne semblait faire aucun effort particulier pour maintenir le poids de l'homme et du squelette de métal dans cette position. Après un bref instant d'immobilité, d'un coup sec elle retira la lame. Immédiatement, elle recula pres-tement de deux pas. Le corps du soldat tomba face contre terre sur le carrelage marron de la véranda.

Anaïs avait réussi à contrôler ses émotions, à ne pas avoir peur. C'était pour le moment ce qui comptait le plus.

Kèy avait expliqué à Anaïs que son esprit devait être en phase avec le sien lors des combats. Si elle éprouvait de la peur, alors que l'esprit de Kèy était calme, l'harmonie serait rompue. La concertation entre l'esprit du guerrier et celui d'Anaïs perdrait en rapidité. La coopération mentale perdrait de sa fluidité. Les mouvements seraient moins fluides et moins rapides. Toute hésitation pouvait être fatale à Anaïs, et condamner à terme Kèy-Anah-Ishtah à dépérir. L'entraînement intensif qu'Anaïs avait subi lors de ses nombreux cauchemars était censé l'aider à garder son calme et sa concentration.

C'était Kèy qui était à l'origine de ces rêves violents. Il avait contrôlé en partie leurs déroulements. Pendant ces « rêves lucides », les ondes cérébrales d'Anaïs avaient une fréquence faible. La fréquence delta. Celle du sommeil paradoxal. Alors que là, pendant le combat réel, son cerveau devait être pleinement éveillé. Le guerrier sodelk le savait. Il était conscient que ces expériences oniriques ne

pouvaient pas suffire à forger une combattante aguerrie. Seul le combat réel pouvait le faire. Pour l'instant, tout se passait bien. Elle avait été fulgurante, même s'il ne s'agissait que de combats singuliers.

Anaïs se disait que les militaires allaient prendre un peu de temps pour réagir. Peut-être seulement quelques secondes, si le chef du commando était habilité à prendre les décisions concernant la conduite à tenir. Peut-être plus, s'il devait en référer à ses supérieurs. Un temps qu'elle allait utiliser pour continuer à échanger avec Kèy, Anah et Ishtah.

Elle rentra dans le salon. Le bouclier et l'épée disparurent. Calmement elle se mit à genoux, les pieds à plat sur le carrelage, le poids de la partie supérieure de son corps reposant sur ses talons. En position seiza, les poings sur les cuisses, elle baissa légèrement la tête et ferma les yeux.

– *Pourquoi avoir uni une scientifique zahidi, une « femme hast » et un guerrier sodelk,* demanda Anaïs.

– *C'est le hasard qui nous a réunis,* lui dit Ishtah. *Nous, les scientifiques zahidi, nous avons fait une expérience de trop. Nous avons des installations assez semblables aux collisionneurs que vous avez sur Terre. Les micro trous noirs nous en avons créés plusieurs milliers. Nous croyions les connaître. Celui qui a détruit Maz-hur n'avait à priori rien de particulier. Mais contrairement aux autres, ce micro trou noir n'a pas disparu aussitôt après sa formation. D'après nos plus éminents scientifiques, cela ne pouvait pas arriver. Pourtant... c'est arrivé.*

– *Se croire capable de tout voir est une illusion,* pensa Anah.

– *D'après les dernières communications avec le centre de recherches, le micro trou noir a échappé au champs de forces censé le contenir,* continua Ishtah. *Il a commencé à grossir. La puissance de*

son champ gravitationnel a rapidement attiré la matière se trouvant à proximité, et en même temps il s'est enfoncé dans le sol. Les continents ont commencé à trembler; puis à se fissurer. Sur toute la planète des volcans sont entrés en éruption, faisant jaillir un peu partout des torrents de lave. Et le trou noir a dévoré Maz-hur de l'intérieur...

Anaïs ressentait la peine des trois Maz-huriens à l'évocation de la destruction de leur planète.

– *Comment avez-vous fait pour survivre ?*

– *Nous étions douze à travailler sur les quatre bases se trouvant sur Tholis, le plus gros satellite de Maz-hur, lui dit Kèy-Anah-Ishtah. Avec une centaine de meg-hol. Chaque base pouvait compter sur trois ayika-silah. Un en fonctionnement, et deux en réserve.*

Anaïs voyait à présent une sorte de dôme, sur le sol d'une planète stérile. Il couvrait une assez grande superficie. Il était formé de deux coupoles constituées d'un matériau transparent ou d'un champs de force. Entre ces parties semi-sphériques, il y avait une épaisseur de plusieurs dizaines de mètres, rempli d'un gaz bleuâtre, translucide. Autour du dôme, de la poussière et des cratères de différentes tailles.

Maintenant Anaïs voyait de plus près l'intérieur de la structure. Le sol était bien éclairé par la lumière naturelle. La couche de gaz laissait visiblement passer une bonne partie des rayons de Tankaya et Sikhaya. Au centre, quelques bâtiments et des zones « administrées ». De l'herbe, des arbres fruitiers, des animaux. Autour, il y avait une végétation luxuriante. Quelques petits ruisseaux qui se jetaient dans un étang. Ce que la fillette ne pouvait pas voir, c'était le champs magnétique artificiel qui préservait les êtres qui vivaient sous le dôme des rayons cosmiques.

– *J'ai vécu sur cette base pendant près de deux ans, dit Anah. On voulait connaître les effets de Tholis sur différents organismes. La gravité moindre, les effets de l'atmosphère artificielle, l'efficacité du*

dôme, les possibles mutations dues au reliquat de rayonnement cosmique. Il y avait aussi d'autres expériences.

– Pourquoi avoir quitté la sécurité de Tholis pour un périple si long et si dangereux ?, demanda Anaïs.

– Nous n'avions aucune chance de nous développer sur Tholis. Aucune. Nous ne voulions pas faire survivre les individus, mais les espèces. Nous avons enregistré les informations génétiques de toutes les formes de vie que nous avons sous les dômes. Nous avons modifié les ayika-silah pour qu'ils deviennent aptes à nous protéger pendant notre voyage. Les quatre vaisseaux ont été modifié, renforcé. Les meghol, fonctionnant à l'énergie nucléaire, constituaient un danger potentiel, et ne pouvaient donc pas venir avec nous. Chaque « cellule de survie » est partie vers une planète que nous savions potentiellement habitable. J'ai choisi cette planète.

En même temps que les pensées de Ishtah, Anaïs captait aussi les pensées de Anah et de Kèy. Des pensées qui n'étaient pas en phase.

– Non. Il est trop tôt pour lui dire, pensa Anah en direction de Kèy et de Ishtah. Son esprit n'est pas mature. Elle n'est pas prête.

– Elle n'a pas eu peur au combat, répondit Kèy. Et nous ne savons pas combien de temps...

Il semblait à Anaïs que Kèy, Anah et Ishtah échangeaient en étant persuadés qu'elle ne pouvait pas « entendre » ce qu'ils disaient.

– Trop tôt pour me dire quoi ?, interrompit Anaïs. Vous me demandez d'avoir confiance mais...

– Prends garde Anaïs...

Cinq secondes s'étaient écoulées depuis qu'Anaïs s'était agenouillée sur les carreaux du salon.

Une légère brise d'alizé soufflait sur son visage. Elle était toujours en position seiza. Le contact avec le carrelage lisse avait laissé

place à des sensations d'un sol rugueux. Le poids de son corps pressait ses jambes contre les aspérités... du bitume. Anaïs ouvrit les yeux. Elle se releva promptement, pendant que son esprit analysait encore la surprise de Kèy-Anah-Ishtah quand l'esprit-multiple avait compris qu'elle entendait aussi les pensées qui n'étaient pas dirigées vers elle. De sa main droite elle enleva les petits gravillons qui avaient adhéré à ses genoux. Elle tourna la tête de droite à gauche, un peu décontenancée par cette « téléportation » soudaine. Anaïs se sentait en danger. Son bouclier et l'épée qui prolongeait son bras droit réapparurent.

Qui l'avait transportée jusqu'ici ? Elle reconnaissait l'endroit. Elle était sur le Boulevard Sud, à Sainte-Clotilde. À une centaine de mètres devant elle se trouvait le rond-point de la Porte des Mondes. Derrière elle, à quelques centaines de mètres, le Parc de la Trinité. Là où l'Alliance avait établi le plus grand camp du Nord de l'Île. Quelques épaves de voitures. Des détritrus. Là-bas, près du rond-point, à côté de la structure en béton représentant le système androgyne d'amarrage de vaisseaux spatiaux, un chien errant rôdait. Il s'arrêta pour regarder un bref instant en direction de la fillette. Puis il continua son chemin. Anaïs leva les yeux. Un arbre d'une centaine de mètres se trouvait là, juste derrière le rond-point. Un tronc noir, des épines, des branches tortueuses, un feuillage sombre. Un smati-khan-yuska à priori. « L'ennemi peut toujours venir d'ailleurs. » Les mots de Kèy-Anah-Ishtah prenaient un autre sens. Elle n'avait eu aucune information sur la présence de cette plante ici. Cette chose avait dû se cacher aux yeux des hommes, en influençant les esprits, sûrement en créant une illusion qui la camouflait.

Anaïs sentait la présence de nombreux Rouges aux alentours. Elle entendait des vrombissements d'hélicoptères. Ils décollaient du camp. Elle ne se retourna pas. Puisqu'elle faisait face à la force qui l'avait attirée jusqu'ici. Même sans la mise en garde de Kèy-Anah-Ishtah elle aurait su que cette force lui était hostile. Les hélicoptères se rapprochaient. Trois hélicoptères. Depuis sa téléportation Anaïs ressentait le monde avec une acuité décuplée. Peut-être que le danger imminent aidait à révéler des facultés émergentes.

Le sentiment d'être en danger était prégnant. Malgré les efforts qu'elle faisait, la peur s'insinuait en elle. Où était le hogo-nagi, « l'esprit-protecteur » ? Elle lança un message psychique en direction de l'esprit-multiple. Aucune réponse. Cette force malfaisante avait dû la séparer de Kèy-Anah-Ishtah pour l'affaiblir. Anaïs demandait maintenant de l'aide au ayika-silah. La boule noire, elle non plus, ne répondait pas à ses sollicitations psychiques. Elle n'arrivait à rien. Elle était seule. Anaïs se rappela les premières pensées que Kèy-Anah-Ishtah lui avait envoyées. « *Ton esprit est bien plus fort que tu ne le penses.* » Ces mots résonnaient dans sa tête.

Les hélicoptères étaient presque au dessus d'elle. Dans chacun des appareils il n'y avait que le pilote et le copilote. Ça aussi elle arrivait à le ressentir. Soudain, dans un réflexe de survie, Anaïs bondit sur la gauche, passant au dessus d'une carcasse de voiture. Là où elle se trouvait une fraction de seconde auparavant, une liane noire fendait l'air. La liane-tentacule s'immobilisa pendant un très bref instant. Puis elle disparut, se rétractant aussi vite que la langue d'un caméléon. Anaïs, jaillissant entre les palmiers royaux du terre-plein central, allait atterrir sur l'autre côté de la route. Avant que ses pieds ne touchent l'asphalte, une autre liane fonçait déjà sur elle. Elle effectua une vrille, lui permettant d'esquiver cette nouvelle attaque. Elle avait dans la même temps levé son bras droit. L'épée s'abattit avec force, tranchant net la liane-tentacule avant que le membre protractile ne disparaisse. Atterrissant sur bitume, elle ne tourna pas le regard vers le morceau tombé au sol, qui se tortillait dans tous les sens.

Regardant toujours vers le rond-point de la Porte des Mondes, Anaïs perçut un autre mouvement, à bonne distance celui-ci. Cette fois l'attaque n'était pas dirigée contre elle. Une liane-tentacule venait de fuser vers un des trois hélicoptères. Elle vit la liane s'enrouler autour de la queue de l'appareil, près du rotor anti-couple. Immédiatement la liane opéra une traction qui fit basculer l'hélicoptère. La seconde traction s'effectua avec une telle violence que l'appareil fut projeté au sol

plus vite que ne l'aurait fait la gravité. Le Black Hawk s'écrasa dans la rue des Amaryllis, une rue adjacente. La liane du khan-yuska avait lâché sa prise avant que l'appareil ne touche le sol. Deux autres lianes-tentacule s'élançaient vers les deux autres hélicoptères. Ça lui laissait sûrement quelques secondes de répit. Sans se déconcentrer, il fallait mettre ce temps à profit pour comprendre ce qui se passait afin d'agir en conséquence.

Fuir serait une perte de temps, puisque cette chose avait été capable de la transporter jusqu'ici en un clin d'œil. Anaïs se disait que ce khan-yuska là était bien plus terrible que ceux que lui avait décrits Kèy-Anah-Ishtah.

La téléportation avait eu lieu immédiatement après le moment où elle avait compris que le hogo-nagi lui cachait quelque chose. Si « l'esprit-protecteur » ne l'avait pas mis en garde plus tôt, et de façon explicite, il devait avoir une bonne raison d'agir ainsi. Le khan-yuska avait peut-être trouvé un moyen de connaître les pensées de l'esprit-multiple. À moins que ce ne soit ses pensées à elle que cette « plante-animal » espionnait.

Anaïs essaya à nouveau de contacter le hogo-nagi, puis le ayika-silah. Ni Kèy-Anah-Ishtah, ni l'intelligence artificielle de la boule noire ne répondaient. Ou du moins, elle ne recevait aucune réponse.

Que savait-elle du smati-khan-yuska ? Dans l'histoire de Mazhur, il y avait pas mal d'éléments. À elle de rassembler les morceaux du puzzle.

Les lianes saisissaient déjà les deux autres hélicoptères...

D'après les légendes hast, il pouvait créer des illusions et influencer les esprits. Elle avait une mémoire qui remontait à plusieurs milliers d'années, peut être même à des millions d'années. Elle avait eu le temps d'apprendre la patience. Elle avait une autre notion du temps. Elle copiait son esprit et le transmettait à un ou plusieurs jeunes. Une

certaine forme d'immortalité. Copier un esprit. Pour copier les esprits les Zahidi avait inventé le nagi-meg, « l'esprit dans la machine ». Le nagi-meg, ils l'avaient perfectionné pour arriver à cette sphère argentée qui pouvait contenir plusieurs esprits. Le ayika-nagi. Kèy avait dit qu'il était le seul à être « vraiment vivant » dans le vaisseau. Si le guerrier a dit vrai, alors cette chose n'est pas réellement vivante. Anah avait parlé « d'autres expériences » quand elle avait évoqué les bases de Tholis. Et si... et si ils avaient eu l'idée de mettre l'esprit d'un khan-yuska dans un ayika-nagi ?

Anaïs vit les deux hélicoptères s'écraser quasiment en même temps. L'un sur sa gauche, dans un terrain vague, l'autre à droite sur des bâtiments d'une zone artisanale toute proche.

Deux lianes-tentacules fonçaient déjà sur Anaïs. Elle fit un bon pour esquiver celle qui allait saisir sa jambe gauche. Elle trancha l'autre dans son mouvement ascendant. La partie coupée tomba au sol. Elle ne se tordit pas dans tous les sens comme celle qu'elle avait coupée quelques secondes auparavant. L'autre partie de la liane bougeait rapidement, comme un serpent, en perdant de la sève. Elle semblait chercher sa partie manquante. Il ne lui fallut que quelques secondes pour la retrouver, s'en rapprocher. Quelques secondes encore pour que les parties séparées fusionnent, et foncent à nouveau vers Anaïs. Pendant ce temps la jeune combattante avait réussi à trancher deux autres lianes. Et celles-là mirent encore moins de temps que la première pour se reconstituer.

Elle s'adapte, se dit Anaïs. Vite. Trop vite. C'est sûr, ce n'est pas un vrai khan-yuska. L'esprit de cette « plante-animal » a dû se débrouiller pour qu'une de ces machines accepte de lui matérialiser ce corps. Un corps plus puissant que ce qu'elle est naturellement. Ça n'augurait rien de bon...

Anaïs continua pendant quelques instants à se défendre avec vivacité. Bondissant, esquivant, tranchant les lianes avec la rapidité de l'éclair. Il y en avait maintenant cinq ou six qui attaquaient en même temps. Elles semblaient être de plus en plus rapides. Soudain, alors qu'elle tranchait coup sur coup deux lianes-tentacule, une autre saisit sa jambe gauche, en s'enroulant de sa cheville à son genou. Immédiatement Anaïs leva son épée, mais son bras armé fut stoppé net dans son mouvement. Une liane s'enroula autour de son bras droit. Deux autres se saisirent de ses deux autres membres. Les puissantes tentacules soulevèrent la fillette, augmentant la pression sur ses bras et ses jambes de seconde en seconde. Les nombreuses épines dont elles étaient munies finirent par transpercer son armure pour atteindre sa chair. La douleur était intense. Quelques gouttes de sang perlaient. Anaïs était en larmes. Elle serrait les dents. Aucun cri ne s'échappa de ses lèvres. Pendant un bref instant, elle pensa à sa mère, aux autres membres de sa famille. C'était peut-être la fin. En désespoir de cause, elle transmit un message télépathique au ayika-nagi, puis au ayika-silah, aux quatre adolescentes, et enfin aux Rouges qui se trouvaient aux alentours. « *Si quelqu'un m'entend, je vous en prie, venez m'aider. Je suis près de la Porte des Mondes, sur le Boulevard Sud. Je vous en prie...* » Anaïs se disait que sans l'intervention d'une de ces machines où l'aide des Rouges elle n'avait aucune chance face à cette chose monstrueuse.

Les tentacules végétales déplaçaient le corps d'Anaïs vers le tronc du khan-yuska. Un tronc qui faisait plusieurs mètres de diamètre, totalement noir, couvert d'épines aussi longues que son épée. Les branches tortueuses, ressemblant à des lianes hypertrophiées, étaient aussi couvertes d'épines. Les feuilles étaient longues et fines. La plupart étaient noires, certaines étaient vertes, et d'autres avaient une couleur orangée.

Anaïs continua à appeler à l'aide. Elle se sentait vidée de ses forces. Dans les affres causées par la douleur et la peur, elle voyait

maintenant sa mère lui sourire. Maintenant elle ressentait les sensations de ses lèvres se posant sur son front dans un tendre baiser. Comme pour un adieu. L'idée qu'elle allait mourir lui traversa l'esprit. C'est à ce moment précis que la phrase de Julie lui revint à l'esprit. « À un moment il faudra que tu sois perspicace et créative. Au final, il faudra que tu frappes vite et fort. N'oublie pas. Ta vie en dépend. » Mais n'avait-elle pas déjà raté l'instant décisif ?

Anaïs fit un effort. Elle relâcha ses muscles. Elle se concentra sur des sensations agréables. Sa mère lui caressant les cheveux, puis le visage. Elle fit tourner rapidement en boucle ces sensations. La douleur s'estompa quelque peu. Elle devenait supportable. Elle en déduit que la sécrétion d'endorphine par l'hypothalamus et l'hypophyse avait dû augmenter sensiblement.

Ces mots avaient dû être mis depuis longtemps dans l'esprit de tatie Julie, se disait Anaïs. Une sorte d'hypnose. Peut-être Kèy. Perspicace. Elle ne pouvait plus bouger, mais elle pouvait encore réfléchir. Anaïs pensa à nouveau à sa mère. Au sentiment vrai qui les liait toutes les deux. Elle y pensa intensément. La douleur baissa encore d'intensité. Même si elle souffrait toujours, elle pouvait se concentrer un peu plus sur sa réflexion.

Anaïs considéra son ennemi. Cette chose avait été capable de matérialiser un ersatz de corps. Elle avait sûrement accès à la puissance du ayika-silah. Mais la boule noire était censée la protéger elle. À moins que le khan-yuska ne soit capable de tromper la boule noire. Capable de créer des illusions plus vraies que nature. Le ayika-silah n'est qu'une machine après tout. Et si l'esprit du khan-yuska pouvait se faire passer pour moi se dit Anaïs ? Les Maz-huriens avaient sous-estimé l'esprit du smati-khan-yuska. Elle ne devait pas faire la même erreur. Si cette chose gardait le contrôle de la boule noire, les Hommes ne seraient pas de taille à lutter contre elle. Ils deviendraient des proies, parmi d'autres.

Pourquoi cette chose ne m'a pas encore tuée ?, se demanda Anaïs. Kèy-Anah-Ishtah avait dit qu'ils avaient besoin d'elle pour sentir le souffle de la « vraie vie ». C'était peut-être aussi le cas pour cette chose. Dans ce cas, la tuer revenait en quelque sorte pour le khan-yuska à se suicider. Ou alors il la gardait en vie pour se servir d'elle. Mais dans quel but ?

Anaïs se retrouva soudain en position debout. La douleur avait complètement disparu. Elle regarda autour d'elle. Elle n'était plus sur le Boulevard Sud. Elle se trouvait devant la maison de Julie, dans l'herbe entre le portail et la porte d'entrée. Il ne restait aucune trace du soldat de l'Alliance qu'elle avait décapité quelques instants plus tôt. Elle vit Léa en premier. Sa cousine était sous le manguier. Elle jouait avec sa petite poupée noire, habillée en princesse.

– Anaïs ! Anaïs ! Moman, tati Mélanie, Anaïs lé la.

(– Anaïs ! Anaïs ! Maman, tatie Mélanie, Anaïs est là.)

Léa lui sauta au cou pour l'embrasser. Anaïs ne comprenait pas comment cela était possible. Et déjà sa mère, sortant de la maison, s'essuyant les mains sur sa robe noire à fleurs bleues, arrivait en courant. Elle tendait les bras en direction de sa fille. Elle pleurait à chaudes larmes.

– Ah ! Mersi. Mersi Bon Die, ou lé la.

(Ah ! Merci. Grâce à Dieu, tu es là.)

Anaïs regarda en direction de sa mère. Elle sourit brièvement. Et son visage redevint glacial. La fillette s'exprima en articulant lentement.

– Tu croyais réellement que tu pouvais me bernier aussi facilement. Rien de tout ça n'est réel. Je suis toujours prisonnière de tes lianes.

Sa mère s'étira pour atteindre près de trois mètres. Elle se transforma en un être squelettique, fantomatique, aux cheveux hérissés, muni de longues griffes et de dents acérées. Ses yeux étaient rouge sang, luminescents. Ses pieds ne touchaient plus le sol. Le spectre se jeta sur Anaïs. La petite fille fit un mouvement de la main, comme pour donner un revers, en disant d'une voix forte, mais calme : « Juste une illusion. ».

Le décor changea à nouveau. Une clairière qui ressemblait étrangement à celle des ses cauchemars. Une végétation luxuriante, éclairée par une lumière blafarde. Des plantes plus ou moins étranges. Pas le moindre souffle de vent. Elle ne voyait aucun animal. Il régnait dans cette forêt un silence de mort. C'était la nuit. Une atmosphère lugubre. Elle n'avait plus ni bouclier, ni épée. Il lui restait juste son armure bleue. Elle leva furtivement les yeux au ciel. Quelques nuages sombres voilaient partiellement la voûte étoilée. La lune qui éclairait la forêt était bien trop grosse pour être la Lune.

Et juste après, la douleur. Une douleur terrible. Fulgurante. Mortelle. La jeune combattante n'avait pas eu le temps de réagir. Une liane venait de lui transpercer le corps de part en part, juste au dessus du nombril. La fillette avait les yeux exorbités par le choc. La douleur. La peur de mourir. En même temps que le bruit d'une inspiration, elle émit un son guttural. Un peu de sang jaillit de sa bouche, pour couler sur son menton, et sur son buste. La liane-tentacule se retira aussi vite qu'elle était rentrée. Anaïs posa sa main droite là où elle avait mal. Elle sentit ce qui ne pouvait être qu'un morceau de ses entrailles. La fillette respirait de façon saccadée. Elle regarda son ventre, enleva sa main ensanglantée. Elle vit une plaie de plusieurs centimètres. Son sang coulait sur son armure bleu-nuit. Elle appuya fortement sur la blessure. Son esprit était tétanisé par la peur. Les pieds ancrés dans le sol, elle fit un effort sur-humain rester en équilibre. « *Je ne veux pas mourir.* » Cette pensée explosa dans l'esprit d'Anaïs. Elle ferma les yeux. Elle poussa alors un cri de rage d'une puissance ineffable.

Aaaaaaah ! « *Ce n'est pas réel. Je ne suis pas dans une forêt maz-hurienne. Mon corps n'est pas transpercé. C'est une illusion. Une illusion. Une illusion.* » Ces pensées tournèrent en boucle dans sa tête, des dizaines de fois, très rapidement, pendant toute la durée de son terrible hurlement. Puis elle ouvrit les yeux, pencha la tête, regarda son ventre, effleura la peau de sa main droite. Soulagée. La plaie avait disparu.

C'est l'instant décisif se dit Anaïs. Ce n'est pas un corps à corps. C'est un combat spirituel entre son esprit et le mien. Perspicace. Créative. Frapper vite et fort.

– Des lianes, toujours des lianes... Tu manques vraiment d'imagination.

Anaïs serra les poings. Une sorte d'aura bleue apparut alors autour d'elle. Puis la fillette s'enflamma. Des flammes bleues. Une dizaine de lianes fonçaient vers elle. Elle décolla juste à temps pour les éviter. En un clin d'œil, elle s'était propulsée à plusieurs centaines de mètres de hauteur. Dans son mouvement ascendant, elle avait desserré les poings, puis elle avait écarté les doigts. Les bras et le regard dirigés vers le sol, elle s'immobilisa. Soudain, dans un bruit de tonnerre, ses paumes lancèrent de puissants éclairs sur les arbres. Ses avant-bras vibraient intensément, pendant que les éclairs déchiraient l'air, zébrant l'espace entre Anaïs et la forêt lugubre. Elle continua, pendant plusieurs secondes à foudroyer le paysage créé par l'esprit de l'ennemi. Un peu partout, les arbres s'étaient enflammés. Le vent s'était mis à souffler brusquement, attisant le feu qui ne tarda pas à embraser la forêt.

Les flammes bleues s'éteignirent progressivement, jusqu'à disparaître complètement du corps d'Anaïs.

Les flammes rouge-orangé dévoraient la végétation. Au bout de quelques instants, l'intensité du brasier diminua. Les flammes s'éteignaient peu à peu. Le vent souffla la fumée. Les arbres avaient

disparu, presque totalement. Quelques branches carbonisées, quelques souches incandescentes émergeaient du tapis de cendres. Le khan-yuska était en piteux état. Il ne restait que le tronc et les plus grosses branches. Elle étaient tortueuses, nues et calcinées.

Dans un mouvement rectiligne rapide, Anaïs redescendit vers son ennemi. Elle était maintenant en lévitation à quelques mètres au-dessus du sol. Il y avait encore un peu de fumée ici et là. La chaleur était à peine supportable. Mais déjà des bourgeons faisaient leur apparition sur le tronc du khan-yuska. Puis elle vit des branches, des rameaux et des feuilles, qui se développaient à vue d'œil. Quelques secondes plus tard des lianes-tentacule sortaient déjà de l'écorce du tronc.

Cette chose n'a pas peur du feu, pensa Anaïs. C'était assez logique. Le feu pouvait dans la réalité détruire le tronc et les branches. Tandis que la puissance vitale du smati-khan-yuska devait rester à l'abri, profondément enfoui dans le sol maz-hurien.

Anaïs voyait les lianes-tentacule qui grandissaient rapidement. Dans quelques secondes elles seraient à nouveau prêtes à fondre sur elle. Anaïs avait l'avantage. Et elle comptait le garder.

– Une scie circulaire, tu sais ce que c'est ?, lança Anaïs. Je suis sûre que oui. Tu ne réponds pas ? Tu as fait vœu de silence peut-être ? T'as une grande gueule mais t'es pas très bavard ! Je crois que je vais devoir couper court à ce pseudo-dialogue... Couper court...

Et Anaïs se mit à rire. Un rire démentiel. Pendant que la fillette parlait, deux lames de scie circulaire, d'une trentaine de centimètres de diamètre, étaient apparues juste à côté de ses épaules. Elles tournaient à une vitesse impressionnante en émettant un sifflement strident. Les lames s'étaient rapidement dédoublées. Quatre lames, puis huit. Anaïs lança la première salve. Six lames fendirent l'air, fonçant vers le khan-yuska.

Les deux lames restantes devinrent progressivement plus larges, et au final elles avaient doublé de diamètre. Et de nouveau les lames se mirent à se dédoubler.

Les six lames d'acier, propulsées à grande vitesse, coupaient les branches et les lianes-tentacules, s'éloignaient, décrivaient de larges courbes, accéléraient pour venir couper d'autres branches. Encore et encore. Après quelques instants, il ne restait que le tronc et les plus grosses branches. Les lames continuaient à couper les bourgeons aussitôt qu'ils surgissaient. Anaïs lança la deuxième salve. Six lames foncèrent à l'assaut des grosses branches. Le tout dans un ballet synchronisé par l'esprit de la fillette.

Le mouvement s'accéléra. Décrivant les courbes d'un huit couché, les douze lames débitaient maintenant le tronc en petits morceaux.

Un cri se fit alors entendre. Des sons qui rappelaient à Anaïs le chant des baleines. En plus puissant. En plus lugubre. Dans ce bruit d'enfer, Anaïs reçut un message télépathique. C'était Ishtah.

– Inutile de demander de l'aide au ayika-silah. Chacune de tes demandes est immédiatement annulée par le khan-yuska. Continue de l'affaiblir, je crois avoir trouvé un moyen de l'anéantir pour de bon. Anaïs... Anaïs, prépare-toi au retour à la réalité...

Depuis que l'esprit du khan-yuska avait demandé au ayika-silah de transporter Anaïs près de la Porte des Mondes, Kèy et Anah lançaient des attaques psychiques contre la « plante-animal ». Ishtah quant à elle avait perdu de précieuses secondes à trouver des arguments logiques pour convaincre le ayika-silah que les ordres qui lui parvenaient n'étaient pas émis par Anaïs, mais par l'esprit du khan-yuska. Elle n'était arrivée à rien. Pour la machine, les ondes cérébrales étaient celles de la petite terrienne. Les ordres et les annulations qui suivaient étaient la conséquence des hésitations d'Anaïs. Des flottements qu'il attribuait à l'immaturation de l'esprit de la fillette.

Tout avait disparu. Le tapis de cendres sous la voûte étoilée, la lune maz-hurienne, les lames de scie, le khan-yuska à l'agonie. Anaïs se retrouva près de la Porte des Mondes, prisonnière des lianes. Elle avait les yeux fermés. Elle ressentait toujours avec force l'hostilité du khan-yuska. Apparemment elle avait gagné la bataille spirituelle. La douleur au niveau de ses membres était supportable. Elle ressentait plusieurs présences. Des cris. De la peur. Du courage. Elle ouvrit les yeux. Des Rouges se battaient. Ils étaient venus à son secours. Anaïs se mit à espérer pouvoir s'en sortir vivante.

Munis de machettes et de haches, les rebelles se battaient. Parmi eux il y avait Jason et ses « dalons ».

Un peu plus tôt, des centaines de Rouges s'étaient regroupés autour du camp du Parc de la Trinité. Ils avaient voulu frapper un grand coup. Attaquer et détruire le plus grand camp du chef-lieu avait pour but de galvaniser les résistants. Les rebelles s'apprêtaient à donner l'assaut quand les dragons étaient apparus. Peu de temps après, ils avaient entendu l'appel au secours d'Anaïs.

Les lianes-tentacules saisissaient les corps, broyaient les os, jetaient les cadavres. Mais les rebelles étaient nombreux, et farouchement déterminés. Ils se battaient pour elle. Ils se battaient pour celle qui avait aidé à sauver tant de vies. Des centaines de lames tranchaient avec rage des lianes qui se reconstituaient aussitôt. Des haches, des sabres à canne, quelques arlois et même des katanas. Une vague de détermination et de fureur qui noyait dans le sang l'instinct de survie du guerrier prêt à mourir. Une puissante déferlante de sacrifices qui mêlait démesure et sagesse.

Anaïs percevait non loin de là les fracas d'autres combats. De puissants rugissements, des tirs, des hurlements de douleur. Les sol-

datés du camp érigé au Parc de la Trinité faisaient face à la fureur des dragons ainsi qu'à la colère des Rouges.

Les lianes enroulées autour des membres d'Anaïs commencèrent à se mouvoir à nouveau, tout en augmentant la pression sur ses membres. Les épines s'enfonçaient plus profondément dans sa chair. À nouveau des douleurs intenses. Le sang rougissait les lianes. Des gouttes tombaient au sol. Et à nouveau, le cri du khan-yuska. Moins puissant que dans l'univers chimérique, mais tout aussi lugubre.

Anaïs avait dépensé presque toute son énergie dans le combat psychique. Elle était épuisée. Elle rassembla ses dernières forces pour hurler : « À l'aide ! À l'aide ! Par ici... ». C'est à cet instant que tout bascula. Elle sentit une liane s'enrouler autour de son bras droit, en dessous de l'aisselle. L'autre liane, toujours enroulée à l'avant de son bras, augmenta la pression et commença à exercer une traction vers l'avant. Anaïs comprenait ce qui se passait. La mise en garde de Ishtah prenait tout son sens. Les épines des lianes avaient entaillé sa seconde peau sur tout le pourtour de son bras. La traction exercée devint de plus en plus forte. « À l'aide ! À l'aide !... ». Anaïs pleurait. Elle essayait de se concentrer pour atténuer la douleur. Elle n'y arrivait pas. La liane continuait à comprimer les muscles autour de l'humérus. De plus en plus fort. Puis elle sentit l'os se rompre. « À l'aide !... À l'aide !... » La douleur était insoutenable. Anaïs se sentait défaillir. La peau et les muscles furent étirés jusqu'au maximum de leur élasticité. Et le bras d'Anaïs fut arraché, provoquant son évanouissement.

D'abord des sensations diffuses. Toujours la douleur au bras. Une douleur supportable. Anaïs se sentait transportée. Elle ne percevait plus de présence hostile...

Anaïs sombra à nouveau dans l'inconscience.

D'autres sensations. Elle ressentait l'amour. L'amour de sa mère. La peine qu'elle ressentait de la voir blessée, mêlée au soulagement de la retrouver vivante. Sa peur de la voir mourir. L'amour de ses proches. Léa, Julie, marraine Mélanie, et les autres. Tour à tour, le flot des sentiments de chacun. Leur inquiétude. Pour son état de santé. Pour la suite des événements. Les Rouges et les dragons luttèrent toujours contre les forces de l'Alliance. Maintenant Anaïs entendait des sons.

– Alonj aèl su le li. Dousman. Dylan, fé atansion son bra.

(Allongez-la sur le lit. Doucement. Dylan, fais attention à son bras.)

C'était la voix de Jean-Luc.

Chapitre 24 / Colère incendiaire

Le soleil était au zénith. Le ciel était nuageux. En faisant vibrer les feuilles des Géants, en sifflant entre les brins de filaos, la brise d'alizé jouait une mélodie apaisante. Une musique qui contrastait avec le bruit des combats des humains.

Ils étaient nombreux. Ils étaient haut dans le ciel. Ils descendaient à une vitesse vertigineuse, silencieusement. La même férocité dans les yeux, comme animés d'une même colère.

Dans le ciel de Saint-Pierre, un hélicoptère passait entre deux Géants. Il transportait un container remplis de cercueils, qui pendait au bout d'un filin d'acier. Le pilote vit furtivement le dragon. Mais il était déjà trop tard. En planant au dessus des pales, la bête ouvrit grand la gueule. Un rugissement puissant dans un souffle infernal, qui ne dura qu'un bref instant. Les flammes embrasèrent l'appareil. L'air brûlant s'engouffra dans les poumons des deux militaires qui étaient à bord. Leur treillis s'enflammèrent instantanément. Perdant de l'altitude, l'engin en feu et sa cargaison funèbre finirent par disparaître dans le feuillage d'un Géant. Au loin, un autre appareil étaient aux prises avec deux dragons.

C'était l'effervescence dans le camp du Stade des Casernes. Il y avait beaucoup de prisonniers. Plusieurs milliers. Le camp, qui s'étendait au delà de la surface du stade, était néanmoins saturé. Certains shelters d'extraction mémorielle étaient installés dans les rues adja-

centes. Au loin, on entendait les détonations des combats qui faisaient rage à la Ravine Blanche.

À l'extérieur du camp, à l'angle des rues Augustin Archambaud et Youri Gagarine, trois prisonniers étaient à genoux. Deux soldats en armure les encadraient. Debout, tenant leur XM25, échangeant de temps à autre quelques paroles, ils attendaient. Non loin de là, on pouvait voir sur le bitume une quinzaine grandes boîtes en plastique noir, empilées les unes sur les autres. Une dizaine étaient déjà pleines. Un soldat jeta le corps sans vie d'un homme dans un cercueil où gisaient quatre autres cadavres. Des tirs en rafale déchirèrent l'air. D'autres déflagrations rapprochées. À quelques pâtés de maisons, dans le nord du quartier de Basse-Terre, des Rouges luttèrent farouchement contre l'horreur.

Dans une maison toute proche un bébé hurlait. Le nourrisson pleurait depuis plusieurs heures, par intermittence.

Il ne présentait aucun intérêt pour les douze soldats de cette section. Les souvenirs des enfants de moins de trois ans n'étaient pas considérés comme fiables. On ne pratiquait sur eux l'extraction mémorielle que de façon exceptionnelle. Et les éléments enregistrés étaient traités évidemment avec beaucoup de prudence.

Les cris du bébé redoublèrent. Impassible, le soldat mit le couvercle sur le cercueil qu'il avait fini de remplir. Il ne leur restait que trois prisonniers vivants. Trois enregistrements à faire. Quelques minutes suffiraient.

Débouchant de la rue des Cimendefs, passant entre deux carcasses de voitures calcinées, un soldat de l'Alliance apparut. Il était suivi par une dizaine de prisonniers. Le militaire les devançait de plusieurs mètres. Il avait une barrette jaune sur son armure au niveau de sternum, et le même insigne sur les épaules. Trois autres soldats en armure encadraient le groupe. Celui qui fermait la marche leur cria d'avancer plus vite. Il donna un coup de crosse de XM25 sur l'épaule

droite d'un retardataire. Plusieurs prisonniers portaient des vêtements sales, déchirés. Quelques uns tâchés de sang. Une femme se tenait le bras gauche, appuyant sur sa blessure pour l'empêcher de saigner. Un homme, ayant un filet de sang séché au niveau du front, tenait par la main un enfant de sept ou huit ans.

Quand les captifs eurent rejoint les trois autres prisonniers, on leur ordonna de se mettre à genoux.

Il ne lui restait que deux cadavres à mettre dans les cercueils. Le corps d'une adolescente et celui d'un homme d'âge mûr, de forte corpulence. Une ombre plana. Les détecteurs de mouvement du casque du croque-mort en armure s'affolèrent. Il n'eut pas le temps de se retourner complètement pour voir la nature de l'attaque. Le puissant jet de flammes l'enveloppa complètement, mettant au même instant le feu aux cercueils. Des hurlements de douleur. À quelques mètres, deux des militaires venaient de pointer les canons 7,62 de leur bras gauche en direction du dragon. Des détonations. Par réflexe de survie plusieurs prisonniers se couchèrent au sol. Parmi eux, l'homme blessé, qui entraîna son fils dans son mouvement. Il le protégeait à présent de son corps. Les autres détalèrent à toutes jambes. Un soldat pointa son XM25 vers la bête. Un autre en fit autant.

– Feu ! Feu !, hurla le sergent.

Profitant de cette diversion, le père avait pris son fils dans ses bras. Il ne voulait pas laisser passer cette occasion de pouvoir s'enfuir. De pouvoir survivre. Les balles s'écrasèrent sur les écailles de l'animal. Les grenades des XM25 en explosant ne firent pas plus de dégâts. Pendant un court instant les militaires continuèrent à tirer. À travers les lunettes de visée transparentes, la stupéfaction pouvait se lire sur les visages. En les regardant avec des yeux rouges, le dragon noir ouvrit grand la gueule. Dans un cri rauque, tournant progressivement la tête pour balayer le maximum d'adversaires, il cracha sur eux sa colère incendiaire. Les soldats ainsi que les quatre prisonniers restés au sol

s'enflammèrent. La chaleur soudaine et intense déclencha l'ignition de l'amorce des cartouches. Dans le bruit des détonations rapprochées et des hurlements de douleur, les torches humaines firent des mouvements aussi désordonnés qu'inutiles. Dans le même temps, le cou puissant du dragon fit un mouvement rapide et précis. L'énorme gueule happa un soldat qui tentait de fuir. La tête et le tronc coincés entre les mâchoires, les jambes s'agitèrent brièvement. Le soldat en armure robotisée fut soulevé à plusieurs mètres du sol. La pression comprima la chair et le métal, faisant gicler le sang. Le dragon lâcha l'amas de chair sanguinolent, qui tomba au sol dans un bruit sourd. Au sol, les derniers soubresauts agitaient quelques-uns des corps calcinés.

Le dragon s'éleva alors au dessus des volutes de fumée noires et des effluves de chair brûlée. Sa vue perçante cherchait d'autres soldats.

Sur le bitume partiellement enflammé, les membres avaient cessé de bouger. Dans l'air chaud agité par la brise, quelques petites flammes dansaient sur les corps.

Elle avait profité de l'attaque des dragons pour fuir. Mais elle était revenue sur ses pas. Elle ne pouvait pas l'abandonner. Elle rentra dans la maison, monta les escaliers. Elle avait peur. Peur des soldats, peur des dragons. Les pleurs de l'enfant avaient guidé ses pas. Elle entra dans une chambre. Le lit était vide, le berceau aussi. Elle entendait à présent des petits sanglots. Ils venaient de là. De cette armoire en aggloméré. Elle tira la porte coulissante. Le matelas de berceau posé en bas de la penderie débordait maintenant de l'espace exigü. L'enfant portait juste une couche. Il était allongé sur le dos. Il avait les yeux humides. Tout en gesticulant, il appelait maintenant à l'aide de toute la force de ses petits poumons. Comme l'aurait fait sa mère, elle le prit tendrement dans ses bras.

– Lé fini. Lé fini... Shuuut...

(– C'est fini. C'est fini...Chuuut...)

Elle sentit soudain une présence. Elle balaya du regard la pièce. Personne. Le Rouge se tenait debout au pas de la porte. En voyant la femme et l'enfant il décida de redevenir visible.

– Vodré mie zot i vyin avèk mwin. Lé tro danjere rès la...

(– Il vaudrait mieux que vous veniez avec moi. C'est trop dangereux de rester là...)

À travers toute l'Île, la fureur des dragons s'abattait sans pitié sur les soldats de l'Alliance qui se trouvaient à découvert. Elle avait commencé en début d'après-midi.

Sur la ville de Saint-Pierre, ils étaient plusieurs centaines à tournoyer, cherchant une proie sur laquelle fondre. Les hommes en armure n'étaient pas de taille à lutter. Ils avaient rapidement reçu les mêmes ordres à travers leurs casques. Ils devaient stopper les opérations d'extraction mémorielle et se mettre à couvert.

Les dragons ne s'attaquaient pas aux bâtiments, seulement aux soldats qu'ils pouvaient voir. Les militaires se réfugièrent donc dans les maisons, les immeubles. Obéissant aux ordres, ils attendaient que les avions de chasse et les hélicoptères de combat reprennent le contrôle du ciel.

L'armada que l'Alliance avait déployée autour de l'Île était en alerte maximum. C'était le branle-bas de combat sur les porte-avions, les croiseurs porte-hélicoptères, et sur les frégates anti-aériennes. Plusieurs dizaines d'avions de chasse de l'Alliance Air Force avaient décollé en très peu de temps.

Ils venaient de quitter la piste du « Charles de Gaulle », l'un des trois porte-avions des États-Unis d'Europe. Les deux premiers avions de chasse à avoir décollé, des F-15, prenaient déjà de l'altitude.

Les dragons étaient nombreux, mais il n'y avait aucune image sur les radars des chasseurs. À travers les quelques nuages qui ombrageaient l'Île, les pilotes ne tardèrent pas à repérer de visu les premières cibles à abattre.

– J'ai un bandit à onze heures.

– Roger. C'est parti, la chasse est ouverte. J'en ai un à deux heures...

Ils avaient reçu l'ordre de tirer à vue. Les dragons étaient très nombreux et les il n'y avait pas de temps à perdre.

– CDG ici Eagle one. Contact visuel. J'engage.

Le pilote manœuvra pour avoir la cible juste devant lui. Le dragon était à moins de cent mètres. Dans la seconde qui suivit le canon de 20 mm commença à cracher la mort. En quelques secondes il tira une trentaine de projectiles. Mais à la grande surprise du pilote, les balles traversèrent l'animal de part en part, comme s'il s'agissait d'un nuage de fumée. Le dragon continua à voler dans la même direction, les bâtiments de l'Alliance au large de la baie de Saint-Paul. Il n'en croyait pas ses yeux. Il tira à nouveau, un peu plus longtemps. Avec le même résultat. Il tira encore.

– CDG ici Eagle one. Mes tirs sont inefficaces. Je répète. Mes tirs sont inefficaces. Cible toujours en visuel. Over.

– Eagle one, vous êtes sûr d'avoir atteint la cible ?

– J'ai tiré plusieurs rafales à moins de cent mètres. C'est comme si j'avais tiré sur un fantôme. Tirs au canon de 20 inefficaces. Je répète. Tirs au canon de 20 inefficaces. Over.

L'information, qui venait d'être confirmée par plusieurs autres chasseurs, rendait l'état-major perplexe. Certains bâtiments avaient tiré au canon laser sur quelques-uns de ces monstres. Ils avaient alors dis-

paru pour réapparaître un peu plus loin. Au quartier général on s'interrogeait sur la stratégie à adopter face à ces chimères.

Le pilote d'Eagle one vit pendant un bref instant une boule noire de la grosseur d'une orange juste devant le cockpit. Son F-15 volait à plus de mille huit cents kilomètres-heure. C'était tout bonnement impossible. Pendant une seconde il se demanda si son cerveau ne lui jouait pas un tour. Et l'instant d'après la boule était à quelques centimètres de ses yeux. En un clin d'œil elle se transforma en une volute translucide. L'espèce de fumée noire s'insinua dans les interstices entre son masque à oxygène et son visage. Avant qu'il ne puisse réagir, elle s'engouffrait déjà dans ses narines et dans sa bouche.

– Putain de bordel...

Le blanc de ses yeux devint noir. L'expression de surprise qui était une seconde auparavant sur son visage avait complètement disparu. Il inspira profondément.

– Eagle one ici CDG. Over.

Le pilote ne répondit pas.

– Eagle one ici CDG. À vous. Répondez Eagle one...

Ils étaient une quinzaine de soldats de l'Alliance à avoir trouvé refuge dans l'Heurodistri du rond-point des Casernes à Saint-Pierre.

Le Géant qui avait poussé à proximité, dans la Rivière d'Abord, étendait sa ramure bien au delà du parking du supermarché. Les tiges des lianes-bambou qui soutenaient ses branches dessinaient une forme plus ou moins circulaire qui passait par le parking, les routes et les terrains environnants. Le magasin lui-même n'avait pas été endommagé par le développement des plantes exogènes.

Quand les dragons avait attaqué le camp en début d'après-midi, ça avait été la débandade. Un sauve-qui-peut qui avait permis à un certain nombre de soldats d'échapper à la mort. Puis ils avaient reçu l'ordre de se regrouper ici.

Certains étaient debout. D'autres assis sur des chariots encastés, qui avaient été renversés. Trois soldats étaient un peu à l'écart du groupe, assis sur des palettes de bois entassées. Ils échangeaient leurs impressions concernant l'attaque qu'ils avaient subie et l'inefficacité de leurs armes face à ces monstres.

– Ces saloperies sont très coriaces, mais ce ne sont que des animaux, dit l'un d'eux.

– Ouais. Les avions de l'Alliance Air Force n'en feront qu'une bouchée...

Ils continuèrent à échanger quelques paroles optimistes, louant la puissance de l'armée de l'Alliance. Mais les mouvements et les regards trahissaient une certaine nervosité. Ils avaient tous vu ce dont les dragons étaient capables.

À travers les panneaux de plexiglas, les autres soldats regardaient vers le parking. Il y avait sur le bitume divers détritrus, des chariots et quelques véhicules abandonnés dont trois carcasses calcinées.

Soudain, quelque chose bougea au loin. Les yeux rivés sur le danger qui approchait ils se mirent rapidement en position de tir. Il ondulait sur l'asphalte à une vitesse impressionnante. Quinze, peut-être vingt mètres de long. Son corps était aussi large que le tronc d'un cocotier. Il était noir et luisant. Sa tête devait se trouver à plus d'un mètre du sol. Son corps puissant bouscula une des carcasses de voiture, la déplaçant de plusieurs mètres dans un grincement strident.

Une rocket siffla dans l'air. Puis une autre. Elles se dirigèrent droit sur la cible mouvante. Une explosion dans un nuage de fumée, puis une seconde. Il continua à avancer, sans même ralentir. Les armes

tirèrent en rafale. Il accéléra. Certains soldats vidaient leurs chargeurs. Les autres voyaient le salut dans la fuite.

Il s'enroula bientôt autour du premier soldat qui était sur sa trajectoire. Le militaire continua à tirer, désespérément. Les puissants muscles du serpent compressait déjà son corps, brisant les os, explosant les organes internes. Le sang sous pression gicla de sa bouche et de son nez. La gueule du monstre happa dans le même instant un autre soldat qui tentait de fuir.

Les autres militaires se précipitèrent à travers les allées sombres de la grande surface. Dans l'allée centrale, deux énormes serpents noirs rivalisaient de vitesse. Une autre gueule noire apparut soudain, surplombant un rayon vide. Il plongea vers un des soldats en fuite, stoppant sa course, le clouant au sol. Dans les secondes qui suivirent ses os craquèrent. Des détonations retentirent au fond du magasin. Quelques paroles. Des cris. D'autres détonations. Et enfin, le silence.

Les serpents et les dragons s'étaient regroupés dans les quartiers d'habitations, là où ils avaient le plus de chance de trouver des militaires.

C'était la débâcle pour les soldats de l'Alliance dans le quartier du Chaudron. Les serpents étaient partout. Ils traquaient sans pitié leurs proies. Les capteurs thermiques des reptiles détectaient les formes humaines. Leurs yeux faisaient la distinction entre les militaires et les autres hommes.

La plupart des soldats de l'Alliance avaient compris que les serpents ne s'attaquaient pas aux civils. Mais les instructions qui avaient résonné plusieurs fois dans leurs casques étaient claires. On leur avait ordonné de garder leur armure. Le formatage des esprits avait été relativement efficace. La plupart des soldats avaient obéi aux ordres.

Deux soldats, survivants d'un groupe débusqué par un serpent, sortirent en courant d'un immeuble. Dans la rue déserte, l'un d'eux bifurqua vers la droite. L'autre continua à courir droit devant, à une vitesse impressionnante grâce à son armure. Il fit un bond pour passer au dessus de la voiture qui se trouvait sur son passage. Il jeta un coup d'œil furtif derrière lui. Il lui semblait que le serpent avait choisi de prendre en chasse son collègue. Ça lui laissait peut-être une chance de s'en tirer.

Ses capteurs de mouvement eurent juste le temps de détecter la menace. Entre les immeubles l'avenue Joseph Bédier, une ombre plana. Les serres d'une des pattes du dragon saisirent le militaire par le buste. En quelques battements d'ailes il s'éleva avec sa proie, qui se débattait frénétiquement. À une centaine de mètres, le monstre lâcha l'humain apeuré. La gravité fit le reste. Il s'écrasa lourdement sur le toit d'un immeuble.

Le pilote d'Eagle one avait fait demi-tour. Il volait maintenant en direction du Charles de Gaulle. L'appareil accéléra jusqu'à atteindre mach 2. Les autres avions de chasse faisaient de même. Ils revenaient chacun vers leur porte-avions sans en avoir reçu l'ordre.

– Capitaine... aucun des pilotes ne répond.

– Réessayez nom de Dieu ! Mais qu'est-ce qui se passe la haut ?

Les porte-avions essayaient désespérément de communiquer avec les pilotes. Dans un laps de temps relativement court, les avions de chasse tirèrent plusieurs missiles en direction des navires militaires. Plusieurs frégates, des croiseurs et un porte-hélicoptères étaient en feu. Personne ne comprenait vraiment ce qui se passait. Sur certains bâtiments, des missiles sol-air furent tirés contre les avions de chasse.

Quelques chasseurs furent détruits. Les autres eurent le temps de tirer d'autres missiles, avant de plonger vers les portes-avions et les autres navires de guerre.

Les avions kamikazes s'écrasèrent sur les bâtiments de L'Alliance, dans une série d'explosions impressionnantes. Dans les minutes qui suivirent l'eau salée s'engouffrait dans les cales des navires endommagés. Ils coulaient, entraînant avec eux les vivants et les morts, prisonniers de ces immenses cercueils de métal.

La dernière chose qu'il avait entendu c'était cette violente explosion. Il avait mal aux oreilles, et une douleur dans le dos. Quelque chose s'était planté dans sa chair, en dessous de l'omoplate gauche. Et puis l'eau avait commencé à tout envahir. Il lui avait fallu nager en apnée dans plusieurs courses, esquivant divers débris, divers objets, des membres et des corps sanguinolents. Il avait repris sa respiration dans des poches d'air à plusieurs reprises.

La volonté de survivre associée à de la chance avaient fait qu'il avait trouvé une issue pour s'extraire de la frégate avant qu'il ne soit trop tard. Le navire plongeait vers les abîmes. Lui regardait vers le ciel. La surface devait être à plus de trente mètres. Il faisait des mouvements puissants pour remonter le plus vite possible. La douleur. Vingt mètres. La peur de se noyer. Dix mètres. Les poumons en feu. Le corps qui réclame de l'oxygène. Cinq mètres. Encore quelques efforts et il y aurait de l'air. De l'air.

– (inspiration) À l'aide ! À l'aide !

Autour du soldat blessé beaucoup de débris flottaient, ballottés par l'eau salée. Certains étaient enflammés. Des colonnes de fumée s'élevaient vers le ciel. Les quelques navires qui n'avaient pas été coulés étaient aux prises avec des dragons.

Les derniers rayons de soleil éclairaient Bellevue. Plusieurs heures s'étaient écoulées depuis qu'Anaïs était apparue devant la case de « Gramoun Éloi ».

Marine l'avait vue en premier. Elle était juste devant le perron de la case en tôles. Allongée, blessée, inconsciente. Le fait d'avoir vu sa cousine ainsi mutilée avait choqué l'adolescente. Marine avait appelé à l'aide. Et elle n'avait plus dit un mot depuis.

On n'arrivait pas à l'expliquer, mais avant même qu'on ne s'occupe d'elle le bras d'Anaïs ne saignait presque plus.

Allongée sur le lit, Anaïs était aux frontières de la conscience. La douleur au bras était moindre. Elle ressentait de la fatigue. La présence de sa mère. Sa peine. Elle entendait maintenant des sons. Des mots. Sa mère priait.

La main gauche d'Anaïs venait de frémir. Un signe qui n'avait pas échappé à Sophie. Elle serra tendrement la main d'Anaïs. En silence. Il n'y eut aucun mot. Mais Sophie ressentait le sentiment d'amour que lui envoyait sa fille. Un sentiment intense.

Anaïs sombra de nouveau dans l'inconscience.

Plus tard, elle émergea à nouveau. Elle ouvrit les yeux. Elle regarda là où aurait dû se trouver son bras droit. Elle le ressentait. Pourtant elle voyait bien qu'il manquait. Le bandage blanc qui enserrait le moignon n'était pas imbibé de sang.

Puis la pensée dénuée d'émotions du ayika-silah résonna dans sa tête.

– L'armada de l'Alliance est presque totalement détruite. Dans un périmètre de cent kilomètres autour de l'île, comme tu l'as demandé. Tu n'as pas perdu beaucoup de sang. Je t'ai transportée ici juste après l'autodestruction du ayika-nagi. Les nani-meg ont arrêté l'hé-

morragie. Il faudra attendre un dizaine de jours pour que ton bras repousse.

– L'autodestruction du ayika-nagi ?

– Anaïs, j'ai pour toi un message de Kèy-Anah-Ishtah...

La machine avait enregistré les mots exprimant les pensées, mais aussi les émotions qui les accompagnaient.

La voix multiple.

« Anaïs, tu ne dois pas te sentir responsable. Quand tout a commencé ton esprit était au début de sa mutation. Lors de l'émergence de tes nouvelles facultés, le ayika-silah a pris tes rêves pour des demandes. Voilà pourquoi il a fait apparaître les premiers dragons. Tes premières interactions avec la machine a surtout été l'occasion pour le khan-yuska d'étudier tes ondes cérébrales afin de les reproduire. C'est ainsi qu'il a pu détourner la puissance de la machine. Au final il voulait avoir une emprise totale sur ton esprit pour prendre définitivement le contrôle du ayika-silah. L'origine du développement des Tanka-khan reste pour nous un mystère. Mais l'étendue de tes pouvoirs télépathiques ouvre le champ des possibles. Le plus important c'est que tu as été perspicace et créative. Tu as trouvé le moyen de résister et d'affaiblir l'esprit qui voulait nous dominer. Tu as fait ce qu'il fallait. Et moi... et nous aussi. Tu l'as sans doute compris, il n'y avait pas d'autre réceptacle pour nos esprits que cette sphère qui contenait déjà l'esprit du khan-yuska. Le seul moyen de détruire le khan-yuska était de détruire le ayika-nagi. Il n'y avait pas d'autre solution. Pour le faire je devais... nous devons attendre que tu sois capable de prendre le relais. Nous te léguons les trois ayika-silah ainsi que le vaisseau. Comme nous te l'avons expliqué, il contient tout ce qui est nécessaire pour faire renaître la vie qui existait sur Maz-hur. »

Puis la voix de Kèy.

« Les deux autres ayika-silah sont quelque part sur Terre. Avec l'aide de celui qui accède à tes demandes, il sera aisé de trouver les deux autres. Tu es en partie zahidi, c'est pourquoi ils prendront en compte tes sollicitations psychiques. La ligne directrice de leur programmation est la protection des formes de vie maz-hurienne. Il t'appartient de les convaincre du bien fondé de ce que tu voudras entreprendre. Tu es forte Anaïs. Mais encore si jeune. Que la Lumière de la sagesse guide tes pensées, tes paroles et tes actes pendant toute ta vie. Si Zhul est le seul Dieu de l'Univers, alors il ne fait qu'un avec la Déesse Maz-dha. Et je pense qu'il ne fait qu'un avec le Dieu de votre monde, même si vous aussi vous Lui avez donné plusieurs noms. Que la Lumière te guide. »

La voix de Ishtah.

« Grâce aux gènes supplémentaires que j'ai intégrés à ton génome humain, tu peux espérer vivre plusieurs siècles. Les nani-meg veilleront à réparer ton corps s'il subit des dommages. Ils prendront aussi le relais lorsque ton système immunitaire sera défaillant. Pour la reproduction tu auras le choix. La reproduction sexuée ou la parthénogenèse. Mais sache que seule la parthénogenèse gardera les gènes de longévité accrue. »

Les voix de Anah et de Ishtah.

« Anaïs, en plus du vaisseau et des ayika-silah, nous pouvons aussi te léguer nos souvenirs. Kèy a refusé de te proposer les siens. Il a ses raisons. Nous ne pouvons que respecter son choix. Bien sûr, il n'est pas question de te les transmettre maintenant. Les données mémorielles ont été enregistrées par le ayika-silah. Tu pourras accueillir et garder en mémoire ces expériences de vie ou les effacer. Tu choisiras une fois que tu seras devenue pleinement adulte. Anaïs, considère ceci. Accepter ou refuser, aucune des deux alternatives ne comporte

que des avantages. Tu as plusieurs années pour y réfléchir. Vu ce que tu as déjà accompli, ce serait un honneur pour nous que tu acceptes. »

La voix de Anah.

« Anaïs, je t'ai vue grandir. J'ai beaucoup d'affection pour toi. Ishtah et Kèy pensent que je me laisse trop guider par mes sentiments. Ishtah et Kèy ont plus l'intelligence de l'esprit que celle de l'âme. D'après eux ça n'a pas de sens de te le dire. Mais ça n'en aurait pas plus de te le cacher. Malgré le respect que j'éprouve pour le lien qui vous unit ta mère et toi, je me suis permis de te considérer comme ma fille. Comme l'enfant que je n'ai jamais eu. Je t'aime Anaïs. Je te souhaite une vie heureuse. »

La voix de Kèy-Anah-Ishtah

« Concernant l'utilisation que tu feras des ayika-silah, du vaisseau et l'espoir de renaissance qu'il contient, je suis... nous sommes persuadés que tu feras preuve de sagesse. Que la Lumière te guide. »

Chapitre 25 / Réunion au sommet

Dans le couloir un homme noir avançait d'un pas pressé, accompagné par deux hommes blancs en costume sombre. Il était grand, mince, et aussi chauve qu'une boule de billard. Il portait un costume bleu marine. Il avait à la main gauche une sacoche noire. Le tapis rouge sur lequel les trois hommes avançaient faisait toute la longueur du couloir. Une bonne vingtaine de mètres. Il régnait dans cet endroit un silence pesant.

Il jeta un coup d'œil aux colonnes blanches situées à sa gauche, mais pas aux lustres en cristal qui pendaient au plafond. Les trois hommes arrivèrent bientôt au niveau de deux militaires, qui montaient la garde devant une porte massive à deux battants.

– Bonjour messieurs, leur dit l'homme noir avec un petit sourire.

L'un des soldats en faction lui lança un regard circonspect.

– Bonjour, répondit-il d'une voix froide.

– Il a déjà été fouillé. Il n'a pas d'arme sur lui, dit l'un des deux hommes qui l'accompagnaient.

Pendant que les deux hommes en costume noir s'éloignaient, un des gardes sortit de la poche de sa veste quelque chose qui ressemblait à une tablette tactile. Il la tendit vers l'homme noir, l'écran vers le haut. « Posez votre main ici s'il vous plaît. » L'homme posa sa main bien à plat pendant un bref instant. Puis le militaire positionna l'écran

à quelques centimètres des yeux de l'homme en costume, en lui disant : « Regardez l'écran sans bouger la tête. ». Dans la seconde qui suivit, un bref signal sonore se fit entendre.

Le militaire regarda l'écran. Il affichait : « Données biométriques cohérentes. Données puce RFID cohérentes. Identité : Professeur Charles André Diop. ».

– C'est bon ? Je peux entrer ?

– On doit vérifier votre laissez-passer, dit le soldat d'une voix monocorde.

– Ah oui ! Le laissez-passer. Tenez.

Il avait décroché la petite carte qui pendait à son cou pour la tendre au garde. Le militaire l'approcha de son lecteur biométrique portable. Il lui rendit la carte, tout en regardant l'écran. Puis, d'un geste lent, le garde ouvrit l'un des battants de la lourde porte en bois. Le professeur Diop entra. La porte se referma aussitôt.

Le professeur balaya la salle du regard. La pièce n'était pas très grande. Aux murs, quelques tableaux de maître. Il reconnut, entre autres, l'une des versions du cri d'Edvard Munch ainsi que le Grand Dragon Rouge et la Femme vêtue de Soleil. Des originaux. Au fond, il y avait un drapeau de l'Alliance grand format. À l'autre bout de la salle, un écran ultraplat de deux mètres sur trois était fixé au mur. La table en bois était longue, ovale, luxueuse.

Une vingtaine de personnes étaient déjà assises sur les chaises pivotantes en cuir noir. Il y avait des milliardaires et des hommes politiques. Parmi eux, le président de l'Union Nord-Américaine, Kerry Smith, et la présidente des États-Unis d'Europe, Alexandra Schumann. Israël, l'Australie, l'Union Sud-Américaine étaient aussi représentés. Bien que ne faisant pas officiellement parti de l'Alliance, le Royaume-Uni n'était pas exclu de cette réunion secrète. Le Premier ministre britannique s'entretenait avec le président israélien. D'autres discussions à voix basse avaient lieu d'un bout à l'autre de la table.

Le professeur Diop tira sur cette cravate qui le gênait un peu. Il se racla la gorge, bruyamment. La plupart des yeux se tournèrent vers lui. La surprise se lisait sur certains visages. Madame Schumann lui fit signe d'approcher, en lui désignant le siège vide qui se trouvait à sa gauche. Il vint s'asseoir à côté d'elle, le visage grave. Les chuchotements reprirent, mais ne durèrent pas.

La porte s'ouvrit de nouveau. Un homme d'une soixantaine d'années entra. Il était mince et de taille moyenne. Il avait la peau blanche, des cheveux châtain clair coupés courts, des yeux marrons. Il portait un costume noir. Un silence respectueux emplissait la salle de réunion. Cet homme d'affaires, qui pesait très lourd en terme de fortune et d'influence, était quasiment inconnu du grand public. Il représentait pourtant à lui seul les intérêts du Consortium Silverstar. Monsieur Jim Edison s'installa sur le seul siège qui faisait dos au drapeau de l'Alliance. Son regard de glace se posa sur l'assemblée de milliardaires et de politiques.

– Bonjour messieurs. Nous pouvons commencer, se contenta-t-il de dire.

Ses yeux fixèrent pendant un bref instant le professeur Diop. Il tourna le regard vers la droite, en direction de Kerry Smith. Il lui fit un signe en levant l'index droit. Le doigt de monsieur Edison resta levé pendant à peine une seconde. Tous les regards se tournèrent vers le président de l'Union Nord-Américaine. Le président s'exprima d'une voix forte, mais beaucoup moins solennelle que celle de ses discours officiels. Le professeur Diop remarqua aussi qu'il parlait un peu plus vite que d'habitude.

– Messieurs, les décisions que nous allons prendre ensemble aujourd'hui, ou dans les jours prochains en petit comité, vont peser

lourd. Très lourd. Nous avons subi une défaite importante. Et nous sommes menacés. Oui, nous sommes menacés. Notre organisation est menacée. Le pouvoir que nous n'avons eu de cesse d'étendre depuis plusieurs siècles est menacé. En un jour nous avons perdu plus de cent soixante mille soldats, et près du tiers de nos bâtiments de combat. Nos ennemis se frottent déjà les mains. La Chine et la Russie ne veulent pas unir leurs forces aux nôtres pour combattre notre nouvel ennemi. Les tractations allant dans ce sens sont restées lettre morte. Nous sommes affaiblis. D'après la CIA, les Chinois et les Russes pourraient nous frapper à tout moment. J'ai pris soin de communiquer l'information à certains d'entre vous juste avant cette réunion. On signale déjà des mouvements de troupes un peu partout en Chine, en Russie, mais aussi dans les pays arabes qui nous sont hostiles. On est au bord de la troisième guerre mondiale. Mais ce n'est pas ça le plus grave. Le plus grave, messieurs, c'est que nous manquons cruellement d'éléments sur la nature réelle de ce qui est devenu notre principal ennemi. Nous savons que c'est un ennemi puissant et insaisissable. Je ne parle même pas de stratégie de défense. Pour l'instant, nous n'en avons pour ainsi dire aucune.

La déclaration était tombée comme un coup de couperet, avec beaucoup de franchise et de gravité. Il n'y avait pas à discuter ce constat amer. Il y eut un court instant de silence. Le président israélien, Ariel Levinsky, échangea un regard avec monsieur Edison et prit la parole. Il s'exprima en anglais, avec un fort accent israélien.

– Oui, c'est une défaite importante. Pas seulement au niveau militaire, mais aussi au niveau financier. Certes, l'argent c'est nous qui le créons. Mais tout le système est basé sur la confiance des masses populaires que nous gouvernons. Et cette confiance est en chute libre, comme le cours de toutes les grandes places boursières. Nous le savons tous, dans d'autres circonstances ce krach aurait pu nous être bénéfique. Si c'était nous qui l'avions orchestré, ce choc psychologique

planétaire aurait été une bonne occasion de faire passer de grandes réformes impopulaires dans les pays de L'Alliance. Mais la situation est toute autre. Nous sommes affaiblis militairement et financièrement. Malgré la dette de sept milliards qui nous lie à la Chine, c'est une occasion rêvée pour les Chinois de nous prendre le leadership. Selon les renseignements fournis par le Mossad, le déclenchement de la guerre est une question de jours.

(Le président israélien reprit son souffle et enchaîna.) Concernant plus particulièrement la situation au Proche-Orient, la menace pour mon pays ne doit pas être sous-estimée. Israël se prépare activement à l'affrontement. Et quelles que soient les décisions qui seront prises aujourd'hui, nous nous réservons le droit de frapper de manière préventive. Il faut faire face à la réalité. Nous sommes déjà en guerre. Et puisque nous sommes en guerre, je pense que la première chose à faire est de décréter la loi martiale dans tous les pays de l'Alliance. Et cela, au plus vite.

Plusieurs personnes autour de la table avaient hoché la tête, ou murmuré leur approbation. Madame Schumann avait fait un signe. Elle voulait prendre la parole. Jim Edison regarda en direction du président israélien. Visiblement il n'avait rien à ajouter. Monsieur Edison désigna la présidente des Etats-Unis d'Europe d'un mouvement rapide de l'index droit.

Madame Schumann parla de manière posée, les mains jointes par le bout des doigts.

– Je comprends les craintes de monsieur Levinsky. Elles sont bien sûr justifiées. On ne peut pas occulter les considérations financières, ni la menace d'une guerre non-conventionnelle. Mais je crois que ce n'est pas le plus important. Le plus important c'est d'abord de comprendre ce qui se passe, et la nature des bouleversements qui se profilent. Je voudrais, si vous le voulez bien, revenir sur ce que disait monsieur Smith. Nous avons quelques éléments nouveaux concernant

notre véritable ennemi. L'homme qui est à ma gauche est le professeur Diop. Il dirige l'équipe de scientifiques qui a travaillé sur l'engin qui s'est écrasé dans le désert du Kalahari, il y a une dizaine d'année. Quand nous avons lancé notre attaque sur l'Île de La Réunion, le lien entre cet engin et notre ennemi n'était qu'une hypothèse. Depuis quelques heures, il a été établi que ce lien existe bel et bien. Il s'agit d'une certitude. Nous n'avons pas de temps à perdre avec l'énumération des titres et des diplômes universitaires du professeur Diop. Pour ceux qui ne le connaissent pas, soyez assurés qu'il a des compétences pointues dans de nombreux domaines. Le temps presse. C'est à vous Monsieur Diop. Soyez concis.

Pendant que madame Schumann parlait, le professeur Diop avait sorti de sa sacoche noire un objet circulaire. Il l'avait posé sur la table. Le projecteur holographique avait l'aspect d'un frisbee argenté. L'homme de science tenait dans la main gauche une petite télécommande. Il prit une profonde inspiration. Il avait l'habitude de parler en public, mais pas devant ce genre d'assemblée. Une image floue apparut soudain au dessus du projecteur holographique, juste avant que le professeur ne prenne la parole. L'image, qui occupait un volume d'environ deux mètres cubes, devint rapidement plus nette.

« Bonjour messieurs. Voilà l'engin. Certains d'entre vous l'ont déjà vu, du moins en images... »

Le vaisseau spatial était totalement noir. La silhouette d'un homme était positionné près de l'appareil afin de donner une idée de sa taille. Il mesurait une cinquantaine de mètres de long. Il était de forme ovoïde, et s'étirait en pointe à l'arrière. Les ailes étaient larges et minces par rapport au reste du vaisseau. On aurait dit deux grosses lames incurvées qui pointait vers l'avant, dépassant le nez de l'appareil d'un bonne dizaine de mètres.

« Pour ceux qui le voient pour la première fois, disons pour aller vite que les ailes sont aussi les réacteurs. Même si le terme réacteur n'est pas vraiment approprié. Vous remarquez aussi qu'il n'y a pas d'armement visible. Les deux tâches grises circulaires que l'on voit sur les côtés du corps central sont tout simplement les portes. La porte à tribord était ouverte quand on a trouvé l'engin. Heureusement, car sinon on aurait eu du mal à l'ouvrir. Le matériau résiste au diamant, à nos lasers les plus puissants. Bref, c'est du solide... »

L'hologramme de la vue d'ensemble du vaisseau disparut soudain. On voyait maintenant, en trois dimensions, une cabine de couleur orangée, totalement vide. La lumière était diffuse. On ne pouvait pas distinguer nettement les contours, ni se faire une idée de ses dimensions réelles.

À voix basse, quelques questionnements se firent entendre.

« Ça c'est l'un des quatre compartiments du vaisseau. Celui qui est le plus à l'avant. Le plus petit aussi. On n'a pas trouvé de matériel, pas de réserve de quoi que ce soit, aucun objet d'aucune sorte, pas de tableau de bord, aucune surface translucide permettant de voir à l'extérieur, pas d'ordinateur. Rien. Ni dans ce compartiment, ni dans les trois autres. En dernier recours on a fait appel aux hommes du projet Stargate. Des clairsentants... »

Ni l'évocation du projet Stargate, ni celle des hommes à ces pouvoirs psy particuliers n'étonnèrent les membres de l'assemblée de politiques et de milliardaires.

« Voici les images de ceux qui ont eu les meilleurs résultats en essayant de communiquer avec le vaisseau... »

L'hologramme représentait maintenant plusieurs plans parallèles. De nombreux signes lumineux en deux dimensions sont sur un

même plan. Ils fusionnent pour donner un signe nouveau, puis se scindent, en deux, trois ou quatre signes. Ils passent d'un plan à un autre, pour fusionner à nouveau avec d'autres symboles.

« Les mathématiciens et les linguistes ont eu de quoi s'arracher les cheveux. Je vous passe les difficultés de traduction. Certains idéogrammes ne sont toujours pas traduits à l'heure qu'il est. La traduction est donc partielle et incomplète. Certains concepts ne sont que des approximations. Mais en gros, le vaisseau nous parle d'une guerre entre deux espèces, suivie d'une période de paix. Le vaisseau nous parle aussi, et c'est ce qui nous intéresse, de la fuite d'une entité pour échapper à la mort. Disons plutôt à la destruction. En fait on ne sait pas vraiment s'il s'agit d'une ou plusieurs entités. Mais en plus de ces signes lumineux, d'autres images sont apparues dans l'esprit des clairsentants... »

Les images des plans parallèles couverts d'idéogrammes avaient disparu, remplacées par des celles des Géants.

« Comme vous le voyez, ces arbres sont semblables à ceux qui ont poussé à l'Île de La Réunion. Si ce n'est leur couleur. Quelque chose qui était dans le vaisseau est parti vers cet île. Il est probable qu'il s'agisse de l'entité dont nous parle le vaisseau... »

– Parlez-nous des données issues des extractions mémorielles faites sur les Réunionnais, demanda madame Schumann sur ton qui faisait ressembler sa demande à un ordre.

– Les extractions mémorielles. Elles avaient pour but de comprendre ce qui se passait sur cet île du bout du monde, avant que les bombes H ne soient larguées. D'abord les dragons, puis des arbres géants. Quelqu'un devait bien savoir quelque chose. Voici le premier élément qui a particulièrement attiré notre attention...

Pendant qu'il parlait le professeur avait pris dans sa poche son téléphone portable. Et il s'était saisi de la télécommande de l'écran ultra-plat, qui se trouvait sur la table devant madame Schumann. Quelques effleurements rapides de l'écran de son téléphone avec l'index droit. Le portable était maintenant connecté à l'écran fixé au mur.

L'hologramme représentant les Géants s'évanouit soudain. L'écran de deux mètres sur trois diffusait déjà les images d'une infirmière essayant d'ouvrir une porte.

« Cela s'est passé dans un hôpital de l'ouest de l'île. Les données mémorielles de trois employés de l'hôpital sont convergentes et montrent des images similaires. C'est du sûr. Cette scène s'est passée le lendemain de ce fameux samedi où les dragons ont ravagé l'île. Regardez cette petite fille assise en tailleur sur le lit. Elle s'appelle Anaïs Damour. Elle émerge d'un coma qui a duré trois jours. Vous remarquez que ses lèvres bougent. Elle dit quelque chose que les témoins n'arrivent pas à entendre. Elle est légèrement de profile, mais notre programme de lecture labiale est performant. Il s'avère qu'elle répète en boucle les mêmes mots : « Qu'ils disparaissent. ». Nous avons la quasi-certitude qu'elle parle des dragons. Ils sont apparus vendredi soir, le premier jour de son coma. Ils ont ravagé l'île samedi. Et le dimanche matin ils n'étaient plus là. Disparus, comme par magie. Le deuxième élément provient des données mémorielles d'une psychologue. Là nous voyons une de ses communications télépathiques avec cette fillette. Oui, vous avez bien entendu, des communications télépathiques... »

Les images montraient à présent Anaïs avançant sur un petit chemin de terre, flottant au dessus des ornières.

« C'est maintenant que ça devient réellement intéressant... »

– Vous voulez dire que tout ce qui est arrivé est l'œuvre d'une fillette, l'interrompit monsieur Smith. C'est une fillette qui a détruit en un jour le tiers de notre flotte et qui a...

– Taisez-vous ! Et laissez-le continuer, dit sèchement monsieur Edison.

– Veuillez m'excuser, dit le président de l'Union Nord-Américaine. Je vous en prie Monsieur Diop.

– Merci. Les données mémorielles de la psychologue sont riches d'enseignements. Grâce à elles, nous savons que la fillette a trouvé un artefact quelques semaines avant que les dragons n'apparaissent. Un artefact extraterrestre. C'est cette boule noire...

À l'écran on voyait Anaïs assise devant la boule noire. Une sorte de spirale noire s'en échappait.

« D'après ce qu'elle a communiqué à la psychologue, grâce à cet artefact elle peut faire apparaître ce qu'elle veut, comme par magie. Mais ce n'est pas de la magie. C'est juste une technologie que nous n'arrivons pas à comprendre... pour l'instant. C'est quelque chose qui ressemble à de la nanotechnologie. D'après les experts en physique des particules, il y a de bonnes raisons de penser que cela se passe au niveau quantique... »

Le professeur s'arrêta de parler. Il tourna les yeux vers la porte qui venait de s'ouvrir. La plupart des regards suivaient le déplacement de la femme qui avait fait irruption. Monsieur Diop arrêta l'image, alors que la spirale noire donnait naissance à un petit dragon.

La femme brune était habillée d'un ensemble tailleur gris. Elle tenait dans la main droite une tablette tactile blanche. Elle avait fait quelques pas. Elle s'immobilisa, regardant vers Jim Edison, qui venait

de faire pivoter sa chaise pour lui faire face. Monsieur Edison lui fit signe d'approcher. Elle posa délicatement la tablette tactile sur la table. Elle recula de trois pas, et s'immobilisa. D'un geste de la main Jim Edison lui fit comprendre qu'elle devait ressortir. Il posa sa main droite sur l'écran pendant une seconde. Tous les regards étaient tournés vers lui. Si on avait décidé d'interrompre cette réunion, cela signifiait qu'il s'agissait de quelque chose de grave. Monsieur Edison regarda l'écran. Puis, au bout quelques secondes interminables, il leva la tête.

– Messieurs, tous nos sites de lancement de missiles nucléaires sont hors service. Ça a commencé par Vanderberg et Cap Canaveral. À présent tous les silos, en Europe comme en Amérique du nord, sont remplis d'une substance noire vitreuse. Personne ne sait comment c'est possible, mais nos missiles balistiques ne sont plus opérationnels. Et en plus, nos sous-marins lance-missiles ne répondent plus.

À l'écran l'image représentait toujours la spirale noire, se transformant en un petit dragon figé dans le temps. Surprenant toute l'assemblée, une spirale d'une taille plus importante venait d'apparaître devant l'écran, à une trentaine de centimètres au-dessus du sol. Et soudain, Anaïs apparut, en lévitation. Elle portait un bas de jogging bleu clair et un tee-shirt blanc. Le moignon de son bras droit, sans bandage, parfaitement cicatrisé, dépassait à peine de la manche du tee-shirt. La fillette était pieds nus. La gravité qui se lisait sur son visage aurait pu faire oublier qu'il s'agissait d'une enfant.

– Nom de Dieu, mais comment...

– Mais qu'est-ce-que ça veut dire ? Appelez la sécur...

Anaïs avait levé promptement la main gauche. Les deux personnes qui avaient formulé leur étonnement restèrent la bouche ouverte, incapables de continuer leur phrase, incapables de refermer la bouche. Le président israélien s'était levé. Il se figea dans le mouvement qu'il faisait pour se rapprocher de la porte. Il se tenait sur un

pied, pétrifié. Manifestement une force invisible le maintenait en équilibre. Le président australien avait sorti une arme de poing qu'il tenait dans la main droite. Il sentit une force ouvrir violemment sa main. Le pistolet lui échappa, pour aller se coller au plafond. Les quatre personnes pétrifiées pouvaient voir et entendre ce qui se passait autour d'elles, mais elles ne pouvaient bouger aucun de leurs muscles.

Le professeur Diop les regarda tour à tour, puis, dans un mouvement lent, il posa la télécommande sur la table. Passé l'étonnement, son esprit vif faisait déjà des hypothèses, présageait de ce qui allait se passer dans les minutes et les heures à venir.

Anaïs prit la parole en s'exprimant en anglais. Elle parla d'une voix métallique en articulant bien les mots. Le contraste entre ce visage juvénile et cette voix rauque et puissante était saisissant.

– Restez calmes. Je ne suis pas réellement là. Pas au sens où vous l'entendez. Mais je peux agir sur chacun d'entre vous. Je pourrais tous vous tuer, là, tout de suite. Mais cela, je veux l'éviter. Oubliez mon apparence humaine. Je suis une hybride. J'apprends vite, et je me renforce. Je suis en passe de maîtriser une science et une technologie qui dépasse votre entendement. Ce que j'ai fait de votre armada en est la preuve. Sans parler de vos missiles nucléaires. Posez votre question Monsieur Edison.

Il s'apprêtait en effet à interrompre Anaïs. Il fut surpris qu'elle le sache à l'avance, mais ne laissa rien transparaître sur son visage.

– Vous dites que vous n'êtes pas venue nous tuer. Alors vous êtes sûrement venue nous parler. Que voulez-vous ?, demanda sans détour Jim Edison.

Il y eut quelques secondes d'un silence angoissant. Les personnes figées, bouches ouvertes, purent enfin reprendre le contrôle de leurs muscles.

Le professeur Diop se disait qu'il paraissait plausible que cette créature ait réellement la capacité de tuer toutes les personnes présentes autour de cette table. Concernant les moyens, avec une telle technologie, elle devait avoir l'embarras du choix. L'idée qu'elle pourrait tous les exécuter simultanément par infarctus lui traversa l'esprit. Puisqu'elle pouvait figer les corps, elle pourrait tout aussi bien figer les cœurs. Malgré ses paroles rassurantes, la possibilité qu'ils soient tous en train de vivre les derniers instants de leur vie n'était pas à exclure.

La peur se lisait sur plusieurs visages. Le président israélien, sortant de son immobilité, fit deux ou trois pas vers la porte. Une voix résonna dans la tête. Il s'arrêta brusquement. La voix lui demandait de retourner s'asseoir.

Anaïs tourna son regard vers monsieur Edison. Un regard puissant et déterminé.

– Ce vaisseau ne vous appartient pas. Je l'ai donc soustrait à vos scientifiques. Il est maintenant en lieu sûr. Je vais rester sur Terre... encore un certain temps. Le temps de préparer un long voyage. Des préparatifs qui ne sont pas compatibles avec le déclenchement d'une guerre d'envergure planétaire. De fait, la race humaine a une propension à la guerre, à la destruction. Notre côté sombre. Nous sommes une race belliqueuse. Nous sommes capables d'une grande férocité... et en même temps la plupart des hommes n'aspirent qu'à vivre en paix. Moins paradoxal qu'il n'y parait. Le plus souvent ce sont les dirigeants qui déclarent la guerre. Notre côté clair. Certains humains sont prêts à se sacrifier pour d'autres... De l'empathie. De la compassion. Balbutiante. Pas encore organisée. Mais de l'empathie quand même. Elle émerge...

Il y eut un instant de silence. Depuis qu'elle avait parlé de paix la voix d'Anaïs était devenue moins rude. Elle s'était mise à parler plus lentement. Et la fillette avait depuis quelques secondes les yeux dans la vague. Elle semblait perdue dans ses réflexions, ou ses souvenirs. Jim Edison voulut mettre à profit ce qu'il croyait être de l'hésitation. Il s'apprêtait à réagir. Mais quelque chose l'en empêcha. Il voulait parler mais ses lèvres restaient soudées. Ses yeux trahissaient autant de frustration que de surprise. Plusieurs membres de l'assemblée s'en rendirent compte.

Anaïs balaya l'assemblée d'un regard sévère. Elle continua, avec une pointe de colère.

– Vous ! Vous les hommes de pouvoir ! Vous dirigez une grande partie de cette planète. Vous pillez les richesses de nombreuses régions. La misère que vous créez vous sert à asseoir votre pouvoir. Mais vous ne représentez pas la volonté de la majorité des hommes et des femmes de la Terre. Vos démocraties ne sont que des mirages. Votre volonté d'asservir vos semblables est réelle. La peur, la méfiance, la compétition, la volonté de dominer guident vos actes. Assassins financiers, financement de rebellions qui servent vos intérêts, coups d'état, assassinats, opérations sous fausse bannière, torture, manipulation de l'information. Vous organisez les guerres et les famines. Rien n'atteint plus vos cœurs. Ni le sang des innocents, ni les cris des enfants agonisants. Vous ne reculez devant aucune ignominie. Vous vous dites civilisés. Mais si le degré de civilisation se mesure au sort réservé aux plus faibles, je ne vois aucune civilisation. Toujours plus d'argent, toujours plus de pouvoir. La mise en place de grands blocs économiques devait déboucher sur une gouvernance mondiale. Je ferai de votre rêve une réalité. Tout le temps que je passerai ici, je régenterai ce monde.

Anaïs sourit alors à l'assemblée. Elle ajouta d'une voix plus calme.

« De grands changements vont s'opérer. Des millions d'âmes éclairées vont s'unir. Elles vont œuvrer pour un monde meilleur. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que ces changements soient durables. Le monde tel que vous le connaissez est sur le point de disparaître. Le mensonge, la manipulation, les guerres, les famines feront bientôt parti du passé. Le règne de la division entre les Hommes touche à sa fin. Grâce aux fruits des Géants, beaucoup d'humains verront au delà des apparences. »

Et Anaïs disparut.

Épilogue

De nombreuses décennies plus tard...

Un précepteur pour une douzaine d'enfants au maximum. C'était ainsi depuis plusieurs années. Le Grand Conseil l'avait préconisé. Les États l'avaient réalisé progressivement.

En général, pour les apprentissages théoriques, les enfants étaient chez eux, ou ailleurs. Grâce à la technologie holographique, ils passaient la moitié du temps scolaire dans des salles de classe virtuelles. Les moindres de leurs mouvements étaient instantanément reproduits en salle de classe via le Syn, le réseau civil de connexion planétaire. Les élèves étaient le plus souvent des voisins qui se côtoyaient. Ils se retrouvaient aussi dans la « vraie vie » pour les activités de plein air.

Concernant les parents, l'articulation entre les heures consacrées au travail et le temps libre faisait qu'ils pouvaient passer beaucoup de temps avec leurs enfants. Les travailleurs les moins zélés faisaient les vingt heures hebdomadaires. Ce qui leur permettait d'avoir un niveau de vie décent. Les stakhanovistes pouvaient faire le double, parfois plus. Les piscines, les stades, les théâtres, les cinémas, les jardins publics, les parcs de loisirs faisaient partie intégrante de toutes les cités, quelle que soit leur taille.

Debout, deux élèves discutaient dans la salle de classe virtuelle. Au fond, devant les étagères où trônaient des rangées de livres, on pouvait voir un hologramme de quatre mètres de diamètre, représentant la Terre tournant sur elle-même. Un troisième enfant apparut. Progressivement, d'autres élèves vinrent se joindre aux premiers. Ils se saluaient, parlaient de leur week-end. En tamacheq, en bamanakan ou en français. Des plaisanteries. Quelques éclats de rire.

La majorité des élèves avaient la peau plus ou moins basanée. Une petite fille métissée aux traits asiatiques. Une petite blonde. Un petit rouquin. Et Indra. Elle avait la peau basanée, un visage fin, des yeux noirs. Des cheveux noirs, longs et soyeux, légèrement ondulés.

Ils étaient onze dans la classe. Ils habitaient tous le même quartier d'Anefis, une ville Azawadienne. La plupart des élèves étaient âgés de sept ans. Des boubous, des djelabas, des jeans et des tee-shirts colorés. Certains enfants étaient pieds nus.

Les bureaux et les sièges des élèves, des meubles ergonomiques en bois qui se trouvaient en réalité chez eux, étaient assez semblables. Les pupitres formaient un cercle. Sur chaque bureau se trouvait une boule bleu clair. La boule de connexion, grosse comme une orange. Indra était la seule avoir un écran plat. Un écran tactile assez large. Elle avait aussi des écouteurs dans les oreilles.

Le précepteur, monsieur Savuka, apparut dans la salle de classe. En quelques secondes, les élèves disparurent, pour réapparaître derrière leurs pupitres. Debout derrière son bureau, la tête haute, le professeur plaça sa main droite au niveau de son cœur, les doigts ouverts. Les enfants firent le même geste.

– Bonjour à chacun. Respect et synergie, dit-il en souriant pour les saluer.

– Bonjour Monsieur Savuka. Respect et synergie, répondirent les élèves.

– Aucun d'entre vous n'a de préoccupations qui pourraient le distraire pendant l'échange de ce matin ? (Il y eut un instant de silence.) Bien. Les enfants, on ne le vous répétera jamais assez, les connaissances servent à la survie. La survie des individus, mais aussi et surtout la survie de l'espèce. Cela vaut pour toutes les formes de vie, y compris les humains. Vendredi nous avons échangé à propos de la prédation. Nous avons vu aussi différentes stratégies animales pour perpétuer leur espèce, notamment celles de certains animaux grégaires. En fin de matinée, nous avons parlé un peu de l'histoire de la planète Maz-hur...

Le précepteur voyait Indra effleurer de l'index gauche son écran tactile.

« Au hasard... Indra. Peux-tu nous dire quel était le diamètre de Tholis? »

Ce n'était pas vraiment par hasard que le précepteur avait posé la question à Indra. Contrairement à la plupart des enfants, elle ne pouvait pas intégrer les données en utilisant la « connexine ». La connexine, c'est ainsi que l'on nommait la connexion de Syn au cerveau, sans passer par les organes sensoriels. Un échange de données qui se faisait plus vite quand on était en contact avec une boule de connexion.

Indra apprenait moins vite que les autres. Bien sûr les appréciations qui figuraient sur son livret de suivi d'apprentissages prenaient en compte ce désavantage. Une inadéquation entre le système cérébro-informatique et le connectome de la fillette qui générerait un handicap.

Ils étaient un peu plus de un pour-cent de la population à avoir de grosses difficultés à utiliser la connexine, ou pire, comme c'était le cas pour Indra, à ne pas pouvoir l'utiliser du tout. Ça n'avait rien à voir avec leurs capacités intellectuelles. Beaucoup avaient tendance à l'ou-

blier. Dans le langage courant, on les appelait les « déphasés ». Et de fait, rares étaient les déphasés qui avaient des postes à responsabilité.

Indra tardait à répondre.

– Les enfants, prenez connaissance du schéma de fonctionnement d'une plante. La germination, le développement, la photosynthèse. Demandez à Syn pourquoi la plupart des feuilles sont vertes. Répétez plusieurs fois la définition d'autotrophie. On en reparle dans quelques instants, pendant la ballade virtuelle dans la forêt amazonienne.

Chaque élève, fermant les yeux, enveloppait déjà de sa main droite la boule de connexion.

– Indra, il est probable qu'en faisant un effort tu arrives à donner la bonne réponse, dit monsieur Savuka.

– À quoi ça sert de connaître le diamètre du plus gros satellite d'une planète qui n'existe plus ?, demanda Indra.

– Indra... c'est juste un test de mémoire. Tu es consciente des difficultés que tu as à intégrer de nouvelles données, lui dit le précepteur d'une voix pleine d'empathie.

– Je l'ai lu... et j'ai dû l'oublier. Peut-être parce que ça n'a pas vraiment d'importance.

– Tes résultats sont très moyens pour ce trimestre Indra. Il est possible que ça remette en question ton changement de cycle d'apprentissages. Tu as huit ans. Si tu veux passer en cycle quatre, il faudra que tu fasses des efforts. Tu sais...

Le précepteur était conscient que brusquer la fillette aurait des conséquences néfastes sur son état d'esprit. Cela la rendrait moins dis-

ponible pour le reste de l'échange. Ce qui irait à l'inverse de l'effet escompté. Il parlait calmement. Il la mettait juste face à une possibilité, qui pourrait devenir réalité. Indra leva le doigt, signifiant ainsi qu'elle voulait prendre la parole.

Déjà trois enfants, les plus rapides, ouvraient les yeux et abandonnaient le contact tactile avec la boule bleue. « Oui Indra, je t'écoute. »

– Peu m'importe d'apprendre moins vite que les autres. J'apprends. J'évolue. À mon rythme. Le changement est gravé dans le sable.

– Où es-tu allée piocher cette phrase ? Elle est au programme du cycle douze. Est-ce que tu connais la signification de cette maxime ?

L'étonnement pouvait se lire sur le visage du précepteur. Il entendait la voix d'Indra, et pourtant les lèvres de la fillette étaient parfaitement immobiles.

– Je perçois votre étonnement. C'est la traduction d'un proverbe sodelk qui met principalement en avant la sagesse, la patience et l'humilité. Il y a cinq significations à cette phrase. Cinq niveaux de compréhension...

Indra les énuméra, et les commenta, à telle vitesse que monsieur Savuka dut faire un effort de concentration pour ne pas décrocher. Des références à l'érosion, au temps, aux forces qui séparent et celles qui rassemblent, à ce qui semble contradictoire mais qui ne l'est pas, aux idéogrammes écrits dans le sable qui s'effacent mais qu'on garde en mémoire, à la vie des individus relativement éphémère, à la transmission des traditions, au changement dans la continuité, au respect des « anciens »... En plus des mots, des idéogrammes sodelk accompagnaient ses explications.

En ce lundi matin, Elvina Mootoosamy, la mère d'Indra, était au travail. Les parents d'Indra étaient d'origine Mauricienne. Elvina avait la peau basanée, les cheveux noirs, longs et brillants. Un visage aux traits fins, des yeux noirs rayonnant de douceur et de simplicité. Elle portait une blouse blanche. Elle avait fini d'analyser des prélèvements faits sur des chèvres d'un élevage de la région. Après deux heures de travail, elle avait décidé de faire une pause. Elle arrivait devant le « mac ». À travers sa vitre transparente, la machine à collations présentait entre autres des sandwiches, des viennoiseries, des barres chocolatées et des fruits. Dans le couloir, trois personnes en blouse blanche attendaient devant l'ascenseur. Elles discutaient, un café, un en-cas à la main.

– Un grand crème et un nuts, dit-elle au « mac ».

La machine n'avait pas répondu. Cela signifiait qu'elle pouvait satisfaire sa commande.

Sékou, un collègue, apparut au fond du couloir. Il semblait pressé. La main sur le cœur, Elvina le salua de loin.

– *Bonjour Sékou. Respect et synergie*, pensa-elle.

Sa pensée, qui incluait le destinataire, fut captée par les détecteurs. Le réseau Proxine envoya le message instantanément à Sékou.

– *Bonjour Elvina. Respect et synergie. Je suis pressé. On se parle tout à l'heure.*

Il disparut dans les escaliers.

Le bracelet-montre d'Elvina se mit alors à vibrer. Une communication Syn.

– *Je suis prête à prendre la communication*, pensa-t-elle.

Un champ de force opaque venait d'apparaître, séparant le couloir en deux, condamnant l'accès au « mac ». Elvina comprit immédiatement qu'il se passait quelque chose de vraiment grave.

Trois hologrammes apparurent. Deux femmes et un homme, habillés de boubous couleur azur ornés du même motif. Le drapeau Azawadien. Tous les trois portèrent leur main droite au niveau du cœur.

– Bonjour Madame Mootosamy, dit une des deux femmes. Respect et synergie.

– Bonjour à chacun, dit Elvina. Respect et synergie.

– Je suis Madame Garanké.

– Je suis Madame Sissoko

– Monsieur Diabaté.

– Madame Mootosamy, comme vous le savez, nous sommes les représentants de l'État de l'Azawad au Grand Conseil, dit madame Garanké. Cette communication est officielle. Comme le prévoit la loi, elle est donc enregistrée au nom du devoir de transparence envers le peuple. Nous contacterons monsieur mootosamy aussitôt que cette entrevue sera terminée.

La surprise se lisait sur le visage d'Elvina.

– Je suis très étonnée que vous vouliez me parler, dit-elle. De quoi s'agit-il ?

– Il s'agit de votre fille Indra, lui dit madame Sissoko. Saviez-vous que votre fille est télépathe ?

– Télépathe ? Il doit y avoir une erreur. Elle est « déphasée ».

– Voici les faits, dit monsieur Diabaté. Elle a communiqué ses pensées à son précepteur, monsieur Savuka. Le fait que ses réflexions relèvent du programme du cycle douze est anecdotique. Ce qui est vraiment étonnant, c'est que monsieur Savuka réside à Nimbin, en Australie. Nous avons vérifié. Votre fille n'a utilisé aucune technologie. Elle présente donc une particularité unique. Elle est la seule « dé-

phasée » télépathe. Les pensées transmises étaient très claires. Le flux était très rapide. Compte tenu de la distance, votre fille peut être considérée comme une des meilleures télépathes de toute la planète. Dans l'Intérêt Commun, elle est placée dès aujourd'hui sous protection de la Sécurité Civile Azawadienne.

L'Intérêt Commun était la ligne directrice qui influait grandement sur les décisions prises au niveau planétaire ou au niveau des États.

Madame Sissoko prit de nouveau la parole.

– D'après nos fichiers, il n'y a pas de lien de filiation entre vous et la Mahatma Anaïs. Il en est de même pour monsieur Mootoosamy. Néanmoins, des tests génétiques seront demandés par le Conseil d'État Azawadien. Pour vous, pour monsieur Mootoosamy et pour votre fille.

– Bien sûr, se contenta de dire Elvina encore sous le choc.

Les télépathes, et plus généralement les personnes ayant des « capacités psy », on en parlait régulièrement dans les spots concernant le projet « Swarm one ». Surtout sur la chaîne Capricorne, entre les reportages sur les colonies lunaires et martiennes.

Depuis plusieurs décennies, sur tous les continents, on effectuait des tests servant à révéler d'éventuelles capacités psychiques chez les enfants. Télépathie, télékinésie, précognition... Certains étaient maintenant devenus physiciens, médecins, psychologues, linguistes, ingénieurs mécaniciens, ingénieurs agronomes, militaires... Et bien-sûr certains avaient été priés de participer au projet « Swarm one ».

On avait copier l'esprit des meilleurs d'entre eux dans des sphères utilisant la technologie maz-hurienne.

Vingt nagi-meg, une trentaine de corps artificiels qui imitaient à la perfection « la vraie vie », cinq ayika-silah, une centaine de robots humanoïdes ultra-résistants. Tel était l'équipage du vaisseau qui devait décoller pour la planète Kapteyn b. Un aller simple.

– Vous le savez Madame Mootoosamy, l'Odysseus quittera la Terre pour aller vers l'étoile de Kapteyn dans une dizaine de jours. Il existe peut être sur cette planète une vie intelligente. La télépathie peut améliorer les chances de se faire comprendre. Elle peut aussi être d'un grand secours dans certaines situations critiques. La présence de l'esprit de votre fille à bord augmenterait les chances de succès de la mission. Vous connaissez l'importance de cette mission...

Tout le monde connaissait l'importance de ce projet d'envergure planétaire. Il s'agissait d'un essaimage intersidérale. Il y avait à bord du vaisseau toute la technologie et tout le matériel génétique nécessaires pour perpétuer là bas la plupart des espèces terrestres.

Quelques heures plus tard, le Grand Conseil, réunissant trois représentants de chaque pays de la planète, se réunissait pour une séance extraordinaire. Des centaines de représentants s'étaient prononcé en faveur de la requête du directeur du projet « Swarm one ». On avait décidé qu'il était judicieux que l'esprit d'Indra fasse partie de la mission. Encore fallait-il que la fillette accepte.

Dans le salon de la famille Mootoosamy, ils étaient assis autour de la table. Indra, ses parents et une psychologue.

Jonah, le père d'Indra, avait des dreadlocks ainsi qu'une moustache et une barbe courtes. Il avait en cet fin d'après-midi un air sérieux qui éclipsait le sourire qu'il arborait habituellement. Il manquait à ses yeux et à son visage un peu de leur lumière. Cette lumière des âmes qui ont appris à vénérer la vie, essayant humblement

de transcender les peines et d'apprécier simplement les joies de l'existence.

La psychologue, une jeune femme aux traits asiatiques avait les cheveux noirs, des pommettes saillantes. Elle était habillée d'un jean, d'un tee-shirt vert. Elline faisait partie de ces psychologues spécialement formés pour aider les habitants des colonies martiennes ou lunaires. Elle avait contribué à concevoir les exercices qui préparaient les esprits copiés dans les nag-meg pour ce long voyage.

On avait expliqué à Indra la situation. Le caractère exceptionnel de son talent. L'importance de la mission. Ce qui allait se passer si elle acceptait.

– En vrai je vais rester sur Terre, dit Indra. Et une copie de mon esprit sera dans une machine. C'est ça ?

– C'est bien ça ma chérie, lui dit sa mère. Ton double aura de longues périodes de sommeil. Et quand elle sera réveillée, elle sera dans un corps artificiel. Un corps qui ressemblera au tien.

– Le voyage est dangereux. On n'a jamais fait ce voyage avant.

Jonah avait souri avant de répondre. Indra s'inquiétait du sort de son double. C'était tout à son honneur. Il était fier d'elle.

– C'est vrai, lui dit son père. Mais le vaisseau est solide. Les ingénieurs ont pensé à ce qui pourrait se passer. Il y a de nombreuses vies à bord. Il ont tout fait pour que ça se passe bien.

Indra réfléchit pendant quelques secondes, les yeux baissés. Elle reprit en regardant ses parents.

– L'autre Indra, elle va se sentir seule sans vous. Elle va souffrir de votre absence... à cause de moi. Je ne veux pas. Je ne veux pas qu'elle soit toute seule...

La fillette ferma les yeux et secoua lentement la tête de droite à gauche. « Je ne veux pas. » C'est à ce moment que la psychologue prit la parole.

– Je te comprends Indra. Tu ne veux pas que l'autre Indra se retrouve seule dans le vaisseau sans ses parents. Et si elle avait ses parents pour l'accompagner. Ça serait génial, non ? Qu'est-ce que tu en dis ?

– C'est possible ça ?, dit Jonah. Je croyais que tout était bouclé, que les places étaient limitées.

– On fera une petite place pour vos doubles, si vous êtes d'accord... évidemment.

– Maman ? Papa ?

Une semaine plus tard, un petit vaisseau survola sur quelques kilomètres les verts pâturages du Kidal, pour prendre une trajectoire ascendante. Il transportait vers le vaisseau-mère trois nagi-meg. Les copies des esprits d'Indra, d'Elvina et de Jonah étaient endormis pour de nombreuses années encore.

C'était la deuxième fois qu'un vaisseau partait de la Terre vers une exoplanète. Le premier voyage avait débuté cent six ans auparavant. L'autre vaisseau-mère, contenant les formes de vie venant de Maz-hur, était parti vers le système Képler 186, avec la Mahatma Anaïs à son bord.

Fin

teddygerard@yahoo.fr